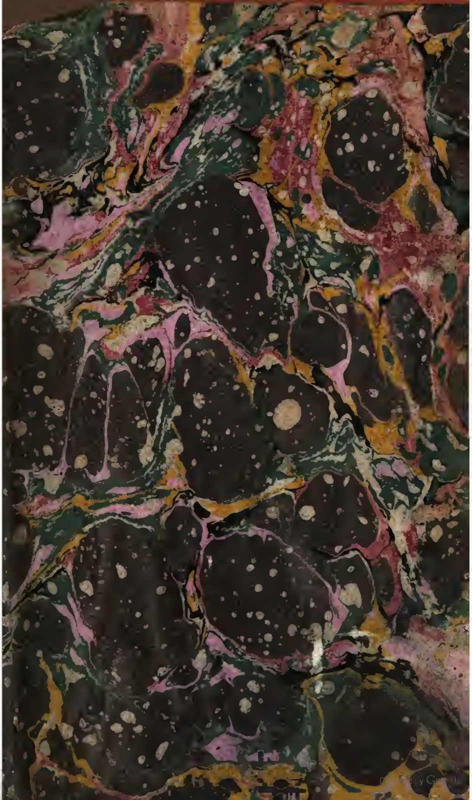



FONDO PIZZOFALCONE
16-E-28
BIBLIOTECA PROVINCIALE
Armadio XVI
Palchetto 5
Num.° d' ordine 56
NAZIONALE
B. Prov.
I
1114
R. BIBLIOTECA
VITT. EM. III
NAPOLI



MANUEL

DU

NATURALISTE.

TOME SECOND.

MANUEL
DU
NATURALISTE.

OUVRAGE

Utile aux Voyageurs et à ceux qui visitent les Cabinets d'Histoire Naturelle et de Curiosités.

Par M. D*******.

DEUXIÈME ÉDITION,

Revue, corrigée et considérablement augmentée; avec huit figures.

TOME SECOND.

D — L.

A PARIS,
Chez RÉMONT, Libraire, rue des Grands-Augustins, n°. 24.
An V. (1797).



MANUEL DU NATURALISTE.

DABOIE. C'est le *Serpent fétiche*. Voyez ce mot.

DABUH. C'est le *Papion*. Voyez ce mot. On donne mal-à-propos le nom de Dabuh à l'*Hyene*.

DACTYLE, ou *Dactilite*. Les naturalistes n'ont encore rien découvert sur l'analogue vivant de ce fossile, dont l'origine est très-incertaine, comme celle du Belemnite avec lequel il est confondu.

DADIN. Voyez *Oiseau-Mouton*.

DAGUET. Nom donné au Cerf âgé de 2 ans, parce qu'il lui pousse deux petites perches qui excèdent un peu les oreilles. Voyez *Faon*.

DAILS. Nom donné en Poitou aux *Pholades*. Voyez ce mot.

DAIM. Cet animal, très-commun en Angleterre, inférieur au Cerf pour la force et la souplesse, en a presque toutes les habitudes naturelles. Il vit dans les bois, se nourrit de jeunes branches, rumine, renouvelle son bois tous les ans, est inconstant dans ses amours,

jouit par droit de conquête, prend ses plaisirs avec plus de ménagement, et raie dans le rut, mais d'une voix basse et entrecoupée : la Daine vit 20 ans, porte 8 mois, et ne met jamais au jour plus de 3 faons; le plus souvent un seul. Les Daims sont en état de produire et d'engendrer depuis 2 ans jusqu'à 16. En un mot, il ne manquait plus au Daim que de s'accoupler avec la Biche; mais la nature a établi entre ces deux espèces, une antipathie mutuelle qui s'oppose à leur alliance. Les Daims se plaisent dans les climats tempérés et sur les collines. Plus sociables, ils se réunissent, vivent les uns avec les autres, forment des hordes qui livrent quelquefois la guerre à des hordes voisines, pour la convenance du terrain. C'est ce qu'on remarque sur-tout dans les parcs. Les Daims qui y sont renfermés forment 2 bandes séparées. Chacune est commandée par un chef, le plus fort et le plus âgé : l'action s'engage; on se bat vigoureusement. Le parti vaincu revient le lendemain à la charge; tous les jours nouveaux combats, jusqu'à ce que la loi du plus fort ait entièrement décidé la querelle. Le terrain disputé reste en la possession du vainqueur, et le parti faible est relégué dans le mauvais terrain. Le *Cerf du Gange* pourrait bien n'être qu'une variété du Daim. Le *Daim Chinois*, plus petit encore, pourrait multiplier en France avec l'Axis. Les Daims d'Espagne, aussi grands que des Cerfs, ont le bois plus velu, plus large, plus aplati, plus recourbé en dedans et plus chargé d'andouillers.

Daintiers. Nom qu'on donne, en terme de vénerie, aux testicules du Cerf.

Daman, ou *Agneau d'Israël.* Animal du mont Liban, de Phénicie et de Syrie, de la taille et de la figure du Lapin, mais du caractère du *Gerbo.* Voyez ce mot. C'est une bête innocente qui ne fait point de mal, et qui se cache quelquefois dans la terre, mais le plus souvent dans des trous et fentes de rocher. Sa chair est bonne à manger.

Dame *des Serpens.* Ainsi nommée à cause de sa belle robe : c'est une espèce de Boiciningua, ou Serpent à sonnette. Voyez *Boiciningua.*

Dante. Il y a deux espèces d'animaux bien différens, qui portent ce même nom, c'est le *Tapir* et le *Zebu.* Voyez ces mots.

Dard, ou *Vandoise.* C'est un petit poisson de rivière, ainsi nommé à cause de la rapidité avec laquelle il se lance dans l'eau. On le trouve en France, en Italie, en Angleterre et dans la partie méridionale de l'Allemagne. Il aime une eau pure et courante, vit de Cousins et de vers, multiplie beaucoup, fraie en juin, et dépose ses œufs, très-petits et blanchâtres, sur les herbages. Sa chair est légère, aisée à digérer, mais désagréable à cause de la quantité de petites arrêtes qui la traversent. Il n'y a que le peuple qui en mange. On attribue à la bonne qualité de ce poisson l'origine du proverbe : *Sain comme Dard.* On a aussi donné le nom de *Dard* à plusieurs serpens de l'ancien et du nouveau monde, à cause de la facilité qu'ils ont de s'élancer avec la rapidité d'un trait. Voyez *Acontias.*

Dattes. Ces fruits du Palmier dattier font la principale nourriture de plusieurs nations du Levant. La récolte se fait en automne, à la main, sur les grands palmiers, et en secouant les grap-

pes des petits Palmiers dans un filet pour empêcher que les Dattes ne se meurtrissent. Exposées sur des nattes, au soleil, elles se murissent, s'amollissent, se changent en pulpe et s'épaississent. Dans ce dernier état, elles sont peu sujettes à se gâter. Celles qui nous viennent de Syrie ou d'Egypte, par la voie du commerce, ont été percées, enfilées, et suspendues pour les faire sécher : les riches du pays les conservent dans un sirop. On emploie différentes manières pour extraire le suc mielleux des Dattes. Dans quelques pays, on se sert du pressoir; dans d'autres, on fait usage de doubles claies d'osier, surchargées de pierre; dans d'autres, c'est une double planche, dont la supérieure est mobile. L'huile extraite de cette manière, est employée aux mêmes usages que le beurre. Les souverains de Congo boivent, sous le nom de *Nectar des Dattes*, une liqueur spiritueuse pure, tirée des Dattes fermentées. En Natolie, l'eau qui fermente avec les Dattes, fournit un vin qui se tourne en vinaigre. On en obtient, par la distillation, une liqueur spiritueuse, dont les Mahométans, par respect pour leur religion, ne font usage que sous le nom de remède contre les crudités et coliques d'estomac : les riches y mêlent des aromates avant la distillation. Le marc des Dattes, après l'expression du suc mielleux, sert à la nourriture ordinaire des peuples qui l'achètent et enferment cette provision dans des peaux d'animaux. Les Dattes récentes sont un aliment salutaire aux Africains et aux Egyptiens, sur-tout à ceux qui boivent de l'eau; mais desséchées, elles sont indigestes. Un usage immodéré de ce fruit, dérange la tête, produit la

mélancolie et affaiblit la vue. Les noyaux de Dattes amollis dans l'eau bouillante, servent de nourriture aux Bœufs. En Espagne, on fait usage de la poudre des noyaux brûlés pour blanchir les dents. Cette poudre entre dans la composition de l'encre de la Chine.

Dattes de mer. On appelle ainsi des productions biens différentes : les Botanistes donnent ce nom au fruit de l'Algue des Verriers à feuilles étroites : les Conchiliologistes à une espèce de coquille bivalve commune à Toulon. La chair du coquillage est bonne à manger; mais la pierre dans laquelle il est enfermé, est difficile à casser, même à coups de masse.

DATTIER, ou *Moineau de Dattes de Barbarie.* C'est un oiseau familier remarquable par son ramage préférable, dit-on, à celui des Serins et des Rossignols; il est trop délicat pour être transporté loin de son pays natal.

DAUPHIN. Ce poisson mis au rang des Baleines, a aussi le nom de *Fléche de mer*, à cause de son agilité. Poursuivant les poissons, ou tourmenté par les insectes, il vient quelquefois échouer sur les côtes. Un cri plaintif est l'expression de sa peine. Les Dauphins s'accouplent comme la baleine. Ils font la guerre aux poissons volans, et suivent les vaisseaux, moins par amitié pour l'homme, que par gourmandise : il est facile de les prendre avec un hameçon garni d'un morceau de viande. Ils voyagent par troupes. Leur badinage sur la surface des eaux annonce la tempête. La femelle porte dix mois, ne met bas qu'un petit, rarement deux, qu'elle allaite et porte avec elle. Ces poissons peuvent vivre deux ou trois jours hors de l'eau, mais

ne sauraient vivre une heure dans l'eau sans respirer l'air. Leur chair est de mauvaise odeur, et difficile à digérer. Leur graisse fournit de l'huile bonne à brûler.

Dauphin. On donne ce nom à une coquille de mer univalve, du genre des Limaçons à bouche ronde. Elle est d'une très-belle nacre, et doit souvent sa couleur rouge à l'artifice des Hollandais.

Dauphin. (Astronom.) Petite constellation de l'hémisphère septentrional, composé de dix étoiles, suivant Ptolomée et Tycho-Brahé, et de dix-huit, suivant le Catalogue Anglais. Elle est située à environ quinze degrés à l'orient de l'Aigle. On y remarque quatre étoiles de la troisième grandeur formant un losange. La cinquième étoile (*m*), se nomme la *Queue du Dauphin*. La ligne menée du Dauphin par le milieu des trois étoiles de l'Aigle, perpendiculairement à la ligne que forment ces étoiles, va passer vers l'extrémité de la queue du Serpent du côté de l'Occident. Cette constellation passe au méridien, vers le 15 d'août, environ trois quarts d'heure après l'Aigle.

Entre le Cygne et le Dauphin est une petite constellation appelée le *Renard*, et introduite par Hevelius, pour rassembler quelques étoiles informes peu remarquables. *Voyez les pl.* 7 *et* 8.

Demifins. C'est le nom que M. de Montbeillard donne à la classe intermédiaire des oiseaux, qui fait la nuance entre les oiseaux à bec fort et les oiseaux à bec fin ou faible. Cette classe contient parmi les oiseaux de l'ancien continent ceux qui ont le bec plus fort que les Fauvettes, mais moins que la Linotte, et parmi les oiseaux du nouveau monde, ceux qui

ont le bec plus fort que les Pitpits, mais moins que les Tangaras. Cette classification n'est pas exempte de critique.

Demoiselle. Voyez *Donzelle.*

Demoiselle. Nom donné à un joli petit poisson épineux des Indes orientales.

Demoiselle de Numidie, ou *Grue de Numidie.* Ce bel oiseau d'Afrique imite, comme le Singe, tout ce qu'il voit faire aux hommes. Son nom lui vient de l'affectation et de la coquetterie qu'on a remarquée dans sa démarche. Ces oiseaux pourraient s'habituer et même multiplier dans notre climat. On en a vu plusieurs à la ménagerie de Versailles. Leur plaisir est de sauter, danser, gambader, tantôt seules, tantôt vis-à-vis l'un de l'autre. Les chasseurs usent pour les prendre, d'un singulier stratagême; ils portent avec eux un vase rempli de glu, font semblant d'en prendre, lorsqu'ils savent être apperçus par ces oiseaux, se frottent les yeux, mettent le vase à terre et s'éloignent. La Demoiselle de Numidie s'approche du vase, prend de la glu, et voulant imiter ce qu'elle a vu faire, elle se colle les yeux et les pieds.

Demoiselles. Ce genre d'insecte est connu de tout le monde. L'espèce la plus grande provient d'un ver aquatique hexapode, qui, jeune encore, et très-petit, se transforme en nymphe. Cette nymphe vit dans l'eau. On croit lui avoir apperçu des ouïes comme au poisson; elle porte un masque aussi bien marqué que celui dont on fait usage pour le bal; ce masque attaché à son col et qu'elle remue à volonté, lui sert à retenir sa proie qu'elle dévore. Le tems de la métamorphose arrivé, la nymphe gagne le bord de

l'eau, se met en voyage, cherche un lieu convenable, se fixe sur une plante, ou s'attache à un brin de bois sec. Sa peau devenue sèche, se fend sur le dessus du corcelet. L'insecte aîlé sort peu à peu, laisse sa dépouille, déploie ses aîles, les agite, s'envole avec grace et légéreté. Sa taille fine et élégante, la richesse de ses couleurs, la délicatesse et le tissu brillant de ses aîles est pour les yeux un spectacle ravissant. Les parties sexuelles des Demoiselles sont placées différemment dans le mâle et dans la femelle; c'est sous le corps, à la jonction du corcelet, que l'on apperçoit les parties mâles. Celles de la femelle se reconnaissent à une fente placée à l'extrémité du corps. Leurs amours se décident par un enlèvement. Le mâle, en planant, guette des yeux, et saisit la femelle par la tête avec les deux pinces, dont l'extrémité de sa queue est armée. Ce ravisseur traverse ainsi les airs, jusqu'à ce que la femelle, cédant à la force, ou plutôt au penchant, fait de son corps un cercle qui va se terminer aux parties génitales du mâle, pour remplir le vœu de la nature. Ces sortes d'enlèvemens sont communs. L'on rencontre souvent des Demoiselles qui volent ainsi accouplées : elles présentent la forme d'un anneau. C'est dans l'eau que la femelle dépose des œufs d'où naissent des vers aquatiques qui subissent les mêmes métamorphoses. Quelques-uns donnent par abus, le nom de Demoiselles à l'*Hémerobe*, *la Perle*, *la Frigane*, etc. Voyez ces mots.

Dendragate. C'est le nom des Agates arborisées. Voyez *Agate*.

Dendrites. Ces pierres nous présentent des

tableaux variés, des ruines, des paysages, des arbres, des buissons. La finesse du dessin les ferait presque regarder comme un produit de l'art; mais personne n'ignore que ce sont des jeux de la nature, occasionnés par l'infiltration des substances métalliques et fluides. Les pierres et les cailloux sont sujets à ces accidens. Lorsqu'ils ne sont que légérement tracés par ces sucs sulphureux ou bitumineux, on ne peut en polir la superficie sans perdre l'esquisse du tableau. Mais lorsqu'ils en sont pénétrés telles que les *pierres de Florence*, c'est un tableau intéressant sorti des mains de la nature, et qui gagne à être poli. Les Dendrites mises au feu, perdent les graces de la peinture. Les pierres fines, colorées et dessinées par les mêmes sucs, ne conservent point les noms de Dendrites; on les appelle *Agates arborisées*, *Sardoines arborisées*, *etc.* et les pierres sur lesquelles les sucs métalliques ont tracé des figures d'animaux, portent le nom de *Zoomorphite.*

DENDROITE, ou *Dendromorphe.* On donne ce nom au fossile ramifié. Les Dendrites ne présentent que des rameaux peints; les Dendroites sont de vraies ramifications telles que la mine d'argent vierge ramifiée.

DENDROLITHE. Nom donné à des morceaux de bois pétrifiés. Voyez *Pétrifications.*

DENDROPHORE, ou *Dendrophite*, signifie la même chose que *Dendrite.*

DENTALE. Ce coquillage ainsi nommé à cause de sa forme, se trouve sur les côtes d'Angleterre et celles de Normandie. Ces coquillages fossiles ont le nom de *Dentalites.* On les range dans la même classe que les Tuyaux de mer.

L'animal aime la grève, et s'y soutient debout la tête en haut, fait sortir par le bas de son tuyau une jambe épatée en corolle pentapétale qu'il enfonce un peu dans le terrain. La coquille ou tuyau est de substance cornée, et non de matière calcaire.

Dentale. Ce poisson connu sur les bords de la mer Méditerranée et de la mer Baltique, est toujours en mouvement hors de l'eau; ce mouvement est une espèce de palpitation. Il pèse ordinairement de cinq à quinze livres. Il y en a cependant qui pèsent jusqu'à trente et quarante livres.

Dent *de Cochon.* C'est une sorte de Spath calcaire. Voyez *Spath.*

Dent de Lion, ou *Pissenlit.* Les feuilles tendres de cette plante sont bonnes en salade. A sa fleur succèdent des graines aigretées, dont l'arrangement symmétrique offre un aspect agréable. Les enfans s'amusent à les souffler dans leur maturité. Les graines se détachent, il ne reste plus qu'une couche chauve qu'on appelle *Tête de Moine.*

Dents. Ce meuble est précieux à toutes les espèces du règne animal qui en sont pourvus: c'est un instrument qui par la trituration, prépare à l'estomac des alimens solides, dont la digestion difficile pourrait le fatiguer et même l'altérer. Dans l'homme, les Dents font aussi l'ornement de la bouche. Leur émail, d'une blancheur éclatante, est relevé par des lèvres de corail; c'est de toutes les parties du corps celle qui lui coûte le plus à acquérir et à conserver. On distingue les Dents incisives ou de lait, les Dents canines et les Dents molaires;

les incisives paraissent les premières dans les enfans. Elles ne percent guères les gencives qu'à l'âge de six, sept ou huit mois environ. Les douleurs qu'elles leur font souffrir, sont quelquefois au-dessus de leurs forces; ils perdent la vie. Les Dents canines dont celles de la mâchoire supérieure, sont surnommées *œillères*, paraissent peu après, et les premières Dents molaires viennent à la fin de la première année et quelquefois plus tard. Toutes ces Dents tombent à six ou sept ans, et sont remplacées par d'autres. Les dernières dents molaires, autrement appelées *dents de sagesse*, paraissent ordinairement à quatorze ans, quelquefois à cinquante. En général, le nombre des Dents est de vingt-huit ou trente-deux. Une Dent qui a perdu de son émail, souffre avec douleur le contact de l'air ou d'une liqueur froide, et est sujette à se carier. Les caustiques et liqueurs spiritueuses appaisent les maux de Dent; mais il est dangereux d'en faire usage. Les Dents artificielles peuvent imiter la beauté des Dents naturelles; mais elles n'en ont, ni la solidité, ni l'utilité. Elles sont faites ordinairement de Dent d'Hippopotame. L'ivoire jaunit et s'attendrit à l'humidité.

Dentelaire, ou *herbe au Cancer*. Cette plante croît au midi de l'Europe. Son suc est corrosif. On rapporte qu'une fille qui s'en était frottée pour guérir la gale, fut écorchée vive: cet exemple doit rendre circonspect sur son usage pour la guérison des cancers, des cors des pieds, et des durillons occasionnée au fondement par l'habitude du Cheval. La racine de cette plante, appelée *Plumbago*, en Asie, en

Afrique et en Amérique, contient un suc âcre, aromatique et alexipharmaque. Il donne aux dents une couleur plombée.

DÉPONÉ. Voyez *Devin*.

DERMESTES. Insectes coléoptères connus sous le nom de *Scarabés disséqueurs*. Ils s'attachent au lard, aux meubles, aux habits, aux pelleteries, et sur-tout aux animaux desséchés et conservés dans les Cabinets d'Histoire naturelle, où ils font beaucoup de dégat. Lorsqu'on le prend, cet insecte replie ses pattes, contracte sa tête et fait le mort jusqu'à ce qu'il se croie hors de danger. On ne peut les forcer à sortir de cet état d'inaction en les piquant et les déchirant; il n'y a que la chaleur un peu forte qui les oblige de reprendre leur mouvement pour s'enfuir. Le *Dermeste à points de Hongrie*, qui est un des plus grands de ce genre, pue horriblement, rend une liqueur fétide, se jette avec voracité sur les Limaçons et autres insectes qu'il peut attraper, fait entendre un cri plaintif qui imite le bruit d'un fer chaud trempé dans l'eau et retiré sur-le-champ. Ses pinces sont redoutables. On le trouve dans les bois. M. Gleditsoh a donné, en 1752, un fort long Mémoire sur l'histoire de ce Dermeste qu'il appelle *Escarbot enterreur*. Voyez la Coll. Acad. partie étrang. p. 1. de l'Appendix.

DÉS *fossiles*. On les trouvait autrefois très-communément en Suisse. On présume que c'est un produit de l'art enseveli dans le sein de la terre, et qu'ils n'étaient devenus si communs que par l'établissement des fabriques ou le séjour des armées. Aujourd'hui ils sont très-rares.

On en vend quelquefois de factices, qui ressemblent à ceux qu'on tire de la terre.

DESMAN. Rat musqué de la Moscovie et de la Laponie. Il habite les rives escarpées, et y creuse des terriers, vit d'insectes, de vers, de petits poissons, n'est pas difficile à apprivoiser, marche lentement et devient quelquefois la proie des gros poissons. Son odeur de musc se communique à sa chair, au point qu'on ne peut la manger.

DEVIN. Ce serpent non venimeux, du genre des Boas, habite les climats les plus chauds de l'Asie, de l'Afrique, et de l'Amérique. C'est le géant des reptiles. Il n'en est pas qui acquièrent autant de longueur et de grosseur; on en a vu de trente à quarante pieds de long. La multitude des noms que lui ont donné les voyageurs, ont induit en erreur quelques naturalistes, qui les ont pris pour autant d'individus différens. Aussi ces doubles emplois qui s'étaient glissés dans ce manuel, ne sont-ils plus que des articles de renvois. Le Devin joint à l'énormité de sa masse, l'éclat des couleurs, et la force des muscles; cette force est telle, que pressé par le besoin, il attaque un Cerf, un Buffle, un Taureau, les brise dans ses replis tortueux, les pétrit pour ainsi dire, et les avale; mais lorsqu'il est ainsi bourré par la proie qu'il vient d'engloutir, il est cinq à six jours à la digérer, et dans une espèce d'engourdissement, qui rend sa défaite facile. C'est le moment que prennent les habitans du Mexique et autres, pour le tuer, le dépouiller, le rôtir, le manger après en avoir retranché la tête et la queue. Ils se parent de sa peau ou la

vendent. Il craint le froid, habite les déserts brûlans, se retire dans les cavernes et dans des antres profonds, pour se mettre à l'abri des froids et des pluies, et y changer de peau; il en sort à l'époque du printems, éveillé par l'instinct que la nature inspire pour la reproduction des êtres. Malheur à qui viendrait troubler cette douce jouissance; un effrayant sifflement serait suivi d'une irruption rapide et furieuse. Ce besoin satisfait, la femelle aussitôt abandonnée à elle-même, de son côté, et au bout d'un tems va déposer ses œufs de trois pouces au plus de diamètre dans le sable ou les broussailles. Le Devin traverse aisément une rivière, grimpe aux arbres, s'accroche par la queue à une branche, se balançant pour s'élancer sur un arbre voisin; se tient à l'affût près des sentiers, guette au passage les bêtes sauvages, les frappe, s'entortille autour d'elles de manière à les étouffer et leur casser les os, et les avale en entier; un coup de sa queue renverserait un animal assez gros. On ne peut échapper à sa poursuite, qu'en incendiant les herbes déjà deseschées du champ qu'il foule, et en élevant un mur de feu qui l'arrête dans sa course rampante et sinueuse. Il n'est pas étonnant que cet animal imposant par sa masse redoutable, par sa force, et dont les sifflemens présagent les orages, soit au Mexique l'objet d'un culte religieux inspiré par la frayeur.

Diable. Ce nom donné à l'être mal-faisant, a été appliqué, par le préjugé populaire, à tous les êtres dont la forme hideuse inspirait de la terreur. C'est ainsi qu'on a donné le nom de Diable à la *Chouette des rochers*, à l'*Ani*

des Savanes, à l'*Ani des Palétuviers*, à la *Foulque*, à une espèce de *Pétrel*, à la *Maroule*, à la *Grenouille pêcheuse*, à un *Lézard écailleux*, au *Pangolin*, à la *Chauve-Souris de mer*, au *Crapaud de mer*, etc. Voyez ces mots.

* Diamant. La plus dure, la plus transparente et la plus précieuse de toutes les pierres, est aussi la plus belle des productions de la nature dans le règne minéral, et la matière la plus chère du luxe. Elle fait en France l'ornement et la parure des femmes, la richesse et le prix des bagues et autres bijoux. Il est très-peu de mines de diamant; dans l'Indoustan plusieurs de ces mines ont six, huit, jusqu'à douze pieds de profondeur, dans un terrain sablonneux et pierreux. On en fouille d'autres dans une espèce de minerai ferrugineux, où elles s'enfoncent jusqu'à cinquante brasses. Mais par-tout cette pierre singulière est isolée, et ne paraît adhérente à aucune base, à aucun rocher. Elle est enveloppée de toutes parts d'une pellicule mince, un peu terne et de même nature que le noyau. Cette pellicule est constamment recouverte, d'une première croute peu solide, formée de la terre ou du sable même qui l'environne. Les Diamans du Brésil, appelés dans le commerce *Diamans de Portugal*, de même prix et de même valeur quand ils sont petits, que ceux de l'Asie, ne sont pas tirés d'une carrière; ils sont la plupart épars dans des rivières, dont on détourne plus ou moins souvent le cours. On les y trouve en plus grand nombre dans la saison des pluies, et après de grands orages. Aux Indes orientales et occidentales, les mines

sont placées à peu de distance de la ligne, dans les premiers degrés de latitude boréale et méridionale. Les plus blancs et les plus gros sont les plus estimés. Les plus riches que l'on connaisse dans l'univers, sont celui du Czar, taillé en rond, qu'on évalue à 11723286 livres, il pèse 279 karats neuf seizièmes, à 150 le karat; celui du grand duc de Toscane, estimé 2608335 livres, il pèse 139 karats et demi, à 135 le karat; et enfin les deux qui appartenaient au roi de France, le premier appelé *Sancy*, ou *Sans si*, ainsi appelé du nom d'un ambassadeur, ou parce qu'il est sans défaut, pèse 55 karats; il a couté 600000 liv.; le second appelé *le Pitt ou le Régent*, acheté par M. le duc d'Orléans, régent, pèse 136 karats trois quarts, et a coûté 2500000 liv. Jusqu'à présent on regardait communément le diamant comme *Apyre*. Mais des expériences réitérées, et faites avec le plus grand soin en 1770, ont prouvé qu'il se volatilise et disparaît au point de ne laisser aucune trace de son existence, lorsqu'on l'expose à un degré de feu, où se fond le cuivre rouge. Le moment où il commence à se volatiliser, est marqué par un éclat resplendissant; il ne se ramollit point; la destruction ne s'en fait qu'à la surface. Oté du feu, ce qui en reste, a toutes ses qualités primitives, il n'y a d'altération que dans le poids. Néanmoins les Diamans du Brésil plus tendres que ceux d'orient, se fondent au feu, et par cette raison paraissent être d'un autre espèce. Le Diamant exposé pendant le jour au soleil, brille dans l'obscurité; échauffée par le frottement, il acquiert une vertu électrique; si le frottement se fait contre un verre, le

le Diamant devient phosphorique, et la propriété qu'il a d'attirer le mastic noir, sert à reconnaître le Diamant véritable. Les Diamans jaunâtres brutes, lorsqu'on les a fait rougir au feu, brillent dans les ténèbres. Les défauts des Diamans se nomment *points et gendarmes*. Les points sont de petits grains blancs et noirs ; les gendarmes, des grains plus grands en façon de glace brute. En sortant de la carrière, le Diamant est couvert d'une croûte grisâtre. C'est de la poudre même de cette croûte qu'on se sert pour le polir. Le *Diamant rose* ou *rosette* est taillé à facettes par-dessus et plat en dessous. Le *Diamant brillant* est taillé à facette par-dessous comme par-dessus. Il y a des Diamans de toutes couleurs, noirs, jaunes, rouges, bleus, verts, etc. Un des caractères qui sert à les distinguer des autres pierres précieuses, est de n'avoir pas la double réfraction, et d'être cristallisé en octaëdre rectangulaire aluminiforme, mais susceptible de quelques modifications. Les Lapidaires appellent *Diamans de nature*, quelques Diamans qui ne paraissent pas composés de lames, mais plutôt de fibres entortillées. Ces Diamans ne peuvent être taillés.

Diapère. Cet insecte, à ce qu'il paraît, est rare et habite les troncs d'arbres pourris.

Dictame *blanc*, ou *Fraxinelle*. Cette plante est vivace, commune en Italie, dans la Provence et dans les bois du Languedoc. Le microscope fait appercevoir, sur l'extrémité des tiges et sur les pétales des fleurs, une multitude de vésicules remplies d'huile essentielle. Les vapeurs que cette plante exhale dans l'été soir et matin s'enflamment, si l'on en approche

de près avec une bougie allumée. Elle forme alors un petit buisson ardent très-curieux. L'eau distillée de cette plante, est un cosmétique très-doux et agréable par son odeur. Le *Dictame de Crète* est une plante du mont Ida, célébrée par Virgile à cause de son odeur aromatique, et de ses jolies fleurs purpurines et en épi. Le *Dictame faux* a beaucoup de ressemblance avec le Dictame de Crète ; mais originaire de nos climats, il est d'une qualité bien inférieure à celle de la plante qui croît en Candie.

DIDELPHE. C'est le *Sarigue*. Voyez ce mot.

DINDON, *Coq d'Inde*. Cet oiseau, transporté des Indes occidentales dans le seizième siècle, s'est naturalisé dans nos climats, supporte assez bien le froid et les frimats, sur-tout l'espèce à plumes grisâtres. C'est dans l'hiver qu'il engraisse. Pour le rendre plus robuste et l'endurcir au froid, on assure qu'il faut le plonger dans l'eau à l'instant de sa naissance. La femelle, nommée *Dinde* ou *Poule d'Inde*, pond en février et en août quinze œufs chaque fois et peut en couver vingt-cinq à la fois. Elle a soin, pendant l'incubation, de se cacher du mâle, qui regardant cette opération comme un obstacle à sa jouissance, ne manquerait pas de casser ses œufs. Sa tendresse pour ses petits éclos, sait prendre tous les soins, prévoir tous les dangers. Sa vue est si perçante, qu'elle apperçoit un oiseau de proie à la plus grande distance. Elle en avertit ses petits par le cri de la frayeur ; ils se cachent, se tapisent dans l'herbe, dans les buissons. L'ennemi a-t-il disparu, la mère les avertit par un cri de joie ;

ils se rallient à l'instant. Les Dindonneaux sont délicats à élever. Leur première nourriture consiste dans du pain avec du vin ou du cidre. Plus forts, on leur donne une pâte de farine et d'orties hachées. Au bout d'un mois, ils sont en état d'aller aux champs. Au nombre des plantes qui leur sont pernicieuses est la grande digitale, à fleurs rouges. Cette plante leur cause une sorte d'ivresse, des vertiges, des convulsions ; s'ils en ont mangé une trop grande quantité, ils deviennent étiques et périssent. Le Dindon a besoin de boire, sur-tout dans les grandes chaleurs. La couleur rouge, dit-on, le fait entrer en fureur. Lorsqu'il mange, sa roupie se raccourcit. On le voit quelquefois se pavaner en étalant sa queue en forme de roue, d'où est venu le proverbe trivial, *fier comme un Coq d'Inde.* Les Dindons chaponnés s'engraissent avec la pâtée d'orties, de son et d'œufs. Les habitans de la Louysiane vont à la chasse des Dindons sauvages dans les champs couverts d'orties. Lorsqu'ils sont poursuivis de trop près, ils se perchent sur les arbres voisins. S'ils échappent à la gueule du Chien, ils ne sont pas à l'abri du fusil du chasseur, qui peut les tuer l'un après l'autre sans qu'ils s'envolent. Le plumage de cet oiseau est assez beau. Les naturels du pays prennent les longues plumes de la queue pour faire des parasols et des éventails. Les petites plumes sont employées à faire des mantes d'hiver.

Dione. Nom donné par Pallas à une charmante Couleuvre des environs de la mer Caspienne. Elle joint à la beauté de sa robe la légèreté des mouvemens et la douceur des habi-

tudes. Elle est aussi douce, aussi peu dangereuse, que ses couleurs sont belles à voir.

Diplolepe. Cet insecte ne diffère du Cinips que par la forme des antennes droites et filiformes; du reste, mêmes organes, mêmes habitudes, même logement, même caractère. Voyez *Cinips*.

Dipsade. C'est le nom donné par M. Daubenton, à la *Vipère noire*. Voyez ce mot. On a donné aussi le nom de *Dipsade* à un Serpent très-commun dans l'Arabie et dans l'Afrique. Il s'élance avec agilité sur sa proie. Sa morsure est des plus venimeuses : le corps est attaqué de paralysie, le ventre s'enfle, le poil tombe, point d'évacuation, ni de transpiration. A cet état succèdent de cruelles démangeaisons, une soif brûlante, le ventre se lâche, et le malade meurt après avoir ressenti les plus vives douleurs. C'est sans doute le *Dipsas* des Grecs. On lit dans la Pharsale de Lucain, qu'un des soldats de Caton mordu d'un Dipsade, ne put se désaltérer, ni avec l'eau, ni avec son propre sang. Il n'est point de remède plus prompt que d'appliquer le feu sur l'endroit de la morsure, après avoir suspendu les progrès du poison par une forte ligature, et de faire prendre au malade des vomitifs, des sudorifiques et de la viande salée.

Dipse. Suivant M. de la Cepède, c'est un serpent venimeux d'Amérique, et particulièrement de Surinam.

Diptyque. Nom donné à de petites tablettes qui, d'un côté, représentaient en relief les Consuls désignés, de l'autre des animaux, des Gla-

diateurs, ou le tableau des fêtes qu'ils devaient donner au peuple en prenant possession du Consulat. Ils distribuaient ces Diptyques aux principaux officiers.

Dytique. Ce mot qui signifie *plongeur*, désigne un insecte aquatique commun dans les bassins, les étangs, les eaux dormantes, les ruisseaux et les mares. Sa larve, semblable au ver assassin, s'enfonce dans la terre qui est au fond de l'eau, pour y faire sa coque.

Dobule. Ce poisson, du genre des Carpes, aime les eaux claires, les fonds marneux ou sablonneux, vit d'herbages, de vers, recherche les petits limaçons blancs et les petites sangsues noires : sa vie est courte, sa mort prompte hors de l'eau. Dans les lacs qui n'ont pas une profondeur considérable, on le voit lors des grandes chaleurs, monter à la surface de l'eau et y mourir, si la chaleur continue. Du fond des grands lacs il remonte les rivières d'Allemagne au printems, fraie depuis le milieu de mars jusqu'à la mi-mai, dépose sur les pierres des rivières ses œufs verdâtres, au nombre d'environ 26,000, de la grosseur de la graine de pavot. Les jeunes mâles ont dans le tems du frai de petites taches noires sur le corps et sur les nageoires. Malgré cette fécondité, ce poisson n'est pas très-commun; il mord à l'hameçon; on le prend avec les autres dans des saines, dans des filets. Sa chair blanchâtre, pleine d'arrêtes, est peu estimée.

Dodo. Voyez *Dronte*.

Doglinge. Espèce particulière de Baleine qu'on pêche dans la baie de Qualhoé aux isles de Féroé. Sa graisse et sa chair sont de mauvais

goût. Elles occasionnent, à celui qui en mange, une transpiration jaune et fétide. Son huile odorante pénètre à travers le bois des tonneaux qui les renferment.

DOMPTE-*venin*. Plante ainsi nommée à cause des propriétés sudorifiques et alexipharmaques de sa racine. Elle porte aussi le nom du Médecin *Asclépias*, qui, le premier, en a fait usage. Cette plante, infusée dans le vin, dit *Paracelse*, chasse, par la plante des pieds, les eaux qui sont entre cuir et chair. Linnée dit que les mouches sont prises par le nectar des fleurs; celles qui s'y reposent ne s'en débarrassent quelquefois qu'en y laissant leurs pattes.

DONZELLE. Ce joli poisson de la mer Méditerranée et de la mer Rouge, vient mordre ceux qui se baignent sur la côte de Gênes et d'Antibes. On le prend à la ligne. On préfère ceux qui sont pêchés en pleine mer. Ils nagent en troupe.

DORADE. Ce poisson est fort connu dans les mers Méridionales de l'ancien Continent. La belle couleur d'or et d'azur qu'on lui voit dans l'eau, disparaît à l'instant où on l'en retire. La Dorade est d'un naturel vif, mais farouche et vorace jusqu'à manger ceux de son espèce. Elle nage avec beaucoup de légèreté; croît promptement, se tient l'hiver dans les profondeurs, vient l'automne frayer dans les endroits rocailleux, nage le reste du tems en pleine mer, saute quelquefois perpendiculairement en l'air, de la hauteur d'une brasse, fait la guerre aux poissons volans comme la Bonite, et se laisse prendre comme elle à l'appas de deux plumes de Pigeon qui flottent sur l'eau au bout d'une ligne attachée à

la vergue d'un vaisseau. Les dents molaires dont est armée la bouche de ce poisson, lui servent à écraser les Tellines et autres coquillages dont il fait sa proie. C'est une dent molaire de ce poisson qu'on connaît sous le nom de *Crapaudine ;* voyez ce mot. Sa chair est d'un meilleur goût l'été que l'hiver. C'est un mets fort commun en Languedoc pendant le carême. Le docteur Bloch met la Dorade d'Amérique dans la classe des *Rasoirs*. La Dorade du père Plumier qui vit dans les eaux des Antilles, et qui paraît être un poisson carnivore, est mise par le docteur Bloch dans la classe des *Bandoulières*. Voyez ce mot.

Dorade Chinoise. Voyez *Poisson d'or*.

Doradille. Voyez *Cétérach*.

Dorée. Ce poisson, ainsi nommé à cause de sa couleur jaune, fait son habitation près des rochers de la mer Méditerranée et de l'Océan. On le trouve aussi dans la mer du Nord ; les pêcheurs Hambourgeois lui donnent le nom de *Roi des Harengs*. On distingue dans le genre des Dorées, le *Gal à longs cheveux*, poisson des indes Orientales, dont la chair est maigre, coriace et fade. Il est remarquable par quelques rayons capillaires de la nageoire du dos et de l'anus, plus longs que son corps. Le *Coq de mer*, autre poisson du même genre et qui se plaît également dans les climats chauds et froids, a aussi quelques rayons longs, sa chair est de bon goût. Enfin, le *Vomer* est encore une espèce de Dorée qui se trouve dans les eaux du Brésil et de la Norvège, et qui porte de très-longs rayons à la nageoire du dos et de l'anus. Il a peu de chair mais elle est bonne. Il aime à

B 4

se nourrir de cadavres. Sa chair était fort recherchée autrefois. Elle est tendre et d'un bon goût. On remarque comme une rareté dans ce poisson, que l'extrêmité inférieure de son cœur est rouge, et la partie supérieure presque blanche. On met la Dorée au nombre des poissons qui se trouvèrent dans les filets de Saint-Pierre, lors de la pêche miraculeuse, et l'on croit que c'est de sa bouche dont il est dit dans l'Evangile, que l'Apôtre tira une pièce de monnoie pour payer l'impôt. Le peuple qui lui a donné le nom de *poisson de Saint-Pierre*, attribue à l'empreinte des doigts de l'Apôtre la tache qu'on remarque sur les côtés de la Dorée.

Dorée d'étang. Ce poisson, qui tient le milieu entre la Carpe et la Tanche, est un des plus beaux de l'Europe. Il est originaire de la Silésie, y est assez commun, vit ordinairement d'herbe, de vers, croît lentement, a la vie dure, aime la chaleur, se tient l'hiver et le printems au fond des étangs, nage l'été en petites troupes à la surface de l'eau. A Schœnhause on leur donne à manger comme aux Carpes; en été on leur jette du pain; en hiver on leur jette des pois et des fèves cuites qui tombent au fond. Lorsqu'on sonne la cloche, elles ne sont pas si prestes que les Carpes à venir chercher leur nourriture. On trouve dans les eaux douces de Surate, une espèce de Dorée, qui, au lieu d'écailles, a une peau mince semblable à une feuille d'argent. Sa chair est grasse et de bon goût. On la prend tant au filet qu'à l'hameçon avec l'appas d'un insecte aîlé. Le docteur Bloch lui donne le nom de *Rusé*, parce que ses mâchoires qui s'allongent et se retirent à sa vo-

lonté, lui servent à surprendre les mouches et insectes, en seringuant sur eux l'eau entrée par les ouïes.

Doronic. Cette plante est commune en Suisse, en Allemagne, en Provence, en Languedoc. Sa racine articulée présente la figure du Scorpion; les quadrupèdes, et sur-tout les Chiens, meurent huit heures après en avoir mangé. Quelques Ecoles de Médecine et sur-tout les Allemands, la regardent comme cordiale et alexipharmaque. Gessner, à l'instigation de Mathiole, en prit deux gros intérieurement; l'effet ne fut pas aussi prompt que dans les animaux; il fut attaqué d'une enflure par tout le corps et d'une faiblesse pendant deux jours, dont il ne put se délivrer que par le secours d'un bain d'eau chaude. Le Doronic de l'Allemagne est aromatique; on le prend en infusion dans le vin ou dans la bière : un corps Allemand s'accommode de ce vulnéraire un peu brusque, dont les effets salutaires s'annoncent par des douleurs aiguës et une espèce d'étouffement, un flux d'urine; la saignée ou le vomissement soulage le malade.

Dorque. Voyez *Dauphin*.

Dorse. Ce poisson, du genre des Eglefins, suivant le docteur Bloch, se nourrit de poissons, de scorpions de mer, d'ammodytes, d'écrevisses, d'insectes aquatiques et de vers marins. En Prusse, on le nomme *Pamuchel*, en Suède *Torsch*. On le pêche en quantité dans la mer Baltique et dans l'Océan septentrional. Le Dorse avance dans les fleuves, tant que les eaux de la mer se mèlent avec leurs eaux. Il fraie en janvier et février. Sa chair est tendre

et meilleure que celle des autres poissons de ce genre. Salée et séchée, les Islandais lui donnent le nom de *Titteling*.

Dorstenca. Voyez *Contrayerva*.

Doterelle. Cet oiseau est le même que le *Guignard*. Voyez ce mot.

Double *marcheur*. Voyez *Amphisbène*.

Douc. Cette Guenon de la Cochinchine et de Madagascar, a la grande taille du *Babouin*, les fesses velues du *Sapajou*, la queue longue, de la *Guenon* et la face plate du *Singe*. Son attitude la plus ordinaire, est d'être assise sur ses pieds de derrière. Elle vit de fèves, de bourgeons d'arbres. Les bézoarts qui se forment dans l'estomac et les intestins du Douc, sont plus recherchés, plus précieux, et font plus d'effet que ceux des Chèvres et Gazelles. La peur les leur fait souvent rejetter avec leurs excrémens; aussi les Indiens vont-ils à la quête du bézoart, en poursuivant ces animaux le bâton à la main.

Douce *amère*. Plante ainsi nommée à cause du goût de son écorce. C'est une espèce de Morelle. On prétend que le suc ou les graines enlèvent les taches du visage. Les dames de Toscane faisaient jadis usage de ce cosmétique.

Doucet. Ce poisson, du genre des Lyres, est regardé par les pêcheurs Français comme la femelle du Lacert, avec lequel il a quelques rapports pour la forme et les habitudes.

Dourou. Voyez *Voadourou*.

Douve. On donne ce nom, dans les campagnes, à une espèce de Rènoncule, mortelle aux moutons qui en mangent.

Draconcule. Voyez *Crinons*.

Draconites. Ces cailloux n'ont d'autre mé-

rite que d'avoir une forme singulière. On nomme aussi *Draconite* une pierre dans laquelle on remarque la forme d'une étoile; c'est une espèce d'Astroite. En mettant du vinaigre sur cette pierre, l'effervescence lui occasionne du mouvement. Cette singularité a donné dans l'esprit du peuple du crédit aux fables débitées par les charlatans, que cette pierre était tirée de la tête d'un serpent endormi.

DRAGÉES *de Tivoli.* Concrétions pierreuses et de la nature des stalagmites. On les trouve dans les antres souterrains. Elles doivent être mises dans la classe des *Oolithes*. V. ce mot.

DRAGON *ailé*, ou *Dragon volant.* Voyez *Lézard volant.*

Dragon de mer, ou *poisson d'Amboine.* On donne ce nom à un poisson du genre des Chevaux de mer. Il est fort connu dans les Indes orientales. Sa nourriture est le frai des autres poissons; il se nourrit aussi de vers et d'insectes. Il n'a jamais guère plus de trois ou quatre pouces. On donne aussi le nom de Dragon de mer à la *Vive.* Voyez ce mot.

Dragon de muraille. Ce Lézard, ainsi nommé par les Chinois, porte aussi le nom de *Gardepalais* ou *Dame de la cour.* On tire de sa chair une huile qui entre dans la préparation d'un onguent avec lequel les Empereurs de la Chine, pour s'assurer de la fidélité de leurs concubines, leur font mettre le poignet en couleur. Cette teinture, pour ainsi dire magique, dévoile, en disparaissant, les mystères d'un amour infidèle. En France, une telle épreuve troublerait souvent la tranquillité des ménages.

Dragon (Astronom.) Constellation de l'hémis-

phère septentrional, composée de 31 étoiles selon Ptolomée, de 32 selon Tycho, de 33 selon Bayer, et de 49 suivant le Catalogue Anglais. Elle est située entre la Lyre et la petite Ourse, où les quatre étoiles de sa tête font un lozange assez visible; sa queue est entre l'étoile polaire et le carré de la grande Ourse. La ligne menée par les deux gardes (*a b*) de la petite Ourse, va se diriger vers une des étoiles du Dragon, au-delà du Pôle. *Voyez planches* 3, 4, 5 *et* 6.

On a aussi donné le nom de *Tête* et de *Queue de Dragon* aux deux points d'intersection de l'ecliptique et de l'orbite de la lune qui fait avec l'écliptique un angle d'environ cinq degrés. Ces points ne sont pas toujours au même endroit, ils ont un mouvement propre dans le Zodiaque par lequel ils rétrogradent très-sensiblement, parcourant le cercle entier dans l'espace de 19 ans. L'un de ces points, appelé *Tête du Dragon*, est celui par lequel la lune passe pour entrer dans la partie septentrionale de son orbite; l'autre appelée *Queue du Dragon*, est celui par lequel la lune passe pour entrer dans la partie méridionale de son orbite. Les astronomes ont abandomé ces dénominations; ils appellent ces points d'intersection *Nœud ascendant*, *Nœud descendant.* C'est dans ces points ou proche de ces points que se font toutes les éclipses.

Dragon, végétal. Voyez *Sang de Dragon.*

DRAGONNE. Grand Lézard des isles Antilles, qui se rapproche du Crocodile; mais moins vorace, il fréquente les savannes noyées et les terrains marécageux, se tient à terre et au soleil plus

souvent que dans l'eau, nage mal, marche vîte, grimpe sur les arbres, se nourrit quelquefois des animaux des bois, se renferme dans des trous lorsqu'il veut fuir, mord cruellement quiconque veut le saisir. La femelle pond ordinairement plusieurs douzaines d'œufs. On compare la chair de ces animaux à celle du poulet.

DRAGONNEAU, ou *Draconcule*. V. *Crinons*.

DRAINE, ou *Drenne*. C'est la plus grande espèce de Grive ; on lui a donné ce nom en Bourgogne, à cause de son cri d'inquiétude, *tré tré tré*. Cet oiseau, dans la belle saison, vit de cerises, de cornouilles, de raisins, d'alises, d'olives et de toutes sortes de baies. L'hiver il se nourrit de graines de genièvre, de lierre, de nerprun, de faînes, de houx, de prunelles et sur-tout du gui ; d'où lui vient assui le nom de *Grive du Gui*. On en voit toujours au jardin des Plantes, qui nichent sur les arbres effeuillés. Elles sont fort avides de graines de micocoulier et de la graine de l'If, dont elles mangent tant que leur fiente en est rouge. La femelle pond quatre ou cinq œufs gris tachetés. Son nid ne diffère de celui de la Grive, qu'en ce qu'il est garni de duvet au fond. Du reste, la Draine a les talens, le caractère, les habitudes de la Grive, soit dans ses émigrations, soit dans le renouvellement et la conservation de son espèce. Dans la Provence, avec un appeau, l'on imite son chant. Le chasseur, caché dans une loge de verdure, attend que les Draines viennent se poser sur une perche disposée à dessein, et les tue de sa loge à coups de fusil.

DRAP *d'or*, *Drap orangé*. Ce sont autant

de coquilles de la famille des Rouleaux, riches par leur compartiment et la beauté de leurs couleurs; le coquillage est operculé; voyez *Rouleau*. Le Drap d'or fascié est une des plus belles espèces.

Drapier. Voyez *Martin-Pêcheur*.

Dromadaire. Voyez *Chameau*.

Dronte, *Dodo*, *Cygne encapuchoné*. Cet oiseau granivore de l'isle de France et de l'isle de Bourbon, a les aîles courtes, la queue mal placée, la forme hideuse, la figure basse, la marche lente et paresseuse. La force dans le Dronte n'est pas en raison de la masse, et la pesanteur détruit en lui l'activité. On dirait, suivant M. de Buffon, d'une tortue affublée de la dépouille d'un oiseau; la nature en lui accordant cet extérieur, semble avoir rendu sa lourde épaisseur encore plus choquante en faisant souvenir qu'il est un oiseau. On dit que cet oiseau ne se trouve plus dans nos isles.

Druse. Les Mineurs Allemands donnent deux sens à ce nom. Sous le premier, ils entendent le groupe de cristallisations minérales ou spathiques dont les cavités des filons sont tapissées; par le second, ils désignent les filons spongieux et dépourvus de la matière métallique. Ils sont, pour eux, de mauvais augure, et annoncent l'épuisement prochain de la mine.

Dryin. Serpent de Constantinople et de l'Amérique. Il se retire dans le creux et entre les racines du chêne, il vit aussi dans les prés humides, de Sauterelles et de petites Grenouilles. Son regard est affreux. Il attaque les hommes au pied ou au talon, communique par sa morsure, une puanteur extrême, suivie d'une mor-

telle pourriture, qui défigure les traits du visage et fait périr le malade en langueur : l'usage de l'alkali volatil est un remède puissant. La liqueur fétide que le Dryin jette lorsqu'on le touche, a l'odeur de la tannerie. Il est moins dangereux après cette évacuation.

DUB. Lézard d'Afrique et de la Lybie. Il n'est point venimeux. L'eau le fait périr. La proportion des parties de son corps est telle, qu'il joint la force à l'agilité : les efforts d'un homme ne suffisent pas pour le retirer d'un trou, où il est entré jusqu'à la moitié du corps; les chasseurs sont forcés d'aggrandir le trou. Ses œufs sont semblables à ceux du Crapaud. Les Arabes mangent sa chair rôtie; elle a le goût de la Grenouille. La chaleur du feu donne aux parties du corps de ce Lézard, tué trois jours auparavant, un mouvement et une palpitation, comme s'il expirait.

DUBBAH. C'est en Arabie le nom de l'Hyène. Voyez *Hyène*.

DUC. On en distinge trois espèces, le grand Duc, le moyen Duc ou Hibou, le petit Duc ou Scops. Le caractère général des Ducs, est d'avoir sur les côtés de la tête deux aigrettes de plumes, en forme d'oreilles. Le grand Duc est reconnaissable par sa grandeur et sa forme singulière, par sa face entourée de poils; il est commun à l'un et l'autre continent, assez rare en France, ne redoute ni le chaud ni le froid. Son vol a cinq pieds d'envergeure; son cri *huiou bouhou*, *hou*, *hou*, *pouhou*, varie d'intonations suivant les passions dont il est animé; le cri de la douleur, ou de la peur, est très-fort et très-désagréable. Cet Aigle de la nuit

autrefois consacré a Junon, habite les sombres cavernes, les rochers, les édifices ruinés; descend rarement dans les plaines; se perche sur le sommet des plus hauts clochers, ou sur les débris des tours élevés. Ses yeux peuvent supporter l'éclat de la lumière; cependant un jour faible tel que celui de l'aurore naissante et du crépuscule tombant, un clair de lune doux et paisible, sont les momens favorables à son brigandage. Il s'élance dans les airs, vole sans bruit, chasse en silence, saisit les animaux; les oiseaux endormis. Lièvres, Lapins, Taupes, Souris, Lézards, Mulots, Chauve-Souris, deviennent sa proie; il les dévore ou les emporte dans sa caverne, les distribue à ses petits. Ceux qu'il a avalés sont bientôt digérés; il en vomit les poils, les os, la peau, boit rarement et en se cachant, fait un nid de trois pieds de diamètre, composé de petites branches entrelâcés de racines; y pond deux ou trois œufs de la couleur de son plumage. S'il se laisse surprendre par la lumière du jour, il est bientôt entouré, assailli par une foule de Corneilles, qui le poursuivent par leurs cris, le harcèlent; mais il les disperse, et fait payer cher à celles qu'il peut attraper la témérité de la troupe. Apperçoit-il quelque Buse chargée de butin, il s'élance sur elle, et lui fait lâcher prise. Les Faisandiers exposent cet oiseau captif, dans une cage au milieu des airs, pour rassembler les Corbeaux et les Corneilles du voisinage, dont le cri importun, inquiète les jeunes faisans. Par ce stratagême, on parvient à détruire l'espèce criarde en les tuant sans bruit, avec la Serbacane. La Fauconnerie s'en sert aussi pour la chasse du Milan,

Milan : on attache au grand Duc une queue de Renard ; on le lâche dans la plaine. Ce personnage comique, ainsi affublé, vole à fleur de terre, et se pose dans la campagne sans se percher sur aucun arbre ; attiré par la singularité du spectacle, le Milan plane autour de lui, le regarde avec étonnement, semble l'admirer avec sécurité, dans le moment on lâche des Faucons, qui tombent sur notre contemplateur. Voyez *Hibou*, *Scops*.

Dugon. C'est le Morse de la mer d'Afrique, et des Indes orientales, assez semblable par sa couleur à un Ours. Loin de fuir à l'aspect de l'homme, il mord avec assez de force pour couper le baton d'une Pertuisanne. Cet animal traîne assez vîte la lourde masse de son corps.

Durbec. Nom donné au Gribouri de la vigne. Voyez *Gribouri*.

Dur-bec. C'est un bel oiseau, auquel on donne aussi le nom de *Grosbec du Canada*.

Dure-mère et *Pie-mère*. Ce sont deux membranes qui enveloppent le *cerveau*, le *cervelet* et la *moëlle allongée*. La *Dure-mère* est assez épaisse, d'un tissu serré ; elle tapisse la surface interne du crâne, s'y attache très-exactement : elle est composée de deux lames dont les fibres se croisent obliquement ; on y observe ses prolongemens, ses replis, ses vaisseaux, ses sinus. Son usage est de servir de périoste au crâne, de défendre le cerveau, d'empêcher par ses allongemens que le cerveau et le cervelet ne soient comprimés, et de donner de la chaleur au cerveau par le moyen des sinus. La *Pie-mère* est une membrane très-fine et très-déliée ;

elle revêt immédiatement le cerveau, le cervelet et la moëlle allongée; elle fournit une gaîne particulière à tous les filets qui composent chaque nerf, et est étroitement unie au cerveau par une multitude de vaisseaux sanguins. Son usage est d'envelopper le cerveau, de soutenir ses vaisseaux, afin qu'ils se distribuent avec plus de sûreté, par les plis et les diverses anfractuosités de leurs marches, pour filtrer le fluide du cerveau ou l'esprit animal.

Durion. Fruit des Indes qui croît sur un grand arbre, que les Indiens nomment *Batan*. Son goût et son odeur ne préviennent pas la première fois qu'on en mange; mais l'habitude le fait regarder comme un excellent fruit. On prétend que l'approche des feuilles du Bétel le fait pourrir en peu de tems. Aussi les Indiens mâchent-ils du Bétel lorsqu'ils craignent l'indigestion des Durions.

Dutroa, ou *Datura*. Herbe de l'Amérique, dont la graine, mêlée dans une liqueur, cause une joie insensée qui fait perdre la mémoire et la raison. L'on prétend que les femmes Portugaises en font souvent prendre à leurs maris.

EAU

EAU. Ce fluide élémentaire, répandu sur la surface du globe terrestre, attiré par les rayons du soleil, s'élève en vapeurs dans la région des nuages, retombe par son propre poids en forme de rosée, de brouillards, de pluie, de givre, de neige et de grêles; filtre à travers la terre, remplit les citernes, les réservoirs, forme les ruisseaux, les fleuves, les rivières; et suivant la nature du sol qu'il traverse, donne les sources d'eaux minérales, les eaux thermales. C'est tantôt une eau calme et tranquille qui, coulant doucement à travers les prairies, arrose et fertilise des pâturages nourrissans; tantôt un fleuve majestueux qui transporte les richesses du commerce, facilite les communications et porte l'abondance dans toutes les parties d'un même empire; tantôt un lac, un étang dans lesquels s'élèvent et se multiplient les poissons les plus exquis destinés à nous alimenter; tantôt ce fluide se laisse dominer et maîtriser par l'industrie humaine, et transformé en un canal utile, ou en eaux jaillissantes, il contribue à nos besoins ou à nos plaisirs; tantôt, grossi par les neiges des montagnes, il se déborde en torrent impétueux et entraîne dans son cours, que rien ne peut arrêter, arbres, rochers, chaumières, troupeaux et tout ce qui se trouve sur son passage; enfin, c'est ailleurs une étendue immense d'Eau, connue sous le nom de *Mer*, dont la surface tranquille ou ora-

geuse, est couverte de vaisseaux destinés à transporter des marchandises d'un bout de l'Univers à l'autre.

L'Eau, cet élément naturel d'une infinité d'êtres vivans, tels qu'Amphibies, Poissons, Crustacés, Reptiles, Insectes, Polypes, etc. est poreuse, pesante, inodore, incompressible; elle est susceptible de prendre tous les goûts, toutes les odeurs. C'est un puissant dissolvant; elle entre dans nos alimens, et nous procure la propreté, la salubrité; en un mot, c'est un des plus grands bienfaits de la nature.

Ebène. Voyez *Bois d'Ebène.*

Échalotte. Cette plante potagère est fort connue dans les cuisines pour l'assaisonnement de nos ragoûts. On dit que prise en bôle elle ne donne aucune odeur à la bouche ni aucun rapport. Les anciens s'en servaient comme d'un puissant excitatoire dans les combats amoureux.

Echasse. C'est le nom donné par M. de Buffon à un oiseau monté sur de hautes jambes grêles, faibles, fléchissantes, et qui vit, au bord des eaux et des marais, d'insectes et vermisseaux. L'espèce en est rare, et cependant répandue dans différens climats. On a tué un de ces oiseaux dans les marais salans du Poitou.

Échinites. Nom des Oursins pétrifiés. Voyez *Oursins.*

Éclipses. Il n'est personne qui ne connaisse les causes et les effets des Eclipses du Soleil et de la Lune. La Lune interposée entre notre globe et le Soleil, produit l'Eclipse de Soleil; notre globe interposé entre le Soleil et la Lune, produit l'Eclipse de Lune. Ces Eclipses

ne sont totales que lorsque le corps interposé couvre entièrement, par rapport au spectateur, le disque du Soleil et de la Lune ; ce qui arrive lorsque ces planettes n'ont qu'un seul et même axe. Dans les Eclipses totales de Lune, son disque n'est jamais absolument obscurci. Avant l'immersion, on remarque que la Lune devient plus pâle, plus obscure, ce qui est produit par la pénombre de la Terre ; de-là l'incertitude sur le commencement et la fin de l'Eclipse. Les Eclipses de Lune n'arrivent que dans le tems de la pleine Lune, parce qu'il n'y a que ce tems où la Terre soit entre le Soleil et la Lune. On a cependant vu quelquefois des Eclipses de Lune, le soleil paraissant sur l'horison ; effet de la réfraction qui, élevant ces astres plus qu'ils ne le sont réellement, les fait paraître tous deux en même tems sur l'horison. Une Eclipse de Lune est vue la même dans toutes les parties de la Terre qui ont la Lune sur leur horison.

L'Eclipse de Soleil, qu'on pourrait appeler plutôt *Eclipse de Terre*, n'est jamais universelle pour l'Hémisphère au dessus duquel elle se passe. Quand elle est totale dans un endroit, elle est partielle dans un autre, et nulle dans un autre ; elle est visible plus tôt ou plus tard, et progressivement dans les différens degrés de longitude qu'elle parcourt. Quand la Lune ne couvre pas entièrement le disque du Soleil, le limbe du Soleil paraît semblable à un anneau lumineux, et l'Eclipse prend alors le nom d'*Eclipse annulaire*. Dans la plupart des Eclipses solaires, le disque de la Lune paraît éclairé d'une lumière faible occasionnée par la réflexion de la partie éclairée de la Terre. Il y aura d'ici

à l'année 1900, environ cinquante Eclipses visibles à Paris, à compter du mois de janvier 1795. Aucune ne sera totale; une seule sera annulaire le 9 octobre 1847. Une Eclipse totale du Soleil plonge la Terre dans une nuit profonde. Voyez *Lune.*

ÉCORCE *de Winter.* On donne ce nom à l'Ecorce d'une espèce de Cannellier apportée du détroit de Magellan par le capitaine Winter, qui en a fait connaître en Angleterre les utiles propriétés contre quelques poisons, et notamment contre le scorbut. On trouve très-rarement cette écorce chez les apothicaires; on lui substitue dans les boutiques la Cannelle blanche. C'est, dit le chevalier de Jaucourt, un petit secret que je ne me fais point scrupule de réveler. Voyez *Lion marin.*

ÉCORCHEUR. C'est une espèce de Pie-grièche qui se trouve en Suède, en France. Elle arrive au printems, part au mois de septembre, fait son nid dans les buissons, se nourrit de petits oiseaux. Voyez *Pie-grièche.*

ECOUFLE. C'est le *Milan Royal.* Voyez *Milan.*

ECREVISSES. Quelques naturalistes mettent ce crustacé dans le genre des Crabes à longue queue. On en distingue plusieurs espèces, celles de mer et celles de rivière. Les premières sont connues sous les noms de *Hommards*, de *Langoustes.* L'Ecrevisse de rivière habite sur-tout les petits ruisseaux d'eau vive, se retire dans des trous le long du rivage. Les organes de la génération sont doubles dans l'un et l'autre sexe. On ignore comment peut se faire l'accouplement. Peut-être le mâle se con-

tente-t-il de féconder les œufs de la femelle, lorsqu'ils sont sortis? On remarque sous le ventre de la femelle deux petites ouvertures, par lesquelles sortent les œufs. Ils restent long-tems adhérens à de petits filets qui sont sous la queue. Ces crustacés sont exposés à perdre souvent leurs pinces. La nature y a pourvu. Lorsqu'elles ne sont cassées que jusqu'à la quatrième articulation, elles se reproduisent. Quel phénomène admirable dans cette reproduction! Les Ecrevisses, dans l'été, se dépouillent par la mue de la robe écailleuse qui les enveloppe. Ce moment est critique. Quelques-unes y perdent la vie. On voit l'animal dans un état d'agitation, frotter ses jambes les unes contre les autres, agiter ses cornes, se renverser sur le dos, replier sa queue, se gonfler. Tous ces efforts tendent à faire une ouverture entre la première des tables de la queue et la grande écaille du corps. L'animal retire de dedans la partie postérieure du corps, ramène ainsi toutes les parties antérieures, tête, cornes, bras. L'extrémité de ceux-ci étant plus grosse que le reste, il ne parvient à les retirer, que parce que ce sont des tuyaux écailleux formés de deux pièces longitudinales, qui s'écartent l'une de l'autre dans ce moment. Après ce grand travail, l'Ecrevisse n'est recouverte que d'une peau rouge, mince, délicate. Elle acquiert peu à peu de la dureté. Au bout de 24 heures, elle est déjà solide et capable de mettre le corps de l'animal à l'abri de tout choc. On croit que cette nouvelle écaille tient sa substance de deux pierres qui se trouvent dans l'estomac des Ecrevisses, et nommées improprement *yeux*

d'Ecrevisses. La pêche de ce crustacé est très-facile. On peut les prendre à la main dans les trous où elles se retirent ; mais pour ne pas en être pincé, il est plus sûr de recourir à d'autres expédiens. Avec un petit filet, une claie ou même un fagot d'épines chargé de viandes, charognes, Grenouilles ou substances salines, on en prend une très-grande quantité. On lit dans l'Histoire de l'Académie des Sciences, que les Ecrevisses ont en horreur les Porcs ; s'il en passe quelqu'un auprès d'elles, cela suffit pour les faire mourir. C'est sans doute pour prévenir ces accidens que dans le Brandebourg les voituriers qui les transportent font sentinelle la nuit. L'Ecrevisse est rouge lorsqu'elle est cuite, parce que la chaleur change la contexture des pores, et occasionne une nouvelle réfraction des rayons de lumière. On trouve dans la Méditerranée une Ecrevisse connue sous le nom d'*Ecrevisse sédentaire.* Elle habite une espèce de nid de substance gélatineuse, mais fermé et ouvert des deux côtés opposés. Elle y reste le corps recroquevillé, changeant souvent de position, mais non d'attitude. Elle y dépose ses œufs, mais n'y garde pas ses petits quand ils sont éclos.

Ecrevisses de la Côte-d'Or. Elles se creusent des terriers comme les Taupes. Leur chair est très-délicate, ainsi que celle des *Ecrevisses de Tabago.*

Ecrevisses des Moluques. Elles n'habitent point les eaux, mais sur terre au milieu des herbes. Leur chair venimeuse occasionne la mort en peu d'heures.

Ecrevisse. (Astron.) Voyez *Cancer.*

Ecume *printanière*. Voyez *Cigale*.

Ecureuil. Ce petit animal, vif, léger, propre, industrieux, prévoyant, a les mœurs douces, innocentes; fuit les habitations, les plaines, les lieux découverts; vit d'amandes, de noisettes, de farines, de glands, de fruits, de graines; craint l'eau, boit la rosée, fréquente les arbres, saute de branches en branches, ne descend à terre que lorsque les tempêtes agitent la cime et les rameaux, redoute l'ardeur du soleil; s'assied sur le derrière, porte à sa bouche sa nourriture avec ses pieds de devant, s'en sert comme de mains; mue au sortir de l'hiver, peigne son poil, le polit avec ses mains et ses dents. Sa queue large et touffue, étendue au-dessus de sa tête, lui sert de parasol. Est-il obligé de traverser les eaux, on prétend qu'il monte sur une écorce: c'est son vaisseau. Sa queue dressée lui sert de voile et de gouvernail. Sa voix est aiguë. L'expression de sa colère est un petit grognement. Les belles nuits d'été sont les momens de ses plaisirs. Les Ecureuils voltigent de branches en branches, jettent de petits cris, jouent, mangent, se divertissent et se font l'amour. En les examinant, on voit qu'ils sont bien pourvus de la faculté générative. Ils peuvent engendrer à un an, et produisent toute leur vie. Quel art dans la construction de leur nid! De petites buchettes entremêlées de mousse, placées sur l'enfourchure d'une branche, sont la base de ces petits logemens. La mousse pressée, foulée, prend la forme, la grandeur nécessaire; une ouverture étroite est ménagée par le haut. Point de trou par où le vent puisse pénétrer. Au-dessus

de cette ouverture, un petit dôme en cône forme un toît qui abrite le petit domicile, chaud, propre et impénétrable à la pluie. La femelle, en chaleur au mois de mars, met bas au mois de mai 3 ou 4 petits, les élève avec tout le soin possible. L'Écureuil ne reste point engourdi pendant l'hiver comme le Loir. Toujours alerte, on le voit sortir de sa loge au moindre bruit qu'on fait contre un arbre. Il prévoit la rigueur de l'hiver, choisit un trou d'arbre ; c'est le grenier qu'il remplit de fruits et de graines pour la provision de la petite famille, pendant la morte saison. En Sibérie on prend ces petits animaux avec des espèces de trapes faites à-peu-près comme des 4, en chiffres, dans lesquels on met pour appât un morceau de poisson fumé, et on tend ces trappes sur les arbres. En Pensylvanie la grande espèce d'Écureuils fait beaucoup de dommage dans les plantations de maïs. Ils montent sur les épis, les coupent en deux pour en manger la moelle, arrivent quelquefois par centaine dans un champ, et le détruisent souvent dans une seule nuit. Ils font aussi beaucoup de tort aux Chênes, dont ils coupent la fleur dès qu'elle vient à paraître ; ensorte que ces arbres rapportent très-peu de glands. On a mis leur vie à prix pour tâcher de les détruire. On mange leur chair, mais on fait peu de cas de la peau. On y élève cependant la petite espèce appelée l'*Écureuil de terre*, parce qu'elle est la plus jolie, quoique difficile à apprivoiser. Il existe dans la Lybie un animal très-singulier, qui paraît avoir des rapports avec le Lièvre et l'Écureuil. Ses oreilles sont presque aussi lon-

gues que la moitié de son corps, et larges à proportion. M. de Buffon l'appelle *l'Animal anonyme*. C'est le *Zerda*. La peau des Ecureuils fournit une excellente fourrure. On fait avec les poils de la queue de bons pinceaux. Leur chair est assez délicate.

Ecureuil Barbaresque. Voyez *Ecureuil Palmiste*.

Ecureuil de Canada. Voyez *Petit-Gris*.

Ecureuil Palmiste, *Rat Palmiste*, commun dans les climats chauds de l'Asie et de l'Afrique. Il a, ainsi que l'*Ecureuil Barbaresque*, le caractère, les habitudes, la souplesse et la gentillesse de notre Ecureuil, avec plus de finesse dans la taille et de délicatesse dans les gestes. Ils en diffèrent l'un et l'autre par la variété de leur fourrure.

Ecureuil Suisse. Ce petit animal, rayé de la tête à la queue par raies blanches, rousses et noires, se tient à terre, s'y pratique comme le Mulot une retraite impénétrable à l'eau. Moins docile et moins doux que le précédent, il mord sans ménagement, à moins qu'il ne soit entièrement apprivoisé. Il ressemble, par le naturel et par les habitudes, plus aux rats ou aux mulots, qu'aux Ecureuils. Il ne se trouve que dans les régions froides et tempérées du nouveau monde. Il doit son nom à la bigarrure de son poil. Pallas dit l'avoir trouvé dans le Nord de l'Asie et même de l'Europe.

Ecureuil volant. Voyez *Polatouche*, *Taguan*.

EDERDON. Voyez *Eider*.

EFFARVATE. Voyez *Rousserolle*. On donne

aussi en Brie le nom d'*Effarvate* à la fauvette des roseaux.

Effraie. Voyez *Frésaie*.

Egagropile, ou *Bézoard de poils*. Ces substances se trouvent dans les intestins ou estomacs des animaux, sur-tout de ceux qui ruminent. Elles sont formées d'une multitude de poils qu'ils avalent en se léchant dans les momens où ils sont en repos, ou bien de racines dures non digérées. Ces racines ou ces poils humectés de salive, sont réunis et agglutinés les uns aux autres par le mouvement que fait l'estomac pour la digestion. Ceux qui sont recouverts d'une croute ne diffèrent des autres que parce qu'ils sont formés plus anciennement. Tout l'intérieur est composé de poils. Il y a de l'absurdité d'attribuer des vertus à de semblables productions.

Egagropiles de mer. Ils sont composés de fibres végétales, entrelâcées ensemble à peu près, et par le même accident que dans le *Bézoard minéral.* Voyez ce mot.

Eglantier. C'est le rosier sauvage. Ses fleurs, qui doivent leur existence à la simple nature, n'ont pas la beauté, les graces, la délicatesse, l'incarnat, l'odeur suave dont la main et les soins du cultivateur ont embelli la rose des jardins. L'on donne à son fruit le nom de *Gratte-cu*, à cause des démangeaisons que cause à la peau l'espèce de poils dont ses semences sont enveloppées. La Rose sauvage est appelée *Rose de Chien*, ou *Cynorrodon*, ou *Rose Cochonnière*. Ce qu'on nomme *Eponge d'Eglantier*, n'est autre chose que le *Bédéguar*. Voyez ce mot. Les fleurs et les racines d'Eglantier en-

trent dans les préparations de pharmacie. On en fait une conserve d'un goût doux, aigrelet.

Egrefin, *Eglefin*, *Aigrefin*. Ce poisson de la mer du Nord, est fort commun sur les Côtes d'Angleterre, habite le fond des eaux, vient le soir à la surface, se nourrit d'Ecrevisses, d'insectes marins, poursuit les Harengs, saute hors de l'eau pour éviter les Chiens de mer, se cache dans le sable ou entre les herbes, dans le tems des orages. Ils paraissent en grandes troupes, les plus gros d'abord, depuis novembre jusqu'en janvier, les plus petits depuis janvier jusqu'en mai. Les femelles déposent en février leurs œufs jaunes entre les algues, non loin du rivage; les mâles viennent ensuite séparément les féconder. La pêche en est très-abondante. Les Groënlandais les prennent à la main, dans des trous pratiqués dans la glace. Les pêcheurs de la Frise les prennent avec la ligne de fond. Il y a toujours une ligne tendue au profit des veuves des pêcheurs.

Egrisée. C'est la poudre de diamant noir. On l'emploie pour user et polir les autres diamans.

Eguille. Voyez *Aiguille*.

Eider. Cet oiseau, de la famille des oies, que des Ornithologistes ont mal-à-propos nommé *Canard à duvet d'Islande*, ne quitte guères les contrées glaciales du Nord. La voix du mâle, au tems de la pariade, est rauque et gémissante. La femelle a le cri de la canne commune. Le premier soin de ces oiseaux est de chercher à placer leur nid à l'abri de quelques pierres ou de quelques buissons, et particulièrement des genèvriers. Le mâle n'aide point la femelle à

couver. Il fait seulement sentinelle aux environs pour avertir si quelque ennemi paraît. La femelle cache alors sa tête; et lorsque le danger est pressant, elle prend son vol et va rejoindre le mâle, qui dit-on, la maltraite, s'il arrive malheur à la couvée. Les corbeaux en cherchent les œufs et tuent les petits; aussi la mère se hâte-t-elle de faire quitter le nid à ceux-ci peu d'heures après qu'ils sont éclos; elle les prend sur son dos, et d'un vol doux, les transporte à la mer. Dès-lors le mâle la quitte, et ni les uns, ni les autres ne reviennent plus à terre que dans le tems de la ponte. Les Islandais veillent avec un grand intérêt à la conservation et réproduction de l'espèce, à cause du profit qu'ils retirent des œufs et du duvet. Ils forment de petites isles pour procurer aux Eiders une retraite agréable. Ils parviennent même à les rendre familiers, au point que ces oiseaux s'établissent autour de leurs habitations. Dans le tems des nichées on a grand soin d'en écarter les chiens et les bestiaux. La femelle construit son nid, en garnit l'intérieur d'un duvet gris qu'elle arrache de son estomac, y pond trois ou quatre œufs. Les habitans enlèvent les œufs et le duvet. L'oiseau sans se décourager, se dépouille une seconde fois, garnit son nid, fait une nouvelle ponte dont l'Islandais profite. Une troisième ponte succède. Le duvet est fourni par le mâle. Le propriétaire éclairé sur ses intérêts, respecte cette couvée, bien sûr que l'année suivante la nouvelle famille y établira son domicile, et fournira une abondante récolte. Les petits Eiders éclos et en campagne, on recueille le duvet de cette dernière couvée. Il est blanc, c'est celui

du mâle. Le duvet des Eiders est l'Edredon, si connu dans le commerce, et qui a cet avantage précieux de réunir la chaleur à une très-grande legéreté.

Eisenman. C'est ainsi que les Allemands nomment la mine de fer micacée grise. Ils donnent le nom d'*Eisenran* à la mine de fer micacée rouge. Voyez *Hématite*.

Elan. Ce quadrupède, plus grand, plus fort que le Cerf et le Renne, se trouve plus fréquemment dans les climats septentrionaux. On en voit cependant en Afrique, à la Chine, et dans le voisinage de Quito. Cet animal timide habite les profondes solitudes des bois les plus fourrés, les terres basses et les forêts humides. Si les mœurs des animaux dépendent de l'organisation de leurs parties intérieures, on observe que dans cet animal, ainsi que dans tous les animaux craintifs, la glande pinéale est très-grande; elle est très-petite au contraire et presque imperceptible dans les animaux courageux, cruels, tels que les lions, les ours, les loups, etc. L'Elan a l'odorat très-fin, se nourrit de feuilles, d'écorces d'arbres, de mousse, et rumine comme le bœuf. Lorsqu'il court, ou même qu'il précipite ses pas, il fait comme le Rhenne entendre de loin un craquement semblable au bruit de deux cailloux qui tomberaient l'un sur l'autre; ce craquement est occasionné par le jeu des articulations du pied. Ses jambes nerveuses le mettent en état de courir sur la glace et les rochers avec la plus grande facilité. Il évite ainsi les loups et les animaux carnassiers. Lorsqu'il est poursuivi, il lui arrive souvent de tomber tout-à-coup, ce que l'on attribuait à

l'épilepsie. Mais il paraît, comme l'observe M. de Buffon, que c'est plutôt l'effet de la peur. Lorsqu'il se sent frappé, il retourne sur le chasseur, le terrasse d'un coup de pied, le tue quelquefois. Il n'y a que le mâle qui porte des bois. Il les met bas tous les ans au mois de février et de mars. Les jeunes bois qui renaissent sont tendres, cartilagineux, couverts d'une peau lanugineuse. Ils n'ont acquis leur dureté naturelle qu'au mois d'août. La femelle, vers le milieu du printems, met bas un ou deux Faons, les élève et les garde avec elle pendant deux ou trois ans. Il n'y a point de dangers auxquels elle ne s'expose pour les défendre. On peut nourrir avec du lait de vache des Elans pris tout jeunes: on les apprivoise aisément. On chasse l'Elan sauvage. On le prend au filet, au lacet. Sa peau est fort épaisse, presqu'impénétrable aux coups de feu. On en fait des cuirasses. Les peaux d'Elans, passées à l'huile, se vendent quelquefois sous le nom de *peau de Buffle*. On s'en sert à faire des baudriers, des ceinturons. Le poil est élastique, spongieux comme le jonc. On l'emploie à garnir les selles. L'*Orignal* est l'Elan du Canada, le *Canna* l'Elan du Cap, et l'*Alcé* l'Elan de la Grèce. Ce dernier a aussi été nommé *Machlis*.

Elémens. Si l'on remonte jusques aux tems les plus reculés, le feu, l'air, la terre et l'eau paraissent être les seuls agens de la nature, auxquels les hommes aient donné le nom d'Elémens. Ils attachaient à ce mot l'idée de premiers principes de la matière. Ils assignaient à chacun des propriétés exclusives. Ils supposaient entre eux des sympathies et des antipathies. En un mot,

mot, ils mêlaient à des absurdités quelques vérités lumineuses, qui par la suite ont dissipé une partie des ténèbres dont elles étaient obscurcies. Mais les quatre Elémens sont jusqu'à nos jours restés en possession du premier rang, que la tradition la plus ancienne leur avait désigné dans l'univers. Notre siècle plus hardi, plus éclairé peut-être, leur a disputé cet empire du monde. L'air n'est plus aujourd'hui un Elément, mais un mixte, formé par l'union de deux composés particuliers, réunis dans certaine proportion, dont l'un est nommé *gaz méphytique*, ou *mofette*, ou *azote*, ou *hydrogène*, et l'autre est appellé *air vital* ou *oxigène*. L'eau est un composé formé de l'oxigène et de l'hydrogène. Le feu n'est autre chose que le mouvement des particules de la matière. Enfin, dans les opinions modernes, il n'existe point de terre élémentaire. Au surplus, ces idées neuves et systématiques, qui peuvent avoir quelque fondement, seront peut-être à leur tour détruites un jour par d'autres opinions, auxquelles succéderont d'autres systêmes. Mais tous ces produits de l'imagination, nécessaires pour alimenter l'esprit humain, pour aggrandir ses vues, pour étendre et développer les facultés de son intelligence toujours croissante, ne dérangent rien au grand systême de l'univers: Et en attendant qu'un génie supérieur nous ait donné une connaissance parfaite de la nature même de l'air, du feu, de la terre, et de l'eau, il peut être permis de les regarder comme Elémens.

ÉLÉPHANT. Cet animal habitant des climats chauds de l'Afrique et de l'Asie, sous les de-

hors les moins avantageux, possède les meilleures et les plus étonnantes qualités. Il a l'intelligence du Castor, l'adresse du Singe, le sentiment du Chien. A ce mérite, se réunissent des avantages particuliers, la force, la grandeur, la longue durée de la vie. Ses yeux, quoique petits, relativement au volume de son corps, sont brillans et spirituels. « C'est l'expression
» pathétique du sentiment. Il les tourne lente-
» ment et avec douceur vers son maître. Il a
» pour lui le regard de l'amitié, celui de l'at-
» tention, lorsqu'il parle; le coup d'œil de l'in-
» telligence, lorsqu'il l'écoute; celui de la pé-
» nétration, lorsqu'il veut le prévenir. Il semble
» réfléchir, délibérer, penser, et ne se déter-
» miner qu'après avoir examiné et regardé à plu-
» sieurs fois, et sans précipitation, sans passion,
» les signes auxquels il doit obéir. Il joint au cou-
» rage, la prudence, le sang-froid, l'obéissance;
» il se souvient des bienfaits, des injures; à la voix
» de son maître, il modère sa fureur. Dans sa
» colère, il ne méconnaît point ses amis. Redou-
» table par sa force, il ne fait point la guerre
» aux autres animaux, ne se nourrit que de
» végétaux. » On en voit qui ont jusqu'à quinze pieds de hauteur. Leur trompe est un bras nerveux qui déracine les arbres, et une main adroite qui saisit les corps les plus minces et les détaille en petits morceaux. L'éléphant ramasse l'herbe avec sa trompe, la porte à la bouche. Lorsqu'il a soif, il trempe le bout de sa trompe dans l'eau qu'il aspire, en remplit la cavité, la recourbe pour porter l'eau jusque dans son œsophage. Il soulève avec sa trompe un poids de deux cents livres, porte plus d'un millier sur ses défenses,

et souffre sur son dos une charge de trois ou quatre milliers. « Cet animal n'est pas du nom-
» bre de ces esclaves que nous propageons,
» mutilons ou multiplions pour notre utilité.
» L'individu reste seul esclave. L'espèce de-
» meure indépendante, et refuse constamment
» d'accroître au profit du tyran qui lui a enlevé
» la liberté. » L'Éléphant domestique ne se livre point au plaisir de l'amour. Il faut qu'il soit libre et dans l'obscurité des plus profondes forêts. Le mâle et la femelle produisent à trente ans. La femelle ayant la partie naturelle placée presque sous le milieu du ventre, courbe la tête et le devant du corps, les deux pieds de derrière restent debout, elle donne au mâle la facilité de la couvrir sans se coucher sur le dos, comme le disent quelques voyageurs; elle porte deux ans, ne produit qu'un petit plus gros qu'un Sanglier. Ses mamelles, comme celles d'une femme, sont placées vers la poitrine. (M. Le Vaillant a vu une femelle qui n'avait qu'une mamelle donnant du lait par huit stigmates bien marqués). Il éprouve toutefois, dans l'état de domesticité, les plus vives atteintes de l'effervescence amoureuse. Il entre alors en fureur. On est obligé de l'enchaîner pour briser sa colère. On a une annonce infaillible du tems où il entre en chaleur. Quelques jours avant ce tems, on voit couler une liqueur huileuse qui lui sort d'un petit trou qu'il a à chaque côté de la tête. Il arrive quelquefois que la femelle qu'on garde à l'écurie dans ce tems, s'échappe et va joindre dans les bois les Éléphans sauvages. Quelques jours après, son Cornak ou conducteur va la chercher, l'appelle par son nom tant de fois qu'enfin elle arrive, se

soumet avec docilité, et se laisse conduire et renfermer. Les Éléphans sauvages vivent ordinairement en société dans les vastes solitudes des forêts, fréquentent le bord des fleuves, ne peuvent se passer d'eau, la troublent avant de la boire, ne supportent point le froid, souffrent de l'excès de la chaleur, font un dégat considérable dans les terrains cultivés, mangent cent cinquante livres d'herbe par jour. Les Cocotiers, Bananiers, Palmiers et Sagous, sont les arbres qu'ils préfèrent pour leur nourriture, dans les bois; mais propres et délicats, ils ont soin de séparer les bonnes feuilles des mauvaises, et n'y souffrent ni sable, ni insectes. Leur cri se fait entendre de plus d'une lieue. Ils ne s'écartent guères les uns des autres, afin de se porter du secours. Les chasseurs n'osent attaquer que ceux qui sont écartés de la troupe. Lorsque ces animaux font des marches périlleuses, qu'ils vont paître dans des terres cultivées, le plus fort et le plus âgé marche à la tête, le second en force fait l'arrière garde; les plus faibles et les mères sont dans le milieu. Celles-ci portent leurs petits avec leurs trompes. Ils dévastent quelquefois des champs de tabac. Si la plante est trop avancée, elle les enivre, ils s'endorment et deviennent les victimes des nègres qui les tuent et leur enlèvent leurs défenses d'ivoire. Les Indiens n'ont d'Éléphans que ceux qu'ils ont pris dans les forêts. Il y en a de blancs et de noirs; les plus grands ont quatorze pieds de hauteur, les plus petits en ont dix à onze. Ceux de l'isle de Ceylan passent pour être les plus beaux. En Afrique, ils sont plus petits qu'aux Indes. Il n'y a point, dit

M. Le Vaillant, d'*Éléphans rouges* ; ceux qu'on voit de cette couleur vers les côtes orientales d'Afrique, se sont vautrés et roulés sur des terres humides et rouges. Cet animal si lourd, si massif en apparence, court fort vîte. Le Vaillant prétend que la plus grande vîtesse d'un cheval, n'égale jamais son trot. L'Éléphant, cet animal dompté par la faim, devient docile en peu de jours, prend de l'affection pour son maître, est un esclave soumis, et le sert contre ceux même de son espèce. Les nègres d'Afrique, peu industrieux, les prennent dans des trous pratiqués en terre et recouverts de branchages. Chez les Indiens, la chasse en est des plus magnifiques. Un roi qui part pour cette chasse, semble partir pour une expédition militaire. Une multitude de personnes l'accompagne. On fait une vaste enceinte avec des pieux. On y met des femelles privées. Leurs cris amoureux attirent les Éléphans sauvages. Lorsqu'ils sont dans l'enceinte, on place derrière les pieux, de distance en distance, des Éléphans de guerre privés. Les chasseurs entrent montés sur des Éléphans, jettent dans l'arène des cordes à nœuds coulans. A l'instant où l'Éléphant sauvage y met le pied, le chasseur retire la corde, l'animal est pris au piége. Il devient furieux. On l'attache avec de grosses cordes entre deux Éléphans privés. Un autre Éléphant placé derrière, l'oblige de marcher. On l'attache à un poteau. Pour appaiser sa fureur, on lui jette des sceaux d'eau sur le corps, de l'huile dans les oreilles. Au bout de quelques jours, il devient doux et s'apprivoise. A Louvo, il y a au-dessus des palissades un grand amphitéâtre où les spectateurs

se placent pour jouir du plaisir de cette chasse. L'Éléphant devenu domestique, rend à l'homme les services les plus importans. On lui apprend à fléchir les genoux pour recevoir son maître sur son col. Il porte des poids énormes, peut courir au galop, faire en un jour, lorsqu'on le presse, le chemin de six journées, porte sur son dos des pavillons, où plusieurs femmes assises ou couchées, voyagent commodément. Il porte aussi des tours garnies de cinq ou six combattans, partage l'ardeur des guerriers, fond sur l'ennemi, le foule aux pieds. Le feu et l'artifice l'épouvantent et arrêtent sa fureur. Son volume le soutient sur l'eau. Il peut porter en nageant deux pièces de canon, des équipages, et servir de navire à plusieurs personnes qui s'attachent à ses oreilles, à sa queue pour passer l'eau. Les princes d'Orient se font une gloire d'en avoir un très-grand nombre. L'empereur du Mogol en a plusieurs milliers. C'est une somptuosité très-coûteuse. Cet animal a l'estomac très-vaste, ne rumine point; un seul mange plus que trente nègres. Il lui faut cent livres de riz par jour. Comme il est sujet à s'échauffer, son *Cornac* le mène à l'eau deux ou trois fois par jour, afin qu'il puisse se baigner. Ses oreilles, pendantes et mobiles, se relèvent avec facilité; il s'en sert pour essuyer ses yeux et les préserver de la poussière et des mouches. Sa peau gercée comme l'écorce d'un arbre, laisse à découvert des parties sensibles à la piqûre des mouches; il fronce sa peau pour les écraser entre les rides, prend des rameaux, des poignées de longue paille pour les chasser, ou enfin couvre de poussière l'endroit des ger-

cures. Les Indiens, pour entretenir la peau de l'Éléphant dans une certaine souplesse et l'empêcher de se trop gercer, la frottent d'huile. L'Éléphant domestique aime les liqueurs spiritueuses, le vin, l'eau-de-vie, l'arac. La fumée du tabac l'étourdit et l'enivre. Le cri d'un cochon l'émeut et le fait fuir. Il prend plaisir à être couvert de housses brillantes; la musique lui plaît, ainsi que les parfums et les odeurs. Il dépouille un oranger de ses fleurs, de ses feuilles et de ses fruits, qu'il mange avec délice jusqu'au jeune bois. Celui de la ménagerie de Versailles, mangeait par jour quatre-vingt livres de pain, deux sceaux de riz, une gerbe de blé, et avalait douze pintes de vin. On est obligé de leur donner des alimens chauds lorsqu'ils sont éloignés de leurs climats. Un Éléphant vit au moins deux cens ans en liberté, et cent vingt ou cent trente en domesticité. L'Éléphant blanc qui n'est qu'une variété, est presque adoré chez les Orientaux. On a vu ces nations se faire des guerres longues et cruelles, et des milliers d'hommes s'égorger pour la conquête de cet Éléphant. Le titre de *possesseur de l'Éléphant blanc* est le titre le plus superbe d'un prince Oriental. A Siam, l'Éléphant blanc est logé dans un pavillon magnifique à lambris doré, servi en vaisselle d'or. On le promène sous un dais. Cette vénération est fondée sur ce qu'on croit que l'ame d'un grand homme ou d'un roi a passé dans le corps de cet animal rare et majestueux. Les Romains vainqueurs ont fait traîner leurs chars de triomphe par des Éléphans. César se fit éclairer par quarante Éléphans, qui portaient devant lui des flambeaux à la guerre. On en dresse en

Orient qui fléchissent le genoux devant le prince. Cet animal, si docile, si plein d'affection et d'intelligence, est susceptible de vengeance. Lorsque son conducteur lui promet pour récompense de lui donner de l'*arac*, l'animal s'emploie de toutes ses forces. Si le conducteur ne tenait pas sa promesse, il le saisirait avec sa trompe, le tuerait. On a vu un de ces animaux tuer ainsi son conducteur. La femme de celui-ci, témoin de ce spectacle, prit ses deux enfans et les jeta aux pieds de l'animal encore tout furieux, en lui disant : *Puisque tu as tué mon mari, ôte-moi aussi la vie ainsi qu'à mes enfans.* L'Éléphant s'arrêta tout court. Revenu de sa fureur, et comme s'il eût été touché de regret, il prit avec sa trompe le plus grand de ces deux enfans, le mit sur son col, l'adopta pour son conducteur et n'en voulut point souffrir d'autre. Lorsque l'Éléphant entre en colère, le conducteur n'a d'autre ressource que de le tuer. Il lui enfonce un clou au milieu du derrière de la tête. Le crâne est très-mince dans cet endroit. Tout autre part, il a six ou sept pouces d'épaisseur, et l'animal est invulnérable. Le prince du Mogol a des Éléphans qui lui servent de bourreaux. Ils font périr les criminels plus ou moins vîte à l'ordre de leur maître. Les ennemis de l'Éléphant sont l'Homme, le Tigre, le Lion, les Serpens, le Rhinocéros. Le Tigre, le Lion, se jettent sur sa trompe, la déchirent. L'animal périt de ces blessures. La queue de l'Éléphant est garnie d'une houppe de poils semblables à de la corne et gros comme du fil de fer. Les Africains la regardent comme la plus belle parure. On la vend quelquefois deux ou

trois esclaves. Les nègres exposent souvent leur vie pour tâcher de la couper à l'animal vivant. La superstition lui attribue alors bien des vertus. Ses défenses sont l'ivoire que l'art emploie de tant de manières différentes. La défense gauche d'un Éléphant, suivant la remarque de Le Vaillant, est toujours plus courte, moins lourde, plus polie, plus luisante, parce que la trompe porte la nourriture de gauche à droite à la bouche, et que les branches des feuillages dont l'animal se nourrit, nécessitent un frottement continuel sur cette défense. Voyez *Ivoire*.

Ellébore. Plante dont on distingue deux espèces, la blanche et la noire. Elle croît aux Alpes, aux Pyrénées, en Auvergne, en Bourgogne, en Dauphiné. L'infusion de ses racines rend plus vive la couleur du papier bleu. Si l'eau distillée de cette infusion n'a pas de goût, les racines n'entrent pas dans la pharmacie. Si au contraire elle est âcre, on peut les employer. L'Ellébore purge la mélancolie; mais il cause des convulsions qui en rendent l'usage dangereux. Aussi est-il abandonné à l'École vétérinaire pour guérir les Chevaux attaqués du farcin. Ceux qui cueillent cette plante ou qui l'arrachent, se précautionnent contre le mauvais effet de ses vapeurs, en avalant du vin et des choses fortes. Les anciens croyaient qu'elle guérissait la folie, ce qui avait mis en réputation les isles d'Anticyre, où il en croît beaucoup. Il suffit d'approcher du nez la racine d'Ellébore; l'odeur forte qui s'en exhale irrite la membrane pituitaire et provoque l'éternuement.

Émeraude. On a donné le nom d'*Émeraude* à plusieurs pierres précieuses qui se rapportent

à l'*Aigue marine*. Voyez ce mot. Le caractère de l'Émeraude est de présenter, dans sa cristallisation, la forme d'un prisme hexaèdre droit. Elle a une double réfraction. Sa couleur verte est due au fer ou au cuivre. Sa matrice est le quartz ou le spath fusible. Elle tient le quatrième rang parmi les pierres précieuses: eu égard à sa dureté, elle prend un très-beau poli. On la distingue en Orientale et en Occidentale. Le Pérou et le Brésil fournissent les plus belles. Celle du Pérou est d'une couleur satinée; celle du Brésil d'une couleur terne. La première est la plus estimée. L'Émeraude exposée au feu jusqu'à rougir, en refroidissant, est phosphorique et d'une couleur bleue. Ces propriétés sont passagères. Elle reparaît sous sa couleur verte. Exposée au feu qui volatilise le diamant, elle y perd sa transparence et une partie de sa couleur; mais elle n'entre nullement en fusion. A Florence, elle se fondit très-promptement au foyer du miroir ardent. Le fameux obélisque d'Égypte, qui avait quarante coudées de haut sur deux et plus de largeur, était vraisemblablement un spath fusible de couleur d'Émeraude. Jamais cette pierre précieuse, avec toutes ses belles qualités, ne s'est trouvée de cette grandeur. On prétend qu'au Pérou, l'on adorait la déesse *Émeraude*. C'était une Émeraude de la grosseur d'un œuf d'Autruche. Les prêtres ne la faisaient voir que les jours de fêtes. On accourait de toutes parts pour voir la déesse et lui offrir des Émeraudes. Ils faisaient accroire au peuple que le moyen de plaire à la Divinité était de consacrer leurs filles à son culte. Ils s'en formaient un sérail. Les Espagnols, lors de la conquête du Pérou, trouvèrent toutes les filles

de la Déesse ; mais les prêtres cachèrent si bien la mère, que les vainqueurs ne purent la trouver.

ÉMERIL. C'est de toutes les mines de fer, la plus réfractaire et la plus stérile en métal. Elle entre difficilement en fusion. L'Emeril pur ne fait point effervescence avec l'eau-forte. L'aimant n'a point d'action sur le mauvais fer qu'on en retire en petite quantité. Les Artistes se servent de l'Emeril pour polir le verre et les pierres les plus dures. Celui qu'on tire de l'Espagne, de la Pologne et des isles de Jersey et Guernesey, est le plus connu dans le commerce. Il est ferrugineux, gris, brun, rougeâtre ou noirâtre. Ce dernier est orné de points pyriteux. *L'Emeril du Pérou* porte aussi les noms d'Emeril d'or, d'argent ou de cuivre, à raison du métal qu'il contient. On en voit peu dans les cabinets. On appelle *potée d'Emeril* cette pâte qu'on ôte de dessus les roues qui ont servi à tailler les pierres fines.

ÉMÉRILLON. C'est le plus petit, le plus vif, le plus léger des oiseaux de fauconnerie. Le mâle et la femelle sont de même taille ; leur vol est bas, rapide ; ils ont l'extérieur, les habitudes, la forme, l'attitude, le courage et la docilité du Faucon. Le mâle chasse seul aux petits oiseaux, dans les bois et les buissons. Il s'élance avec tant de rapidité sur les perdrix ou les cailles, qu'en les heurtant seulement de son estomac, sur la tête ou sur le corps, il les étend morts sur la place. La femelle pond cinq ou six œufs.

ÉMEU. Voyez *Casoard.*

ÉMOUCHET. C'est l'*Epervier mâle.* Voyez ce mot. Cet oiseau de proie n'est pas bon

pour la chasse du vol. Il n'y a que la femelle que l'on emploie à cet usage.

EMPAKASSE. C'est une espèce ou peut-être une variété du Buffle ; il est fort connu au Congo. Il rugit comme le Lion. Le mâle et la femelle vont de compagnie ; ils ne fuient pas à l'approche d'un homme, ne font aucun mal, et se contentent de regarder les passans.

EMPEREUR. Voyez *Devin*.

Empereur. Poisson. Voyez *Espadon*.

EMPREINTES. On en distingue de deux espèces. Les unes sont des empreintes d'insectes, de coquilles, de poissons, d'animaux ou de parties d'animaux. Les autres sont des empreintes de végétaux. C'est presque toujours sur des ardoises voisines des mines de charbons, que se trouvent les empreintes. Ce sont des monumens des révolutions arrivées sur la surface de la terre. Les empreintes que nous trouvons en Europe à des profondeurs très-considérables, appartiennent à des animaux, poissons, plantes naturels à l'Amérique, à l'Asie, à la Chine. Il y a de ces empreintes de la plus grande perfection. L'inspection annonce que la terre qui les a reçues, a été dans un état de mollesse et de fluidité.

ENCENS. On ignore de quel arbre découle cette substance résineuse, aromatique, d'une odeur agréable. On la recueille en Arabie, au Levant. La récolte s'en fait, dit-on, avec des cérémonies superstitieuses. On la distingue en mâle et femelle, parce que les larmes en se réunissant, présentent les parties qui caractérisent les mâles. L'Encens, dans presque toutes

les religions, a toujours été employé pour le culte divin. Dissous dans l'esprit-de-vin, il nettoie les plaies. Sa fumigation est utile dans les catarres, et son usage intérieur pour les maux de poitrine, de matrice et de crachement de sang. Quelques grains d'Encens pris intérieurement, produisent une espèce de délire. Par ce moyen on étourdissait les criminels avant de les mener au supplice.

ENCOUBERT. C'est le Tatou à six bandes. Voyez *Tatou.*

ENCRINITES. Voyez *Palmier marin.*

ENFLE-BŒUF. Voyez *Bupreste.*

ENGOULEVENT : du mot *Engouler*, M. Guéneau de Montbeillard en a fait un nom qu'il a substitué aux noms anciens et très-impropres de *Tette Chèvre*, *Crapaud volant*, *Chauche-branche*. Cet oiseau, dont la vue ne peut supporter la lumière, va le soir au crépuscule, gueule béante, à la chasse des insectes et papillons. Son vol est accompagné de bourdonnement. La femelle pond ses œufs dans le premier trou qu'elle trouve à terre, les couve dans ce nid de hasard, élève ses petits et les transporte ailleurs lorsqu'on l'inquiète. L'oiseau d'Afrique, que Le Vaillant nomme *Crapaud volant*, a un chant très-articulé qu'il soutient pendant des heures entières après le coucher du soleil et quelquefois toute la nuit. Son plumage est différent de celui d'Europe. Les nombreuses variétés d'Engoulevents qu'on trouve dans le nouveau monde, font présumer que notre oiseau d'Europe est originaire d'Amérique, et que, transporté dans nos climats, il y a formé une colonie.

Enhydre. Nom donné à des Calcédoines en Géodes, qu'on trouve à Vicenze, dans les montagnes volcaniques, et dont les cavités sont remplies d'une eau claire et limpide.

Entomolite. Nom donné aux insectes pétrifiés ou incrustés.

Entroque. Voyez *Palmier marin.*

Epaulard. Voyez *Dauphin.*

Epeautre, *froment rouge*, *Blé locular*, *froment locar.* Espèce de froment de la Grèce et de l'Egypte. Sa tige est plus menue et moins ferme que celle du Blé ordinaire. Sa graine est propre à faire de la bière. On en fait d'assez mauvais pain noir et indigeste.

Epée. Voyez *Espadon.*

Epeiche, *Pic varié.* Cet oiseau grimpe ou descend avec beaucoup d'aisance en haut, en bas, de côté et par-dessous les branches, est fort défiant, se cache et se tient immobile lorsqu'il apperçoit quelqu'un, niche comme les autres Pics dans un trou d'arbre, vient l'hiver dans nos jardins chercher sous les écorces des arbres fruitiers les chrysalides et les œufs d'insectes. C'est avec bien des précautions, après avoir bien écouté, bien regardé autour de lui, que de branche en branche il arrive sans bruit jusqu'aux mares d'eau qui se trouvent dans les bois, et où les oiseaux viennent boire en été. Quand on le tire sur un arbre, il est rare qu'il tombe jusqu'à terre; s'il a encore un peu de force, il s'accroche aux branches, et pour le faire tomber, il faut le tirer une seconde fois.

Eperlan. On en distingue deux espèces, le petit Eperlan, ou l'*Eperlan de rivière*, et le

gros Eperlan, ou l'*Eperlan de mer*. Le petit Eperlan se trouve dans plusieurs lacs, dont habituellement il occupe le fond. Au mois de mars il remonte en grosses troupes dans les rivières, se nourrit de vers et de petits coquillages, ne peut vivre long-tems hors de l'eau, multiplie beaucoup, et dépose sur le sable du fond ses œufs jaunes, si petits et si tendres, qu'on ne saurait bien les compter. Cette espèce peut servir de nourriture au Sandre et à la Truite. Sa chair, qui n'est pas de facile digestion, ne convient guère aux personnes faibles et valétudinaires. L'*Eperlan de mer* ne se montre sur les côtes en novembre, décembre et janvier que par petites troupes; mais en mars il arrive en grande quantité pour frayer sur les pierres nues. L'Eperlan de mer est souvent tourmenté par le Dragonneau des harengs. Voyez *Crinons*. En Prusse, en Angleterre on le sale, on le prépare; c'est un objet de commerce assez considérable. Ce poisson naturel aux contrées du nord, ne se trouve pas dans la mer méditerranée.

Epervier. Il arrive dans la couleur de son plumage des variétés causées par les mues. On se sert de l'Epervier pour le vol de la Perdrix, de la Caille et autres oiseaux. Le jour où on le destine à la chasse, on l'affame un peu, afin de lui donner plus d'ardeur à la poursuite. Cet oiseau devient indocile lorsqu'on le maltraite. S'il manque sa proie, il prend de l'humeur, quitte son maître et ne revient plus. Sa ponte est de cinq œufs blancs tachetés aux deux extrémités d'un jaune rougeâtre. Le tiercelet de l'Epervier est l'*Emouchet* des Fauco-

niers. On voit des bandes d'Eperviers passer de l'Asie et de l'Afrique en Europe. Des oiseaux attachés à des fils et que l'on fait voler, attirent d'une demi-lieue les Eperviers, qui se précipitent et viennent en grande quantité se prendre dans les filets. Les meilleurs Eperviers nous viennent d'Esclavonie.

Epervier marin. Voyez *Fou.*

Epetit. Cette plante croît à Cayenne. Les Indiens en frottent le nez de leurs Chiens de chasse lorsqu'ils sont jeunes, pour augmenter la finesse de leur odorat. Les Créoles croient que l'art de se faire aimer est de porter cette plante sur soi. C'est un proverbe chez eux pour peindre une personne amoureuse, de dire, qu'*on lui a donné de l'Epetit.*

Ephémeres. On distingue plusieurs espèces de ces mouches ainsi nommées de la brièveté de leur vie. Les unes vivent plusieurs jours. Les autres ne prennent l'essor qu'au soleil couchant, et ne voient point lever cet astre. Celles-ci ne vivent qu'une heure, celles-là, qu'une demi-heure. Dans ce court espace, elles satisfont au vœu de la nature. A l'égard des mouches qui vivent plusieurs jours, on observe une particularité unique. Elles ont encore à se défaire d'une dépouille. C'est une opération qui dure quelquefois vingt-quatre heures. Elles se cramponnent contre un arbre pour y parvenir. Les Ephémères, avant de voltiger dans les airs, ont été en quelque sorte, poissons. Elles restent sous l'état de ver et de nymphe pendant un, deux ou trois ans. La nymphe ne diffère du ver, que parce qu'on observe sur son dos des fourreaux d'aîles. L'un et l'autre ont sur les côtés de petites

tites franges de poils qui, mises en mouvement, leur servent de nageoires. Rien n'est plus curieux que le jeu de ces rames dans l'eau. Leur queue est terminée, ainsi que dans l'état de mouches, par trois filets. Ces vers se creusent leurs habitations dans les berges de rivière. Ce sont des espèces de tuyaux faits en siphon. Ils entrent par l'un, sortent par l'autre. Les bords de la Marne, de la Seine, du Rhin en sont quelquefois tout criblés. Si les eaux baissent, ils vont se creuser de nouveaux trous plus bas, afin de jouir de l'eau, leur élément. La saison et l'heure où les nymphes des diverses espèces d'Ephémères se changent en mouches, observent une sorte de régularité. La chaleur, les eaux plus hautes ou plus basses, en accélèrent ou retardent cependant un peu le développement. Les Ephémères du Rhin paraissent dans les airs deux heures avant le coucher du soleil. Les plus diligentes de la Marne et de la Seine ne commencent à voler que deux heures après le coucher du soleil vers la mi-août. Ces mouches éclosent presque toutes dans un même instant. L'air en est obscurci. On les voit voltiger, jouer sur le bord de leur tombeau. L'éclat de la lumière les attire. Elles font mille cercles autour d'elle avec une régularité singulière. On ne peut que soupçonner leur accouplement. Leur vie est si courte, que toutes leurs fonctions doivent être en proportion avec sa brièveté. Quelques Naturalistes ont pensé que les mâles fécondaient les œufs à la manière des poissons. Les femelles, à l'aide des filets de leurs queues et du battement de leurs aîles, se soutiennent à la surface de l'eau, et dans

cette situation, presque droite, pondent leurs œufs en grappe. Une seule femelle pond jusqu'à sept ou huit cents œufs. Ils coulent au fond des eaux. Les vers échappés à la voracité des poissons, vont se construire des logemens qui les mettent à l'abri de tout danger. Lorsque ces mouches ont multiplié, on les voit périr et tomber par floccons. Les eaux, la terre en sont jonchées à une épaisseur considérable. Les Pêcheurs regardent ces débris comme la manne des poissons.

Epicea. Ce Sapin est le plus commun en Europe. Il est plus robuste que le vrai Sapin, s'accommode plus facilement de toutes sortes de terrains. Il fait le principal fonds des forêts du Nord, où il s'élève à une très-grande hauteur. Il est quelquefois couvert de neige pendant six mois de l'année. Dans la disette des fourrages, les Suédois donnent à leurs chevaux les jeunes branches de cet arbre. hachées et mêlées avec un peu d'avoine. Au mois d'avril, on enlève des lanières d'écorce à ces arbres du côté du Midi. Il découle entre l'écorce et le bois une résine. On la recueille tous les quinze jours. On renouvelle les entailles de l'écorce. La résine fondue, on la passe dans une toile claire. On la met dans des barrils. C'est la *poix de Bourgogne* ou *poix grasse*. Mêlée avec du noir de fumée, c'est la *poix noire*. Dans les années chaudes, la récolte de résine est plus abondante et de meilleure qualité. On fait, avec la poix, une composition très-bonne pour graisser les voitures. A Neuchâtel on l'emploie avec l'Asphalte pour gaudronner les vaisseaux. On en fait encore un ciment pour unir les pierres. On

peut la mêler aussi avec du gaudron. Le bois de cet arbre sert à faire des mâts de vaisseaux et de bonnes planches. Quoiqu'un peu inférieur au vrai Sapin, comme il est moins noueux, il se travaille plus facilement. On pourrait faire, avec les feuilles de cet arbre qui croît très-bien ici, une liqueur semblable à celle que l'on fait avec l'*Epinette du Canada;* voyez ce mot.

EPIDERME. Voyez *Tégument.*

EPINE *blanche.* Voyez *Neſſlier.*

Epine de Bouc. Voyez *Barbe de Renard.*

Epine double. Espèce d'Aiguille de la mer Baltique. Voyez *Aiguille de mer.*

Epine-vinette. Les fleurs de cet arbrisseau sont sensitives. Si l'on touche légérement avec une épingle le pédicule des étamines, elles se replient sur le pistil, et sont quelquefois suivies des pétales des fleurs. Les baies contiennent un suc aigrelet, rafraîchissant. Les pepins sont astringens. On fait de très-bonnes confitures avec l'Epine-vinette sans pepins. Ces fruits ne se trouvent sans pepins que sur des pieds fort vieux. On fait, avec cet arbrisseau, des haies redoutables par leurs piquans, dont les blessures sont dangereuses.

EPINETTE *du Canada.* C'est l'espèce de Sapin d'où découle le *baume du Canada.* On fait, avec ses feuilles, une liqueur rafraîchissante, très-saine et assez agréable, lorsqu'on y est habitué. On met, dans une chaudière pleine d'eau, des branches d'Epinette : on les y laisse bouillir jusqu'à ce que l'écorce se détache. On y met de l'Avoine rôtie et quelques tranches de pain grillé. On y ajoute de la mélasse, ou sirop de Sucre, un peu de levure de bierre. Au bout de

vingt-quatre heures, cette boisson est piquante comme le cidre. Si on lui laisse passer la fermentation, elle est alors plus douce.

Epinocle, *Épinoche*, ou *Epinarde*. On en distingue trois espèces, le *grand Epinocle de mer*, fort commun dans la mer Baltique, dans la mer du Nord et en Hollande. Il reste toujours dans la mer. On en tire de l'huile pour les lampes et ensuite on en fume les terres ; il n'y a que les pauvres gens qui en mangent. Le *petit Epinocle de mer* se trouve dans les mêmes parages que le précédent, et encore dans les lacs et les Hâvres qui communiquent avec la mer. Les pêcheurs le rejettent comme inutile. L'Epinocle de rivière ne vit que deux ou trois ans, est respecté des poissons voraces, à cause de ses aiguillons, fraie en avril et juin, dépose environ cent trente œufs sur des plantes aquatiques, et singulièrement sur les tiges du Nénuphar. Ce poisson leste, agile, est très-commun dans les petites rivières. Son naturel est si peu farouche, qu'il vient jusque sur les pieds de ceux qui se baignent. Il établit son domicile sous les algues ou autres plantes aquatiques, mange des vers de terre qui servent même d'amorce pour le prendre. Le soleil lui fait plaisir. Un procédé singulier et qui mérite d'être suivi ; c'est que ce petit poisson va chercher au loin des brins d'herbes ou débris de végétaux, les apporte dans sa bouche, les dépose sur la vase, les y fixe à coups de tête, veille avec la plus grande attention à ses travaux. Est-ce un nid ? Est-ce un magasin de vivres ? Si d'autres Epinocles approchent de cet endroit, il a soin de leur donner la chasse, et

les poursuit avec la plus grande vivacité. Voyez *Crin de mer.*

Epistomium, ou *Manubrium Epistomii.* C'est la clef d'une fontaine.

Eponge *de mer.* Cette production, d'un usage journalier, et d'une substance molle et élastique, est regardée comme le domicile construit par une multitude de petits polypes de mer. Cependant Spalanzani qui en a observé un grand nombre, leur refuse formellement les honneurs de l'animalité. Il y en a qui ont des formes originales. Les plus remarquables sont *le Manchon, le Bonnet, le Chapeau de Neptune, la Crosse, la Mitre d'Evêque, l'Opuntia, la Morille, le Turban, le Cierge, l'Eventail, la Calotte, le Mortier, la Flûte de Pan, le Gobelet de Neptune, l'Eponge des Frotteurs, etc.*

Eponge d'Eglantier. Voyez *Bédéguar.*

Eponge de rivière ou *plante Eponge.* Cette plante croît dans les eaux douces. Elle a une espèce de pédicule en forme de plaque, à l'aide duquel elle s'attache au bois, aux pierres, croît assez ordinairement horisontalement. Ses branches sont disposées comme celle du Corail. D'après les observations de M. de Jussieu, il est certain que ce n'est point un polypier. Cette plante pressée rejette l'eau comme une Eponge, la boit ensuite. Mais si on la laisse dessécher, elle se casse. On doit éviter le frottement de cette plante ; elle occasionne sur la peau une démangeaison semblable à celle des Orties. Elle dure huit ou dix heures.

Épurge, *Catapuce.* Le suc laiteux de cette plante purgative est si violent, qu'appliqué extérieurement, il corrode la peau. C'est même

un des moyens qu'emploient les mendians de profession pour attirer la compassion publique. L'Épurge est un violent purgatif, et un puissant dépilatoire. Si l'on jette cette plante dans un étang, le poisson qui en mange, paraît bientôt à la surface de l'eau, couché sur le côté comme s'il était mort. On peut le prendre à la main. En le changeant d'eau, il reprend ses sens et son agilité.

Érable. On distingue plusieurs espèces de ces arbres naturels, les uns à l'Europe, les autres à l'Asie, et le plus grand nombre à l'Amérique. Il y a peu d'arbres qui réunissent autant de variétés, d'agrément et d'utilité. Ils croissent facilement, sont robustes, s'accommodent de toutes sortes de terrains, ont une riante verdure, multiplient aisément, et quelques-uns donnent un sucre fort agréable. *L'Erable à feuilles de Platane*, fait un bel effet dans les jardins. Son verd est tendre, son ombrage épais. Il y en a une espèce à *feuilles panachées*. C'est une variété produite par dégénération : elle a l'avantage de se multiplier constamment de graine; au lieu que les variétés panachées ne s'obtiennent que de greffes, ou en couchant les branches et leur faisant prendre racine. *L'Erable blanc de Virginie* se couvre de fleurs rouges dès le mois de Janvier, lorsque l'hiver est doux. *L'Erable à feuilles de frêne* mériterait d'être multiplié; il croît facilement dans toutes sortes de terrains. *L'Erable commun*, ou *à petites feuilles*, a l'avantage de croître à l'ombre, et de pouvoir remplir le défaut des charmilles, dans les endroits où elles refusent de venir. On le multiplie de graines.

On les fait germer à la cave dans du sable, et on les seme au printems.

Érable blanc de montagne. Voyez *Sycomore.*

Escarbot. Ce genre d'insectes, a la faculté de renfoncer sa tête sous le corcelet. Il vit dans les charognes, les fientes d'animaux. Il ne faut pas le confondre avec le *Fouille-merde.* Voyez ce mot.

Escarboucle. Voyez *Rubis.*

Escargot. Voyez *Limaçon.*

Escarre. C'est un polypier dont on distingue deux espèces, l'une de substance solide et pierreuse du genre des *Rétépores*; voyez ce mot. L'autre de substance molle et flexible intérieurement, de nature de corne extérieurement, couverte d'une multitude de petites cellules où habitent les polypes. Elle est du genre des *Corallines.* Voyez ce mot.

Escarrites. Ce sont les escarres fossiles.

Escourgeon, *Orge carré.* En verd, c'est une excellente nourriture pour les Chevaux. Il repousse jusqu'à deux et trois fois. Le grain a l'avantage d'être mûr dans le mois de Juin. Il peut servir d'aliment aux pauvres.

Esculape. Ce serpent est doux, familier, ne fait pas de mal, à moins qu'on ne l'irrite. On en voit dans l'isle de Capri et en Italie. On prétend qu'il se glisse quelquefois dans les lits. On a aussi quelquefois donné le nom de *Serpent d'Esculape*, à un serpent très-commun aux Indes, et dans le Chili, que M. Daubenton a appellé *Bande noire.*

Espadon, *Épée de mer*, *Empereur.* Ce poisson rare dans la mer Baltique, et dans la mer du Nord, très-commun dans l'Océan méridio-

nal, se tient dans les profondeurs de la mer pendant l'hiver, s'avance au printems vers les côtes de Sicile, où il dépose ses œufs en très-grande quantité. Vigoureusement armé pour sa défense contre les poissons voraces, il est pendant la canicule tourmenté comme le Thon, par un vil insecte qui le rend furieux, le fait sauter au-dessus de la mer, jusques dans les vaisseaux. Les Espadons ont communément trois à quatre pieds de long. Les plus gros de dix, onze et dix-huit pieds de long, arrivent au mois de juin et de juillet, vers les côtes de la Calabre; on les trouve toujours par paires, le mâle et la femelle ensemble; ils vivent de plantes marines et de poissons. On les prend au harpon; lorsqu'ils sont petits, on les tire dans un bateau; lorsqu'ils sont gros on les amène à terre. Leur chair et leurs nageoires passent pour un bon mets, sur-tout les morceaux du ventre et de la queue. On donne le nom d'*Empereur du Japon*, à un poisson du genre des *Bandouillières*; voyez ce mot; armé d'un fort piquant à l'os maxillaire, ce poisson plus gras que le Saumon, est le meilleur des Indes orientales, et ne se sert que sur la table des grands.

ESPARCETTE. Voyez *Sainfoin*.

ESPATULE. Voyez *Palette*.

ESQUINE. Voyez *Squine*.

ESTOMAC, ou *ventricule*. Cette poche, destinée à recevoir les alimens et à les digérer, est composée de plusieurs tuniques : la première est membraneuse, la seconde musculeuse, composée d'un double rang de fibres. La troisième est nerveuse, et l'intérieur est velouté. Des glandes situées entre ces mem-

branes, filtrent la liqueur nécessaire pour faciliter la digestion. Les alimens apportés par l'œsophage dans l'estomac y sont broyés, triturés, divisés et atténués aussi à l'aide du suc gastrique ; toutes les substances aqueuses et huileuses sont combinées ensemble. A l'aide de ces sucs et de la salive, ils forment le chyle, cette substance précieuse qui renouvelle le sang, porte la vie et la nourriture à toute la machine animale.

Estragon. Cette plante, d'une aromate agréable, corrige la fadeur des plantes aqueuses que l'on mange en salade. Elle communique au vinaigre une odeur et un goût agréable. L'eau d'Estragon distillée, est très-estimée pour garantir de la contagion, de la peste.

Esturgeon. Ce poisson n'est bon et délicat à manger, que lorsqu'il remonte dans les eaux douces, et qu'il y a séjourné quelque tems. On en voit qui pèsent jusqu'à 200 livres. On en pêche dans le Don, la Garonne, le Pô, le Danube, la Loire, le Nil, le Pont-Euxin. On ne peut le pêcher qu'au filet. Il ne mord point à l'hameçon. L'Esturgeon se nourrit d'autres poissons, et poursuit les Harengs, les Maquereaux, les Colins. On prétend que la nourriture influe sur sa graisse et sa chair ; aussi les pêcheurs suédois et norvegiens, les distinguent-ils par des dénominations différentes, *Esturgeons-Harengs*, *Esturgeons-Colins*, etc. La femelle fraie en avril et en mai, et dépose des millions d'œufs, gros comme des grains de Chénevis. Chez les Cosaques la pêche se fait avec grand appareil, au bruit du canon, et dans le plus grand ordre. Sur la Garonne, la pèche com-

mence dès le mois de février, et dure jusqu'en août et même plus tard, suivant la température de la saison. Les pêcheurs, à mesure qu'ils le prennent, leur passent une corde qui traverse les ouies et la gueule, et les attachent à leurs bateaux; ils voguent ainsi dans l'eau et y vivent plusieurs jours; pendant ce tems, ils continuent leur pêche. Lorsqu'ils en ont une certaine quantité, ils l'apportent à Bordeaux. On donne le nom d'*Icthiocole* au grand Esturgeon, quelquefois long de vingt-quatre pieds, et du poids de trois ou quatre cens livres. La queue de ce poisson est si nerveuse, que d'un seul coup, il pourrait casser la jambe ou la cuisse de ceux qui en approcheraient sans précaution. Les Hollandais préparent avec ses œufs le *Caviar*, et avec la vésicule, la *Colle de poisson*; voyez ces mots. Sa chair est grasse, douce-reuse, approche de celle du Veau; on la sale; elle a un peu le goût du Saumon. C'est un grand objet de commerce. Chez les Russes et les Tartares, la peau sechée sert de carreau de vitre.

Esturgeon. (Grand) Voyez *Icthiocole*.

Esule. Espèce de Tithymale, dont le suc laiteux, caustique et mal-faisant est un violent purgatif; les charlatans en abusent souvent aux dépens des dupes, qui leur donnent leur confiance. La grande Esule est le tithymale des marais. Il n'y a que l'écorce de sa racine qui soit en usage en Médecine. On lui a donné le nom de *Réveille-matin*, parce que son suc appliqué sur les yeux, cause une inflammation ou érésipèle suivie de gonflement, quelquefois de la gangrène et de la mort. Il n'est pas prudent

de jouer avec ce végétal nuisible ; les suites peuvent en devenir funestes. En général, on doit s'interdire l'usage et même la dégustation des plantes qu'on ne connaît pas.

Etain. C'est un métal imparfait, d'un blanc qui se ternit aisément, le plus léger de tous quand il est pur, et le plus pesant dans l'état de minérai. Moins mol que le plomb, par conséquent plus élastique et plus ténace, cependant peu sonore, peu ductile, il a l'avantage de ne point se rouiller. Il perd insensiblement son brillant à l'air. Sa surface se décompose et se recouvre d'une poussière grise qui est une vraie chaux d'Etain, produite par l'acide aërien, nouvellement appelé *acide carbonique*. L'eau commune en fait autant ; lorsqu'on chauffe l'Etain ou qu'on le frotte, il s'en exhale une odeur particulière. Sa saveur est désagréable. La flamme d'une chandelle à laquelle on le fait fondre se colore en bleu. On donne le nom de *potée d'Etain* à une poussière blanche, produite par l'action du feu sur la chaux grise de l'Etain fondu. Les acides vitriolique, nitreux et muriatique, l'eau régale, sont autant de dissolvans de l'Etain. Les acides végétaux agissent plus ou moins et en calcinent la surface. On l'emploie à étamer le cuivre, et principalement les ustensiles de cuisine. Mais comme il n'est pas inattaquable aux acides, il ne peut empêcher que le cuivre ne soit d'un usage dangereux. L'Etain fond aisément au feu. A un certain degré de chaleur, il se calcine. Le peuple de la campagne est souvent abusé par les fondeurs d'Etain ; ils lui font accroire que la chaux qui s'élève à la surface de l'Etain fondu, n'en est que la

crasse, et qu'il va posséder des ustensiles de l'Etain le plus fin. Cette prétendue crasse tourne à leur profit; ils la réduisent en métal en la mêlant avec de la poix résine. L'Etain privé de son phlogistique, réduit en chaux et fondu avec des matières fusibles et vitrifiables, forme cet émail blanc dont on enduit la fayence; et l'étamage des glaces, est encore un des usages importans auxquels l'industrie humaine a fait servir l'Etain. Ce métal enlève par l'alliage aux autres métaux et aux demi-métaux, leur malléabilité, principalement à l'or, à l'argent, au cuivre; mais il les rend presque tous, sur-tout le cuivre, plus durs, plus sonores, et lui-même le devient si on y mêle un peu de fer, de cuivre ou de bismuth. Lorsque ce métal est en fusion, si l'on y mêle du fer, il s'amalgame; mais si on a l'imprudence de jeter de l'Etain dans du fer fendu, ils se convertissent l'un et l'autre en petits globules, qui crèvent et font explosion. L'Etain a ses mines particulières, qui se trouvent ordinairement dans les endroits sablonneux des montagnes, à filons ou à couches, en masses plus ou moins considérables. On en trouve en Allemagne, en Bohême, en Suède, en Pologne et aux Indes. Les mines de Cornouailles en Angleterre présentent des cristaux pesans, noirs, mais brillans et riches, sans avoir beaucoup d'apparence. Les filons sont quelquefois legèrement couverts de terre, et viennent même aboutir à la surface. Leur direction n'est pas constante. Mais quand ils s'étendent du Nord au Sud, on a remarqué qu'ils s'enfoncent vers le Nord perpendiculairement de trois pieds sur huit de cours. Une circonstance remarquable, c'est qu'il y a des

souterrains de ces mines, poussées assez loin sous les eaux de la mer. L'espace qui sépare les ouvriers de la mer n'est quelquefois que de trois brasses, ensorte qu'ils entendent le bruit des flots, roulans au-dessus de leur tête, ils distinguent jusqu'au cliquetis des galets et du gravier, qui se heurtent au fond du lit de la mer, et forme un bruit de tonnerre. On a même poussé la témérité jusqu'à ne laisser en tout dans certaines parties, que quatre pieds d'épaisseur. Aussi le bruit qui s'y fait entendre dans les violentes tempêtes est-il si prodigieux, qu'on a vu les ouvriers, frappés de terreur, abandonner le travail craignant d'être engloutis par les flots. On cite comme étonnante la mine d'Altenberg en Saxe : c'est une masse d'environ 20 toises de circonférence sur 150 de profondeur perpendiculaire. L'Etain ne se trouve point ou très-rarement pur. Il est minéralisé par le soufre et par la pyrite blanche arsénicale, ou allié de fer, et quelquefois de petites portions de cuivre. La mine est enveloppée dans de la roche de corne cristallisée, ou englobée dans des fleurs de spath fusible, ou interposée dans la mine de *Wolfram* ; voyez ce mot ; rarement dans la Molybdène. La sur-enveloppe est communément schisteuse, ferrugineuse et sableuse. Tous ces corps étant extrêmement durs, ces mines sont d'une difficile exploitation. Il faut employer le feu pour occasionner des gerçures, qui donnent prise aux instrumens. Le minéral détaché, on le prépare par le triage, la torréfaction, le pilage, le lavage et la fonte au fourneau de réverbère. La mine la plus ordinaire est celle de Cornouailles et de De-

vonshire. Ses cristaux sont des polyèdres irréguliers, noirâtres, souvent striées, ou grenus, ou poreux. Les grenats d'Etain ressemblent à ceux dont on fait des bijoux, et sont assez durs pour couper le verre. Quelquefois les eaux charient des portions de minières qu'elles déposent ensuite; c'est ce que l'on appelle *Sable d'Etain*. Ce métal a été un des plus anciens objets du commerce maritime des Gaulois et des Carthaginois. Ils allaient le chercher en Angleterre avec les mêmes précautions que nos navigateurs emploient pour cacher leurs découvertes. L'histoire rapporte le trait d'un capitaine qui aima mieux se faire échouer, que de laisser reconnaître sa route à d'autres vaisseaux qui le suivaient.

Etain de glace. Voyez *Bismuth*.

Etites, ou *Pierres d'Aigles*. On les nomme ainsi, non de ce qu'elles se trouvent, comme on le prétend, dans des nids d'Aigles, mais de ce qu'on observe dans leur intérieur des figures d'Aigles. C'est un accident heureux, qui n'est dû qu'à la manière dont on casse la pierre ou au sens dans lequel on la scie. Celles qui sont vides portent le nom d'*Etites mâles*. Il y en a d'argilleux, de silicés, de pyriteux. Les premiers renferment toujours une espèce de caillou nommé *Pierre de violette*, à cause de son odeur. Les seconds contiennent un noyau très-dur; et les troisièmes, de petits cristaux qui approchent de la nature et de la dureté des pierres précieuses. Près de Trévoux en Dombes, on trouve un banc entier de Pierres d'Aigles, les unes renferment de l'eau, les autres un noyau mobile ou adhérent. Quelques-

unes sont remplies de terre, où entièrement vides, toutes sont martiales.

Etoiles. C'est un grand et magnifique spectacle que celui de cette voûte céleste, où il semble, comme le dit Fontenelle, que les Etoiles soient attachées comme des cloux dorés. Que de profondes méditations ce brillant tableau fait naître, lorsqu'on pense qu'il y a un nombre prodigieux de ces Etoiles semées dans l'espace; que chaque Etoile est un Soleil qui éclaire peut-être d'autres mondes; que chaque Etoile a sa lumière propre; qu'elle est fixe, immobile, toujours à la même distance de celles qui l'avoisinent; qu'elle suit un premier mouvement journalier, un mouvement commun à toutes; un mouvement apparent, qui, sans les faire changer de position respective, semble les entrainer d'occident en orient en 24 heures; apparence occasionnée par le mouvement de la terre autour de son axe. Leur scintillation est presque insensible dans les pays où il n'y a pas de vapeurs dans l'air; voyez *Planètes*. Si les constellations paraissent se mouvoir suivant l'ordre des signes, en tournant autour des pôles de l'écliptique, c'est avec tant de lenteur qu'elles ne dérivent pas plus d'un degré de leur cercle dans l'espace de 71 ou 72 ans, ou 51' secondes par an. Les Etoiles qui embélissent le côté nord du Ciel ne se couchent jamais, et sont toujours visibles pour nous. L'inégalité de grandeur de ces différens Astres lumineux, est dûe probablement à leur distance plus ou moins grande de notre globe. Cette distance doit être immense, puisqu'en Eté comme en Hiver la même Etoile nous paraît

de la même grandeur, quoique la terre s'en soit éloignée ou rapprochée de plusieurs millions de lieues ; depuis les Etoiles de la première grandeur jusqu'à celles qu'on ne peut voir sans le secours des lunettes et télescopes, on compte six variétés de grandeur. Il n'y en a qu'environ 1392 qu'on puisse découvrir à la vue simple ; encore y comprend-on les obscures et nébuleuses. Suivant Herschel il doit y avoir au moins 75 millions d'Etoiles ; il en a compté 44 mille dans un espace du Ciel, de 8 degrés de longueur sur 3 de largeur. Pour faciliter l'étude des Etoiles, on en a formé des groupes sous le nom de constellations. On leur a donné des noms et des figures. Ces constellations au nombre de quatre-vingt-quatorze environ, comprenent tout le système stellaire, à l'exception de quelques informes et nébuleuses qui ne sont pas encore réduites en constellations, (voyez *Constellations*). Il y a des Etoiles, qui vives d'abord, éprouvent des diminutions de lumière, s'affaiblissent et s'éteignent pour toujours, d'autres qui paraissent, disparaissent et reparaissent au bout d'un certain tems. Voyez *Cygne*, *Baleine*.

Etoile polaire. Cette Etoile, qui est à l'extrémité de la queue de la petite ourse, n'est pas précisément au point du pôle; mais tournant avec sa constellation autour du pôle, elle en est la plus voisine ; et le centre du très-petit cercle qu'elle décrit est le pôle, le vrai nord, à qui l'on donne le nom de *Pôle arctique*, tandis que le point diamétralement opposé se nomme *Pôle antarctique* : l'Etoile polaire n'a pas toujours été la plus voisine du pôle. Trois cents

cent soixante-dix ans avant l'ère chrétienne; la plus boréale des gardes de la petite ourse était la plus proche du pôle. Mais par des variations lentes et successives, elle a cédé cette faveur à l'Etoile polaire, qui peut bien s'en approcher encore davantage jusques vers l'an 2117, mais sans jamais faire un seul et même point avec le pôle.

Etoile du Berger.
Etoile du Matin. } Voyez *Vénus.*
Etoile du Soir.

On donne aux planètes le nom d'*Etoiles errantes*, et aux comètes le nom d'*Etoiles flamboyantes*. Voyez *Comètes*, *Planètes*.

On appelle *Etoiles tombantes* de petits globes de feu, qui semblent se détacher de la voûte azurée, parcourir rapidement une certaine étendue et même tomber. Ce ne sont autre chose que des vapeurs qui s'enflamment.

Etoile de Mer. On distingue plusieurs espèces de ces insectes, mis au rang des zoophytes. Parmi les Etoiles de mer, les unes ont quatre rayons, les autres cinq, les autres plus. Les unes sont vermiformes, d'autres chevelues, d'autres connues sous le nom de *Tête de Méduse*, d'*Astrophytes*, ou *Etoiles arborescentes.* Il y en a dont les bras sont garnis de piquans; il faut s'en méfier. On trouve ces zoophytes sur le bord des mers, sur le sable : l'ouverture que l'on remarque dans le centre, est la bouche de l'animal. On y voit cinq dents osseuses, dont il se sert pour saisir et briser les coquillages dont il se nourrit. L'espèce d'opercule situé à la partie opposée de la bouche est l'anus. Chaque rayon des Etoiles est garnie d'une multitude

prodigieuse de jambes. Une Etoile en a jusqu'à 1520. Ces jambes ressemblent aux cornes des limaçons. A leur origine intérieure sont de petites boules rondes remplies d'une liqueur aqueuse. Par la contraction de l'animal, cette liqueur entre dans ses jambes, les fait sortir et gonfler comme les cornes du limaçon. Quoique munie d'un si grand nombre de pattes, l'Etoile ne marche que fort lentement. Ces pattes peuvent se coller contre les rochers, les plantes. Elles lui servent comme autant de cordages pour s'accrocher, et résister au mouvement des vagues et des tempêtes. Ses rayons sont fragiles. Le moindre choc les brise, les emporte; mais, ainsi que les pattes de l'écrevisse, ils recroissent. Les Etoiles de mer marchent indifféremment de tous sens, en avant, en arrière, de côté, nagent dans les eaux par un mouvement oblique et par l'ondulation de leurs rayons. Ces rayons étant coupés et détachés du corps de l'animal, s'il fait plus d'effort, il tombe par son propre poids au fond des eaux. Les Etoiles de mer, dont les rayons ne sont point garnis de jambes, marchent en s'accrochant avec les rayons du côté où elles veulent aller, et repliant les rayons opposés pour se pousser en avant. Les *Tournesols*, *Têtes de Méduse*, *Palmiers marins*, *etc.* sont les Etoiles de mer les plus distinguées. *Voyez ces mots.*

ETOUFFEUR. Voyez *Devin*.

ETOURNEAU. Cet oiseau, connu en France sous le nom de *Sansonet*, vit de Limaces, de Scarabés, de graines. Il est sur-tout friand de cerises. Elles servent d'appât pour le prendre dans des nasses ou filets tendus le soir, parmi les roseaux où il vient se retirer. Les Etour-

neaux volent par troupes nombreuses. A leurs mouvemens généraux et à leurs évolutions circulaires, il semble voir un tourbillon fort agité. Mais si par cette agitation bruyante, ils échappent à l'oiseau de proie, ils ne résistent pas aux ruses de l'oiseleur qui lâche un ou deux Sansonets, ayant à chaque patte une ficelle engluée. Ceux-ci s'élancent au milieu de la troupe, en embarrassent avec la ficelle un grand nombre, qui tombe bientôt après aux pieds de l'oiseleur. Le tems des amours commence sur la fin de mars. Grands débats entre les mâles; la femelle est le prix de la victoire. Ils nichent dans des creux d'arbres ou dans des trous de murailles. S'ils ne trouvent pas à s'emparer d'un nid de Pivert ou autres oiseaux, ils en font un avec des feuilles sèches, quelques brins d'herbes, et de la mousse. C'est sur ce matelas que la femelle dépose, au mois de mai, 5 ou 6 œufs d'un cendré verdâtre, qu'elle couve 18 à 20 jours. Les petits nouvellement éclos ressemblent à de jeunes Merles à s'y méprendre. Ce n'est qu'après la première mue, à la fin de juillet et vers le 20 août, que les mouchetures du plumage commencent à paraître. Les petits restent long-tems sous la mère. Les Etourneaux sont tellement nés pour la société, qu'avant et après la saison des couvées, ils se mêlent et vivent avec les Corneilles, les Pigeons et autres oiseaux. Ils vivent 7 ou 8 ans et même plus dans l'état de domesticité. Rien de plus facile à apprivoiser, Rien de plus docile à instruire. On leur apprend à siffler, chanter, parler grec, français,

latin, allemand, etc. La goutte et l'épilepsie sont des maux auxquels ils sont sujets. Cet oiseau assez commun en France, en Suède, en Allemagne, en Italie, à Malthe, se trouve aussi sous des noms différens, et avec variété de plumage, au Mexique, à la Louisiane, au Cap de Bonne-Espérance et dans les terres Magellaniques.

Evêque. Cet oiseau du Brésil et de la Louisiane, est une espèce de Tangara qu'on appelle à cause de son chant *l'Organiste*. Voyez *Tangara*. Il joint à la beauté du plumage le talent du chant. Il rend des sons mélodieux, qu'il soutient presque un quart-d'heure sans paraître reprendre haleine. Il se repose autant de tems, recommence ensuite, et cette alternative de chant et de repos dure deux heures. Quelques oiseleurs appellent aussi *Evêque*, l'espèce de Linote connue sous le nom de *Ministre*. Voyez ce mot. Voyez aussi *Bluet*.

Eulophe. Cet insecte ne diffère du Cinips que par ses jolies antennes panachées. Du reste, même caractère, mêmes habitudes, mêmes organes.

Euphorbier. Ces arbrisseaux croissent en Lybie, aux isles Canaries, aux Indes orientales, en Afrique. Ils contiennent un suc laiteux, âcre. Pour le recueillir, on fait une incision à l'arbre. On s'enveloppe le visage et les mains, afin d'en éviter les vapeurs et le suc mordicant. On met au bas de l'arbre des peaux de Moutons, la liqueur découle, se sèche, se durcit; c'est l'Euphorbe qu'on voit dans le commerce. Cette gomme-résine est trop caus-

tique pour en faire usage intérieurement. Les maréchaux l'emploient en poudre pour le farcin et la gale des Chevaux. Lorsqu'on la pile, on en évite les vapeurs le plus qu'il est possible, elles sont très-corrosives. L'usage qu'on en fait quelquefois en badinant, peut avoir des inconvéniens. On en sème dans une chambre où l'on est assemblé pour danser. Le mouvement des pieds, le frottement des robes soulève cette poussière; à l'instant tout le monde éternue chacun de son côté.

Euphraise. Cette plante est estimée singulièrement pour fortifier la vue, raffermir le ton des fibres relâchés. La manière d'en faire usage est, ou de la fumer comme le tabac, ou de la prendre en infusion avec de la poudre de cloporte, ou d'en exprimer le suc. On ne doit l'employer intérieurement qu'avec modération. Un usage immodéré peut occasionner de mauvais effets.

Ex voto. L'espérance ou la crainte ont sur l'homme le pouvoir de le rappeler à la divinité. Les Païens, lorsqu'ils échappaient à quelque péril, ou qu'ils réussissaient dans leurs entreprises, faisaient à leurs dieux des offrandes proportionnées à leurs facultés. Ces actes de reconnaissance consistaient, ou dans des sacrifices de Taureaux, de Beliers, ou dans des figures de bronze et des tableaux voués au dieu invoqué. Les Philistins fabriquèrent des *Rats d'or*, pour détourner ceux dont ils étaient infestés en punition de la violation de l'arche d'alliance. On trouva dans les ruines d'Industria une *Sauterelle de cuivre*, en mémoire de quelque inondation de ces animaux destruc-

teurs des fruits de la campagne. Les Marseillais ayant vaincu les Carthaginois dans une bataille navale, envoyèrent à Delphes un *Apollon en bronze*, en l'honneur de ce dieu, dont ils croyaient avoir été protégés dans le combat. Le sénat romain fit placer dans le temple de Jupiter Capitolin, deux *Fortunes en or*, en reconnaissance de la fille que Néron avait eu de Poppée. Périandre, philosophe et tyran, voua aux Dieux une *statue d'or*, s'il remportait le prix des chars aux jeux Olympiques: superstitieux observateur d'un vœu qu'il n'avait pas de quoi accomplir, il imagina une fête publique, dans laquelle il enleva aux femmes assemblées leurs bijoux, et s'acquitta envers les dieux. Enfin les dévots du paganisme avaient sans cesse recours aux atteliers des sculpteurs et des statuaires, pour s'acquitter des vœux qu'on avait coutume de faire dans les différentes positions, et dans les circonstances heureuses ou malheureuses où l'on se trouvait. Chez les modernes, les tableaux votifs ont été long-tems en vogue, sur-tout en Italie. Ces ouvrages étaient faits assez ordinairement par de mauvais peintres. Cavédone, célèbre élève d'Annibal Carrache, vit affaiblir ses talens et son génie par ses chagrins et ses malheurs. Il n'eut, pendant long-tems, d'autre ressource pour subsister, que de faire des *Ex voto* pour de pauvres pélerins. Sur la fin de ses jours, il fut réduit à demander publiquement l'aumône.

Excrémens *de Baleine*. On pourrait en tirer, pour la teinture, une couleur agréable et solide. Leur odeur n'a rien de fétide.

Exquima. Cet animal que M. de Buffon re-

garde comme une variété du *Coaïta*, pourrait bien être du genre des Guenons, d'après Linnée.

FAI

FABAGO. Plante amère et vermifuge d'Italie. C'est une espèce de peuplier. On la cultive en France dans les serres chaudes.

FAGARE ou *Fouesne*. Voyez *Faine*.

FAINE. Cette espèce de petit gland est le fruit du hêtre, dont le goût est moins amer que celui du gland de chêne. On en tire, par expression, de l'huile indigeste dans sa primeure. Mise dans des cruches et conservée en terre pendant une année, elle acquiert plus de douceur et perd ses qualités nuisibles.

FAISAN. Oiseau des bois dont la chair est fort estimée. Il est naturellement sauvage et farouche. Malgré les bons traitemens, il s'échappe et cherche à recouvrer sa liberté. Ils se fuient aussi les uns les autres, excepté dans la saison des amours. Ce moment de passion se reconnaît au battement de leurs aîles, qui s'entend de fort loin. Les Faisans sauvages, enfermés dans les basses-cours, semblent s'indigner de leur captivité, se révoltent, tombent avec fureur à coups de bec sur la volaille, sans épargner le Paon ni même leurs semblables devenus domestiques. La mue est pour les Faisans un tems de crise, dont on diminue le danger en leur donnant des œufs de fourmis. Un Faisan vit 6

à 7 ans. Le mâle a la tête ornée de petites touffes de plumes, beauté qui manque à la femelle. Dans le tems des amours, sa tête est rouge et les yeux étincelans. Perchés la nuit sur les arbres de haute futaie, les Faisans descendent le jour dans les buissons et les broussailles, où la Poule Faisande dépose ses œufs à terre, dans un nid grossièrement construit. Elle n'en pond jamais plus de 12. Ces œufs sont verdâtres, marquetés de taches brunes en zônes circulaires. Le Faisan mâle, moins lascif que le Coq, ne souffre pas non plus que lui de rival. Pour multiplier l'espèce de ces oiseaux, peu communs en France, on les élève dans les lieux appelés *Faisanderies*, entourés de murs, semés de petits buissons épais et de gasons, divisés en plusieurs petits enclos, pour éviter la rivalité des Coqs. Sept Poules Faisandes suffisent à chaque Coq. Une Poule Faisande trop grasse pond des œufs d'une coquille molle et qui ne résiste pas à l'incubation. La ponte commence à la fin d'avril. Il faut avoir soin d'enlever les œufs tous les soirs, pour les dérober à la voracité des Poules et Faisans, et les faire couver par des Poules ordinaires. L'incubation dure 30 jours. Les vers et nymphes de fourmis, la mie de pain hachée avec des œufs et de la laitue, font la nourriture des Faisandeaux jusqu'à ce qu'ils puissent manger du grain. La propreté, de l'eau nouvelle et de petits soins, sont les seules attentions qu'exige cette éducation domestique. Le Faisan est plus gras dans l'automne; c'est un mets exquis, très-sain, et réservé pour la table des riches. L'accouplement du Coq Faisan avec la Poule de basse-

cour, donne des œufs plus gros dont il sort, dit-on, des petits semblables aux Faisandeaux, mais incapables de perpétuer leur race. Ils sont, dit-on, d'un goût plus délicat. On les nomme *Coquart*. Parmi les Faisans étrangers, l'on distingue le Faisan violet noble et fier de Madagascar, le Faisan doux et sociable des Indes occidentales ou de Carasow, le Faisan à crête rouge de l'Amérique, le Faisan du Brésil, le Faisan blanc, et le *Faisan doré de la Chine*. Ce dernier est le plus bel oiseau de l'Asie. Il n'acquiert ces superbes couleurs qu'à l'âge de deux ans; dans les premières années, il est de couleur grise comme les femelles. Mais ces femelles elles-mêmes, lorsqu'elles commencent à cesser de pondre, prennent les mêmes couleurs du mâle, mais avec moins de vivacité dans le plumage. Ces oiseaux sont moins farouches, et s'apprivoisent assez bien.

Faisan bruyant, ou *de Montagne*. Voyez *Coq de bruyère*.

Faisan d'eau. Voyez ***Turbot.***

Faisan de mer. Voyez ***Eider.***

FAITIÈRE. Cette belle coquille bivalve, de la famille des Cœurs, est très-remarquable. Il y en avait deux qui servaient de bénitier à St.-Sulpice. On en conserve deux dans le cabinet de Ste. Geneviève.

FALTRANCHES, ou *Vulnéraire des Suisses*. C'est un assortiment des plantes les plus aromatiques et recueillies dans toute la force de la sève. Ils nous parviennent par la voie du commerce, en petits paquets de deux onces, soigneusement cachetés et munis de certificats,

pour faire foi du soin avec lequel ils ont été récoltés en Suisse.

FALUN. On donne ce nom à des débris de coquilles divisés, atténués. Dans la province de Touraine et dans le Vexin, on en trouve des bancs de plus de trois lieues d'étendue en longueur, sur un peu moins de largeur, et de plus de 20 pieds de profondeur. Ces bancs sont nommés *Falunières*. On y observe diverses couches, qui annoncent un dépôt successif. Les Falunières sont en certains endroits éloignées de la mer de plus de 30 lieues. Tout cependant y démontre les productions marines : on y trouve quelquefois des coraux, des madrépores, des entroques, et diverses substances du règne marin. Tout ici laisse des traces des révolutions arrivées à notre globe. Le Falun, mis sur les terres, est un excellent engrais. Son effet s'étend quelquefois à vingt et trente ans.

FAMOCANTRATON. Lézard de l'isle de Madagascar, qui non seulement s'attache avec une force extrême à l'écorce des arbres, en tenant la gueule ouverte pour attraper des insectes, mais qui, sautant à la poitrine des Nègres assez imprudens pour s'en approcher, s'y fixe au point de ne pouvoir en être séparé qu'avec un rasoir, d'où lui est venu son nom, qui en langue Madegasse signifie *qui saute à la poitrine*. Cependant ces faits ne sont pas bien prouvés. M. Bruyères assure que ces Lézards ne sont pas vénimeux, qu'il en a pris à la main, qu'il en a été mordu sans éprouver d'accident. Il marche difficilement à terre, passe sa vie sur les arbres, s'y retire dans des creux

d'où il ne sort que la nuit et en tems de pluie. Il saute avec agilité de branches en branches, qu'il saisit avec sa queue, et poursuit gueule béante les insectes dont il fait sa nourriture.

FANNASHIBA. Les fleurs de cet arbre répandent un parfum délicieux, que les zéphyrs transportent à une lieue de distance. Les dames les font sécher pour embaumer leurs appartemens; les temples et les pagodes sont entourés de ces grands arbres. On brûle les vieux dans les funérailles des morts.

FANONS, ou *barbes de Baleine*. On nomme ainsi ces grandes lames de 7 à 8 pieds de longueur, qu'on nomme improprement *côtes de Baleine*. Elles sont d'une nature analogue à celle des cornes d'animaux; placées dans la bouche des Baleines, elles leur tiennent lieu de dents, leur servent à broyer les insectes et poissons dont elles font leur nourriture.

FAON. C'est le petit de la Biche. Sa mère élève sa jeunesse imprudente. La première année il porte le nom de *Faon*, la seconde celui de *Daguet* (voyez ce mot) parce qu'il lui pousse deux petites perches ou merains; la troisième année, elles se sèment d'andouillers : il lui en croît ainsi tous les ans, jusqu'à la huitième année; sa tête pour lors est garnie de tous ceux qu'elle portera. Dès l'âge de 18 mois, le jeune Cerf est en état d'engendrer; la preuve la plus certaine sont les dagues qui lui croissent sur la tête; elles sont, ainsi que le rut, produites par la nourriture surabondante, qui se porte dans ces endroits. Que l'on châtre un Cerf, avant qu'il lui pousse des bois ou après les avoir mis bas, il ne lui en reviendra jamais;

si au contraire on le châtre lorsqu'il a son bois, il ne tombera jamais. Le bois du Cerf restera, ou mol, ou dur, suivant l'état où il était dans le moment où on a fait la castration. La chair du jeune Faon est de facile digestion et agréable à manger. Quelques personnes mangent en friture les jeunes bois de Faon et de Cerf, dans le tems où ils sont encore tendres; ils leur trouvent un goût de champignon. On donne aussi le nom de *Faon* au petit de la Daine et de la Chevrette. Voyez *Daim, Chevreuil.*

FARINE *empoisonnée*, ou *arsenicale.* Nom donné, soit à la fleur d'Arsenic dont est tapissée la voûte de la minière, soit à la fumée condensée qu'on a soin de recueillir dans des vases faits exprès, lorsqu'on tire du Cobalt, le bleu d'émail.

Farine fossile ou *minérale.* C'est une terre gypseuse, qui par son état terreux, diffère du sulfate de chaux; on la distingue aussi de l'*Agaric minéral*, en ce qu'elle ne fait pas effervescence avec les acides. Sa couleur est blanche, quelquefois tirant sur le rouge ou sur le bleu; ses particules sont brillantes, aussi fines que la plus belle farine, sur-tout lorsqu'elle a été déposée par les eaux, soit dans les fentes des montagnes gypseuses, soit au pied de ces montagnes par petites couches.

FARLOUSE, ou *Alouette des prés.* Cet oiseau se nourrit de petites graines de vermisseaux et d'insectes, niche ordinairement dans les prés bas et marécageux, pose son nid à terre, le cache très-bien. Tandis que la femelle couve, le mâle se tient perché sur un arbre dans le voisinage, et s'élève de tems à autre en chantant

et battant des aîles ; son chant flatteur, un peu triste, approchant de celui du Rossignol, est bref et coupé. On dit que ce petit oiseau ne vit que trois ou quatre ans.

Fasciola, ou *Sang-sue limace*. Sorte de ver aquatique du genre des Tœnia. Il habite sous les pierres et dans les torrens. Les poissons et les chiens sont plus sujets que l'homme à être attaqués par ce ver. Il diffère du Tœnia par le défaut d'articulations.

Fau. Voyez *Hétre*.

Faucheur. Cette espèce d'Araignée multiplie singulièrement : ce sont de grandes fileuses. Dans l'automne, les Chaumes sont tout couverts des fils de ces Araignées ; ils leur servent à voyager facilement et à attraper leur proie. On croit cependant que ces fils sont dus plutôt à une espèce de Tique, appellée *Tisserand d'automne*. Lorsqu'on y fait attention, on peut appercevoir une multitnde prodigieuse de ces Tiques presque imperceptibles. C'est là leur ouvrage. Ces fils réunis paraissent d'un beau blanc, voltigent dans les airs, et sont connus à la campagne sous le nom de *fils de la Vierge* ; voyez ce mot. Quelques naturalistes pensent que ces fils qui voltigent en l'air, servent à l'insecte de voiles pour voler au milieu des airs, et de filet qui saisit les insectes volans ; on y observe, disent-ils, des débris de proie : quant à ces paquets où l'on ne voit rien ; ce sont des essais qui ont été rebutés par ces voyageuses. L'analogie du Faucheur avec le Crabe et la facilité avec laquelle il se défait de ses jambes pour sauver le reste du corps des mains de l'enfant qui le poursuit, a fait présumer qu'il pourrait bien lui repousser

de nouvelles pattes, comme dans le Crabe et l'Ecrevisse. On est à même, dans les campagnes, d'essayer à reconnaître la vérité de ces observations.

FAUCON. Oiseau de proie, le plus noble de son espèce et de qui la Fauconnerie tire son nom. On en trouve dans tous les climats de l'un et de l'autre Continent, principalement en Islande, dans les isles Orcades, les isles de Rhodes, de Chypre, de Malthe; en France, dans le Bugey, l'Auvergne et sur les Alpes. Le sexe, l'âge et la mue occasionnent des variétés dans son plumage, les taches brunes caractérisent sa jeunesse; on le nomme alors *Faucon sors*; au bout de trois ans il blanchit, on le nomme *Faucon hagard*. En général les Faucons ont l'œil vif, la contenance fière et assurée, le vol rapide et élevé, se tiennent sur les montagnes escarpées, approchent rarement de terre, tombent perpendiculairement sur leur proie, poursuivent le Milan, lui font lâcher le gibier pour s'en emparer, dédaignent de le combattre et le chassent honteusement. Les Faisans sont pour eux un mets friand. Les femelles font leurs nids à l'exposition du Midi, dans des anfractures de rochers, y pondent quatre œufs dès la fin de l'hiver. Dès que les jeunes Faucons sont assez forts pour voler, le père et la mère les emmenent, les attirent au loin par leurs cris perçans et continuels, cherchent à les dépayser, à leur faire perdre de vue le lieu natal, s'éloignent et s'échappent à tire d'aîle. Les variétés qu'on observe dans les Faucons proviennent de la nature du climat qu'ils habitent. Les *Faucons pélerins* sont regardés comme oiseaux de

passage. On les trouve sur les côtes de Barbarie. L'isle de Candie fournit les meilleurs; ils sont courageux et d'un naturel docile. Le *Faucon pêcheur du Sénégal* se nourrit de poissons, les guette, vole à fleur d'eau, les saisit dans ses griffes, les déchire et les mange. Les douze Faucons blancs présentés, tous les ans, au Roi de France au nom du Grand-Maître de Malte par un Chevalier de l'Ordre, venaient d'Islande. L'homme, toujours industrieux pour ses besoins ou ses plaisirs, a fait tourner à son profit la voracité des oiseaux de proie naturellement chasseurs : la chasse du vol est devenue le plaisir des Princes et des Têtes couronnées, depuis que la témérité, l'adresse et la patience ont rendu souple le naturel indocile et carnacier des Faucons. Ceux qu'on prend tout petits dans le nid, sont plus faciles à dresser. On les nomme *Faucons niais*. Il faut les nourrir de chair d'Ours ou de Poulet; au défaut de cette nourriture, leurs aîles ne croissent pas, et leurs jambes se cassent et se déboîtent aisément. Le Faucon hagard qui a joui de la liberté, lorsqu'il a été pris au filet, ne s'apprivoise qu'en le réduisant par la faim et la privation du sommeil. On lui plonge même la tête dans l'eau s'il est trop méchant. Devenu plus familier, il est plus susceptible ensuite d'éducation par le bon traitement. Pour le dresser à se tenir sur le poing, à partir quand on le lance et à revenir quand on l'appelle, le Fauconnier lui présente un morceau de bois habillé de plumes, ou de poil, suivant l'espèce d'oiseau, ou de quadrupède à la chasse duquel il le dresse, en observant de cacher, sous les plumes ou sous le poil, du sucre ou de la chair

de Poulet, ou de la Canelle, pour affriander l'oiseau dans les commencemens de l'exercice. Le Faucon est tenu par une ficelle qui a plusieurs toises de longueur : lorsqu'on l'essaie en pleine campagne, le Fauconnier déchaperonne l'oiseau, (c'est-à-dire, lui ôte le cuir dont sa tête étoit couverte) et le jette en l'air. Les grelots qu'on a eu soin d'attacher à ses pieds, avertissent de ses mouvemens. Le gésier et les entrailles du gibier qu'il apporte, sont la récompense excitative de sa docilité et de sa fidélité. L'éducation une fois faite, ces précautions deviennent inutiles; le Faucon, docile à la voix seule du Fauconnier, part comme un trait lorsqu'on le jette en l'air, plane, monte par degrés, s'élève à perte de vue, parcourt de ses yeux perçans toute la plaine, fond tout-à-coup sur sa proie et la rapporte au Fauconnier qui le rappelle : le Faucon dressé au poil, c'est-à-dire, à la chasse du Sanglier, du Loup, du Chevreuil ou du Lièvre, se cramponne sur la tête de ces animaux pour le béqueter et leur crever les yeux; les soins que ces quadrupèdes prennent à se défendre, retarde leur course. Le chasseur arrive, et tue sans risque et sans fatigue le gibier, qui ne peut lui échapper. La crac et la craie sont des maladies communes aux oiseaux de proie; la cause en est moins connue que le remède : dans la première, on purge l'estomac des Faucons par de petits pelotons de filasse qu'on leur fait avaler : dans l'intervalle, on leur fait prendre des viandes macérées dans l'eau de Rhubarbe et l'huile d'amandes douces, en observant d'étuver avec du vin chaud les parties extérieures malades; la pâture battue dans

dans un blanc d'œuf mêlé de miel ou de sucre candi, sert de remède à la craie. Les Faucons sont aussi attaqués d'une espèce de vers qu'on nomme *Filandres*; voyez ce mot. L'intrépidité des Faucons est quelquefois nuisible à leur pennage. Quelques-unes de leurs plumes sont faussées ou brisées par la violence du vent, ou dans la chaleur du combat; les plumes faussées reviennent à leur état naturel par la pression et la chaleur, après les avoir mouillées avec de l'eau chaude; les plumes brisées peuvent être suppléées par d'autres, ou raccommodées lorsqu'elles ne sont brisées qu'en partie. En Perse, on est très-curieux de l'éducation des Faucons, et les Japonais entretiennent des Faucons plus par faste, que pour l'utilité de la chasse.

FAUPERDRIEU. Voyez *Busard.*

FAUSTINA, *Faustine.* C'était la femme de l'Empereur Marc-Aurele-Antonin, surnommé *le Philosophe*, si connue dans l'Histoire par ses débauches et son impudicité. L'Empereur, soit par ignorance, soit par complaisance, ne s'opposa pas à ses déréglemens. On observa même que les favoris de sa femme parvenoient aux grandes dignités. On ne peut voir sans indignation que cette femme prostituée ait été mise au rang des divinités, servie dans un temple particulier, où elle avait ses prêtres, où on lui dressait des autels, où on célébrait en son honneur les fêtes Faustiniennes. Cette Impératrice a été représentée de diverses manières, et avec des coëffures différentes, sur les médailles.

FAUVE. Nom donné au Fou commun des Antilles. Voyez *Fou.*

Fauvette. Ces oiseaux, dit M. de Buffon, les plus nombreux comme les plus aimables, sont d'un naturel gai, vif, agile et léger. Leurs mouvemens ont l'air du sentiment; leurs accens, le ton de la joie; leurs yeux, l'intérêt de l'amour. Ils arrivent au moment où les arbres développent leurs feuilles et commencent à laisser épanouir leurs fleurs. Les uns viennent habiter nos jardins, d'autres les champs semés de légumes, d'autres préfèrent les avenues et les bosquets; plusieurs espèces s'enfoncent dans les grands bois, et quelques-unes se cachent au milieu des roseaux. Ainsi les Fauvettes remplissent tous les lieux de la terre et les animent par les mouvemens et les accens de leur tendre gaîté. Les mouches, moucherons, insectes, vermisseaux, les baies de lierre, de mesereon, de ronces, leur servent de nourriture. Elles engraissent beaucoup dans la saison de la maturité des graines de Sureau, d'Hieble et de Troëne. C'est un de leur plaisir de courir le matin sur les feuilles mouillées par la rosée et les petites pluies d'été, et de se baigner avec les gouttes qu'elles secouent du feuillage. Leur nid, placé près de terre, est soigneusement caché, composé d'herbe sèche, de brins de chanvre et d'un peu de crin en dedans. La femelle y pond ordinairement cinq œufs, qu'elle abandonne lorsqu'on les a touchés. Le mâle ne quitte point sa compagne, partage les soins de la couvée et l'éducation de la famille. Presque toutes les Fauvettes partent en même-tems au milieu de l'automne; à peine en voit-on encore quelques-unes en octobre. La *Fauvette à tête noire* est celle qui a le chant le plus agréable et le plus

continu. Plusieurs semaines après que le Rossignol s'est tu, l'on entend les bois résonner par-tout du chant de ces Fauvettes; leur voix, dit M. de Buffon, est facile, pure et légère, leur chant s'exprime par une suite de modulations peu étendues, mais agréables, flexibles et nuancées. Ce chant semble tenir de la fraîcheur des lieux où il se fait entendre. Il en peint la tranquillité; il en exprime même le bonheur. Ses talens naturels la font préférer pour l'éducation domestique. La *Fauvette babillarde*, ainsi nommée, à cause de son chant perpétuel, est la plus remuante, la plus leste. Quoiqu'en général les Fauvettes se refusent à adopter et couver les œufs des autres oiseaux, c'est dans le nid de la Fauvette babillarde que le Coucou dépose le plus souvent les siens. Des différentes espèces de Fauvettes, une seule vient passer l'arrière-saison et l'hiver avec nous, c'est celle qu'on nomme *Fauvette d'hiver*, *Mouchet*, *Traîne-buisson*. On la voit arriver par troupes vers la fin d'octobre, et au commencement de novembre s'abbatre sur les haies, voltiger de buisson en buisson, toujours assez près de terre. Son petit ramage est plaintif, peu varié, plus fréquent, plus soutenu vers le soir. Cet oiseau disparaît au printems et remonte vers le Nord où il fait son nid, pond ses œufs et élève ses petits peu farouches et faciles à se rendre familiers. Il y a encore d'autres variétés, telles que la *Fauvette des bois*, *la Fauvette des Alpes*, etc.

Faux *Asbeste*, ou *faux Alun de plume*. Voyez *Asbeste*.

Faux Séné. Voyez *Baguenaudier*.

Feld-Spath, ou *Spath étincelant*. Cette

pierre, composée de lames brillantes, appliquées les unes sur les autres assez irrégulièrement, se casse en morceaux cubiques ou rhomboïdaux. Elle est plus tendre et plus fragile que le Quartz. Elle fait cependant feu avec le briquet; mais chaque coup brise un morceau de la pierre. Il y en a d'assez tendre pour se laisser entamer par la pointe d'un couteau: elle est indestructible à l'air. Au feu elle ne fait que changer de couleur, ne décrépite pas, ne devient pas phosphorique, se fond assez vîte à un très-grand feu, forme avec le sel alkali un verre transparent verdâtre. Elle ne fait point effervescence avec les acides. On la trouve abondamment dans le granit, le porphyre, le serpentin; souvent elle y est cristallisée. Le tissu lamelleux du Feld-Spath lui donne un certain chatoyement, d'où lui est sans doute venu le nom de *Spath étincelant*. On a donné le nom d'*Adulaire* à l'espèce demi-transparente, souvent transparente et sans couleur, qu'on trouve sur le mont Adulaire. Il y a beaucoup de pierres qui ont été mises dans la classe du Feld-Spath, tels que la *pierre de Labrador*, la *pierre de Lune*, l'*Avanturine*, le *Petunsé des Chinois*, l'*œil de Chat*, l'*œil de Poisson*.

Fenouil. Plante odoriférante des jardins potagers. Le Fenouil sauvage ou Fenouil des vignes, est moins doux et moins recherché. Son fruit est connu sous le faux nom d'*Anis* et *Aneth*. La racine du Fenouil est vivace, odorante et aromatique. Personne n'ignore ce proverbe.

Semen Fœniculi reserat spiracula culi.

Aussi emploie-t-on l'huile et l'eau de Fenouil, ou autrement d'Anis, dans les coliques venteuses. On donne encore à cette plante la propriété de fortifier l'estomac, d'exciter le lait des nourrices, de faire maigrir ceux qui ont trop d'embonpoint, lorsqu'elle a été cuite dans de la bouillie et du bouillon. On prétend que le poisson enveloppé dans des feuilles de Fenouil, se garde, et plus frais et plus ferme. En Italie et dans le Languedoc, on fait grand usage des sommités de cette plante en salade. Voyez *Anis*.

Fer. La sage nature, toujours attentive à pourvoir aux besoins de l'espèce humaine, a su multiplier les productions de première nécessité. Les plus utiles du règne végétal et du règne animal, sont aussi les plus communes. Dans le règne minéral, le Fer tient un des premiers rangs parmi les métaux destinés à l'usage de l'homme. Dans les premiers âges du monde, le Fer n'avait d'autre usage que la culture de la terre. Le luxe, l'avarice le font servir à fouiller jusques dans ses entrailles; l'ambition et la tyrannie en ont fait des armes pour la destruction des êtres; les besoins et l'industrie l'emploient à la perfection des arts. On en trouve en abondance dans toutes les parties du monde. Les pays du Nord renferment les mines de Fer les plus riches. En Suède, la montagne du Talbeg, de quatre cents pieds de hauteur, et une lieue de circuit, est, pour ainsi dire, une masse de Fer, le meilleur et le plus recherché. Depuis plus de deux siècles, on ne cesse d'y fouiller sans qu'elle soit beaucoup diminuée. Le *Fer vierge* en grains ou masses irrégulières, purifié sans doute par des feux souterreins, est très-rare et très-malléable : il vient

du Sénégal ; mais le plus souvent ce métal est mêlé de terre, de soufre, et minéralisé par l'arsenic ou quelqu'autre substance métallique. C'est ce qui constitue ses couleurs et ses différentes qualités. Les mines les plus utiles, les plus abondantes en Fer, les plus fusibles et les plus traitables, sont la mine de Fer en cristaux octaèdres ou cubiques ; la mine de Fer blanche, ou mine de Fer spathique, ramifiée, ou spéculaire, ou séparée en grains, ou en masses solides rhomboïdales, et quelquefois cristallisées en crête de Coq. La mine de Fer noirâtre, la mine de Fer grise ou cendrée, la mine de Fer bleuâtre, la mine de Fer spéculaire en lame ou en feuilles, ou torse, ou quadrangulaire, la mine de pierre hématite, la mine d'Aimant rouge, blanche ou grise ; la mine de sable ferrugineuse, et la mine de Fer limonneuse à tuyaux ou globuleuse (c'est l'*Etite*) ou Lenticulaire. Ces différentes mines sont plus ou moins attirables à l'Aimant ; différence qui provient sans doute de l'Antimoine minéralisateur : l'Émeril, la Manganèse, le Wolfram, la pierre du Périgord et la mine de Fer micacée, sont autant de mines de Fer pauvres en métal et réfractaires. On peut voir ce qui est dit en particulier sur l'*Hématite*, *la pierre d'Aimant*, *l'Émeril*, *la Magnésie*, *la pierre du Périgord et le Wolfram.* Les mines de Fer sont faciles à exploiter. Les plus éloignées de la surface de la terre, sont au plus, et très-rarement, à soixante pieds de profondeur, le plus souvent à dix ou douze pieds. Les terres et sables rouges annoncent la présence de la mine. En général, le Fer est de tous les métaux le plus élastique, le plus sonore, le moins ductile et le moins fu-

sible. Après l'Or, c'est le plus tenace; après l'Étain, c'est le plus léger. Ses principaux caractères sont d'être attiré par l'Aimant, de n'avoir aucune affinité avec le mercure, de donner, après avoir été frotté ou chauffé, une odeur particulière et une petite saveur astringente, de ne céder sous le marteau qu'après avoir été chauffé, de pétiller dans un feu violent, de rougir long-tems avant d'entrer en fusion, de jeter des écailles enflammées, de s'échauffer, et même de rougir par la violence du marteau, par un frottement rapide, au point d'enflammer les matières combustibles; et enfin, de se changer au foyer du miroir ardent, en une matière noire, spongieuse, à demi vitrifiée, ou de se dissiper en étincelles. Ce métal, très-dur, se décompose à l'air. L'humidité le rouille; cette rouille jaunâtre pulvérulente est appelée *Safran de mars.* L'eau-forte agit sur lui avec effervescence. Dans l'acide vitriolique et l'acide du soufre, il se dissout avec facilité et donne une couleur verte au dissolvant. Il en est de même de la dissolution par l'acide muriatique. L'esprit-de-vin, uni à l'acide vitriolique, devient bleu par la dissolution. L'eau régale, mêlée à l'acide du soufre, prend, dans la dissolution, une couleur jaune comme l'acide du sel marin. Dans l'acide nitreux et dans l'alkali fixe, la solution du Fer est de différens rouges. Ce sont ces différens acides et alkalis qui, après avoir agi sur le Fer dans le sein de la terre, sont filtrés à travers les matières fossiles, et colorent les terres, les Marbres, les Agates, les Jaspes, les Cailloux, les Cristaux, les pierres précieuses. Si les expériences les plus modernes ont démontré que le Fer est

le vrai principe des couleurs même des plus belles que nous offre le règne minéral, il est presque sûr aussi que c'est à lui seul que la nature doit toute la parure dont elle orne avec tant de profusion le règne végétal. Quand on agite pendant long-tems du fer dans l'eau, il s'y divise en molécules extrêmement fines, attirables à l'Aimant. On a donné à cette poussière le nom d'*Æthiops martial*. La première préparation du Fer en sortant de la mine, est de le laver à l'aide d'une eau courante, après avoir grillé et exposé préalablement à l'air les mines de Fer blanches et arsenicales seulement. La seconde opération est de le fondre ou de le laisser douze ou seize heures en fusion. Coulé en lingots dans des ruisseaux de sable triangulaires, c'est ce qu'on appelle *Fer de fonte* ou *de gueuse*. Il est aigre, dur et cassant : on en fait des vases, des tuyaux, des pots, des plaques de cheminées, des marmites, des mortiers, des bombes, des boulets, etc. Tenu seize heures en fusion, ces ustensiles en sont plus fins. On le purifie par une troisième opération, dans un fourneau à vent qu'on nomme l'affinerie; d'où on le retire pour l'exposer sur l'enclume aux coups redoublés d'un marteau pesant plus de six cents livres. De-là, porté à la chaufferie, après avoir souffert la violence du feu jusqu'à l'incandescence, on le livre aux bras nerveux des forgerons, qui, sur l'enclume, l'étendent et le travaillent en barres, en tôle, etc. S'il est malléable, étant rouge, il est cassant à froid. Le Fer cassant à chaud, se laisse étendre sous le marteau quand il est refroidi. Avec le Fer, on fait l'*Acier*; voyez ce mot. Le Fer blanc n'est autre chose

que le Fer battu, réduit en feuilles, et trempé dans un creuset d'Étain fondu. Le fil d'archal, les cordes de clavessin, de tympanons, sont faites avec du Fer passé par une filière. Ce métal peut rester en fusion pendant plusieurs semaines sans se calciner; mais la calcination est accélérée par l'addition du soufre; en cessant d'être fluide, il augmente de volume. Un physicien célèbre a démontré la cause des volcans et tremblemens de terre, en déposant dans un trou fait en terre, un vase bien fermé contenant une certaine quantité de limailles de Fer combiné avec le soufre; le trou bien recouvert, au bout de quelques heures, la matière humectée et échauffée prit feu et fit une explosion considérable.

Fer à Cheval. Voyez *Chauve-souris.*

Fer de Lance. Voyez *Chauve-souris.*

Férule. Plante des pays chauds de l'Europe, de l'Asie et de l'Afrique. Martial lui a donné le nom de *Sceptrum Pædagogorum*, parce qu'autrefois les Régens d'études faisaient avec le sarment de cette plante, l'usage qu'on fait dans les colléges d'un instrument si connu des jeunes Écoliers, sous le nom de *Férule.*

Invisum nimium pueris gratumque magistris.
dit Martial.

Cette plante a eu l'honneur de servir de sceptre aux empereurs, et d'être le symbole de l'autorité royale. Dans quelques endroits du royaume de Naples, la Férule se brûle au lieu de bois. Sa moëlle bien séchée, prend feu comme l'amadou, mais se consume lentement; le feu se conserve dans la tige sans l'endommager, de ma-

nière que les Grecs autrefois se servaient de ces cannes, pour transporter du feu d'un lieu à un autre.

FÉTICHE. On donne le nom de Fétiche à différens objets de caprice respectés par les habitans de la Guinée comme des divinités. Il y a des Fétiches pour toute une province; et des Fétiches pour chaque famille particulière. Ce sont des têtes de Singes, des morceaux de bois et autres idoles de cette nature. Les sauvages ne manquent pas de les peindre de différentes couleurs.

FEU. Cet agent universel de la nature et de l'art, tantôt caché, tantôt sensible, est répandu dans la masse de l'air et de l'eau, dans les entrailles de la terre, dans les plantes, dans les animaux. S'il est quelquefois le plus terrible, le plus intraitable des élémens; si la marche rapide de son action dévorante peut embrâser l'univers entier, le plus souvent c'est un des principes bienfaisans et nécessaires de la circulation des fluides, de la végétation des plantes, et de la vie des animaux. La fluidité, l'élasticité, la chaleur, la lumière, la mobilité, la vîtesse, l'étendue, la divisibilité, sont des attributs du Feu prouvés par l'expérience. Il n'en est pas de même de sa pesanteur et de son impénétrabilité; la fumée est formée des parties aqueuses, terrestres, salines et sulfureuses, que le Feu divise et sous-divise en état de vapeurs, et qu'il enveloppe pour les soulever et les faire monter par l'impulsion qu'il leur communique. Une médiocre humidité entre dans la composition de la flamme; aussi le bois donne-t-il plus de flamme que le charbon, à moins qu'on

ne l'arrose légèrement comme font les forgerons. La flamme peut donc être attribuée en partie à la résistance des parties humides qui empêchent le Feu de s'échapper. C'est pour cela que la fumée est dans une disposition prochaine de se changer en flamme. Une plus grande quantité de Feu lorsque les parties achèvent de se diviser, ou une augmentation de mouvement procurée par le choc réitéré de l'air, soit par le moyen des courans, soit par l'usage des soufflets, donnent à la flamme plus d'expension. Le *Feu fôlet* n'est autre chose qu'une matière lumineuse, visqueuse et glaireuse, ni brûlante, ni chaude, qui doit son origine aux plantes pourries et aux cadavres, et qui paraît être de même nature que la matière phosphorique. Les tourbes, les lieux gras et marécageux, les fumiers, les cimetieres et le voisinage des gibets en fournissent plus en été et dans l'automne que dans les autres saisons. Il y a lieu de croire que la matière électrique n'est pas différente de celle du Feu. Le développement du Feu, soit naturel, soit artificiel, s'opère en consumant quelque matière ou substance sensible. Mais comment expliquer cette flamme dont parle Misson dans son voyage d'Italie, tome 2, page 345, et qui se voit, dit-il, près du village de Pietra-Mala. Cette flamme qu'on appelle *fuoco del legno*, est aussi pure que celle d'un fagot de menu bois sec, sans aucune odeur; elle s'élève continuellement au milieu d'un chemin fort dur et pierreux sans qu'il y paraisse aucune ouverture. Les très-grandes pluies l'éteignent, mais elle renaît un moment après, plus forte qu'auparavant. Les pluies médiocres l'irritent et la rendent plus belle

et plus vive. Il a été proposé plusieurs systêmes sur la matière du Feu. On l'a désigné tantôt sous le nom de fluide igné, tantôt sous celui de phlogistique. Des savans modernes lui refusant le titre d'élément, le regardent comme un mixte du premier degré, que sous certain rapport ils nomment *Carbone*, sous un autre, *Calorique*. D'autres prétendent que la lumière et le Feu ne sont que du mouvement. M. de Lamarck a présenté sur cette matière un systême méthodique qui mériterait d'être approfondi. Il considère le Feu sous trois points de vue différens, le *Feu libre*, et dans sa plus grande rarité, le *Feu fixe*, ou dans un état de condensation, et le *Feu en expansion.* Sous le premier point de vue, c'est le Feu naturel répandu dans la nature, le Feu élémentaire, d'une ténuité inexprimable, pénétrant aisément tous les corps, ne produisant point la chaleur, mais élastique et susceptible d'une très-grande condensation. Sous le second point de vue, le Feu fixe ou le *Carbone* des chymistes modernes, est le Feu modifié, combiné, et entrant comme principe constituant dans les corps dans lesquels il reste captif et sans action, jusqu'à ce que des circonstances le dégagent et lui rendent sa liberté. Sous le troisième point de vue, le Feu en expansion, ou le *Calorique* des chymistes, est le Feu qui se développe d'une manière sensible dans la combustion des corps. Ceux qui voudront prendre une connaissance plus particulière et plus détaillée du systême de M. de Lamarck, doivent consulter son ouvrage intitulé : *Recherches sur les causes des principaux faits physiques.* Ils y trouveront de

la clarté, de la méthode, de l'instruction et de l'amusement.

Fève, le fruit du haricot. C'est une espèce de graine légumineuse, dont la nourriture, trop farineuse et venteuse, est contraire aux personnes de cabinet et aux tempéramens secs et resserrés : la farine de fèves est résolutive et cosmétique. Autrefois les Fèves étaient employées dans l'élection des magistrats pour donner son suffrage ; les prêtres Egyptiens s'abstenaient d'en manger, et les regardaient comme le symbole de la mort. Les Anglais les font cuire avec du miel pour servir d'appât au poisson.

Fève de Bengale. Espèce de Myrobolan citrin, dont la forme a été changée par une piqûre d'insecte. On l'emploie aux Indes pour teindre en jaune.

Fève d'Egypte. Plante des bords du Nil remarquable par la beauté de sa fleur. Son fruit a la forme d'une coupe de ciboire. Les médailles, les bas-reliefs, les pierres gravées représentent souvent des enfans assis sur ce fruit.

Fève de S. Ignace, Isagur. Espèce de noix vomique, apportée des Indes orientales en France, par des Jésuites Portugais. Dans l'idée du peuple Indien, rien ne résiste à la vertu de ce fruit ; il suffit d'en porter en amulette pour être préservés de maladie, de peste, de poison, d'enchantemens, de sortilèges, de philtres et du diable. Son usage intérieur produit à peu-près les mêmes effets que la noix vomique ; c'est-à-dire, des mouvemens convulsifs. Il n'y a que les Indiens qui puissent en manger impu-

nément; les Espagnols sont attaqués d'un rire forcé et amer et du spasme lorsqu'ils en mangent.

FEUILLE, *poisson*. C'est peut-être le *Folio citharus*. Voyez ce mot.

Feuille, Chauve-Souris. Voyez ce mot.

Feuille ambulante. On donne ce nom à une espèce d'insecte de Surinam, dont les aîles ont les nervures et la configuration de feuilles. Son origine n'est pas encore bien connue. Jusqu'à présent on leur a prêté beaucoup de merveilleux; mais il paraît plus naturel de croire que c'est une espèce de Sauterelle qui dépose ses œufs sur des arbres. Les vers qui en proviennent, se filent un voile dont ils s'enveloppent, se changent en nymphe, passent à l'état d'insecte aîlé, tombent à terre, et présentent par leur forme singulière aux yeux de l'observateur, le joli spectacle de feuilles ambulantes. Quelques voyageurs ont parlé d'une plante, sous le nom de *Catopa*, qui se trouve dans l'isle de Ternate, et dont les folioles en tombant, laissent voir la tête d'un ver ou d'un Papillon; les filamens présentent l'aspect de pieds et d'aîles. C'est en apparence une vraie feuille ambulante.

Feuille morte. Voyez *Papillon feuille morte*.

Feuilles pétrifiées. Il n'est pas rare de trouver dans des carrières de tuf, les feuilles de différens végétaux imprégnées de sucs lapidifiques. Elles conservent assez communément leur forme dans leur nouvel état de pétrification, au point d'être reconnues. On trouve aussi des pierres et ardoises herborisées, qui présentent l'empreinte bien marquée de feuilles et de fruits; ce qui peut être attribué à l'in-

crustation et à la compression forcée au moment de la pétrification.

Fiatole. Nom d'un poisson fort bon et fort commun en Italie. Il est du nombre des poissons voraces, et vit de polypes, et de jeunes poissons.

Fibulæ, *boucles*. On en voit de différentes formes et de différentes matières, d'or, d'argent, d'émail, de cuivre, de fer, quelques-unes étaient enrichies de pierres précieuses. Elles étaient d'usage pour attacher les vêtemens des hommes et des femmes, en Grèce, à Rome et chez d'autres nations.

Ficoide. Fossile ainsi nommé à cause de sa ressemblance avec la figue ; il est du genre des Coralloïdes, et de l'espèce des Fongipores. Il n'est guères à présumer qu'un fruit aussi mou que la figue, puisse avoir été pétrifié ; d'ailleurs l'intérieur du fossile est organisé différemment du fruit.

Ficoïde. La famille de cette plante est fort nombreuse. On la cultive dans les serres chaudes. Elle est originaire d'Afrique. Son fruit forme avant le développement de la fleur à-peu-près la figure d'une figue. Les espèces les plus remarquables sont le Ficoïde, dont les branches et les feuilles couvertes de vésicules diaphanes, paraissent au soleil rayonnantes de cristaux (on lui donne le nom de *Glaciale*) et le beau Ficoïde d'Afrique à fleurs luisantes comme des facettes de miroir.

Figue. Coquille ainsi nommée à cause de sa figure, elle est du genre des Tonnes.

Figuier. On en compte jusqu'à quarante espèces. Cet arbre commun dans les pays chauds



de la Provence et de l'Italie, est très-sensible au froid ; aussi les Figuiers domestiques sont-ils dans notre climat plantés à l'abri des murs, à l'exposition du soleil, ou mis en caisse, ou couverts de paillassons pendant l'hiver. On a cru longtems que le figuier ne portait pas de fleur. On les a reconnues dans l'intérieur même du fruit. En ouvrant une Figue dans son premier âge, on apperçoit les étamines autour de la couronne du fruit et les fleurs femelles près du pédicule. Pour accélérer la maturité des Figues, on peut, avec un petit pinceau, mettre de l'huile d'olive à l'œil de la Figue, ou piquer cet œil avec une paille ou une plume trempée dans l'huile. Le Figuier donne deux récoltes par an : il pousse de graine, de bouture, de rejettons, ou par la greffe en flûte ; la graine produit des variétés. La sève de cet arbre est un suc laiteux, âcre, corrosif, qui fait prendre le lait comme de la présure, dissout le lait caillé, enlève la peau, ou y laisse des marques de sa causticité. Il ne serait pas sage de manger des Figues encore vertes ; on courrait risque de la fièvre et de la dyssenterie. Mais ce fruit est très-sain lorsque la maturité lui a fait perdre son acrimonie. A Malthe et dans les isles de l'Archipel, le Figuier sauvage est employé à faire murir les fruits du Figuier domestique. C'est ce qu'on appelle *caprification*. Certaines Mouches Ichneumones s'attachent principalement à la Figue sauvage, la piquent pour y déposer leurs œufs ; d'où naissent de petits vers ; la piqûre des Ichneumones est cause que la sève se porte en plus grande abondance vers la partie blessée. Le fruit grossit. Les vers

vers trouvent une nourriture abondante dans leur habitation, y subissent leurs métamorphoses. Lorsqu'ils sont prêts de quitter leur retraite, pour devenir habitans de l'air (ce que l'habitude apprend à connaître) les cultivateurs soigneux cueillent les Figues sauvages, avant qu'elles tombent d'elles-mêmes par la maturité ou l'altération des fibres qui servent de véhicule à la sève; ils ont soin de les porter sur leur Figuiers domestiques, afin que les jeunes mouches, en sortant de leurs anciennes demeures, viennent après l'accouplement, introduire dans la Figue domestique naissante, leurs œufs, et peut-être une liqueur qui occasionne une douce fermentation: c'est ainsi que s'opère chez les Grecs la maturité des fruits du Figuier cultivé; à défaut de ce moyen, ils répandent sur leurs Figuiers domestiques des fleurs d'ascolimbos, dans lesquelles se rencontrent de petits moucherons qui font le même office. Les Figuiers s'épuisent par la caprification; ils rapportent beaucoup et de très-belles Figues, mais moins bonnes que les nôtres: elles font la principale nourriture des habitans, qui les font sécher au four. Les Figues d'Italie, de Provence et de Languedoc sont séchées au soleil; il s'en fait un grand commerce.

Figuier d'Adam. Espèce de Bananier ainsi nommé, parce qu'on prétend que le premier homme, après son péché, pour se dérober aux yeux du créateur, se couvrit des larges feuilles de cet arbre: ces feuilles sont d'une verdure agréable, et font ornement dans les serres chaudes. Voyez *Bananier.*

Figuier d'Inde. Voyez *Opuntia.*

Figuier des Indes. Voyez *Palétuvier.*

Figuier sauvage de Cayenne. Cet arbre est très-haut, son bois mol, hérissé de piquans, ses racines saillent de terre et viennent former des arcs boutans autour du tronc. Les Sauvages lorsqu'ils coupent cet arbre, prennent la précaution de se bien couvrir pour se garantir de l'effet caustique et violent du suc laiteux qui occasionne des ulcères et inflammations.

Figuiers. Il n'est peut-être pas de famille d'oiseaux plus nombreuses que celles-ci. On en connaît cinq espèces dans les climats très-chauds de l'ancien continent, et trente-cinq dans le nouveau. Ils vivent d'insectes, de vers, de fruits, et sont friands sur-tout de Figues. Les Figuiers d'Amérique sont oiseaux voyageurs. Ils passent en été dans la Caroline et jusqu'au Canada, reviennent ensuite dans les climats plus chauds pour y nicher et élever leurs petits, habitent les lieux découverts, les pays cultivés, se perchent sur les petits arbrisseaux, se nourrissent d'insectes et de fruits murs et tendres, tels que les Bananes, les Goyaves, les Figues, et entrent dans les jardins pour les béqueter.

Fil *de la Vierge.* Nom donné vulgairement et improprement à des toiles d'Araignées, et de Tiques qui semblent être le jouet des zéphirs dans les beaux jours de l'été. V. *Faucheur.*

Fil de mer. C'est une espèce de Coralline, habitation formée par certains polypes ; on la trouve sur les côtes d'Angleterre. Son élasticité la rend propre à résister à la violence des vagues. Les vésicules qui contiennent les Polypes naissans, sont soutenus sur des pédi-

cules à vis qui cèdent à l'effort des vagues sans en être endommagés. Voyez le mot *Coralline*.

Filandres. On appelle ainsi des vers qu'on apperçoit dans le larynx des Faucons en leur ouvrant le bec ; ces vers sont introduits avec la mauvaise nourriture dans leur gosier, autour du cœur, du foie et du poumon. L'agitation, le fréquent bâillement, les cris pendant la nuit sont les symptômes de cette maladie, peut-être nécessaire pour leur purgation. Une gousse d'ail prise intérieurement, en est le remède.

Filaria, ou *Phylaria*. Ce joli arbrisseau de Montpellier fait l'ornement des bosquets ou des parterres, lorsqu'il est en caisse ou en buisson. Taillé en espalier, il tapisse les murs d'une belle verdure.

Filicite. C'est le nom des Fougères pétrifiées ou des pierres qui portent l'empreinte des Fougères.

Filipendule. Plante qui croît dans les bons terroirs. Sa racine fibreuse, chargée de petits glands en forme d'olive, est astringente ; elle ne donne souvent qu'une seule tige rougeâtre. Ses fleurs sont odorantes et d'un aspect agréable. Son fruit ramassé en tête, s'attache aux habits.

Fimpi. Arbre d'Afrique dont l'écorce a l'odeur et le goût plus piquant que celui du Poivre ; c'est le bois d'Aguilla des Portugais. Séchée au soleil, elle rend une odeur fort agréable.

Fionours. Plante de Madagascar : elle fait tomber le poil des parties où elle est appliquée, sa fleur est odorante, ses cendres détersives.

Flammant, *Bécharu*, *Flambant*, *Phenicop-*

H 2

tère. Ce bel oiseau de l'Afrique et de l'Amérique méridionale, passe sa vie dans les lieux marécageux, où il vit de poissons et d'insectes. Son bec dentelé est construit de manière qu'il saisit sa proie et rejette la bourbe. Il vient quelquefois en hiver sur les côtes de la Provence et du Languedoc. La femelle ne pond jamais plus de deux œufs blancs et gros comme ceux de l'oie. Pour les mettre en sûreté et pouvoir les couver, elle élève avec de la boue, à un pied et demi au-dessus de la surface de l'eau, son nid en forme de cone; c'est-là qu'elle dépose le fruit de ses amours. Montée sur ses longues jambes et le croupion sur le nid, elle couvre ses œufs et les fait éclore. On rencontre les Flammans par troupes : lorsqu'ils sont à terre, ils se mettent à la file les uns des autres. Ce qui offre un très-joli coup-d'œil. Il est difficile d'en approcher; un d'eux fait le guet, et avertit les autres du moindre danger; le cri d'alarme est assez semblable au son d'une trompette; mais ils n'ont plus la force de s'envoler, si l'on parvient à les surprendre et à en tuer un d'un coup de fusil. Ces oiseaux sont respectés par les Nègres superstitieux. Dans une petite isle de l'Amérique, on les y voit par milliers sur les arbres. Le bruit qu'ils font s'entend de très-loin. Dans leur première année ces oiseaux sont de couleur grise et blanche. Dans leur seconde année leurs plumes commencent à se teindre d'une légère couleur de rose. Elles acquièrent toute leur beauté dans la troisième année. On apprivoise aisément les jeunes Flammants. Mais ils ne multiplient pas dans l'état de domesticité. Ils vivent assez long-tems : il

faut avoir soin de leur donner de l'eau salée. Leur chair est bonne à manger; la langue est excellente; les plumes et sur-tout le duvet sont employés aux mêmes usages que ceux du Cygne. Les Flammants de l'isle de Cayenne ont le plumage d'une couleur de feu très-vive; on les nomme *Tococo*. On emploie pour les clavessins les grosses plumes de ces oiseaux: les habitans en font aussi des ceintures et autres ornemens.

FLAMBE. Voyez *Iris*.

FLAMME, *Flambeau* ou *Flambo*. Poisson ainsi nommé à cause de sa couleur de feu. On le nomme aussi *Epée* ou *Ruban*, à cause de sa forme longue et étroite. Son corps est diaphane. On voit les vertèbres le long du dos. Il habite la mer méditerranée, vit de coquillages et de petits Crabes, est fort vorace. Comme il a peu de chair, on s'en sert pour appât. Sa chair est bonne à manger.

FLAMMETTE. Voyez *Lavignon*.

FLASCOPSARO. Ce poisson, habitant de la mer méditerranée, de l'Océan oriental et du Nil, est du genre des Hérissons de mer, a quatre dents. Quand il s'enfle, il paraît être tout ventre.

FLÈCHE (Astron.) C'est une constellation de l'hémisphère septentrional, voisine de l'Aigle. Elle est composée, suivant Tycho et Ptolomée, de cinq étoiles, et suivant le Catalogue Anglais, de vingt-trois. Il y en a de troisième et de quatrième grandeur. *Voy. les planches* 7 *et* 8.

Flèche de mer. Voyez *Dauphin*.

FLET, *Flez*, ou *Fletelet*. Ce poisson, du genre des Soles, se trouve dans la mer du nord, et sur les côtes du Boulonnais. Au printems

il se rend vers les rivages et les embouchures des fleuves, s'avance dans les eaux douces, remonte fort avant dans les rivières d'Angleterre. La pêche s'en fait depuis le printems jusqu'en automne. Les plus gros ne pèsent pas plus de six livres. Le Flet a la vie dure. On peut le transporter dans les vaisseaux l'espace de quelques milles. Il est plus charnu, plus gras après la S. Jean. La bonté de sa chair dépend des différentes contrées où il a vécu.

Fletan, ou *Faitan*. Ce poisson, du genre des Soles, est après la Baleine le plus gros des habitans de la mer. La mer d'Allemagne en fournit qui pèsent 120 liv. Ceux qu'on pêche dans la mer d'Islande, pèsent jusqu'à 400 livres. La forme de ce poisson est hideuse. Sa bouche garnie d'un double rang de dents; sa langue au fond du palais, hérissée de petites dents pointues; ses ouïes armées de piquans; une peau qui tombe sur ses yeux et les garantit lorsqu'ils s'enfoncent dans le sable pour se mettre à l'abri du mouvement des flots dans la tempête. Mauvais nageur par sa forme applatie et par le défaut de vessie, il fait sa proie des poissons qui tombent sous sa dent meurtrière. On trouve quelquefois dans son estomac goulu des Harengs déchirés, mais non entièrement digérés, des Raies, des Crabes, des Egrefins, des Cabeliaux; il est sur-tout friand des lièvres de mer. Les Flétans se tiennent par rangées au fond de la mer, épient la gueule ouverte les poissons qui passent, afin de les engloutir. Quand ils sont affamés, ils se mangent la queue les uns les autres. Le Dauphin est pour eux un ennemi redoutable qui leur enlève quelquefois des pièces

de chair. Ceux qui par vieillesse ou maladie, couverts d'insectes marins, viennent à la surface, trouvent un autre ennemi dans l'Aigle marin, qui souvent est la victime de sa témérité quand ils sont assez forts pour l'entraîner au fond de la mer. La femelle fraie au printems et dépose ses œufs quelquefois au nombre de plus de trois cens mille, entre les pierres. On prend ce poisson, au javelot, au harpon, ou à l'hameçon avec de la merluche verte ou du scorpion de mer pour appât. C'est en Norwège qu'on prend le plus de ces poissons, depuis le premier mai jusqu'à la S. Jean, lorsque les nuits sont claires. La chair du Fletan est de bon goût, mais grasse et indigeste. L'on prépare avec ses nageoires et sa graisse une espèce d'aliment grossier du goût des matelots et autres gens robustes. Ce mets, peu friand, est connu sous le nom de *Raf* ou *Requet*, à Anvers, en Norwège et des bâtimens Français qui vont à la pêche de la Morue sur les bancs de Terre-neuve.

Fleur *de fer*. C'est une mine de fer blanche qu'on trouve dans les cavernes des mines et fissures de rocher en forme de stalactite. Quand elle devient noire au feu, c'est une marque qu'elle contient du fer; elle n'est point attirable à l'aimant. On voit de ces belles stalactites dans les Cabinets des curieux; les plus précieuses viennent de Hongrie ou des Pyrénées.

Fleur de la Passion. Voyez *Grenadille*.

Florée *d'Inde* ou *Cocagne*. Voyez *Pastel*.

Flos *Ferri*. Voyez *Fleur de fer*.

Fluide *électrique*. Il existe dans la nature plusieurs agens invisibles dont nous ne connais-

sons que la puissance, la force et les effets ; de ce nombre est le Fluide électrique. Il n'est point le feu, mais il brûle comme le feu ; il n'est point la lumière, mais il est lumineux comme elle ; il n'est pas non plus un air inflammable, cependant sa détonation est la même. Sa puissance s'annonce par l'action qu'il exerce sur certains corps, sur certaines matières soumis à son impulsion et à sa répulsion ; par sa communication et son passage du Globe terrestre à l'Atmosphère, et de l'Atmosphère au Globe terrestre. Sa force se manifeste par le bruit éclatant et majestueux qu'il fait entendre au-dessus de nos têtes ou sous nos pieds. Sa présence se fait sentir par les feux qui l'accompagnent, par l'odeur qu'il répand, par les commotions qu'il fait éprouver, par les différentes manières dont il agit sur nos fibres, sur nos nerfs, sur le sens du toucher, par les éclairs fulgurans et rapides dont il sillonne l'air d'un bout de l'horison à l'autre, et enfin par les effets surprenans, merveilleux et trop souvent funestes de la foudre ascendante et descendante sur les corps organiques, sur les matières métalliques qu'il fond et qu'il désorganise quelquefois sans laisser aucun vestige de sa marche et de sa direction, ni même l'apparence de la destruction. Que de faits importans nous seraient encore inconnus, si la physique, le flambeau de l'expérience d'une main, et secouant de l'autre les préjugés de la frayeur et de la superstition, ne nous eût appris à observer, à comparer ces grands phénomènes de la Nature, les Aurores Boréales, les Eclairs, les Feux follets, les Globes ignés, les Météores célestes, les Étoiles tom-

bantes, l'éclat et la majesté du Tonnerre. Les expériences physiques nous familiarisent tous les jours avec l'Électricité naturelle en nous faisant, pour ainsi dire, manier le Fluide électrique.

Fluide Magnétique. L'action attractive de l'aimant sur le fer exclusivement, la direction constante de l'Aiguille aimantée vers les Pôles, avec plus ou moins d'inclinaison et de déclinaison suivant les différens degrés de longitude et de latitude, sont les signes auxquels on reconnaît ce Fluide invisible. Le Fluide Magnétique est un des plus grands bienfaits de la Nature. Dans le vaste Océan des Mers, où le Ciel et l'Eau semblent se confondre dans tous les points de l'horison; où, loin des isles et du continent, l'ondulation des flots et la voûte céleste sont les seuls objets sur lesquels l'œil puisse fixer ses regards, sans doute l'inspection des astres est d'un grand secours aux navigateurs; mais dans les tems nébuleux, lorsque l'air est chargé de vapeurs et de brouillards, que deviendraient-ils s'ils n'avaient pour guides que les Constellations et les Etoiles du Firmament. Le vaisseau voguant à l'aventure sur un élément qui ne présente point de routes tracées, courrait les risques inévitables de s'égarer et de donner sur des rochers et des bancs de sable. On a remarqué que le Fluide électrique, dans le tems des orages, les Aurores Boréales, l'éruption des volcans, les tremblemens de terre avaient une très-grande influence sur l'Aiguille aimantée. Le tonnerre lui cause même une telle agitation, qu'il la fait affoler et quelquefois perdre sa direction. Les rayons solaires, la chaleur font aussi varier sa direction. Du solstice d'hiver à

l'équinoxe du printems, elle s'éloigne du nord et marche à l'ouest; depuis cet équinoxe elle se rapproche du nord pendant deux mois, et reste ensuite stationnaire jusqu'au solstice d'été, puis elle s'éloigne du nord pendant un mois et se rapproche du nord pendant les deux autres mois jusqu'à l'équinoxe d'automne; elle est ensuite stationnaire pendant un mois, et les deux mois suivans elle s'avance à l'ouest jusqu'à l'équinoxe du printems. Son plus grand éloignement du nord vers l'ouest est à l'équinoxe du printems, et le plus grand rapprochement du nord est à l'équinoxe d'automne. Les variations de la journée ne sont pas moins sensibles que les oscillations et stations annuelles. Depuis huit à neuf heures du soir, l'aiguille aimantée s'éloigne du nord vers l'ouest jusqu'à neuf heures du matin; depuis huit heures du matin jusqu'à deux heures après midi elle se rapproche du nord, et elle éprouve des oscillations jusqu'à sept ou huit heures du soir. Au reste, il y a de grands rapports entre le Fluide magnétique et le Fluide électrique.

Fluken. Voyez *Quartz*.

Fluors. Ce sont de petits cristaux imparfaits, anguleux, colorés, obscurs ou transparens. Ils entrent facilement en fusion et servent de fondans dans l'exploitation des mines. Les volcans, les souterrains et les minières, fournissent de ces cristallisations.

Flux et Reflux, ou *marée*. C'est le nom qu'on donne au mouvement des eaux de la mer, qui se haussent vers ses bords, et qui se retire. La mer est six heures à s'enfler et s'élever, demeure un quart d'heure en repos, met six

heures à se retirer, reste un autre quart d'heure en repos, et recommence ainsi de six en six heures ; ce phénomène journalier n'arrive pas précisément à la même heure, il retarde chaque jour d'environ trois quarts d'heure et cinq minutes, qui sont à-peu-près le tems de la différence du passage de la lune dans le même méridien. Il y a un rapport marqué des marées, avec le mouvement de la lune. Par exemple les Marées sont plus grandes dans les nouvelles et pleines lunes, que dans le premier et dernier quartier : aux équinoxes elles sont plus grandes ou plus petites que pendant les autres lunaisons : dans les solstices les marées lors des nouvelles et pleines lunes, sont moins grandes, et plus grandes lors des premiers et derniers quartiers : celles du solstice d'hiver sont plus grandes que celles d'été. Toutes choses égales, plus la lune est près de la terre ou de l'équateur, plus elles sont hautes, et en général les plus grandes de toutes sont celles qui arrivent, lorsque la lune est tout à-la-fois dans l'équateur, plus près de la terre, et nouvelle ou pleine. Vers le nord, les Marées des nouvelles et pleines lunes, sont en été plus grandes le soir que le matin, et en hiver plus grandes le matin que le soir. Aux côtes de France, le Flux paraît venir du midi au septentrion, du moins en certains tems, et le reflux a son cours du septentrion au midi. On a vérifié qu'en pleine mer, l'eau ne s'élève jamais que d'un ou deux pieds. Il n'y a point de Marée sensible dans la mer Caspienne, ni dans la Méditerranée, excepté au fond du golphe de Venise. Le Pont-Euxin, la mer Baltique, la mer Morte, n'ont

pas de Flux ni Reflux. A peine se fait-il remarquer entre les deux tropiques : il cesse entièrement au soixante-cinquième degré septentrional. Les hautes Marées font refluer les rivières à leur embouchure, et ce Reflux se nomme le *Mascaret* sur la rivière de Dordogne, *la Barre* sur la rivière de Seine et autres, le *Pororoca* à Cayenne. Voyez *Pororoca*.

Foca-*Focas*. Très-bon fruit de l'isle Formose.

Fœtus. C'est l'enfant conçu dans le sein d'une femme. Rien n'est plus merveilleux que sa formation : à l'instant de la conception, l'embryon prend la forme laiteuse et y reste pendant six jours. Delà il passe à l'état sanguinolent. Neuf jours après, la chair se forme. Au bout de douze jours, les membres commencent à se développer. Dix-huit jours après, ils sont organisés. A deux mois, le Fœtus est long de deux pouces ; c'est alors que commence l'ossification. A trois mois, il a un pouce de plus, et donne par son mouvement des signes de son existence. A quatre mois et demi, le Fœtus a six à sept pouces de longueur, ses ongles croissent. Pour occuper moins de place possible, tout son corps est ramassé, la tête en haut, incliné sur les genoux, les mains sur sa bouche, les pieds en bas tournés en dedans, et le derrière assis sur les talons ; il se soutient ainsi dans l'eau contenue dans les membranes qui l'environnent, et fait des mouvemens à droite et à gauche. Six semaines ou deux mois avant l'accouchement, sa tête devenue plus grosse, il fait la culbute, tombe en bas, le Fœtus alors a ses pieds en haut, la face tournée vers l'os sacrum, et le sommet de la tête, vers l'orifice de la mère.

En sortant du ventre de la mère, il a communément vingt-un pouces de longueur. Ce bel ouvrage de la nature est ordinairement achevé au bout de neuf mois. Il sort alors de sa prison, et rarement au septième, si ce n'est dans un premier accouchement. L'enfant qui vient à sept mois, a presque toujours quelque imperfection à la bouche, aux oreilles et aux doigts, parce que ces parties sont achevées les dernières. Quelquefois la faiblesse du Fœtus ou l'âge de la mère, font que l'accouchement n'arrive qu'après dix mois. Il arrive aussi à huit mois, et d'habiles gens soutiennent qu'il n'est pas vrai que les enfans nés à ce terme, ne vivent pas. C'est vraisemblablement le défaut de respiration qui fait faire au Fœtus les efforts nécessaires pour sortir : aussi ne voit-il pas plutôt le jour, qu'il commence à respirer, et le sang se jette dans les poumons pour circuler. Par cette raison, lorsqu'on veut connaitre si le Fœtus est venu mort, on met les poumons dans l'eau, s'ils surnagent, c'est une preuve que le Fœtus a vécu, et que l'air reçu par le moyen de la respiration, les a raréfiés.

Fœtus monstrueux. La nature, dont la marche est toujours uniforme dans la formation des êtres, s'égare cependant quelquefois, lorsqu'elle est troublée dans ses opérations par des accidens ou par des obstacles. Il en résulte parmi les hommes et les animaux, ces variétés monstrueuses, dont l'aspect cause le regret et l'étonnement. De ces monstres, les uns manquent de plusieurs parties qui constituent l'ensemble de l'animal ; ce sont des monstres par défaut : les autres ont un trop grand nombre

de parties ; ce sont des monstres par excès. Au nombre de ceux-ci on en a vu qui avaient deux corps de sexe différent réunis et presque confondus ensemble. Les anciens ont donné le nom d'*Androgyne* à ces espèces de monstres tout-à-la-fois homme et femme : les poëtes ingénieux, pour rendre raison des penchans qui entraînent un sexe vers l'autre, ont imaginé que les dieux avaient d'abord créé l'androgyne ; que les deux sexes fiers de leur union, et présomptueux, se révoltèrent, et que pour l'affaiblir, Jupiter les sépara. Delà naissent l'ardeur qu'ont les moitiés de l'androgyne pour se réjoindre, et la difficulté qu'a chaque moitié de rencontrer sa semblable. » Une femme nous parait-elle » aimable, nous la prenons sur le champ pour » cette moitié ; avec laquelle nous n'eussions » fait qu'un tout sans la témérité du premier » androgyne. »

Le cœur nous dit, ah ! la voilà, c'est elle ;
Mais à l'épreuve, hélas ! ce ne l'est point.

FOIE. Cet organe est construit avec un artifice admirable. C'est, pour ainsi dire, un second cœur. Le sang y reçoit un mouvement singulier. Revenu du corps, il se rassemble dans cette partie, et en sort par quatre ou cinq ramifications. Sa substance est composée de l'assemblage d'une multitude prodigieuse de vaisseaux de différens genres, qui se distribuent à une infinité de petits corps assez semblables à des vésicules veloutées intérieurement. Ces vésicules ou grains pulpeux fournissent chacun un vaisseau, qui est le conduit excré-

toire de chacune de ces vésicules. Tous ces conduits communiquent les uns aux autres dans la substance du Foie ; on les nomme *pores biliaires*. La bile qui se sépare ainsi du sang dans le Foie, cette glande conglomérée, est portée dans les intestins et dans la *vésicule du fiel*, petite poche en forme de poire : elle est composée de plusieurs membranes ou tuniques comme l'estomac. On observe dans son intérieur, de petites cellules comme dans les pains de cire des mouches à miel. C'est là que s'assemble la bile, liqueur précieuse ; retenue pendant un certain tems, elle s'y perfectionne, est versée dans les intestins, subtilise le chyle. Comme elle est de nature savonneuse, elle mêle les huiles avec le phlegme, dissout les alimens, excite l'appétit, nettoie les intestins. La nature savonneuse de la bile est si certaine, qu'on l'emploie avec succès pour enlever sur les habits les taches les plus anciennes. Il se forme quelquefois des concrétions pierreuses dans la vésicule du fiel, par l'épaississement et le desséchement de la bile. Ces pierres sont inflammables, ont la couleur, le goût de la bile, preuve certaine de leur origine. On les rejette quelquefois par les selles.

FOIN. C'est le nom qu'on donne aux graines et aux autres herbes qui croissent dans les prés, et qui sont destinées à la nourriture des chevaux et des bestiaux. Le trefle, le plantain, la jacée, la paquerette, le sainfoin, la pimprenelle, la grassette, la dent de lion, le tussilage, la primevere, la petite chélidoine, le chien-dent, la marguerite ; toutes ces plantes font d'excellens Foins pour les chevaux. Le tithymale, la cata-

puce, la douve, la gratiole, le thora, l'aconit, la persicaire, le thlaspi, sur-tout le Foin mal séché, sont autant de végétaux funestes à la vie du cheval. On fait les Foins en juin, mois où l'herbe commence à jaunir. On les laisse faner sur le pré ; au bout de trois jours on les met en petits tas, puis en meules, puis en bottes, et enfin on les serre. S'il reste de l'humidité, il s'échauffe, et pourrait mettre le feu au grenier, si le laboureur intelligent, ne plaçait dans le cœur de son Foin deux ou trois fagots d'épines, pour ménager un vuide où les exhalaisons chaudes viennent se concentrer et s'amortir.

Folio-citharus. Poisson plat de mer, fort connu à Rome. On remarque sur son corps une ligne menue comme la corde d'un luth, d'où, peut-être, lui est venu son nom. Sa chair n'a rien d'agréable : il se nourrit d'algue.

Fongipores. Espèce de polypiers d'une substance dure, pierreuse. Leur structure lamelleuse ou feuilletée et plus ou moins semblable à un champignon terrestre, les fait aisément reconnaître. Les espèces en sont fort nombreuses : les unes sont à lames dentelées, les autres à lames unies. Les polypes habitent les interstices des lames. Les plus beaux fongipores sont les *Œillets de mer* en bouquet, le *Chou de mer*, le *grand Bonnet de Neptune*. On trouve des fongipores fossiles dans le sein de la terre. Les espèces les plus remarquables sont les *Fongites*, les *Champignons* ou *Bonnets de Neptune*, les *Alcyons*. D'autres présentent la forme d'un chapeau détroussé, d'un lépas, d'une tête de chou, d'une paire de fesses, d'une morille, de racines

racines et d'agarics. Il y a beaucoup de fongipores ou fongites dans la pierre à bâtir de Paris, qu'on appelle *Pierre de Verberie.*

FONGITES. On désigne sous ce nom les pétrifications ou corps fossiles qui ont le plus de ressemblance avec les fongipores marins et les champignons terrestres.

FORBICINE. On trouve cet insecte sous les chassis, auvens, caisses et vieux bois, où il règne un peu d'humidité. Leur couleur argentée les fait ressembler à de petits poissons. Ils courent très-vite et sont difficiles à prendre. Lorsqu'on les touche, ils perdent une partie de leurs écailles. Ils sont si mols, qu'on les écrase par une pression même légère.

FORGERON. Poisson du genre des Bandoulières qui se pêche dans les eaux de l'Amérique méridionale. On trouve, dit-on, dans sa tête la figure des instrumens de forgeron. On le rencontre près des rochers. Il est bon à manger et digestible.

FORMICALEO. C'est un ver hexapode qui ne marche jamais. Il ne vit que par son industrie : sa ruse consiste à se faire une petite habitation dans le sable, et à tendre un piége aux insectes dont il fait sa proie. D'abord il choisit un endroit sablonneux, le pied d'un mur ou d'un arbre exposé au soleil, à l'abri de la pluie ; il décrit, à l'aide de sa queue tranchante et à reculons, un cercle parfait, trace en dedans et sans compas une volute, jette à coup de tête le sable hors du grand cercle, s'enfonce à mesure toujours à reculons, et se pratique de cette manière un petit trou en forme de cône, d'une profondeur égale au diamètre de l'ouverture. Le corps en-

foncé dans le sable, il se tient à l'affût, n'en sort jamais, attend avec constance qu'un insecte passe sur les bords du précipice. Averti par l'éboulement, il fait un petit mouvement, l'architecture s'écroule, l'insecte est entraîné dans les ruines et devient la proie du Formicaleo ; en vain il veut fuir ou s'envoler, notre chasseur lance avec sa tête une grêle de petits rochers, sous lesquels l'imprudent et malheureux insecte est enseveli, de manière à ne pouvoir échapper. Le Formicaleo plonge ses deux trompes écailleuses dans son corps, l'entraîne sous le sable et le suce. Son édifice détruit, il faut le réparer ; nouveaux travaux ; l'aspect du cadavre causerait la terreur et ferait connaître le danger ; notre chasseur adroit le charge sur ses deux trompes et le jette à un demi-pied de son embuscade, où il se tient jusqu'à nouvelle aubaine. Il en fait autant des petites pierres qui l'incommodent. Si quelque pierre un peu trop forte lui nuit, il cherche à glisser la partie postérieure de son corps, se charge le dos, se met en marche à reculons et en ligne spirale, souvent au haut de l'entonnoir la pierre s'échappe et retombe dans le fond ; notre petit Sisiphe, sans perdre courage, recommence sa manœuvre jusqu'à ce qu'il soit débarrassé du fardeau, répare les ruines de son gîte et attend tranquillement sa proie. Il fait un ou deux ans ce petit manège. Au bout de ce tems, la nature l'appelle à l'état de nymphe, il se met en route, trace dans le sable, des sillons irréguliers. Son corps en sueur est bientôt enveloppé de grains et forme une boule. C'est pour lui une nouvelle retraite, qu'il tapisse intérieurement de fils dé-

liés, satinés et de couleur perlée. L'instant de sa métamorphose arrivé, tout en lui change de forme ; ses pattes, ses yeux, sa peau l'abandonnent ; on apperçoit sous une pellicule assez fine un autre insecte d'une figure différente, des aîles, d'autres yeux, des antennes, et au bout de quelque tems l'insecte régénéré perce sa tapisserie, et brise avec ses deux tenailles les murs épais de sa prison, sort avec effort, développe ses aîles plissées, reste un moment en extase, et va goûter dans les airs les avantages de la liberté. Dans cet état de perfection, il s'accouple comme les *Demoiselles*; voyez ce mot. Il ne porte d'autre nom que celui de *Formicaleo* ou *Fourmilion*. Les femelles fécondées quelque tems après leur transformation, déposent leurs œufs un à un dans un terrein sablonneux ; le petit Formicaleo apporte en naissant l'adresse et l'instinct du chasseur, et fait un trou proportionné à sa taille.

Fossane. Ce quadrupède, connu dans l'Asie et dans l'Afrique, et qui n'a pas de poche odoriférante comme la Genette, est mal-à-propos nommé *Genette de Madagascar*. Son caractère est celui de la fouine ; il est facile à apprivoiser, mais toujours un peu féroce ; il préfère les fruits à la viande ; et se jette avec voracité principalement sur les bananes.

Fossiles. On donne ce nom aux substances tirées du sein de la terre. Les Fossiles naturels sont les terres, pierres, métaux, demi-métaux, sels, bitumes et soufres. On regarde comme Fossiles étrangers à la terre toutes les productions qui ont appartenu aux règnes végétal et animal, et même les ouvrages de l'art. Aussi

les parties d'animaux, les plantes, les coquillages, les bois et les dés pétrifiés sont autant de Fossiles accidentels, qui, engloutis dans le sein de la terre, ont changé de nature, sans presque rien perdre de leur forme : mieux la forme est conservée, plus le Fossile est curieux. Il a plus de prix, à raison de sa rareté. Une singularité bien frappante, c'est qu'on trouve en Europe des Fossiles marins, dont les analogues vivans ne se rencontrent que dans les mers des Indes et des contrées méridionales de l'Asie. Ces phénomènes sont encore sous le voile du mystère : la conjecture la plus apparente les attribue au désordre occasionné par le déluge universel. La vue des productions de la nature nous saisit d'admiration ; mais lorsqu'on réfléchit sur les causes et sur les moyens, l'imagination est enchaînée par la surprise et le respect.

Fou. Cet oiseau, avec un bec robuste et l'apparence de la force et de la légéreté, est le plus lâche, le plus stupide de tous les animaux. Il ne sait ni résister à la force, ni fuir devant le danger. Tout son instinct se réduit à planer au-dessus des flots de la mer, et à enlever le poisson qui se montre à la surface ; la Frégate son ennemie le poursuit pour lui faire rendre gorge, et vivre aux dépens de sa pêche. Souvent il vient en pleine mer sur les vergues du vaisseau. Il se laisse prendre, et même se pose sur la main. Son cri tient de ceux du Corbeau et de l'Oie. La famille de ces oiseaux est nombreuse. Le Fou d'Ecosse est connu sous le nom de *Fou de Bass* ou *Bassan*, parce qu'il habite cette isle. Le moins stupide est le *Fou*

blanc des Antilles. Leur chair est marécageuse et très-fétide.

Fouette-queue. C'est le nom d'un Lézard qui habite les climats chauds de l'Amérique, et particulièrement le Pérou. Il doit son nom à la facilité qu'il a d'agiter sa queue. Cette facilité lui est commune avec quelques autres Lézards tels que la Dragonne, auxquels quelques voyageurs et naturalistes ont aussi donné le nom de Fouette-queue.

Fougère. Plante qu'on distingue en mâle et femelle. Les feuilles de la Fougère mâle sont dentelées et parsemées en dessous de points couleur de rouille. On ignore si ces coques renferment les étamines ou les graines de la plante. Chacune de ces coques s'ouvre en travers par une espèce de ressort, et lance beaucoup de menues semences. Les feuilles de la Fougère femelle ne sont point dentelées. En coupant de biais la tige de la Fougère vers la racine, on y distingue la figure d'un Aigle double, tel que le représentent les armes de l'empire d'Allemagne. Les fruits de cette espèce de Fougère sont des vésicules placées sur les bords des petites feuilles; ces vessies contiennent une multitude de petites graines imperceptibles, qui s'échappent par la fissure de leur enveloppe. Il y a encore une Fougère aquatique; voyez *Osmonde*. La Fougère pullule beaucoup, et donne quelquefois du mal au laboureur, par ses racines traçantes, et dont chaque nœud produit un rejeton. L'urine et le fumier du Mouton détruisent la Fougère. Les cendres de Fougère mêlées avec des cailloux, ou le sel extrait des Fougères joint

au sable, entrent dans la fabrique du verre. C'est avec le sel extrait des Fougères, le borax, la chaux, etc. que les Chinois composent le vernis de leur porcelaine. En exposant à l'humidité le sel lexiviel de la Fougère femelle, la superficie tombe en huile par défaillance. On décante cette huile, on met le reste dans un vase de verre, qu'il faut laisser débouché pendant six mois. Le sel se précipite en grande quantité au fond de la liqueur. Sur la surface fluide et claire se forment des cristallisations qui présentent la figure de plusieurs Fougères; cette espèce de palingénésie paraît fort curieuse. La Fougère femelle est plus d'usage en médecine. On prétend qu'elle est nuisible aux femmes grosses. En Amérique, il y a une espèce de Fougère marbrée, dont le bois est employé pour les palissades.

Fouille-*merde*, ou *Pillulaire*. Ce Scarabé ne vole que la nuit; l'éclat du jour l'éblouit. Il vit dans les fientes; avec ses pattes de devant taillées en scie, il en forme des boules dans lesquelles il met ses œufs; il conserve avec un soin singulier cette boule, le berceau de sa famille, la transporte avec lui; si on la lui enlève, il vient la reprendre. Comme ces insectes contiennent en abondance de l'huile et un sel volatil, l'huile dans lesquelles on les fait infuser, est adoucissante, résolutive; elle appaise les douleurs des hémorroïdes. Le *Pillulaire de Pensylvanie* a cela de particulier, que lorsque la boule ainsi roulée est parvenue à la grosseur d'une noix, ils se mettent deux ou trois après pour la conduire à quelque trou de deux ou trois pieds de profondeur, où les œufs passent

l'hiver et éclosent au commencement du printems. C'est ainsi que ces insectes s'aident mutuellement.

Fouine. C'est un animal souple, agile, éveillé, jaloux de sa liberté. Sa physionomie est fine, son œil vif, ses membres souples, son corps flexible, le saut léger, les mouvemens prestes; ce qui lui donne de l'avantage pour prendre les rats, taupes, souris, mulots, et pour dénicher les oiseaux. Grand destructeur des Poules et des Pigeons, il grimpe le long des murailles crépies, et se glisse dans les poulaillers et les colombiers pour y chercher sa nourriture et celle de ses petits. Il habite les granges, les greniers, les trous de murailles et les vieux bâtimens. Quelquefois il fait son nid dans un trou d'arbre. En état d'engendrer à un an tout au plus, la Fouine au bout de 56 jours met bas trois, quatre et six petits; les petits, au bout d'un an, ont acquis toute leur croissance. Aussi ces animaux ne vivent-ils que huit ou dix ans. On les prend au piège, avec l'appât d'un œuf ou d'un poulet; le miel est fort de leur goût. Leur naturel sauvage ne s'apprivoise guère, encore moins lorsqu'ils ont été pris au piège. On est obligé de tenir à la chaîne ceux qu'on élève par curiosité; ils s'en échappent quelquefois. On remarque qu'ils mangent de tout, boivent fréquemment, dorment quelquefois deux jours de suite, et sont aussi deux ou trois jours sans dormir, et toujours en mouvement. Leurs excrémens ont l'odeur de musc. La chair de la Fouine est odorante et désagréable. Sa fourrure est mise au rang des pelleteries communes.

Foulimène. Voyez *Oiseau de feu.*

Fouling. Voyez *Squine.*

Foulon. Ce beau Scarabé est commun dans le Languedoc et dans plusieurs provinces de France. Ses étuis sont marqués de taches blanches qui, regardées à la loupe, paraissent formées de petites écailles rassemblées et implantées comme dans l'aîle du Papillon. Il est de la famille des Scarabés qui ont sept feuillets aux antennes très-longues, au moins dans les mâles.

Foulque. Cet oiseau, ainsi nommé à cause de sa couleur de suie, n'est bien que sur l'eau, préfère les étangs aux rivières, se tient presque tout le jour caché dans les joncs et les roseaux, n'en sort que le soir pour chercher sa nourriture, voit très-bien la nuit. Son vol est pesant et si pénible, que lorsqu'on l'inquiéte dans sa retraite, il s'enfonce dans la vase plutôt que de s'envoler. Il a encore plus de difficulté pour marcher. On le prend aisément à la main. Aussi ne met-il pied à terre pour passer d'un étang à un autre, que lorsque le trajet est court; autrement il prend son vol, qu'il porte fort haut. Les Foulques restent sur nos étangs la plus grande partie de l'année. Le défaut d'eau plus que le froid, les oblige à changer de lieu. La femelle fait son nid dans des endroits noyés, couverts de roseaux secs; elle en choisit une touffe sur laquelle elle en entasse d'autres. Ce tas élevé au-dessus de l'eau est garni dans son creux de petites herbes sèches, et de sommités de roseaux; ce qui forme un gros nid assez informe et qui se voit de loin. La femelle y pond 18 à 20 œufs d'un blanc sâle, gros comme ceux

de la poule; l'incubation dure 22 à 23 jours. Les petits, très-laids, très-mal faits, quittent leur nid aussitôt qu'ils sont éclos, nagent et plongent sous les yeux de leur mère. Quand ils ont acquis assez de force pour n'être plus conduits, on les voit à toutes les heures du jour jouer imprudemment à la surface des eaux, s'élever droit vis-à-vis l'un de l'autre, s'élancer hors de l'eau, retomber par petits bonds, et se laisser aisément approcher. Aussi en échappe-t-il au plus un dixième à la serre des oiseaux de proie, notamment des Buzards leurs cruels ennemis. La chasse au fusil n'est pas chose facile; l'oiseau regarde et fixe le chasseur; il plonge si prestement à la lumière de l'amorce que souvent il échappe au plomb meurtrier. En Lorraine, dans l'arrière-saison, on s'embarque sur nombre de nacelles, qui, rangées sur une seule ligne, ramènent les Foulques dans une anse. Ces oiseaux pressés par la crainte et la nécessité, s'envolent pour retourner à l'eau, et passent par-dessus la tête des chasseurs qui en abattent un grand nombre. La petite flotte retourne dans le même ordre vers l'autre extrémité de l'étang, où les Foulques se sont portées, et le feu recommence; ce n'est que la nuit suivante que ces oiseaux paresseux quittent des lieux aussi funestes. La grande Foulque se nomme *Macroule*; on lui a donné aussi improprement le nom de *Diable de mer*. La *grande Foulque de Madagascar* se distingue par sa crête.

FOURMILIER, *Mangeur de Fourmis*, *Renard Américain*, *Myrmécophage*. Cet animal dont on connaît trois espèces, est habitant de l'Amé-

rique méridionale, du Brésil et de la Guiane. La première, connue aussi sous le nom de *Tamanoir*, est la plus grande. Sa queue, si longue et si velue, lui sert à se mettre à l'abri des injures de l'air. Elle traîne à terre quand l'animal marche tranquillement; dans sa fureur, il l'agite en tout sens avec rapidité. Il est difficile de lui arracher un bâton qu'il saisit entre ses pieds, propres à grimper plutôt qu'à marcher, ce qui lui est commun avec le *Tamandua*, seconde espèce de Fourmilier. Celui-ci n'a pas une aussi belle queue et un aussi long poil. Il dort la tête cachée sous son col et sous ses premières jambes. Le *Tamandua miri du Brésil*, troisième espèce, a le poil soyeux. La nature n'a mis de différence entre ces espèces que dans les proportions extérieures; du reste, même caractère, mêmes habitudes, mêmes inclinations, une démarche lente et embarrassée, un naturel flexible et qui s'apprivoise aisément, la vie dure, une odeur forte de Fourmi. Le Fourmilier supporte long-tems la faim et la fatigue, dort le jour, marche la nuit, passe les rivières à la nage, la queue repliée sur le dos; hors d'état de mordre, il se défend avec ses griffes contre les chiens, qui, par cette raison, refusent de le chasser, déchire les Jaguars, Couguars, etc. qui l'attaquent, fait de profondes blessures aux hommes qui en approchent de trop près. La femelle ne fait qu'un petit dans des trous d'arbres près de terre. S'il boit, il sort de l'eau par ses narines; si on le touche avec un bâton, il s'accroupit comme un Ours. A l'exemple de quelques Singes, il se suspend par sa queue à des branches d'arbres et se balance, insinue sa langue dans les

creux d'arbres ; et fait sa proie des insectes et poux de bois qu'il y trouve. Il mange des mies de pain, de la viande hachée ; les Fourmis sont pour lui le mets le plus friand et sa nourriture ordinaire. Tantôt, en furieux, il détruit avec ses ongles de devant et culbute les fourmilières, jette l'allarme dans la petite république, fait main-basse sur les habitans qu'il peut saisir : les autres encore tout effrayés de l'écroulement ont à peine la force de se dérober à leur ennemi. Tantôt, en chasseur habile, il se met à l'affût aux environs des fourmilières ; le museau couché sur le bord du sentier le plus battu par les Fourmis, fait une barrière avec sa langue ; les Fourmis, arrêtées dans leur passage, se donnent mutuellement avis de l'obstacle ; on vient en troupes examiner les lieux, on monte sur la digue, on en parcourt toutes les dimensions, et les frayeurs sont déjà calmées, lorsque le Fourmilier retire sa langue chargée de Fourmis, et les engloutit sans qu'il en échappe une seule ; petit jeu qu'il recommence jusqu'à ce qu'il ait satisfait son appétit. Les sauvages mangent la chaire fétide du Fourmilier.

Fourmilier, oiseau. Le genre volatil a ses fourmiliers comme celui des quadrupèdes. Ces oiseaux de la Guiane se tiennent dans les bois épais, jamais dans les lieux découverts et voisins des habitations. Leurs aîles et leur queue sont si courtes, qu'ils ne peuvent voler en plein air. Ils ne s'en servent que pour courir et sauter légérement sur quelques branches peu élevées. Leurs nids, construits assez grossièrement avec des herbes sèches, sont suspendus, par les deux côtés, sur des arbrisseaux, à 2 ou 3 pieds au-dessus

de la terre, la femelle y pond trois ou quatre œufs presque ronds. Le Fourmilier est vif, toujours en mouvement, grand mangeur de Fourmis; ce qui lui rend la chair d'un goût huileux, désagréable, et d'une odeur infecte lorsqu'on les ouvre. Parmi les espèces nombreuses de cette famille, on distingue le *Roi des Fourmiliers*, presque toujours seul parmi les autres; le *Béfroi*, dont le cri, qui s'entend d'une demi lieue, ressemble au son d'une grosse cloche qui sonne l'alarme; le *Carillonneur*, dont le chant ressemble au son de trois cloches d'un ton différent; et l'*Arada*, appelé le Musicien de Cayenne. Voyez *Arada*.

Fourmeirou. Cet oiseau de Provence, qui se rapproche assez du Rossignol de muraille, paraît solitaire, ne fréquente que les masures et les décombres, se pose dans le tems des froids au-dessus des tuyaux de cheminées, comme pour se réchauffer. Le Fourmeirou, dit M. Guys, se place à l'ouverture d'une fourmilière, de façon qu'il la bouche entièrement avec son corps et que les Fourmis pressées de sortir s'embarrassent dans ses plumes. Alors il prend l'essor, va déposer en se secouant sur un terrein uni, toute la provision dont il est chargé, et mange à son aise tout le gibier de sa chasse. Cet oiseau est lui-même bon à manger.

Fourmis. La forme extérieure de cet insecte est singulière et curieuse à l'inspection du microscope. C'est avec raison qu'il est cité comme un modèle d'activité. Une fourmilière est une petite république bien disciplinée. La paix, l'union, la bonne intelligence, les secours mutuels méritent l'attention de l'observateur. Les

mâles et les femelles aîlés jouissent des plaisirs d'une vie vagabonde, tandis que l'espèce des mulets, sans aîles et sans sexe, travaillent avec acharnement. Suivez des yeux une colonie qui commence à s'établir, toujours dans un terrein ferme, au pied d'un mur ou d'un arbre à l'exposition du soleil; vous appercevrez une et quelquefois plusieurs cavités en forme de voûte cintrée, qui conduisent dans un souterrain qu'elles se forment en enlevant la terre à l'aide de leur mâchoire; une grande police dans leurs petits travaux empêche le désordre et la confusion. Chacune a son emploi : tandis que l'une va jeter au dehors la molécule de terre qu'elle vient de détacher, l'autre rentre pour travailler. Toutes occupées à se former une retraite à un pied et plus de profondeur, elles ne pensent à manger que lorsqu'il ne leur reste plus rien à faire. C'est dans cet antre caverneux, soutenu par les racines des arbres et des plantes, que les Fourmis se réunissent, vivent en société, se mettent à l'abri des orages de l'été, des glaces de l'hiver, qu'elles prennent soin des œufs dont le dépôt leur est confié. Les Fourmis des bois sont plus grosses que celles de nos jardins; elles sont aussi plus redoutables. Armées d'un petit aiguillon caché dans la partie postérieure du ventre, elles blessent celui qui les irrite. Leur piqûre occasionne une démangeaison chaude et douloureuse à cause de l'humeur âcre qu'elles insinuent dans la plaie. Elles sont carnacières. Les grenouilles, lézards, oiseaux qu'on leur jette, sont disséqués avec la plus grande propreté et la plus grande délicatesse. La conservation de l'espèce est, dans

les êtres animés de la nature, le soin le plus important. Voyez avec quel intérêt et quelle précaution ces Fourmis, au commencement du printems, se chargent entre les deux mâchoires des vers nouvellement éclos, pour les exposer aux premiers rayons du soleil bienfaisant : les tems plus doux sont arrivés, et voilà les Fourmis en campagne. Nouveaux soins, nouveaux travaux, grand mouvement, grandes provisions de vivres ; grains, fruits, insectes morts, charogne, tout est de bonne prise. Une Fourmi qui en rencontre une autre, lui fait une petite accollade digne d'attention. La Fourmi trop chargée de butin, est aidée par la Fourmi, sa compagne ; celle-ci fait la découverte d'une bonne capture, elle en informe une autre, et bientôt une légion de Fourmis vient s'emparer de la nouvelle conquête. Point de combat général avec les habitans de la fourmilière voisine, quelquefois de légères escarmouches singulières décidées en peu de tems par la raison du plus fort. Tous ces vivres ramassés avec tant de vivacité pendant le jour, sont consommés sur-le-champ. Le caveau souterrain est la salle du festin. Chacune vient y prendre son repas. Tout est commun dans la petite république, les vers sont nourris à ses frais. Trop faibles et hors d'état d'aller à la piccorée, c'est pour eux principalement qu'on s'empresse, qu'on va, qu'on vient, qu'on apporte, qu'on amasse. Bientôt ils se changent en nymphes. Dans cet état, ils ne prennent pas de nourriture ; alors mille soins nouveaux. Toutes les précautions humaines n'ont pu jusqu'à présent suppléer au degré de chaleur et aux petites

attentions que les Fourmis apportent pour favoriser l'instant de la dernière métamorphose : l'insecte qui renaît déchire son voile blanc et transparent : c'est la Fourmi; sans aîle si elle n'a point de sexe, aîlée si elle est mâle ou femelle, toujours reconnaissable par la petite écaille relevée placée sur le filet qui joint le corps et le corcelet. C'est en l'air que se fait l'accouplement des Fourmis : les mâles, beaucoup plus petits ; approchent peu de l'habitation générale ; les femelles, plus grosses, vont y déposer leurs œufs ; c'est à quoi se borne tout leur travail. Elles périssent l'hiver. On n'est pas encore bien instruit du sort des mâles. Sont-ils victimes des rigueurs de l'hiver, ou livrés à la fureur des Fourmis ouvrières ? Celles-ci passent l'hiver dans un engourdissement, comme d'autres insectes, jusqu'à ce que le printems leur rende toute leur activité. Ainsi point de magasin pour l'hiver, point de consommation. Ce qu'on vend dans les marchés pour des œufs de Fourmis, sont des vers nouvellement éclos, dont les Faisandeaux, les Rossignols et les Perdrix sont très-friands. Les principaux ennemis des Fourmis sont le Formicaleo, les Pies, et d'autres oiseaux et animaux. Le goût qu'ont les Fourmis pour la liqueur mielleuse que rendent les Pucerons, a fait soupçonner qu'il y avait entre ces deux espèces de la fraternité ; c'est ce qui les attire sur les arbres, auxquels, dit-on, ils font beaucoup de tort. Ce reproche, peu fondé sans doute, a fait tenter sans succès plusieurs moyens de les détruire. Celui qui réussit le mieux est de renverser les fourmilières en hiver ou dans un tems de pluie. Le plus grand dommage dont on puisse les ac-

cuser, est d'altérer et sécher les herbes et les plantes qui doivent servir de fourrages aux bestiaux. En Suisse, on les emploie à la destruction des Chenilles. On accroche sur l'arbre un sachet remplis de Fourmis qui, venant à s'échapper par une ouverture ménagée à dessein, parcourent l'arbre, sans pouvoir descendre jusqu'à terre, par la précaution qu'on a prise d'enduire le pied du tronc de glaise délayée ou de poix molle; alors, forcées par la faim, elles se jettent sur les Chenilles et les dévorent. On prétend que l'usage des Fourmis donne du ressort aux voies urinaires et aux organes de la génération. La couleur rouge qu'elles donnent au papier bleu sur lequel on les écrase, prouve qu'elles contiennent un acide.

Fourmis noires des Antilles, appelées *Chiens*. Leur piqûre est douloureuse et sans danger. Leur grand nombre est très-incommode. Elles infectent les provisions de bouche, rongent la racine des arbres qui perdent leurs feuilles et deviennent noires. Les Mexiquains sont souvent obligés de déserter la table et le lit; ils achètent le sommeil en faisant suspendre leurs lits à des arbres ou au-dessus des étangs.

Fourmis blanches des Indes orientales, de Guinée, de Maduré et de la Côte d'or. Ces Fourmis, commandées par trente ou quarante généraux d'armées, distingués par leur grosseur, viennent en ordre de bataille dans les habitations, s'emparent des vivres qu'on n'a pas mis à l'abri de leur voracité, et s'en retournent dans le même ordre. Voici à ce sujet un fait assez singulier. Plusieurs millions de ces Fourmis venaient attaquer un château du cap de Bonne-Espérance:

rance : l'avant-garde était déjà dans la chapelle. Des nègres, éveillés par le bruit de cette milice tumultueuse, firent plusieurs traînées de poudre sur le passage de l'armée, y mirent le feu, en firent sauter un grand nombre; l'arrière-garde avertie du danger retourna dans son camp. On trouve de ces fourmilières au milieu des champs, bien mastiquées, élevées à la hauteur d'un homme. Ces Fourmis, nommées *Carreyan* dans l'Inde, font aussi la guerre aux Rats, et même au Chèvres et aux Moutons, qu'elles dévorent dans une seule nuit jusqu'aux os.

Fourmis de visite. Fort connues à Surinam par leur utilité. Leur présence est aussi desirée, que celle des Fourmis de Guinée est redoutée. On les reçoit avec empressement. On ouvre toutes les portes et armoires. On déplace tous les meubles, afin que les Rats et les insectes n'échappent pas à leur recherche; elles mettent en pièces les bas et souliers de celui qui les irrite. Elles habitent dans la terre à huit pieds de profondeur. En une seule nuit, elles enlèvent les feuilles de plusieurs arbres, qu'elles portent à leurs petits. Arrêtées par un courant d'eau, ou quelqu'autre obstacle, elles se tiennent les unes à la file des autres, dont une sert de base inébranlable; ce cordon, abandonné au vent, est porté bientôt de l'autre côté, où la première à la tête se fixe fortement; et voilà un pont tout formé, sur lequel passe une armée nombreuse de Fourmis.

Fourmis mineuses des Indes orientales et de l'Amérique. Elles fuient la lumière et les rayons du soleil qui leur sont nuisibles : aussi se pratiquent-elles un chemin couvert avec la même

adresse et le même ordre que les Mineurs. Partagées en deux files, la première en rang de chaque file travaille à la galerie successivement; l'une dépose la terre dont elle est chargée, l'autre dégorge une matière visqueuse, elles pétrissent ensuite ce nouveau ciment, vont chercher de nouveaux matériaux, et sont succédées par d'autres qui font la même manœuvre. La compagnie des Indes a éprouvé dans ses magasins le plus grand dégât de la part de ces Fourmis, qui, après s'être fait un chemin à travers un amas de cloux de Girofle, ont percé le plancher et se sont fait jour par la même opération à travers des étoffes précieuses. Les habitans mettent leurs meubles sur des piédestaux gaudronnés. C'est cette espèce de Fourmis qu'on nomme *Vag vague* au Sénégal.

Fourmis volantes de Cayenne, dont les Nègres et les Créoles mangent le derrière, sans doute à cause des œufs qui y sont renfermés.

Fourmis qui donnent la résine laque. Ce sont des Fourmis volantes des Indes orientales. Elles se logent sur les arbres dont les habitans ont grand soin de picoter les branches, pour servir de points d'appuis à leur petit édifice. A l'exemple des Abeilles, elles se forment des gâteaux de cire qu'elles vont recueillir sur les fleurs. Ces gâteaux sont composés d'alvéoles très-fins et de la même forme que ceux des ruches; dans ces alvéoles, elles y déposent de petits corps d'un rouge plus ou moins foncé qu'on présume être des embryons de Fourmis. Pressés entre les doigts, ils se réduisent en poussière d'une belle couleur. Mis dans l'eau, ils se dilatent, donnent une belle teinture, et prennent la forme de la

Cochenille. La laque que nous devons à ces petites fabriquantes, n'est autre chose que leur cire colorée par les substances contenues dans les cellules : les Indiens en font des bracelets appelés *Manilles*. La laque des Fourmis du Pégu est la plus estimée dans le commerce : fondue, lavée, jetée sur un marbre froid, c'est la laque en lames employée dans la belle teinture d'écarlate du Levant, et à teindre les peaux de Chèvres connues sous le nom de *Maroquin*. La laque en grain est la partie grossière après qu'on en a tiré la teinture ; elle entre dans la composition de certains vernis ; on en fabrique la cire à cacheter rouge en y mêlant du vermillon ; noire, à l'aide du noir de fumée ; et avanturine avec le secours de l'orpiment. La laque des Fourmis de Madagascar, moins colorée, est aussi moins précieuse et moins connue ; c'est une colle, un mastic dont les habitans font usage. Les laques si estimées qui viennent du Japon, sont recouvertes d'un vernis. L'ancienne laque est la plus précieuse, parce que ce vernis a une dureté comparable à celle du métal. La laque nouvelle est bien plus tendre, plus facile à s'écorcher, soit que les Japonnais aient perdu leur secret, soit qu'ils se soient négligés, comme il arrive trop souvent dans les manufactures. Les morceaux d'ancienne laque sont très-rares.

Fouteau. Espèce de Hêtre. Voyez *Hêtre*.

Fraisier. Plante des bois et des jardins fort connue par le parfum délicieux de ses fruits rouges et blancs. Le suc de ses feuilles, et surtout de ses racines, coloré en rouge le papier bleu. L'usage de la décoction des racines de Fraisier et d'Oseille donne la même couleur aux

excrémens; ce qui jette l'alarme dans l'esprit des gens peu instruits, qui se croient attaqués d'un flux de sang. Les Fraises sont rafraîchissantes, celles des bois plus salutaires, celles des jardins plus agréables : l'excès de cette nourriture cause une espèce d'ivresse; mêlée avec du vin, du lait ou de la crême, les Fraises sont indigestes et attaquent le genre nerveux. Elles sont plus saines avec de l'eau pure et du sucre. On ne doit en manger qu'après les avoir bien lavées. Les serpens et crapauds aiment à se retirer sous les Fraisiers. La liqueur faite avec le suc des Fraises, le suc de Limons et de l'eau, c'est ce qu'on appelle dans les cafés *Bavaroise à la grecque*, ou plutôt *Limonade*. L'eau distillée des Fraises est un cosmétique d'usage à la toilette des dames, pour effacer les taches de la peau du visage. On tire du suc des fraises un esprit ardent, par la fermentation bien ménagée. La récolte abondante et hâtive des Fraises dépend de la bonne culture, de l'exposition favorable du sol, de l'abri qu'on leur donne, de la terre neuve, légère et arrosée à propos, des soins apportés, soit pour les sarcler, soit pour couper les tiges anciennes, soit pour détruire les gros vers des Taons qui rongent le collet de la racine. On cultive dans les serres chaudes le *Fraisier du Chili*, dont le fruit, quelquefois gros comme un œuf, n'est pas d'un goût aussi savoureux que nos Fraises de bois. Il demande l'exposition du soleil levant et de fréquens arrosemens. On vient de découvrir en Moscovie, près de Woranuz, une nombreuse famille de Gochenilles qui s'attachent à la racine du Fraisier.

Fraisier en arbre. Voyez *Arbousier*.

Framboisier. Ce petit arbrisseau croît de drageons enracinés. Le labour et l'amputation des branches qui depuis long-tems produisent du fruit, lui donnent plus de vigueur. Son fruit rouge ou blanc est très-agréable à manger. Dans les gelées, sirops, compotes, ratafias, dragées, conserves, vinaigre, confitures de Groseilles, par-tout il communique son parfum délicat et savoureux. L'eau, le vin de Framboise sont des rafraîchissemens, des cordiaux très-agréables; on en retire, par la distillation, un esprit très-ardent. Les Framboises ne se gardent pas long-tems sans se moisir, sans fermenter et sans être gâtées et mangées par des vermisseaux. Les bosquets du printems sont décorés par les belles fleurs des Framboisiers de Pensilvanie et du Canada.

Francolin, *Attagas, Coq de marais*. Oiseau fort connu en Italie, où les Princes ont seuls le droit d'y chasser. Les Francolins qui habitent les montagnes des Alpes et des Pyrénées, ne sont pas tout blancs comme ceux des montagnes de Savoie. Ces oiseaux se nourrissent de graines et de vers. Ceux qui fréquentent les parages sablonneux de la mer ne sont pas farouches; leur nid est pratiqué dans la terre. Ils y pondent autant d'œufs que la Perdrix. Ces œufs sont pointillés de rouge-brun. La couvée suit la mer pendant tout l'été. L'hiver suivant les petits vivent en troupes, au nombre de quarante ou cinquante, et sont des plus sauvages. Lorsque ces oiseaux sont jeunes, ils sont sujets aux vers; on les voit quelquefois voltiger avec des vers suspendus à l'anus. La chair du Francolin est d'un goût si délicat, qu'on nomme à Rome cet

oiseau un *mets de Cardinal.* Mais elle se corrompt facilement ; aussi les chasseurs les vident à l'instant qu'ils les tuent et remplissent leur corps de bruyères vertes.

FRANGE. Nom que Bohadsch donne à la troisième espèce de Lièvre marin de Rondelet. Ce zoophyte habite, comme la Lerne, le fond de la mer, et est jeté sur les côtes par le mouvement des flots ; comme elle, il paraît être hermaphrodite ; mais il en diffère par sa forme et par son organisation ; il n'a point de charpente osseuse ; il n'a point double ventricule ; armé de dents, les Fucus lui servent de nourriture. Hors de l'eau, il ne répand point l'odeur infecte, et nauséabonde de la Lerne, et sa dissection n'opère point d'effets malfaisans. On assure même qu'on peut en manger sans danger : mais sa chair fibreuse doit être de difficile digestion. On peut voir la figure exacte et la description anatomique qu'en donne Bohadsch à la suite de celles de la Lerne. Quoi qu'en dise cet auteur, on serait tenté de croire que la Frange, si on la considère du côté de la forme extérieure, est une espèce de Lerne ; au surplus, une étude plus suivie de ces animaux, apprendra s'ils sont de genres différents.

FRANGIPANIER. Arbre de l'Amérique dont on distingue trois espèces : le Frangipanier ordinaire à fleurs jaunes d'abord et rouge ensuite ; le Frangipanier musqué à fleurs rouges plus foncées vers les bords, et le Frangipanier blanc à fleurs blanches, liséré d'un filet couleur de rose. La moindre blessure faite au bois de cet arbre, donne lieu à l'extravasion d'un lait abondant et détersif. On en cultive dans les serres chaudes.

On prétend que ses fleurs odorantes entrent dans la composition des tourtes de Frangipanes.

FRAXINELLE. Voyez *Dictame blanc*.

FRAYONNE. Voyez *Freux*.

FRÉGATE. Oiseau des isles de l'Amérique, ainsi nommé à cause de la vîtesse de son vol. Il s'élève à perte de vue. L'envergeure de ses aîles présente une large surface, qui sert à le soutenir dans l'air. Cette envergeure, de douze à quatorze pieds, l'empêche de prendre aisément son vol lorsqu'il est posé. Il perche toujours sur des arbres ou des lieux élevés, s'éloigne quelquefois à trois cens lieues en mer, fait la chasse aux poissons volans poursuivis par les Dorades, fait rendre gorge aux fous et autres oiseaux aquatiques qui, comme lui, vivent de rapines. Le mâle de la Frégate porte une roupie de Dindons. La femelle se retire dans les lieux solitaires et voisins de la mer, fait son nid sur des arbres lorsqu'elle en trouve, ou à terre, y dépose un ou deux œufs, d'un blanc teint de couleur de chair, avec de petits points d'un rouge cramoisi, les couve avec assiduité, et se laisse plutôt assommer que de les quitter. C'est alors qu'on en tue une grande quantité. On a aussi donné aux Frégates le nom de *Guerriers*, à cause de leurs hostilités; elles sont si hardies, qu'elles viennent presqu'arracher le poisson de la main du pêcheur. La chair des Frégates est nourrissante et a le goût de la Poule d'eau; sa graisse est estimée pour les paralysies et les gouttes froides. Dans une des isles de la Guadeloupe, on allait à la chasse de ces oiseaux avec de longs bâtons qui atteignaient jusqu'à leurs nids; le coup qu'elles recevaient, les faisait

tomber à moitié étourdies : on a remarqué que la frayeur faisait rejetter à celles qui prenaient l'essor, deux ou trois poissons gros comme des Harengs à moitié digérés.

Frégate. Cet insecte de mer se soutient sur l'eau à l'aide d'une petite voile couleur de pourpre. On prétend qu'il cause à la main des irritations douloureuses quand on y touche. Peut-être est-ce le même animal que la *Galère ;* voyez ce mot.

Frêlons. Ces insectes, au premier aspect, paraissent effrayans, à en juger par leur grosseur et leur forme. On les prendrait pour des Guêpes redoutables. Ils en diffèrent cependant essentiellement d'abord par leurs antennes qui sont en massue ; 2°. ils sont dépourvus d'aiguillon, au moins les mâles. Celui des femelles renfermé dans un fourreau couché le long de leur ventre à l'extrêmité du corps, n'est destiné qu'à leur servir d'instrument pour déposer leurs œufs. Il n'est point assez fort pour faire aucun mal. Il y en a plusieurs variétés, j'ai vu un mâle tout noir accouplé avec une femelle à ventre jaune. Il fut extrêmement difficile de les séparer ; quelqu'effort que fissent ces insectes eux-mêmes pour se quitter.

Frêne. Arbre dont on distingue deux espèces, le grand qui n'a point de nœuds, le petit plus dur, plus raboteux, et dont le bois est moins blanc. Il vient très-bien dans une terre légère, peu profonde, dans les lieux frais et humides, au bord des rivières et vers les prés ; il ferait l'ornement des jardins, s'il n'était pas la retraite chérie des mouches Cantharides qui, outre qu'elles infectent l'air, dépouillent l'arbre de sa

verdure dans la plus belle saison de l'année. On a vu de ces arbres en Angleterre qui avaient cent trente-deux pieds de hauteur. On fait des haies avec le Frêne noir. Les végétaux qui croissent à l'ombre du Frêne, sont endommagés par les eaux qui en dégoutent. Il n'est pas vrai que les serpens fuient son ombre et son voisinage. Les Bœufs et bêtes-à-laine aiment beaucoup ses feuilles; on leur en fait provision pour l'hiver, en les faisant sécher à l'ombre. Le bois de Frêne blanc, tendre et flexible, est facile à travailler. Il devient plus dur avec le tems; les charrons et armuriers, les tourneurs, les ébénistes en font usage: c'est aussi cet arbre qui nous fournit les cerceaux de cuves, tonneaux, etc. La décoction ou infusion de son écorce noircit, comme la Noix de galle, la dissolution de vitriol. On fait encore usage en médecine des cendres de l'écorce en forme de cautère. La manne, si connue en pharmacie, est tirée d'un Frêne d'Italie nommé *Orne*. Voyez *Manne*.

FRESAIE. Oiseau de nuit du genre des Chouettes; on le nomme encore *Hibou d'Eglise*, ou *de clocher*. Le cri épouvantable qu'il jette en volant, lui a fait donner le nom d'*Effraie, oiseau sorcier, oiseau de mauvais augure*. Il fait sa retraite ordinaire dans le creux des arbres, dans les trous inaccessibles des rochers et des tours, dans les clochers d'églises. Son œil, dont la structure est rare et singulière, est toujours fixe et immobile. Il dort le jour la tête enfoncée dans son col et le bec caché dans sa plume, ronfle avec autant de bruit qu'un homme, s'éveille la nuit pour vivre de rapine, flotte, pour ainsi dire, au gré des airs;

son vol ne se fait presque pas entendre. Il fait la guerre sur les arbres aux oiseaux endormis, et dans les greniers aux Rats et aux Souris, qu'il attrape avec autant d'adresse qu'un Chat, tue aux lacets les Grives, les Bécasses, s'en rassasie sur le lieu, en rejette les peaux, les os, les plumes, détruit dans les églises les rats et les souris, boit l'huile des lampes. Les sifflemens, les sons aigres, les cris lugubres qu'il fait entendre jettent l'effroi parmi les habitans de la campagne, qui le regardent comme le messager de la mort. *Ché, chei* sont le cri de l'appel pour les freaies voisins. Les sons perçans et aigres, *cre grei*, indiquent sa chasse et sa liberté. La Fresaie pond sept œufs blanchâtres sur la pierre nue, sans prendre la peine de faire de nid. Les petits sont blancs les premiers jours; au bout de trois semaines, ils sont gros et bons à manger.

Freux, *frayonne*, *grolle*, ou *graie*. Espèce de Corneille sauvage fort commune en Angleterre; elle fait son nid dans les bois. C'est avec son long bec qu'elle tire de terre les grains et les vers dont elle fait sa nourriture. Aussi la base de son bec est-elle déplumée et couverte d'une peau blanche farineuse et quelquefois galeuse. Elle ne vit ni de chair ni de voirie comme les autres espèces de Corneilles. Ces oiseaux volent par troupes si nombreuses que l'air en est quelquefois obscurci. Leur tête est à prix en plusieurs pays d'Allemagne. Ils sont plus heureux en Angleterre et mieux reçus, sous prétexte qu'ils purgent la terre de vers et larves d'insectes. Ils changent de demeure deux fois l'année, s'approchent des lieux habi-

tés pour faire leurs nids. Ils préfèrent les grands arbres qui bordent les cimetières. Un seul arbre porte quelquefois jusqu'à dix ou douze nids : et lorsqu'un couple apparié travaille à faire son nid, il faut que l'un des deux reste, tandis que l'autre va chercher les matériaux ; autrement le nid serait pillé par les Freux voisins. La ponte se fait au mois de mars ; le mâle et la femelle couvent tour à tour. Le Freux est regardé comme oiseau de passage. En France, sa présence annonce l'hiver. On prétend que les jeunes sont bons à manger. Voyez au mot *Corneille* la manière de les prendre. On dit que dans le tems de la ponte, si on s'avance sous les arbres où ils sont établis, on est bientôt inondé de leur fiente. Ces oiseaux sont criards, se jettent par troupes dans les terres nouvellement ensemencées, et y causent tant de dégâts, que les laboureurs sont forcés de mettre des épouvantails de toute espèce, de jeter des pierres dans leurs nids et de les chasser avec le bruit de chaudrons et autres instrumens de cette nature.

FRIGANE. Cet insecte, nommé par quelques Naturalistes *Mouche papillonnacée*, vient, comme la Perle, d'un ver aquatique qui s'habille de morceaux de bois, de paille, de plantes, de coquillages. Son fourreau le met à l'abri des insectes aquatiques voraces. Voyez *Teignes aquatiques*. Il prend, pour subir sa métamorphose, les mêmes précautions que la Demoiselle. Sa larve a quelque chose de commun, pour la forme, avec l'Ephémère. La *Mouche en deuil* est une des plus remarquables de l'espèce des Friganes. Les Truites sont fort avides

de ces vers; aussi, dans certains pays, s'en sert-on d'appât pour la pêche, après les avoir dépouillés de leur habit.

FRIQUET. Cet oiseau ainsi nommé, parce qu'il ne cesse de se remuer, de se tourner, de frétiller, de hausser et baisser la queue, ce qu'il fait d'assez bonne grace, porte en Italie le nom de *Moineau fou.* Moins pétulant, moins familier, moins gourmand que le moineau, il se tient à la campagne, éloigné de nos habitations, fréquente les bords des chemins, accompagne quelquefois les voyageurs, les suit sans crainte, vole en tournant, et toujours assez bas, ne se perche jamais sur les grands arbres, se pose sur les arbustes, les plantes basses, fait son nid dans des crevasses, dans des trous à peu de distance de terre, où il pond une seule fois par an quatre ou cinq œufs. Les Friquets se rassemblent en grande troupe dès la fin de l'été, et demeurent ensemble pendant tout l'hiver. Il est aisé dans cette saison d'en prendre un grand nombre sur les buissons où ils gîtent. Cet oiseau vit de fruits, d'insectes, de graines sauvages, et sur-tout de graines de chardons. Il fuit le séjour et la rencontre du moineau franc plus fort et plus méchant que lui. Quoique moins docile, on peut l'élever en cage, et y vit cinq ou six ans.

FROMAGER. C'est un arbre des Antilles et des Indes, ainsi nommé à cause de la forme et de la fragilité de son bois; ses racines lui servent d'arc-boutans à huit pieds de hauteur : il vient de bouture, croît promptement, est flexible et donne beaucoup d'ombre. Ses épines mettent sa délicatesse à l'abri des insultes et

de l'étourderie. Les habitans font servir ses épines au même usage que les clous; les canots qu'ils font avec le bois de Fromager, sont de peu de durée. Il faut les renouveller souvent. Ses fleurs rouges ou blanches sont suivies de petits fruits en tuyaux qui contiennent une espèce de laine ou coton fin, soyeux et luisant; ce qui lui a fait donner le nom de *Gossampin*. Trop courte pour être filée, les Indiens en font des lits et des coussins fort mollets et d'une chaleur très-douce; mais elle prend feu comme l'amadou et se consume avant qu'on puisse l'éteindre; ce qui exige de grandes attentions. Peut-être entrerait-elle avec succès dans la fabrique des chapeaux.

FROMENT. Voyez *Blé épeautre*.

FRONDIPORE. On donne ce nom aux Madrépores dont les rameaux sont disposés en feuilles.

FRUITS *pétrifiés*. Voyez *Carpolites*.

FRUTEX *terribilis*. Voyez *Alypum*.

FUCUS. Voyez *Varec*.

FUMETERRE. Plante amère et savonneuse, dont le suc contient un acide qui teint en rouge le papier bleu. Les petits cristaux octaèdres formés et déposés dans un vase où l'on a mis le suc de cette plante, pétillent au feu. L'on en fait usage pour rendre le sang plus fluide.

FURET. Cet animal originaire des pays chauds, est délié, souple et grand chasseur de Lapins. Son œil est vif, son naturel colère, et cependant facile à apprivoiser et docile; il sent mauvais, sur-tout lorsqu'on l'irrite. Les Furets engendrent dès la première année, et produisent toute leur vie. La femelle, plus petite que le mâle, mais très-ardente et très-vive, périrait

lorsqu'elle est en chaleur, si elle ne trouvait à se satisfaire. Elle fait deux portées par an et quelquefois trois, lorsqu'à la première elle a dévoré ses petits. Jamais elle ne s'accouple avec le Putois qui lui ressemble. Elle met bas au bout de quarante jours cinq, six et jusqu'à neuf petits. On élève en France les petits dans des cages ou tonneaux garnis d'étoupes : du pain, du lait et du son, voilà leur nourriture. Ils dorment beaucoup par habitude. L'homme toujours industrieux pour faire tourner à son profit l'instinct et l'industrie des animaux, tire avantage du naturel carnassier du Furet. On le mène à la chasse; on le lâche dans un trou de Lapin dont on couvre l'entrée avec un filet, le Lapin harcelé, cherche à s'échapper, et vient se prendre. Si le Furet n'était pas muselé, il sucerait le sang du Lapin jusqu'à le faire mourir, puis il s'endormirait dans un terrier, ensorte que le Furet et le Lapin seraient perdus pour le chasseur, sur-tout lorsque le terrier a plusieurs issues; et alors c'est sans succès qu'on enfonce le terrier. Cette antipathie contre les Lapins est tellement naturelle aux Furets, que cet animal, dans sa plus grande jeunesse, s'éveille à la présence d'un Lapin vivant ou mort, et se jette dessus avec fureur.

Furia *infernalis*. Les Naturalistes du Nord ont donné ce nom à un ver qui paraît tous les ans sur les frontières de la Laponie, plus fréquemment en Finlande, sur-tout dans les lieux marécageux, vers l'automne; il s'élance d'en haut sur les parties découvertes du corps des hommes et sur les animaux, s'insinue rapidement dans les chairs, cause les plus cuisantes douleurs et

quelquefois la mort. On dit que le fromage récent en est l'antidote. Appliqué sur la partie affectée il attire l'animal qui se dégage pour venir le manger. On conseille aussi une lotion avec du lait. Mieux serait peut-être d'amputer ou de brûler. Le célèbre Linnée lui-même en a été attaqué et a beaucoup souffert. On ignore encore comment ce ver est élevé en l'air et peut s'y soutenir.

Fusain. Arbrisseau qui croît naturellement dans les haies. La forme de son fruit lui a fait donner le nom de *Bonnet de Prêtre*. Son bois jaune, dur et facile à fendre, sert à faire des fuseaux et des lardoires. Ce même bois mis dans un petit canon de fer bien bouché et exposé au feu, donne un charbon tendre qui sert aux dessinateurs de crayon noir pour les esquisses. La poudre des capsules du Fusain détruit les Poux. Les insectes ne reposent point sur cet arbrisseau, dont les feuilles et les fruits purgatifs sont nuisibles et déplaisent au bétail. Le Fusain qui croît en Hongrie donne des fleurs rouges. La Virginie en fournit deux espèces, l'une, toujours verte, et l'autre qui se renouvelle tous les ans. On les nomme grand Fusain, à cause de leurs larges feuilles.

Fuseau. Espèce de Buccin distingué parmi les coquilles univalves. Le plus rare est celui qui a des dents.

Fustet. Voyez *Bois de Fustet*.

GAL

GAINIER, *Arbre de Judée.* Cet arbre croît très-bien dans des terrains secs. Dans le mois de mai il est couvert d'une grande quantité de fleurs qui durent très-long-tems, et font dans les bosquets printaniers un très-bel effet. On peut confire ces boutons de fleurs comme les capres ; mais ils sont toujours fermes et de peu de goût. Son bois est dur, cassant, et d'une assez belle couleur.

GAL. Voyez *Dorée.*

GALACTITE. C'est une terre savonneuse, grasse à l'œil et au toucher; de-là vient qu'elle prend sur les etoffes, et qu'elle sert aux tailleurs pour tracer la coupe des habits, ce qui la fait nommer *Pierre des Tailleurs.* Elle se gratte facilement au couteau. Mais lorsqu'on l'expose à un feu violent elle devient rougeâtre, s'y durcit comme l'argille, au point de faire feu avec le briquet. Elle etait fameuse en Egypte : on l'employait dans les enchantemens, sous le nom de *Galaricte* et *Galaricide.*

GALANGA. Voyez *Grenouille pécheuse.*

Galanga. On en distingue deux espèces. Ce sont des racines dont les unes sont grosses, noueuses, et les autres menues, courtes. Les plantes dont on les retire, croissent naturellement à la Chine, aux Indes. Elles sont carminatives. Les Indiens en assaisonnent leurs alimens. Infusées dans le vinaigre, elles le rendent plus piquant. On retire aux Indes, par la distillation des

des fleurs du petit Galanga, une huile pénétrante, dont une seule goutte communique une odeur délicieuse à deux livres de thé.

GALAXIE. Voyez *Lait de Lune.*

GALBANUM. Cette gomme-résine, découle par incision d'une plante ferulacée, qui croît en Afrique, en Mauritanie, dans les Grandes-Indes. Elle est d'un goût amer, âcre. Son odeur désagréable pour nous, était chez les anciens du nombre des parfums que l'on brûlait sur l'autel d'or. Prise intérieurement, elle est très-incisive, bonne contre les poisons coagulans. Appliquée extérieurement, elle fait mûrir les bubons, tumeurs squirreuses, adoucit les convulsions et mouvemens spasmodiques. On l'employait autrefois très-fréquemment et trop légèrement, au point qu'elle ne produisait pas souvent le succès qu'on en attendait : d'où est venu le proverbe, *donner du Galbanum*, quand on amuse quelqu'un par des promesses qui n'ont pas d'effet.

GALE. Voyez *Arbre de cire.*

GALÈNE *de fer.* Voyez *Wolfram.*

Galène de plomb, ou *Mine de plomb en cubes.* C'est la plus commune. Elle est minéralisée par le soufre. On distingue la Galène à grains fins comme l'acier. (Elle est ordinairement riche en argent), la Galène à grandes facettes, la Galène écailleuse à facettes divergentes (c'est la *Galène palmée*), la Galène écailleuse striée, la Galène en stalactite, la Galène spéculaire, la Galène à queue de paon et la Galène à crête de coq. Cette mine de plomb, qu'il ne faut pas confondre avec la *Molybdène* (voyez ce mot) est plus ou moins douce au toucher, selon qu'elle

contient plus ou moins de parties quartzeuses. Il y en a qui se laissent couper ou racler au couteau, et il y en a, qu'aucun instrument tranchant ne peut entamer. Au chalumeau, sur le charbon, la Galêne se fond aisément et donne un régule. Les acides minéraux la dissolvent avec effervescence; et la dissolution (surtout, avec l'acide nitreux ou muriatique) filtrée, laisse sur le filtre tout le soufre que la Galêne contenait.

Galéote. On trouve ce lézard en Espagne, en Arabie, dans l'isle de Ceylan, et dans les contrées chaudes de l'Asie. Il fréquente les habitations, se bat contre les petits serpens, grimpe agilement sur les toits, fait la chasse aux araignées, et même aux rats. *L'Agame* ne serait-il pas le Galéote d'Amérique?

Galera, ou *Tayra*. Cette espèce de fouine brune du Brésil se voit aussi à la Guyane. Elle a l'art de se creuser un petit terrier avec ses pieds de devant, plus courts mais doués d'une force singulière. En se frottant contre les arbres, elle y laisse une humeur onctueuse qui sent beaucoup le musc.

Galère, *Frégate*. Cette espèce de zoophyte est composée de cartilages et d'une peau mince remplie d'air. Il flotte sur les eaux, est si léger, qu'on ne peut l'y enfoncer. Il a huit jambes en forme de lanières. Quatre lui servent à ramer. Il élève les quatre autres, et les dispose de manière à prendre le vent. Ce sont ses voiles. Il y en a beaucoup aux environs des isles de l'Amérique et dans le golfe du Mexique. On les voit par milliers voguer sur la surface des mers en Provence, où on les nomme *Velette*

ou *Vessie de mer*. Au Bresil on les appelle *Moucieu*. Lorsqu'on les voit arriver sur les bords, c'est un signe infaillible de tempête. Le mouvement des flots et de l'air, quoiqu'encore peu sensibles, les chassent vers la terre. Ils restent à sec jusqu'à ce qu'un nouveau flot les reporte à la mer. Ils adhèrent si fortement aux corps sur lesquels ils posent, qu'on a peine à les en détacher. Dès qu'on les touche, ils cessent de se remuer. Si l'on marche dessus, ils crévent et font un bruit semblable à celui d'une vessie de carpe. Si on les prend à la main, on éprouve une inflammation et une chaleur pareille à celle d'une brûlure d'huile bouillante. Ce qui lui a fait donner le nom d'*Ortie errante*. Ce phénomène est des plus singuliers. On prétend qu'à mesure que le soleil s'élève sur l'horison, la douleur devient plus vive, et s'accroît jusqu'à l'heure de midi. Elle décroît ensuite et disparaît entièrement au soleil couché. On appaise cette douleur en se frottant avec de l'huile d'acajou, mêlée avec de l'eau-de-vie. Les poissons qui avalent les Galères ne périssent point; mais leur chair devient un aliment mortel. Lorsqu'on retire l'animal de l'eau, sa voile se flétrit, perd son ressort, et quand on le rend à la mer il ne peut plus voguer. Ce mollusque semble appartenir à la famille des Méduses. Voyez *Tête de Méduse*.

Galeruque. Cet insecte, différent de la chrysomele par son corps plus allongé, vit sur le bouleau, sur l'orme et autres arbres. Il y en a une espèce dont la larve aquatique dévore les feuilles du potamogeton. Cette larve tirée de l'eau ne paraît pas mouillée; sans doute

qu'il transpire de son corps quelque matière huileuse qui la garantit comme les plumes des canards.

Galet. Ces pierres rondes ou ovales, de diverses formes, qu'on voit sur les bords de la mer, sont de la nature des quartz, des jaspes, des granites, etc. Ils tiennent de la substance des rochers dont ils ont été détachés. Le roulis des flots, leur frottement les uns contre les autres, leur donnent la forme et le poli. Ceux qui ont une sorte d'écorce peuvent être regardés comme étant à-peu-près dans leur état naturel. Ceux que l'on trouve au milieu des terres y ont été portés, ou par les hommes, ou par les eaux de la mer qui ont pu y séjourner autrefois.

Galiote. Voyez *Galeote*.

Galle. On donne ce nom à des excroissances ou tubérosités de diverses formes et couleurs. On les trouve sur les tiges, les feuilles, les fleurs de plusieurs arbres et plantes. Il y en a de lisses, d'épineuses ; quelques-unes ont une chevelure tel que le bédéguar. D'autres ont des couleurs très-agréables ; on les prendrait pour des fruits. D'autres ressemblent à de petits artichauts. A Constantinople, on mange celles qui croissent sur la sauge. Aux environs de Saint-Maur, les paysans mangent celles qui croissent sur le lierre terrestre. Ils les cueillent avant qu'elles deviennent filamenteuses. Toutes ces diverses espèces de Galles sont les logemens de petits vers, d'où naissent suivant les espèces, des mouches Ichneumones, des Cinips. Les mères insectes armées d'aiguillons, font une piqûre sur quelqu'une des parties de la plante, y déposent un œuf. La sève se porte plus abon-

damment en cet endroit, s'accumule, forme le domicile du ver qui y trouve le vivre et le couvert. De ces excroissances, les unes sont habitées par un seul insecte, les autres sont distribuées en plusieurs cellules qui servent de logement à autant d'individus. Ceux-ci, quoiqu'enveloppés de murailles épaisses où l'on ne peut découvrir le moindre petit trou, n'y sont pas à l'abri de tout danger. D'autres mouches Ichneumones ou d'autres Cinips, percent les murs, déposent des œufs dans l'intérieur. Les vers nouvellement éclos, dévorent les premiers habitans. Voyez *Cinips*, *Ichneumones*.

Gallinace. Voyez *Pierre de Gallinace*.

Gallinasse. Voyez *Roi des Vautours*.

Galline, *Cabote*, *Galinette*, *Perlon*, *Linette*. Ce poisson, du genre des milans-de-mer, habite les mêmes parages que le gourneau. Il a le caractère et les habitudes du rouget, nage avec une grande rapidité. Quand on le touche il rend un son qui lui a fait donner le nom de *Corbeau*. A Rome on l'appelle *Capone*. Sa chair est plus dure que celle du rouget. En Danemarck on le sale, on le fait sécher à l'air. Il sert de provision pour les vaisseaux.

Gallinsectes. Ce sont des insectes, dont quelques-uns, pendant une grande partie de leur vie, n'ont point de mouvement, restent fixés sur les tiges d'arbres et de plantes qu'ils ont adoptés. Cette immobilité les fait prendre pour des galles ou excroissances. Il y en a de diverses figures, formes et couleurs. On ne parle point ici de la *Cochenille*, et du *Kermès*; voyez ces mots. Les Gallinsectes les plus communs et les plus remarquables sont ceux des pêchers

et des orangers. La dernière espèce est nommée par les jardiniers *Punaises d'Orangers*. Les observations que l'on peut faire sur cette dernière espèce, jettent des lumières sur les autres. On les voit rarement en mouvement : elles restent sur les branches, pompent le suc de l'arbre, grossissent. Autant elles sont immobiles, autant leurs maris sont actifs et légers. Ce sont de petites mouches très-jolies à deux aîles. Toutes les parties antérieures de leur corps sont d'un rouge foncé. La fin d'avril est la saison de leurs plaisirs. Elles viennent voltiger autour des orangers, se promènent sur les branches, parcourent leur serrail, passent en revue les femelles, en fécondent plusieurs. On peut observer une partie recourbée en forme d'aiguillon, qui fait les fonctions nécessaires à la reproduction. Les femelles grossissent de plus en plus, déposent leurs œufs, quelquefois jusqu'au nombre de deux mille, et les mettent à l'abri de tout danger sous leurs corps. La mère périt, se desséche, et toute morte qu'elle est, son cadavre sert de berceau à sa famille. Les insectes éclos se dispersent sur les branches. Si on ne détruisait les Gallinsectes sur les orangers, l'arbre en serait bientôt couvert, et perdrait toute sa sève. On désigne sous le nom de *Progallinsectes* des insectes qui font si peu de mouvement, qu'on les avait pris pour des galles de plantes. De ce nombre sont ceux que l'on découvre dans la bifurcation des jeunes branches d'ormes. Ils sont entourés d'un duvet cotonneux qui forme une espèce de lit mollet où reposent les jeunes insectes nouveau-nés.

GALLIOT. Voyez *Benoite*.

Gammarolite. Nom donné aux Crabes pétrifiés. Voyez *Pétrifications*.

Ganga. Voyez *Gelinote*.

Gangue. On désigne sous ce nom des pierres de diverses natures, telles que *Quartz*, *Spath*, *Schiste*, lorsqu'elles servent de matrices à des substances métalliques.

Garance. On distingue plusieurs espèces de cette plante. Elles donnent une belle teinture rouge. Les plus estimées sont l'*Azala de Smyrne*, la *Garance de Zélande*. On en cultive aussi à Lille en Flandres, en Auvergne, aux environs de Montpellier. La Garance se plaît dans les terres substantielles. Elle exige beaucoup de soin pour la culture. On la multiplie de graines, de racines et par provins, en couchant les tiges. La multiplication par graines est plus longue. Les racines se multiplient par tronçons. La Garance provignée est plus longtems en terre avant de fournir de la teinture. On récolte ordinairement les racines en Automne. On les fait sécher à l'air pour les dégager de la terre. Si on les lavait, on enleverait une partie des principes colorans. On les fait ensuite sécher à l'étuve. La dessication en est très-difficile. Huit livres de Garance verte ne pèsent plus qu'une livre dans l'état de siccité. On porte cette Garance au moulin pour la réduire en une espèce de pâte. C'est ce que l'on envoie en France sous le nom de *Grappes de Hollande*. Cette pâte, lorsqu'elle est nouvelle, est onctueuse, se pelotte lorsqu'on la manie. Trop vieille, elle perd son onctuosité et se réduit en poudre. Elle fournit sur les laines une teinture rouge très-solide qui résiste aux épreuves de

l'air, du soleil, des débouillis, et procure de la solidité à plusieurs couleurs composées. A cet effet, on fait passer les étoffes dans une teinture de Garance, ce qu'on nomme *Garancage*. Il y a un profit considérable à employer la Garance verte; on épargne moitié de racines. La teinture est d'autant plus belle, que la Garance est mieux préparée. La meilleure méthode est de mettre les racines de Garance sèches dans un sac et de les agiter. L'épiderme qui nuit à la teinture, se détache. Ce serait un procédé bien avantageux d'extraire la partie rouge colorante de la Garance. Il résulte de l'expérience, que l'écorce donne une couleur plus foncée et le bois une couleur plus pâle. L'épiderme étant enlevé, l'un et l'autre font bien ensemble. On nettoie parfaitement bien l'étain avec les tiges et les feuilles de Garance. Ses racines sont apéritives. Mêlées dans les alimens des animaux, elles colorent leurs os en rouge, donnent une teinture au jabot, aux intestins. Toutes les autres parties du corps n'éprouvent aucun effet de cette couleur, pas même la moëlle des os. Cet effet sur un pigeon, est sensible au bout de trois jours. Plus les os sont durs, plus ils se colorent. La couleur est si bien incorporée, qu'ils soutiennent l'épreuve du débouilli. Si l'on cesse de mettre de la Garance dans la nourriture de l'animal, les os perdent peu-à-peu leur teinture. Les animaux que l'on tient à cette nourriture, languissent, meurent. Leurs os sont plus moëlleux, plus gros, plus cassans.

Garderobe. Voyez *Aurone*.

Gardon. Ce petit poisson de rivière peuple

beaucoup. Ce n'est pas un grand mets. On prétend que son nom lui vient de ce que mis dans un vase plein d'eau, il y vit plus long-tems que les autres. Hors de l'eau il se conserve assez long-tems frais.

Gargoulette *du Mogol.* Voyez *Terre de Patna.*

Garou. Voyez *Bois gentil.*

Garoute. Voyez *Lauréole.*

Garrot. Ce petit canard, moins défiant que les autres, n'en paraît pas plus propre à peupler nos basses-cours. On en voit plusieurs troupes tout l'hiver sur nos étangs. Leur marche est très-pénible et même douloureuse. Leur vol assez bas mais très-roide, fait siffler l'air. D'un naturel méchant, querelleur, ils attaquent les volailles, et ne montrent que de l'impatience et de la colère dans l'état de domesticité.

Gateaux *de cire.* Ces gâteaux servent aux Abeilles, pour déposer le miel et la cire brute destinés à leur provision d'hiver. C'est aussi le berceau des jeunes Abeilles. Pour les construire, les Abeilles recueillent la poussière des étamines des fleurs qui est la *cire brute.* Une partie leur sert de nourriture. L'autre, élaborée dans leur estomac, se convertit en vraie cire qu'elles dégorgent, et dont elles forment leurs cellules exagones. La chaleur qui règne dans les ruches, altère la cire, la fait jaunir. L'art du blanchiment par la rosée, ne fait que la ramener à sa blancheur naturelle. Ces Gâteaux composés d'alvéoles à six pans, présentent l'objet de la plus grande admiration. On y voit par un méchanisme naturel, la solution d'un des problêmes les plus difficiles en géométrie.

Faire tenir dans le plus petit espace possible, le plus grand nombre de cellules, et les plus grandes possibles avec le moins de matière possible. Le fond d'une cellule est à trois facettes. Si on les traverse chacune avec une épingle, on verra que le fond d'une cellule répond au fond de trois autres cellules. La délicatesse et l'économie de la matière frappe les yeux. Les alvéoles sont de diverses grandeurs suivant leur usage. La profondeur des cellules varie, suivant leur situation dans la ruche; mais la largeur de celles destinées pour les Abeilles ouvrières, est constamment de deux lignes, deux cinquièmes; celles des mâles ou faux-bourdons, sont constamment de trois lignes et demie. Dans tous les pays où l'on trouve l'Abeille commune, cette dimension de leurs diverses cellules, est constante. Au lieu de l'inégalité des mesures que l'on emploie dans les différens pays, on pourrait donc déterminer une règle universelle en fait de mesures. Ce serait la longueur d'un certain nombre de ces cellules donnée. Autant les Abeilles épargnent la matière pour leurs cellules, autant elles la prodiguent dans les cellules destinées pour les reines. Elles prennent alors un autre ordre d'architecture. Elles les font de figure arrondie, oblongues, guillochées en dehors. Une seule de ces cellules royales pèse autant que 150 cellules ordinaires. Elles n'en construisent que trois ou quatre, nombre d'œufs femelles que pond assez ordinairement la reine. Si ces œufs ne réussissent point, les nouvelles Abeilles restent dans la ruche mère, et il ne s'établit pas de colonie.

GATTORUGINE. Poisson de la Méditerranée et de l'Océan atlantique, du genre des Perce-pierres, très-reconnaissable par ses deux ou trois cirrhes branchus placés sur la nuque, et autant sur ses yeux. On dit que ce poisson dans les trous qu'il habite au sein du limon, a pour compagnon un ver, dont il met le travail à profit pour s'enfoncer plus aisément dans la terre. On mange ce ver sur les côtes de la mer rouge.

GAUDE. Cette plante croît naturellement en Espagne, en France; on la trouve sur les bords des chemins. Sa racine est apéritive. Broyée et appliquée sur le bras, on prétend qu'elle guérit la fièvre. On emploie cette plante pour teindre les laines en jaune de bon teint, ou en verd. Les différentes nuances de verd se donnent en alunant les étoffes, les passant ensuite dans un bain de Gaude et à la cuve d'indigo. Du mélange de couleurs bleues et jaunes, résulte le verd. La Gaude cultivée fournit beaucoup plus de couleur. Elle est d'autant plus estimée, qu'elle est menue et d'une couleur rousse. On la recueille à la fin de juillet et d'août. On la bat pour recueillir la graine. Cette graine est si fine, qu'on la mêle avec la cendre pour la semer.

GAUDRON. Voyez *Goudron*.

GAVIAL. C'est le Crocodile qui habite les bords du Gange; il se distingue par ses mâchoires allongées. Voyez *Crocodile*.

GAYAC, ou *bois saint*. Cet arbre croît naturellement sous la zône torride en Amérique. Il découle de cet arbre une résine, nommée improprement *gomme de Gayac*. On en extrait

une grande quantité de ce bois par l'esprit-de-vin. L'infusion du bois de Gayac et sa résine, sont de puissans sudorifiques. On en a fait usage pour les maladies vénériennes, avant de connaître les effets du mercure. Ce bois en Amérique y est, dit-on, un spécifique aussi puissant que ce minéral subtil. L'huile qu'on retire du Gayac par distillation, est la première qu'on ait enflammée par le moyen de l'acide nitreux.

GAZELLE. On en distingue plusieurs espèces, ou peut-être des variétés différentes, telles que le *Kevel*, la *Corine*, le *Koba*, le *Kob*, l'*Algazel*, le *Pasan*, le *Nanguer*, l'*Antilope*, etc. On les voit aux Indes orientales et dans l'Afrique. Les Gazelles vivent en société, n'ont point de dents à la machoire supérieure, et ruminent. Elles diffèrent des Chèvres principalement en ce qu'elles n'ont point de barbe au menton. C'est un charme de voir des troupeaux entiers de ces jolis animaux, vifs, légers à la course. Leurs yeux sont noirs, leur regard est plein de vivacité et de douceur. C'est un proverbe commun chez les Orientaux de comparer les yeux d'une belle femme à ceux d'une Gazelle. La chasse de la Gazelle est singulière. On mène dans les lieux habités par les Gazelles sauvages un mâle apprivoisé. La Gazelle sauvage, à la vue de ce nouveau rival, animée par la jalousie, vient fondre sur lui tête baissée. A l'instant ses cornes s'entrelacent dans des cordes attachées à la tête de la Gazelle domestique; l'animal ne peut se sauver; le chasseur, qui s'est mis en embuscade, accourt et le tue.

GEAI. Cet oiseau, reconnaissable parmi les

autres, par la plaque bleue de ses aîles, et les petites plumes de sa tête qu'il relève en forme de huppe, a les sensations vives, les mouvemens brusques, de fréquens accès de colère, le cri naturel fort désagréable. Le mâle, surtout est susceptible d'éducation. Il siffle, parle et contrefait plusieurs oiseaux. Le mot *Richard* est, dit-on, celui qu'il articule le plus facilement. Ses qualités sociales sont démenties par les vices de son naturel et de son tempérament : il est voleur et sujet au mal caduc. Plus pétulant que la pie, il n'est ni si méfiant, ni si rusé. Le Geai, en liberté, se nourrit de glands, de noisettes, de chataignes, de pois, de fèves, de sorbes, de groseilles, de cerises, de framboises, etc. Il dévore aussi les petits des autres oiseaux dans le nid, en l'absence des vieux, même les vieux pris au lacet. Il est surtout friand de graines d'œillets, qu'il sait fort bien retirer du calice. Le Geai privé s'accoutume à toutes sortes de nourriture. La femelle fait son nid avec de petites racines entrelassées sur les Chênes les plus touffus, pond au mois de mai quatre ou cinq œufs, d'un gris plus ou moins verdâtre et faiblement tachetés, les couve et prend soin de ses petits jusqu'au printems de l'année suivante. Un Geai vit huit à dix ans. Sa chair, quoique peu délicate, est mangeable, si on la fait bouillir d'abord et ensuite rôtir ; elle approche, dit-on, de celle de l'oie rôtie : il y a une manière de chasser au Geai fort plaisante. On a un Geai privé, on le porte dans un bois où l'on soupçonne qu'il y a des Geais. On choisit un lieu un peu découvert. On renverse l'oiseau contre terre sur le dos, et

avec deux petites fourches dont on s'est muni, on le contient sur le terrain, en engageant ses deux aîles sous les fourches, sans blesser l'oiseau, mais cependant de manière qu'il ne puisse se dégager. Puis l'on se retire et l'on se cache. Le Geai de crier, de se débattre; les autres Geais de s'appeller, d'accourir d'arbre en arbre, de descendre à terre, de voler autour de l'infortuné, d'en approcher même de plus en plus sans défiance. Le malheureux saisit celui qui s'approche le plus près de lui, et ne le lâche plus. Les cris que jette le nouveau prisonnier, avertissent que le Geai a fait une prise. On sort de l'embuscade, on prend sa proie, on retourne se cacher. Les autres Geais reviennent, et l'on en peut prendre ainsi plusieurs de suite. On trouve des Geais en France, en Suède, en Ecosse, en Angleterre, en Allemagne, en Italie. Les espèces étrangères les plus remarquables sont le *Geai de la Chine* à bec rouge, le *Geai du Pérou*, le *Geai* à ventre jaune de *Cayenne*.

GÉANT. S'il existe des *Nains*, il existe aussi des Géans, c'est-à-dire, des hommes d'une taille extraordinaire pour la grandeur; et ce que les voyageurs nous ont dit d'un peuple de Pygmées, s'éloigne plus de la vérité que ce qu'ils nous ont dit d'un peuple de Patagons, qui, suivant les uns, ont jusqu'à dix pieds de haut, suivant d'autres, plus de six pieds seulement, et jamais moins de cinq pieds sept à huit pouces. Nous ne savons point qu'elle était la grandeur de Goliath, d'Og, roi de Basan, d'Antée, d'Orion, des Cyclopes et autres Géans de l'Histoire sacrée et de l'Histoire profane. Quoi qu'il en soit de ces phénomènes extraordinaires et rares

de la nature, il paraît que la taille commune et ordinaire des hommes est de quatre à six pieds, tout ce qui passe ces deux extrêmes est Géant ou Nain. M. Le Cat parle d'un Ecossais nommé *Funnam*, qui avait onze pieds et demi, et d'un Géant qui se faisait voir à Rouen, en 1735, de huit pieds quelques pouces. Schreber cite trois Suédois, l'un garde du roi de Prusse, de huit pieds six pouces, et les deux autres de huit pieds, mesure de Suède. Le Géant *Gilli*, de Trente, dans le Tirol, avait huit pieds deux pouces, mesure de Suède. Un garde du duc de Brunswik avait huit pieds six pouces, mesure d'Amsterdam. On a vu en Angleterre quatre Géans de sept pieds huit pouces, sept pieds sept pouces, sept pieds six pouces et sept pieds cinq pouces, mesure anglaise; le Supplément de l'Encyclopédie, parle du Géant Magrath, dont la hauteur avait sept pieds de roi. Le Géant qu'on a vu à Paris en 1735, et qui était né en Finlande sur les confins de la Laponie méridionale, avait six pieds huit pouces. C'est une remarque assez générale que ces êtres de taille demesurée, sont cagneux, faibles, voutés, de mauvaise santé, mols et traînant avec fatigue leur longue et lourde charpente osseuse.

Gecko. Lézard venimeux, assez commun en Egypte, dans l'Inde, à Amboine et aux isles Moluques; il marche assez lentement, vit de vers et de fourmis, se tient dans les endroits humides, dans les creux d'arbres à demi-pourris, vient quelquefois dans les maisons où l'on s'empresse de le tuer. L'attouchement seul de ses pieds suffit pour empoisonner les alimens sur lesquels il a passé. Son sang, sa salive écumeuse, contiennent un poison actif. Quelques natura-

listes disent que les habitans de Java s'en servaient pour empoisonner leurs flèches : sa morsure est tellement venimeuse, qu'on mourrait en peu d'heures si l'on ne retranchait ou brûlait la partie mordue. On prétend que lorsqu'il doit pleuvoir il jete un cri, d'où lui est venu son nom. Les œufs de la femelle sont ovales et de la grosseur d'une noisette.

Geckotte. Ce lézard habite presque les mêmes pays que le Gecko, dont il ne serait qu'une variété, si l'on n'y remarquait des caractères distincts et constans. Nous en avons une espèce très-commune en Provence, il n'est pas certain qu'elle soit venimeuse. Elle préfère pour son habitation les masures, les veilles maisons, se tient sous les tuiles, recherche le soleil, marche lourdement en hiver, est plus agile en été, s'écarte peu de son gîte, y rentre au moindre bruit, se nourrit d'insectes, marche facilement dans les voutes et sous les planchers, ne sort pas lorsqu'il doit pleuvoir, fuit les lieux frais bas et humides. On ne l'entend jeter aucun cri.

Gelée *de mer*. Voyez *Orties de mer*.

Gelinote. Cet oiseau habite les forêts du Canada, des Ardennes, de la Lorraine, les montagnes du Forez et du Dauphiné. Dans la mer de Gênes est une isle où il y en a une si grande quantité, qu'on la nomme *l'isle des Gelinotes*. Leur vol est pesant à raison de leurs courtes aîles; mais elles courent fort vîte; le mâle a une tache noire très-marquée sous la gorge, et les sourcils d'un rouge plus vif; on les voit s'accoupler en octobre et novembre; la femelle fait son nid à terre, sous des cou-

driers

driers et sous la grande fougère des montagnes, y dépose douze, quinze, ou même vingt œufs qu'elle couve trois semaines, cependant il n'en résulte guères que sept ou huit petits. Le père et la mère les élèvent avec les soins les plus tendres. On prétend que lorsqu'ils sont un peu grands, ils les emmènent hors de leur pays natal, s'évadent ensuite, leur laissent le soin de pourvoir à leurs besoins. On prend ces oiseaux aux filets. On les attire en contrefaisant leur gazouillement. Leur chair est un mets délicieux. Louis XIV donna des ordres pour en faire élever comme des Faisans, et tâcher de les naturaliser. Les efforts et les soins ont été superflus. Cet oiseau s'élève difficilement dans les volières, il ne survit guères à la perte de sa liberté. On en fait la chasse au printems et sur-tout en Automne. Lorsqu'on le fait lever, il part avec bruit, se refugie sur le sapin le plus touffu, et se pose dans l'endroit ou les branches sortent du tronc, si l'on ne connaissait cette petite ruse, le chasseur aurait de la peine à le trouver. On distingne encore deux autres espèces de Gelinote, qui sont la *Gelinote d'Ecosse*, et celle des Pyrénées connue sous le nom de *Ganga*.

GEMAR. Voyez *Jumar*.

GÉMEAUX. (Astronom.) Ce troisième signe du zodiaque, est composé de 24 étoiles suivant Ptolomée, de 29 suivant Tycho, et de 89 suivant le Catalogue Anglais. On remarque dans cette constellation à laquelle on donne aussi le nom de *Castor* et *Pollux*, deux étoiles (*a b*) de la deuxième grandeur, assez proches l'une de l'autre, situées dans le milieu de l'espace

qui est entre Orion et la grande Ourse, l'une de ces étoiles descend sous l'horison quand l'autre y paraît. On les distingue par le moyen d'Orion. Tirez une ligne de *Rigel*, étoile la plus occidentale et la plus méridionale de son grand quadrilatère, par la troisième ou la plus orientale (*r*) des trois du Baudrier, elle se dirigera vers les deux têtes des Gémeaux. Les deux premières étoiles (*df*) de la queue de la grande Ourse, avec la diagonale (*gc*) du carré, forme une ligne qui va se diriger aussi vers les deux têtes des Gémeaux, après avoir passé sur une des pattes (*m*) de la grande Ourse. Cette même ligne au-delà des têtes des Gémeaux, passe sur les pieds des Gémeaux (*efg*), qui sont quatre étoiles sur une ligne droite perpendiculaire à la première. Enfin cette même ligne, tirée de la grande Ourse aux Gémeaux, étant prolongée au-delà des pieds des Gémeaux, aboutit enfin à l'épaule orientale et la plus boréale du grand quadrilatère d'Orion (*a*). Le soleil entre dans ce signe vers le 21 mars. La constellation des Gémeaux passe au méridien à dix heures du soir, au commencement de février. *Voyez en la figure et la position, dans la première, deuxième et troisième planches.*

Genestrolle, *Herbe aux teinturiers.* On emploie cette plante pour teindre en jaune.

Genêt. On en distingue de plusieurs espèces. Le *Genêt d'Espagne*, qui croît très-bien ici, se couvre de fleurs d'une odeur très-agréable. On le multiplie de semences. L'espèce à fleurs doubles ne se multiplie qu'en le greffant sur une autre espèce. On en confit les boutons de

fleurs comme les Capres. Le *Genêt commun* croît par-tout dans les bois. On en fait des balais. A Pise on en retire de la filasse, dont on fabrique des toiles grossières, mais bonnes. On le fait rouir dans des sources d'eau chaudes. En travaillant cette filasse, on pourrait peut-être parvenir à en faire de plus belles toiles. On prétend que l'on fait périr les Chenilles, en arrosant les plantes qu'elles dévorent; avec l'infusion de Genêt. Le *Genêt épineux* croît par-tout dans les landes. On le nomme *jonc marin*, ou *Ajonc*. Coupé encore jeune et battu pour rompre les jeunes épines, il sert de fourrage aux bestiaux. Sec, on s'en sert pour chauffer le four. Il y en a une espèce toujours verte, dont on orne les jardins en Angleterre. Elle forme des haies impénétrables, susceptibles de prendre autant de formes que l'If. Elle a sur lui l'avantage d'être presque toujours couverte de fleurs. Les fleurs de Genêt fournissent une laque employée par les peintres et les enlumineurs.

Genette. Cet animal est nommé quelquefois *Chat d'Espagne*, de *Constantinople*, *Chat Genette*. Il n'a d'autres caractères du Chat, que celui de pouvoir s'apprivoiser, de guetter et de prendre les Souris. Du reste, son habitude et ses mœurs tiennent beaucoup de celles de la Fouine. La Genette est une espèce de Civette. Elle a comme elle sous la queue une poche où se filtre un parfum, mais d'une odeur beaucoup plus douce. L'art de contrefaire la peau de Genette, en peignant de taches noires les peaux de Lapins grises, a fait renoncer aux manchons de peaux de Genette. On trouve

des Genettes dans le Rouerge et dans le Poitou. Celle qu'on montrait à la foire St. Germain, en 1772, était farouche et cherchait à mordre. Son maître la tenait dans une cage ronde et étroite, on ne la nourrissait que de viande. C'est un animal vif, sans cesse en mouvement, et qui ne repose qu'en dormant.

Genevrier. On en distingue deux espèces. L'une est un arbre, l'autre un arbrisseau. Le Genevrier en arbre croît naturellement en Italie, en Espagne, en Afrique, se naturalise sous d'autres climats. Il en découle une résine blanche connue sous le nom de *Vernis*, ou *Sandaraque des Arabes*. On en fait du vernis. Le sandaraque en poudre empêche le papier gratté de boire l'encre. On retire du bois de ce Genevrier, par distillation, une huile fétide employée pour la gale et ulcères des Chevaux, et la petite vérole ou picote des Moutons. C'est l'*huile de Cade*. Le *Genevrier d'Asie* à grosses baies croît très-bien en Angleterre. Son bois très-beau presque incorruptible, s'emploie en boiseries, meubles, etc. On en fait usage en Amérique pour la construction des vaisseaux marchands. Comme au moindre choc du canon il se fendrait, on ne peut l'employer pour les vaisseaux de guerre. Le *Genevrier en arbrisseau* croît dans plusieurs de nos forêts. Ses baies sont alexipharmaques. Brûlées dans un appartement, elles dissipent le mauvais air. Six boisseaux de graines de genièvres et 2 poignées d'absynthe dans 100 pintes d'eau, infusés et fermentés, donnent une boisson saine connue sous le nom de *Genevrette*. C'est le vin des pauvres;

en y ajoutant de la mélasse, on le rendrait encore meilleur.

Genipanier. Arbre du Brésil. Son fruit mûr jaune en dehors et en dedans, fond dans la bouche, a le goût du Coing; son jus blanc d'abord, clair comme de l'eau, devient noir. Les Sauvages s'en teignent le corps pour paraître plus formidables à leurs ennemis. Ce jus peut servir d'encre à écrire, mais il paraît qu'en peu de jours l'écriture s'efface. C'est sans doute le même arbre qu'on nomme *Genipe* à St.-Domingue.

Gens-eng, *Ging-Sing.* Cette racine est singuliérement estimée à la Chine. On la regarde comme un remède universel. On la décore des titres les plus magnifiques, d'*Esprit pur de la terre*, de *simple spiritueuse*, de *recette d'immortalité*. Les Chinois disent qu'elle est propre à réparer dans l'instant les pertes occasionnées par les plaisirs, et à faire renaître de nouveaux desirs. On en fait un usage considérable à la Chine. La récolte de cette racine produit à l'Empereur de très-grands revenus. Lui seul en fait le commerce. La province où croît le Gens-eng est composée d'une longue suite de montagnes recouvertes de forêts épaisses presque impénétrables, habitées par des bêtes sauvages. Le Gens-eng y croît à l'ombre, dans les endroits les plus touffus. Toute cette province est séparée des autres par une palissade de pieux. Des gardes sont en sentinelle, marchent tout autour pour empêcher les voleurs d'y pénétrer et d'en chercher la racine. Il y va de la perte de la liberté pour ceux qui osent s'y introduire et en ramasser. L'appât du gain rend aveugle

sur les dangers. Deux ou trois mille voleurs y pénètrent; malheur à ceux qui sont saisis. Le tems de la récolte arrive; le roi de la Chine donne ses ordres. Dix mille Tartares, commandés par des chefs chargés de provisions, partent pour cueillir le Gens-eng. Cette armée d'herboristes se partage le terrain sous divers étendards. Chaque troupe est de 200. On se range sur une ligne, en laissant une certaine distance de dix en dix, et on parcourt ainsi tous ensemble, en cherchant le Gens-eng, à travers les buissons, les épines, pendant plusieurs jours, un espace de terrain désigné. Cette récolte dure six mois, depuis le commencement de l'automne jusqu'au printems. Les Tartares y éprouvent de rudes fatigues. Ils couchent sur terre. Des branches d'arbres, un morceau d'écorce leur servent de couverture. Les Mandarins, placés sous des tentes dans divers endroits de la forêt, envoient donner leurs ordres aux différentes troupes. Lorsqu'on apprend que quelqu'un s'est égaré, on le fait chercher dans ces horribles déserts. C'est quelquefois en vain. Il a été dévoré par quelque animal féroce. On met en tas dans la terre toutes les racines que l'on peut ramasser dans l'espace de douze ou quinze jours. On les ratisse ensuite avec un couteau de Bambou. On les expose sur des vases à la vapeur d'eau bouillante, dans laquelle on a mis du millet jaune et du riz. Les racines desséchées sont dures, paraissent comme résineuses et demi-transparentes. On ramasse aussi les feuilles de la plante, dont on fait usage comme de thé. La récolte faite, on les apporte à la douane du prince. On déduit sur la récolte de

chaque Tartare le poids de deux onces, pour le paiement de sa capitation. On leur paie une certaine somme pour le reste de leur récolte. L'Empereur fait débiter ensuite cette racine dans tout son empire. Elle y est toujours à haut prix. On prétend qu'une livre pesant de Gens-eng vaut trois livres pesant d'argent. Les Hollandais parviennent quelquefois à en avoir. Ils le vendent au poids de l'or. On entremêle très-souvent avec cette racine le *Ninzin*, plante assez semblable et moins chère, que recueillent les Japonais. Voyez *Ninzin*.

GÉODES. Ces pierres, de formes différentes, et creuses, ont quelquefois un noyau mobile. Les plus communes sont celles connues sous le nom d'*Etites*. Voyez ce mot. Ces globes creux, tapissés de l'améthiste rougissante, décorent les collections de minéralogie. Leur prix augmente à raison de leur matière et de celle des cristaux.

GERANIUM, *bec de Grue*. On en compte environ 78 espèces. Les unes sont très-utiles pour la guérison des blessures, par leur vertu astringente, tels que le *bec de Grue sanguin*; les autres pour l'ornement des jardins. Les plus remarquables sont le *Geranium d'Afrique* à feuilles d'œillet et fleurs d'écarlate, le *Geranium* à fleurs bleues, celui à fleurs purpurines, le *Geranium en buisson* à feuilles de mauve et fleurs rouges de carmin. On en cultive dans les serres chaudes une espèce, dont les feuilles légèrement pressées laissent aux doigts l'odeur de l'encens. Le suc acide du Geranium colore en rouge le papier bleu.

GERBO. Cet animal, aussi et plus particu-

lièrement nommé *Gerboise*, est commun en Circassie, en Egypte, en Arabie et en Barbarie. Ses oreilles, son nez et ses jambes nues et couleur de chair, aident à le reconnaître. Il est d'un naturel doux, mais ne s'apprivoise qu'à un certain point. On dirait à le voir s'avancer en sautant sur ses deux jambes de derrière, qu'il est monté sur des échasses. Il marche debout comme les oiseaux, saute quelquefois jusqu'à 5 ou 6 pieds de haut, s'assit sur ses genoux pour se reposer, ne dort que le jour, vit de graines et d'herbes, se fait un terrier comme le Lapin, où il amasse de l'herbe vers la fin de l'été. Quelquefois il quitte les champs et se fourre dans les maisons.

GERBOISE. Ce nom générique désigne les animaux remarquables par la disproportion de leurs jambes, tels que le *Gerbo*, l'*Alagtaga* et le *Daman* ou *Agneau d'Israël*. Voyez ces mots.

GERFAUT. Cet oiseau de fauconnerie, le plus fort, le plus hardi, le plus fier, est commun dans le Danemarck, la Russie, la Prusse et la Norvège. Le roi de Danemarck envoie tous les ans en Islande quelques-uns de ses fauconniers pour en faire venir, qu'il destine ou à son usage, ou à faire des présens. On les prend par le moyen d'oiseaux enfermés dans des cages et dressés à cet effet. Les cages mises en plein champ, ces oiseaux, lorsqu'ils apperçoivent le Gerfaut dans les plus hautes régions de l'air, font un cri. Les chasseurs, cachés sous une tente de verdure, lâchent un pigeon retenu par une ficelle. Le Gerfaut s'abat sur cette proie. Les chasseurs jettent sur lui le filet, le prennent,

l'embarquent dans une espèce de cage couverte d'étoffe, pour le tenir mollement. La fraîcheur lui est nécessaire, pour le garantir de la goutte. On lui donne un lit de gazon. On le nourrit de chair de bœuf et de mouton. Ce transport se fait avec beaucoup de soin. Quoique éloigné de son climat natal, il ne perd rien de sa force, de son courage, de son activité. Les Gerfauts de Norvège sont estimés des fauconniers comme plus vifs, plus hardis, et plus dociles. La femelle plus forte que le mâle, chasse le Lièvre, la Grue, la Cigogne. Le mâle, ou Tiercelet, n'est employé qu'au vol du Milan, du Héron, et de la Corneille. En Perse cet oiseau présenté est estimé 1500 écus.

Gesse. Il y a plusieurs espèces de cette plante légumineuse. La Gesse que cultivent les Anglais mérite d'être multipliée. Toute la plante se garnit de fleurs couleur de pourpre, et répand une odeur délicieuse. Les Gesses, étant grimpantes et armées de vrilles, couvrent très-bien les haies de bois mort, durent plusieurs années et font un bel effet. On mange les racines charnues de l'espèce nommée *Makoise*.

Gialollino. Voyez *Jaune de Naples*.

Giarolle. C'est le nom que porte en Italie la Perdrix de mer à pied noir. Voyez *Perdrix de mer*.

Gibbon. On distingue deux espèces de ces Singes. Ils diffèrent un peu pour la grandeur et la couleur. Ceux de la plus grande espèce peuvent avoir quatre pieds de haut. Ces Singes habitent les Indes orientales, les isles Moluques, le royaume de Malaca, la côte de Coromandel. Un caractère qui les distingue de tous les autres

Singes, c'est d'avoir le bras si long, qu'ils touchent presque à terre. Ils marchent ordinairement debout; leur corps reste presque droit, lors même qu'ils marchent à quatre pattes. Après l'*Orang-Outang* et le *Pitheque*, c'est l'espèce de Singe qui ressemblerait le plus à l'homme, si à sa figure hideuse ne se joignait cette longueur excessive des bras. Les Gibbons sont adroits, légers, d'un caractère doux, pleins d'affection : ils la témoignent, en sautant au col et en embrassant tendrement leur maître. Ils se nourrissent de pain, d'amandes, de fruits. Délicats, ils ont de la peine à résister au froid et à l'humidité de notre climat. Le Singe connu à la Chine sous le nom de *Féfé*, paraît être de la même espèce.

Gibèle. Ce poisson, du genre des Carpes, est fort commun dans les différentes contrées de l'Allemagne, ne devient jamais si gros que la Carpe, pèse au plus une livre et demie, se nourrit comme le Carassin, a la vie dure, peut facilement être transporté dans des feuilles vertes ou de l'herbe, ne meurt point dans les eaux dormantes exposées au soleil, se cache dans la bourbe pendant la chaleur du jour, vit l'hiver sous la glace, pourvu qu'il y ait quelques pouces d'eau, contracte difficilement le goût de bourbe dans les mares et les eaux bourbeuses, multiplie avec une prodigieuse fécondité, fraie en mai, juin et juillet. Le docteur Block évalue à trois cens mille le nombre des œufs que dépose une fois par an chaque femelle. Les vieilles fraient plutôt que les jeunes. Les Cigognes, les Hérons, les Oies, les Corneilles, les Pies, les Grenouilles, en détruisent

beaucoup. La Gibèle ne mord pas à l'hameçon. On la prend au tramail, à la nasse et au verveux; il faut avoir attention de ne pas la laisser trop multiplier dans les étangs à Carpes, elle les affamerait. Sa chair est tendre, a peu d'arrêtes, et est assez saine.

GIBOYA. Voyez *Devin.*

GINGEMBRE. La plante dont on recueille la racine connue dans le commerce sous ce nom, était originaire de la Chine, du Malabar, de l'isle de Ceylan. On l'a transportée aux isles Antilles, en Amérique. Elle y croît très bien, ainsi qu'à Cayenne. Cette racine est d'un goût très-vif, très-piquant, propre à diviser, inciser les humeurs, à exciter à l'amour. On l'emploie pour falsifier le Poivre en poudre. Les Indiens rapent le Gingembre dans tous leurs ragoûts. Quelques peuples mangent ses racines vertes en salade. A Cayenne, on les mange comme des Raves. On en prépare des marmelades d'un goût agréable, dont les Marins font usage.

GINGEON, ou *Vingeon.* On donne ces noms à une espèce de Canard de Cayenne et de S. Domingue, dont la chair est excellente; mais leur instinct farouche et sauvage, leur caractère méchant et querelleur les rendent peu propres à la domesticité. Dans une basse-cour ce sont les ennemis déclarés de toute la volaille. Ils perchent quelquefois sur les arbres, et font beaucoup de dégât dans les terres cultivées. Lorsqu'une bande de ces oiseaux paît ou barbotte, on entend un petit gazouillement continuel qui imite assez le rire suivi, mais contraint qu'une personne ferait entendre à basse voix; ce ba-

bil les décèle et guide le chasseur. Leur cri est un véritable sifflet qu'on imite avec la bouche lorsqu'on veut les attirer dans le piége, les filets ou sous le fusil; ce cri se fait toujours entendre pendant qu'ils volent. La ponte a lieu en janvier. En mars on trouve des Gingeonnaux; les Nègres sont fort adroits à découvrir les nids qui contiennent beaucoup d'œufs; ces œufs confiés à des poules couveuses éclosent très-bien, c'est le moyen de se procurer des Gingeons privés. Les Gingeonnaux pris même très jeunes ne s'apprivoisent point.

GIRAFFE. Cet animal, confiné dans les déserts de l'Ethiopie et autres provinces de l'Afrique et des Indes, ne s'est jamais répandu dans les pays du Nord ni même dans les régions tempérées: cependant on le retrouve dans les terres voisines du Cap de Bonne-Espérance. Il approche de la figure et de la nature du chameau, ce qui lui a fait donner le nom de *Caméléopard*. Lorsqu'il est dans sa position naturelle et debout sur ses jambes, il peut atteindre avec sa tête à seize ou dix sept pieds; mais ses jambes de derrière, beaucoup plus courtes que celles de devant, rendent sa démarche vacillante, ses mouvemens lents et contraints. Il marche l'amble naturellement, portant les deux jambes du même côté ensemble. Quand il saute, il lève ensemble les deux pieds de devant, et ensuite ceux de derrière, comme un cheval qui aurait les deux jambes de devant attachées; il court mal et de mauvaise grace. On peut très-aisément l'attraper à la course. Les cornes de cet animal sont très-probablement des excroissances de l'os

frontal; elles ne tombent pas annuellement comme celles des Cerfs. Celles de la femelle sont plus petites. Le Giraffe est un animal doux, qui se laisse conduire où l'on veut par une petite corde passée autour de sa tête, ne fait aucun mal, ne se nourrit que d'herbes et de feuilles, rumine comme le bœuf. Lorsqu'il veut paître ou boire à terre, il faut qu'il écarte prodigieusement les jambes de devant; il a servi de spectacle et d'ornement de triomphe à Rome.

Giraffe. (Astron.) Constellation de notre hémisphère septentrional, à laquelle on donne aussi le nom de Caméléopard. Elle est composée de trente-deux étoiles, dont les plus belles sont de quatrième grandeur. Sa tête est située entre la queue du Dragon et l'étoile polaire, et elle occupe l'espace qui est entre la tête de la grande Ourse et Cassiopée. Les pattes de derrière (*n*) sont entre Persée et le Cocher, et celles de devant (*m*) sont sur la tête (*b*) du Cocher et sur celle (*x*) du Lynx. *Voyez la première et la deuxième planches.*

GIRASOL. Cette pierre chatoyante est d'une transparence laiteuse, bleuâtre, et réfléchit diverses couleurs; son caractère particulier et distinctif est, lorsqu'elle est taillée en globe ou demi-globe, d'offrir dans son intérieur un point lumineux, et de réfléchir les rayons de la lumière de quelque côté qu'on la tourne. On en trouve en Chypre, en Galatie, en Hongrie, en Bohême et dans les mines de Châteaulandrin en Bretagne.

GIRELLA, ou *poisson Demoiselle.* V. *Donzelle.*

GIROFLE. Les clous de Girofle sont les boutons de fleurs du Giroflier, arbre qui croît dans

les isles Moluques. Si on laisse macérer dans de l'eau tiède un clou de Girofle, on reconnaîtra le calice, le bouton de fleur et l'embryon du fruit. Les Hollandais fournissent tous les peuples de clous de Girofle. La France seule leur en achète cinq ou six cens quintaux par année. Leur magasin est à Amboine, dans le Fort de la Victoire. Tous les habitans des isles sont obligés de cultiver un certain nombre de Girofliers. On leur paie leur récolte. Ils recueillent ces fleurs à la main, ou les font tomber avec de petites gaulettes. Le fruit se nomme *antofle de Girofle*, ou *mère de Girofle*, ou *clou matrice*. Ils contiennent, ainsi que les fleurs, une prodigieuse quantité d'huile essentielle aromatique que l'on retire par la distillation. On l'altère quelquefois avec l'*huile de Coulilawan*. Cette huile, aromate agréable, est employée par les Parfumeurs. Elle ranime dans l'apoplexie, appaise les douleurs de dents. Mêlée avec de l'esprit-de-vin, elle arrête les progrès de la gangrène. Les clous ou fleurs de Girofle s'emploient dans les assaisonnemens. Ils sont échauffans, incisifs. On porte de petits sachets remplis de Girofle en poudre, pour se garantir de la peste. Le Girofflier se cultive aujourd'hui à l'isle de France, grace aux soins de M. Poivre, qui malgré la vigilance des Hollandais, a su transporter, en 1772, des fruits de cet arbre dans nos isles.

Girofle Royal. Cette espèce de clou de Girofle est très-rare. Elle diffère de l'espèce que nous connaissons, parce que le clou est partagé, dans sa longueur, en petites écailles, et qu'il se termine en pointes. On prétend qu'on

le recueille sur un arbre unique qui croît dans l'isle de *Makian*, l'une des Moluques. Le roi fait garder cet arbre par ses soldats. Personne n'ose en approcher. On présente ces clous aux Dieux ou Fétiches du pays, par hommage et pour se les rendre favorables pour la pêche, la chasse et autres expéditions. Les ministres ont seuls le droit d'en porter. Ils les suspendent à leurs oreilles, aux bras, au menton, aux lèvres et aux narines. Le nombre de ces clous marque les degrés de distinction. On dit *un Ministre à deux clous de Girofle*, comme en Turquie *un Bacha à deux queues.*

Giroflée. On compte plusieurs espèces de ces plantes : les unes sont d'un beau rouge, d'autres couleur de pourpre, celles-ci jaunes, celles-là panachées. Presque toutes ont une odeur des plus suaves. On les multiplie de graines, ou en les marcottant. La graine fournit des variétés. Il est bon de varier la culture. On reconnaît les fleurs qui doivent devenir doubles, à la forme de leurs boutons plus gros. L'huile où l'on fait infuser des fleurs de Giroflée, est résolutive, appaise les douleurs d'hémorroïdes et de rhumatismes.

Giromont. C'est une espèce de Potirons qui croît naturellement à la Louisiane. On en voit de ronds, d'autres en forme de cor de chasse; ces derniers sont les meilleurs, ont la chair plus ferme, un suc moins fade, contiennent moins de graine et se conservent beaucoup plus que les autres. Ce sont aussi ceux dont on fait des confitures sèches. Pour cet effet, on les taille en forme de poire ou de quelque autre fruit, et on les confit aussi à sec avec fort peu

de sucre, parce qu'ils sont naturellement sucrés. Ceux qui ne les connaissent pas, sont surpris de voir des fruits entiers confits, sans trouver en dedans aucun pépin. On ne mange pas seulement les Giromonts confits, on les met encore dans la soupe. On les fricasse. On les fait cuire au four et sous la braise. On les mange en purée. De toutes façons ils sont bons et agréables. On en fait aussi des beignets.

Givre, ou *Frimat*. Il y a cette différence entre la gelée blanche et le givre, que le premier météore est la rosée condensée par le froid; le second est le brouillard dans l'état de congellation. Le Givre s'attache aux cheveux, à la barbe, aux crins, aux fourrures, aux arbres, aux murailles, aux vîtres, etc. L'un et l'autre doivent leur origine tant à l'humidité extrinsèque aux corps qu'ils couvrent, qu'à l'humidité qui transpire de ces mêmes corps. Un des phénomènes les plus remarquables du Givre; est la singularité des figures qu'il trace sur les vîtres; on y remarque tantôt des desseins à grands traits, de larges et beaux feuillages, tantôt les herborisations les plus fines, les plus régulières, et telles que le pinceau le plus délicat pourrait les rendre, quelquefois des plans, des sites et des tableaux intéressans de perspective; on ne peut se lasser d'admirer ces effets naturels du Givre. M. de Mairan paraît en attribuer la cause, tant à la fabrication du verre dont la matière en fusion et agitée circulairement, prend en refroidissant des formes curvilignes, qu'à l'action du vitrier, qui, en nétoyant les carreaux, leur imprime avec le sable fin des contours et des sillons

sillons circulaires; mais cette explication rend-elle compte de toutes les formes tracées sur le verre en cette circonstance, par la main de la nature et dont l'ensemble souvent bizarre, mais pittoresque, n'est pas indigne de l'attention des plus grands maîtres ?

GLACE. Il n'est ici question que de la Glace naturelle, c'est-à-dire, de l'état de solidité que l'eau et les fluides en général acquièrent par la force du froid. C'est dans les ouvrages de physique, et notamment dans la Dissertation sur la Glace, par M. de Mairan, qu'il faut chercher les systèmes sur la formation de la Glace. Les naturalistes ne veulent que des faits et non des conjectures. L'eau se gèle par filets qui s'assemblent sous différens angles. L'eau en se gelant acquiert plus de volume, et occupe plus d'espace. L'eau bouillie ne gèle pas plus promptement que d'autre. L'eau dormante gèle plus facilement et plus promptement que l'eau courante. Les rivières commencent à se geler par la surface; il est rare que le milieu d'une rivière, ce qu'on appelle le *fil de l'eau*, se glace lui-même. Une rivière n'est prise entièrement qu'autant que les glaçons qu'elle charrie gènent et suspendent son cours. Un grand vent par le mouvement qu'il imprime à l'eau, l'empêche de geler; un petit vent sec favorise la formation de la glace. De l'eau refroidie à plusieurs degrés au-dessous de la glace, ne gèle point si l'air est sans mouvement. La glace, plus légère que l'eau, perd encore tous les jours de son poids par évaporation; la dureté de la glace est telle qu'un canon de quatre pouces d'épaisseur, fit son explosion sans éclater. La Tamise,

gelée à onze pouces d'épaisseur supportait le poids des carrosses. Les Glaces du Groënlnde sont moins transparentes, et dit-on, d'une couleur bleue. La réfraction de la Glace est assez régulière et moindre que celle de l'eau. La Glace fond plus lentement qu'elle ne s'est formée, plus vîte sur une assiette d'argent que sur la paume de la main, plus vîte sur le cuivre que que sur tout autre métal, plus aisément dans l'eau tiède que près du feu, et plus aisément sous la machine pneumatique qu'à l'air. Tels sont les principaux phénomènes de la Glace.

GLACIALE. Cette plante étrangère est une espèce de *Ficoïde*. Voyez ce mot.

GLAISE. C'est proprement la terre argilleuse que l'on nomme ainsi, lorsqu'elle ne contient presque point de partie sableuse. Elle sert aux mêmes usages que l'*Argile*. Voyez ce mot.

GLAITERON. *Petite Bardane*. On la nomme aussi *herbe à jaunir*. Les idées d'agrément sont souvent fantastiques. Les anciens faisaient usage de cette plante pour donner à leurs cheveux une couleur jaune ou blonde.

GLAMA. Voyez *Lama*.

GLANDS *de mer*. Ces coquillages marins s'attachent sur toutes sortes de corps, même sur les poissons cétacés. Réunis quelquefois en grouppes, ils présentent beaucoup de variétés, tant pour leur forme que pour les couleurs. On leur a donné différens noms. Les plus recherchés sont la *Tulipe*, ou *Clochette*, le *Turban*, le *Gland rayé*, la *Côte de Melon*. Lorsque l'animal veut sortir de sa coquille, il allonge sa tête, ouvre quatre battans de forme triangulaire qui sont attachés à sa bouche, en fait sortir une

espèce de panache, au moyen duquel il se procure sa nourriture; lorsqu'il rentre dans sa coquille, ces mêmes battans la referment. Ce sont de vrais phosphores vivans. Ils jettent de la lumière lors même qu'ils sont encore dans les pierres où ils se cachent. Cette lumière faible, lorsqu'elle s'échappe par les trous de la pierre, devient plus vive en rompant la pierre. Lorsqu'on tire les Glands de leur loge pierreuse, la lumière brille de plus grand éclat à travers leur coquilles transparentes. Mais elle est encore plus vive si on dépouille l'animal, et qu'on se frotte les mains avec son suc visqueux.

Glaréole. Nom donné, par quelques naturalistes, au *Bécasseau* et à la *Perdrix de mer.* Voyez ces mots.

Globe *rayé.* Poisson du genre des Hérissons de mer à quatre dents. On le trouve dans la mer Méditerranée et près du Caire. Les Égyptiens l'ont en horreur. Les pêcheurs assurent que lorsqu'ils le touchent vivant, leurs mains s'enflent comme s'ils eussent touché des orties, ce qui le fait regarder comme venimeux.

Globulaire. Voyez *Alypum.*

Glorieuse. Voyez *Aigle-Poisson.*

Glossopetres. Ces substances fossiles ont été prises, dans un tems où l'on était moins instruit, pour des langues de Serpent pétrifiés. On reconnaît aujourd'hui que ce sont des dents de divers poissons, tels que *Lamie Carcarias*, *Raie de la Chine*, *Requin*, *Cheval marin*, *Dorade.* Celles de la mâchoire supérieure du Requin sont triangulaires ou en faulx. Celles de Cheval marin sont carrées. Celles qui sont rondes appar-

tiennent à la Dorade. Quelques-unes ont été changées en *Turquoises;* voyez ce mot.

Glouton, ou *Goulu.* Ce quadrupède habite les forêts du nord de l'Europe et de l'Asie. L'instinct qu'on lui donne, s'il est vrai, est bien singulier. Il monte sur un arbre, laisse tomber de la mousse dont les Élans et les Rhennes sont friands. A l'instant où l'animal vient pour la manger, il fond sur lui, lui crève les yeux, l'étrangle, le met en pièces, en dévore une partie, creuse la terre, enfouit le reste pour le trouver au besoin. Cet animal, à défaut de proie vivante, cherche les cadavres, les déterre, les dépèce et les dévore jusqu'aux os. Il fait comme le *Carcajou*, la guerre au Castor, marche seul, quelquefois avec sa femelle, vient à l'homme, ou s'en laisse approcher sans apparence de crainte, n'est point stupide, recherche tous les piéges que tendent les chasseurs, et vient à bout d'enlever l'appât sans s'y laisser prendre. Enfin il se défend des pieds et des dents, et fait aux chiens qui le poursuivent des blessures mortelles. Sa chair est très-mauvaise à manger; le Glouton, qui se trouve dans les forêts de Kamschatka, quoique féroce, est susceptible de s'apprivoiser et même d'acquérir des talens, de faire des tours. Sa fourrure est très-estimée, à cause de son beau noir lustré, qui réfléchit une blancheur satinée. On la préfère à celles des Zibelines et des Renards marins. Les femmes de Kamschatka portent dans leurs cheveux, comme un ornement, en forme de corne ou de croissant, la partie de cette fourrure qui est blanche. Le Glouton, envoyé de Russie à M. de

Buffon, était si privé, qu'il ne faisait de mal à personne; il craignait l'eau, avait peur des chevaux et des hommes habillés de noir, marchait en sautant, mangeait vîte et sans mâcher, aurait avalé quatre livres de viande par jour si on les lui eût donné, cachait le reste de sa nourriture dans la cage, la couvrait de paille, était toujours en mouvement, ne jetait aucun cri, lappait comme un chien, et quand il avait bu, jetait avec ses pattes ce qui restait d'eau par-dessous son ventre.

Gneiss. C'est le nom que les Saxons donnent à une pierre mélangée de Quartz et de Mica, feuilletée comme le Schiste, et qui au lieu de Feld-Spath, comme le granit, a pour base plus ou moins d'argile ou de stéatite. Le Gneiss se délite et se décompose à l'air. Quand il abonde en Mica, il est doux au toucher, tendre et friable; si le Mica est rare, la pierre est rude, grenue, dure, et fait feu avec l'acier. Sa couleur dépend de celle du Mica et de l'argile ou stéatite. Au feu, le Gneiss durcit et devient rougeâtre. On en trouve presque toutes les variétés dans les Alpes dauphinoises.

Gnou. Suivant Le Vaillant, c'est une Gazelle d'Afrique, charmante et rare; elle n'a ni l'encolure, ni la croupe, ni la queue du Cheval; elle ressemble plutôt à un petit bœuf. On la trouve à deux cens lieues au nord du Cap. Elle est moins bonne à manger que les autres Gazelles.

Gobbe-*Mouche*. Cette plante du genre des Apocins, présente une particularité très-curieuse. Ses fleurs sont pour les mouches un appât trompeur. Dans le tems où elles se placent

sur les pétales et enfoncent leur trompe pour sucer le miel, elles se trouvent saisies et prises comme dans un piège, sans pouvoir se sauver.

Gobbe-mouche. Ce joli Lézard des Antilles prend la teinte des objets qui l'environnent. Il est familier, innocent, vient dans les maisons, parcourt les appartémens, se promène sur la table pendant le repas, poursuit les insectes jusques sur les habits des convives. Les œufs de la femelle sont gros comme des pois; elle prend le soin de les couvrir d'un peu de terre, et les abandonne à la chaleur du soleil. C'est dans des crevasses et des trous d'arbres que le Lézard passe l'hiver. Il a pour ennemis les Chats et les oiseaux de proie. Le retour du printems, en lui rendant le mouvement, lui rend aussi son industrie. Immobile pendant des demi-journées, il guette les mouches, les Ravets; dès qu'il les apperçoit, il s'élance dessus comme un trait, les saisit, les dévore.

Gobbe-Mouche. Ce petit oiseau triste, sauvage, mène pourtant une vie tranquille, sans dangers, sans combats, protégée par la solitude; il n'arrive qu'à la fin du printems, lorsque les insectes, dont il fait sa proie, ont pris leurs aîles, et part dans l'arrière saison, pour retrouver aux contrées du Midi sa pâture, sa solitude et ses amours. Tel est le charmant tableau que nous présente M. de Buffon. Ce grand peintre de la nature nous donne ainsi, d'un seul trait de pinceau, l'histoire de tous les oiseaux qui se nourrissent de mouches, de moucherons et d'insectes volans, sans toucher ni aux fruits, ni aux graines. Il y ajoute cette importante considération, que si nous sommes importunés vers la fin de

l'automne d'une multitude d'insectes, c'est que ces oiseaux, qui n'ont pas d'autre nourriture, obligés de devancer le tems des frimats, qui les priverait de leur subsistance, abandonnent notre climat. M. de Buffon divise cette famille en trois classes; la grande espèce, ce sont les *Tyrans*, Voyez ce mot; la moyenne espèce, ce sont les *Moucherolles*, Voyez ce mot; la petite espèce, ce sont les Gobbe-mouches. Il y en a plusieurs variétés, dont quelques-unes d'Amérique très-brillantes. Il y en a dont le plumage change de couleur quatre fois par an, du noir au blanc, par nuances, notamment le *Gobbe-mouche à collier blanc*. Suivant M. Le Vaillant, l'oiseau que MM. de Buffon et Brisson nomment *Gobbe-mouche hupé et à longue queue du Cap*, n'est pas du Cap, mais des Indes, et certainement de l'isle de Ceylan. Le blanc et le roux ne sont qu'une seule espèce; la différence des saisons produit cette variété dans les couleurs. Le même individu, en passant d'une saison dans une autre, passe successivement du blanc au roux. Le Gobbe-mouche roux à longue queue du Cap, n'éprouve pas le même changement. Le mâle porte deux longues plumes à la queue pendant la saison des amours. Au bout de trois mois les deux plumes se détachent.

Goeland. On a tellement confondu jusqu'à présent les Goëlands et les Mouettes, que M. de Buffon, pour mettre ordre à la nomenclature, a réuni ces deux familles en une seule, en appliquant le nom de *Goëland* aux espèces plus grandes que le Canard, et celui de *Mouette* aux espèces de grandeur inférieure. Les unes et les autres ont à-peu-près les mêmes mœurs, les

mêmes habitudes, le même caractère. Les Goëlands voraces et regardés comme les vautours de la mer, se tiennent en grandes troupes sur les côtes qu'ils font retentir de leurs cris importuns. Leur port est ignoble; leur mine désagréable, annonce des oiseaux sanguinaires et bassement cruels; ils nettoyent la mer des cadavres de toute espèce qui flottent à sa surface ou qui sont jetés sur les rivages. Aussi lâches que gourmands, ils n'attaquent que les animaux faibles, et ne s'acharnent que sur les corps morts. Leur appétit glouton occasionne entre eux des guerres cruelles; et la captivité, qui dans tous les animaux flétrit le caractère, ne fait qu'aigrir leur humeur féroce. Sans besoin, sans motifs, ils se poursuivent, se blessent, et le premier dont le sang coule, est mis en pièces par les autres. Les Goëlands, les Mouettes en liberté, s'épient, se guettent sans cesse pour se piller et se dérober réciproquement la nourriture ou la proie; tout convient à leur voracité, poisson frais ou gâté, chair sanglante, recente ou corrompue, os, plumes, écailles, amorce et hameçon, tout est englouti, tout se digère. Ils se précipitent avec tant de violence, qu'ils s'enferrent eux-mêmes sur une pointe que le pêcheur place sous le Hareng ou la Pélamide qu'il leur offre pour appât. Il ne faut même qu'une planche, peinte en figure de poisson, pour qu'ils viennent se briser contre. Les Goëlands des isles de Féroë sont si forts et si voraces, qu'ils mettent souvent en pièces des agneaux pour les emporter dans leurs nids. Dans les mers, on les voit se réunir en grand nombre sur les cadavres des baleines. Ces oiseaux déposent à milliers leurs nids et leurs œufs jusque

sur les terres glacées des deux zones polaires. Peu sensibles au changement de température, ils semblent attachés au climat où ils se trouvent. Sur nos côtes de l'Océan, on leur donne le nom de *Mauves* ou *Miaules*, sur celle de la Méditerranée, celui de *Gabians*. Ils accompagnent les pêcheurs pour profiter des débris de la pêche. On ne s'amuse pas à les tirer. Leur chair est fétide et détestable, leur plumage a peu de valeur. Lorsqu'on veut prendre ces oiseaux, ils cherchent à mordre et pincent très-serré : il faut, pour éviter le coup de bec et s'en rendre maître, leur jeter un mouchoir sur le tête. Le *Goëland à manteau gris* porte le nom de *Miaulard* sur les côtes de Normandie et de Picardie, qu'il fréquente en novembre et décembre. Le *Goëland brun* a été nommé par les Anglais *Poule du port Egmond*. Des voyageurs lui ont donné le nom de *Cordonnier*, sans qu'on en sache la raison. Le *Grisard*, le *Bourguemestre* sont des variétés remarquables. Voyez ces mots.

Goemon. C'est le nom du Varec en Bretagne. Voyez *Varec*.

Goitreux. Lézard du Mexique et de l'Amérique méridionale, vif, leste, familier. Il grimpe sur les arbres, poursuit et avale les mouches, les araignées et autres insectes, fréquente les habitations, se promène sur les tables et sur les convives, regarde fixement, semble écouter ce qu'on dit. Souvent ils se battent l'un contre l'autre; le combat est précédé de mouvemens de tête menaçants; leur gorge s'enfle, leurs yeux éteincellent; hardiesse, fierté, fureur, acharnement de part et d'autre; le plus faible, obligé

de céder, serait dévoré s'il n'échappait par la fuite; il en est quitte quelquefois pour laisser sa queue dans la gueule de son adversaire qui l'avale, et le vaincu honteux, devient timide, faible et languissant.

Gommes. Ce sont des sucs mucilagineux qui découlent d'eux-mêmes de plusieurs espèces de plantes ou arbres. Leur caractère est d'être entiérement dissolubles dans l'eau, de n'avoir presque ni odeur, ni saveur, de n'être point inflammables. Leur nature est presque semblable dans toutes les espèces. Elles ne diffèrent que par la plus ou moins grande quantité de mucilage qu'elles contiennent. On a donné souvent le nom de Gommes à des substances qui n'en ont point les caractères, mais qui sont résineuses ou gommo-résineuses. On fait usage des Gommes dans les arts. Les plus utiles sont la Gomme adragante, celle d'Arabie et celle qui découle de nos Pruniers, Poiriers, Cerisiers, Abricotiers, etc.

Gomme adragante. Cette Gomme humectante, rafraîchissante, se retire naturellement ou par incision, d'un arbuste qui croît en Candie et sur le Mont-Liban, et auquel on donne le nom d'*Astragale.* Voyez ce mot. Elle se gonfle dans l'eau, s'emploie en pharmacie, chez les confiseurs, entre dans la façon des crêmes fouettées, donne plus de consistance et de lustre aux ouvrage de gaze et de soie. Pour la réduire en poudre, on la bat dans un mortier dont la chaleur puisse dissiper l'humidité aqueuse. C'est avec cette Gomme que les peintres en miniature préparent leur vélin.

Gomme alouchi. C'est un des parfums des In-

diens. On tire cette Gomme du Cannelier blanc.

Gomme ammoniaque. Ce suc concret, d'une odeur assez désagréable, d'une saveur amère, découle d'une plante ombellifère de Lybie. Appliquée extérieurement, c'est un puissant résolutif pour les loupes. Sa vertu incisive la rend utile dans l'asthme.

Gomme arabique. Voyez *Acacia véritable*.

Gomme cancame. C'est un mêlange de diverses Gommes et résines. On la trouve quelquefois flottante sur l'eau, en voguant sur les rives d'Afrique. Elle est très-recherchée à cause de sa rareté. Elle a la propriété de guérir les mots de dents.

Gomme-Gutte. Cette Gomme purgative se tire du Carcapulli. Elle donne une couleur jaune très-utile en peinture pour les miniatures et les lavis.

Gommes-Résines. Ces sucs concrets qui découlent de plusieurs espèces d'arbres, sont en partie mucilagineux, en partie huileux. Au simple coup-d'œil on ne peut soupçonner la nature. L'opacité annonce des sucs composés, tels que dans le *Bdellium*, le *Sagapenum*, la *Mirrhe*, l'*Assafœtida*, l'*Opoponax*. Les Gommes-Résines sont transparentes. La Résine est inflammable. Les preuves certaines sont fournies par l'expérience. Les dissolvans, partie aqueux, partie huileux, tels que le vin, le vinaigre, l'eau-de-vie, dissolvent en quelque manière ces Gommes-Résines. La dissolution en est imparfaite. Elles ne peuvent l'être entièrement qu'étant mises successivement dans une menstrue aqueuse et spiritueuse.

Gordius. Voyez *Crin de mer*.

Gorge *blanche*. Ce petit oiseau de passage paraît en Angleterre au commencement du printems, disparaît à l'approche de l'hiver, se plaît dans les haies, se nourrit d'insectes, fait son nid presque raz terre, pond cinq ou six œufs bruns, tachetés de blanc et de verd. M. de Buffon le regarde comme une variété de la petite charbonnière appellée *Nonette cendrée*.

Gorge bleue. Cet oiseau qui par les mœurs et l'instinct solitaire ressemble au Rouge-gorge, semble avoir pris pour l'homme le même sentiment de familiarité. Car après avoir passé toute la belle saison dans les marais, les prés humides, les oseraies, les roseaux ; il se rapproche de nos habitations, vient dans les jardins, dans les avenues, sur les haies, et se laisse approcher assez pour qu'on puisse le tirer à la sarbacanne. Rarement en voit-on plus de deux ensemble. Son nid est construit d'herbes entrelacées à l'origine des branches ou des rameaux de saules et autres arbustes. Son ramage est très-doux dans le tems des amours. Il chante la nuit, aime à se baigner, vit de vermisseaux, d'insectes, de baies de sureau. Dans l'état de captivité, ses riches couleurs s'effacent dès la première mue. La Gorge bleue grasse est un mets délicat et recherché. C'est un oiseau de passage.

Gorge rouge. Voyez *Rouge-gorge*.

Gossampin. Voyez *Fromager*.

Goudron, *Tare*, *Bray liquide*, *Poix noire liquide*. Noms donnés à une substance qu'on retire des Pins. Pour faire le meilleur Goudron et en plus grande quantité, l'on choisit le cœur du Pin rouge, les nœuds et toutes les veines résineuses, même toutes les matières imbues de la

résine du Pin ; on les réduit en charbons dans des fourneaux construits exprès. La chaleur du feu fait fondre la résine qui se mêle avec la sève du bois, et coule au fond du fourneau. C'est ce qu'on nomme Goudron. Mêlé avec suffisante quantité de Bray sec, on en compose une poix artificielle dont on prépare la poix navale propre à calfater les vaisseaux. Les cordages enduits de Goudron résistent plus long-tems à l'eau. Aussi en fait-on grand usage dans les ports de mer. Il se transporte aisément dans des barrils bien mastiqués. L'huile de poix ou l'huile commune de Cade est cette liqueur grasse, noire et fluide, qui surnage audessus du Goudron lorsqu'il est reposé.

Goujon, *Gobbio*. Ce petit poisson, du genre des Carpes, et remarquable par deux Barbillons, se plaît et multiplie beaucoup dans les lacs, rivières et étangs de France et d'Allemagne, sort au printems des lacs pour passer dans les rivières, retourne en automne dans les lacs, vit de plantes, de vers et de jeune frai, aime beaucoup la viande et sur-tout la cervelle de bœuf, fraie au printems, dépose son frai contre les pierres, non tout d'un coup, mais peu à peu ; ce qui dure un mois. On le trouve toujours en grandes troupes. Les poissons voraces et les oiseaux pêcheurs en détruisent beaucoup. On les prend à la nasse, au filet, à l'hameçon. On trouve quelquefois une espèce de ver solitaire dans la cavité de son abdomen. Sa chair est blanche, de bon goût et de facile digestion. On la recommande de préférence à tout autre poisson, aux personnes faibles et d'une constitution délicate et maladive. Le *Goujon de*

mer s'appelle *Boulerot.* Voyez ce mot. Le Goujon des Antilles multiplie beaucoup. Sa chair est de bon goût et facile à digérer. On lui a donnéle nom de *Goujon de Plumier*, parce que c'est le père Plumier qui l'a fait connaître.

Goulin. Cet oiseau chauve des Philippines est très-vorace, vit de fruits, niche ordinairement dans des trous d'arbres, et sur-tout du cocotier. La colère et l'amour peignent d'un rouge décidé la peau nue qui environne ses yeux.

Goulu. Voyez *Glouton.*

Goulu. Espèce de *Cormoran;* voyez ce mot.

Goulu de mer. Les diverses espèces de ces oiseaux de mer varient par leur plumage. On en voit beaucoup au Cap de Bonne-Esperance. Leurs plumes fournissent un excellent duvet.

Gourgandine. Voyez *Conque de Vénus.*

Gourneau, *Gurneau, Bellicant.* Ce poisson, du genre des Milans de mer, se trouve dans la mer du Nord, dans la mer Baltique, sur les côtes d'Angleterre, habite le fonds des eaux, se nourrit de mouches et d'écrevisses, se rend sur les côtes au printems, fraie en mai et en juin, dépose ses œufs dans des endroits unis. On le pêche aux filets, et sur-tout à la ligne de fonds, à laquelle on attache pour appât un morceau d'étoffe rouge. Sa chair est ferme et de bon goût.

Graine *d'Avignon.* Voyez *Nerprun.*

Graine d'Ecarlate. Voyez *Kermès.*

Graine de Musc. Voyez *Ambrette.*

Graine de Perroquet. Voyez *Cartame.*

Grains *de Tilly.* Voyez *Ricin.*

Grais, ou *pierre de sable.* Cette espèce de pierre vitrescible est formée de l'assemblage des grains quartzeux plus ou moins adhérens,

d'où résultent diverses natures de Grais. Ce sont des vrais quarts plus ou moins purs, plus ou moins mélangés. A la coupe, on en reconnait les cristaux qui sont de vrais cristaux de roche. On peut en distinguer deux sortes, l'un d'ancienne et l'autre de nouvelle formation. Les eaux en filtrant à travers des terres quartzeuses, charient des mollécules qui se réunissent, s'agglutinent. La pierre meulière, le Grais à bâtir sont dans ce cas. Les Grais grossiers s'emploient à paver les rues, faire des marches. Il y en a des masses énormes à Fontainebleau. Ils contiennent beaucoup de substance calcaire. On les fend aisément; un coup de marteau tranchant les fait sortir en morceaux de la forme que l'on desire. La poussière impalpable que respirent les ouvriers, leur donne, au bout de quelques années de travail, une toux cruelle. En Piémont un Grais feuilleté sert de tuiles pour couvrir les maisons. En Normandie il y en a une espèce mêlée avec de l'argile dont on fait les pots à beurre. La pierre des remouleurs est un Grais à grains fins. Il y en a de jaune, de gris, de rouge. On en trouve en Suède, en Lorraine. Le Grais de Turquie, ou *pierre à faulx*, et la *pierre à filtrer* sont des espèces de Grais; voyez ces mots. On trouve à Nemours et à Fontainebleau du *Grais cristallisé*. C'est la matière du Grais liée par un spath calcaire qui, filtré, entre les molécules des Graies, les a entraînés et forcés de se prêter à la forme de sa cristallisation. C'est un vrai spath quartzeux. Il y a des Grais qui sont attaqués dans leur intérieur par un dissolvant inconnu, et qui deviennent spongieux et légers, au point qu'on est tout étonné

de pouvoir soulever d'assez gros morceaux de Grais.

Graisset. Voyez *Raine.*

Grammatias, ou *Grammite.* Ce sont des pierres de Jaspe, d'Agate, etc. sur lesquelles on voit en relief des lettres ou des figures approchantes, souvent d'une couleur différente du fond. Le pavé de la Rochelle est recouvert de ces bizarreries singulières. On y distingue particulièrement certaines lettres bien marquées, telles que A, J, L, N, V, X.

Granatite. Nom donné à des cristaux entrelacés, mêlés confusément d'un verd clair, ou d'un verd brunâtre, ou d'un brun rougeâtre. On les trouve en Saxe; on en trouve aussi dans les Alpes. On les a regardés comme une espèce de Grenat. Ils paraissent avoir beaucoup de rapport avec la *Staurolite* ou *Pierre de croix.* Voyez *Pierre de croix.*

Grand-*gosier.* Voyez *Pélican.*

Granit. Au premier coup-d'œil on le prendrait pour du marbre; mais il en diffère par une plus grande dureté et par sa nature vitrifiable. C'est un assemblage de petits grains de matière vitreuse liés ensemble par un ciment naturel mêlé de Mica. Le ciment est plus ou moins dur, suivant les espèces. Le ciment du *faux Granit* est tendre, ne fait point feu avec l'acier comme le vrai Granit. C'est à cause de sa dureté, que les Egyptiens avaient choisi le Granit pour faire ces obélisques, monumens fastueux, par lesquels ils voulaient sauver leur être de l'oubli. Ces masses énormes que l'industrie égyptienne savait tirer des entrailles de la terre, avaient fait croire que les anciens possédaient l'art de fondre

fondre les pierres. Le transport et l'élévation de ces pyramides colossales, effrayaient l'imagination. Ces obélisques ont été transportés en divers endroits. A Rome on en voit un de Granit d'un beau rouge violet. Les faces de l'aiguille de Cléopatre, qui subsiste encore à Alexandrie, sont un peu altérées et calcinées du côté exposé aux mauvais vents. On trouve des Granits de toutes sortes de nuances et couleurs, dans les isles de l'Archipel, de Chypre, de Corse et dans la Toscane. Celui de Saxe est couleur de pourpre. On fait à Londres, avec celui de l'isle Minorque qui est rouge et blanc, marqueté de noir, de blanc et de jaunâtre, de très-beaux dessus de table. Nous en trouvons aussi dans plusieurs de nos provinces, tels que celui de la montagne de Sommerset en Bourgogne. On en pourrait faire de très-beaux ouvrages : il égale en beauté celui d'Egypte.

Graphium, ou *Style à écrire.* Les anciens n'avaient point, comme nous, l'usage du papier. Leurs tablettes étaient de cuivre, de plomb ou d'ivoire, relevées par les bords, et remplies de cire dans leur cavité. Lorsqu'ils voulaient écrire, ils se servaient de la pointe du *Graphium.* S'ils voulaient gratter ou effacer leur écriture, ils se servaient du côté opposé. Ces styles ont été de fer ou de cuivre ; dans certaines circonstances, elles ont servi d'armes défensives. Les écoliers imprudens abusaient de ces styles, se blessaient. Pour prévenir les accidens, on ne leur donnait que des styles d'os.

Grappe *marine.* Espèce de *Zoophyte* ; voyez ce mot.

Grassette. Cette plante croît dans les pays

froids, les lieux humides, marécageux. Ses feuilles sont remplies d'un suc onctueux, propre à guérir les blessures. Ce suc gras est la pommade des paysännes du Nord. La plante pilée et appliquée en cataplasme, guérit les hernies des enfans et les douleurs de sciatique.

Grateron. La racine de cette plante rougit les os des animaux, auxquels on en fait manger, ainsi que la *Garance*; voyez ce mot. La graine, en séchant, se durcit, prend un poli vif. Les filles qui travaillent en dentelles, en font des têtes à leurs aiguilles.

Gratiole. *Herbe à pauvre homme*. Cette plante est un purgatif très-violent. Il ne peut convenir qu'à des tempéramens robustes.

Gravier. Il est composé d'une multitude de petits caillous, de quartz, de silex ou d'autre nature. Leur forme ronde leur a été donnée par le roulis des flots. On trouve le Gravier dans les anses des rivières, au pied des montagnes arrosées par des torrens. On l'emploie avec la chaux pour ciment et à sabler les allées. Celui d'Angleterre se serre et se lie si bien, que les chemins qui en sont couverts, font des routes unies, et préférables à des routes pavées. Louis XIV offrit à Charles II de lui donner la quantité de grais taillés, nécessaire pour paver Londres, en échange du Gravier pour sabler son parc de Versailles.

Grebe. Cet oiseau aquatique se nourrit de poissons, d'insectes, et nage avec beaucoup d'adresse entre deux eaux, à une très-grande profondeur; mais autant il a d'agilité pour nager, plonger, fendre l'eau, courir à sa surface en effleurant les vagues avec une sur-

prenante rapidité; autant sa démarche à terre est lourde, pesante, difficile, de mauvaise grace; les efforts qu'il fait alors avec ses pieds et ses aîles, pour s'élever dans l'air ou retourner à l'eau, sont presque toujours inutiles. On le prend souvent à la main malgré les violens coups de bec qu'il donne pour se défendre. Il arrive souvent aux pêcheurs de le prendre dans les filets avec les poissons qu'il poursuit. Les Grebes fréquentent également la mer et les eaux douces des lacs et des étangs. Les pêcheurs de Picardie vont sur la côte d'Angleterre dénicher les Grebes dans les creux de rochers. Le Grebe de nos étangs construit son nid avec des roseaux et des joncs entrelacés; dans ce nid flottant sur l'eau, mais cependant affermi contre les roseaux, la femelle dépose deux œufs, rarement plus de trois; et dès le mois de juin les petits Grebes nouveaux-nés se mettent à nager avec leur mère. M. de Buffon divise le genre de ces oiseaux en deux familles, la grande espèce, sous le nom de *Grebes*, la petite, sous celui de *Castagneux*; voyez ce mot. Parmi les variétés de la première classe, la plus remarquable est le *Grebe cornu*. Les plumes des Grebes sont recherchées pour leur beauté, leur finesse. On en fait des garnitures de robes très-belles, des manchons. Les dépouilles les plus estimées, sont celles que l'on tire des Grebes du lac de Genève. On voit de ces oiseaux en Suisse, en Bretagne, et dans plusieurs provinces de France. Les plumes de ceux-ci ne sont pas aussi belles.

GRÊLE. Ce fléau des campagnes s'annonce par une épaisse obscurité, que forment les

nuages qui se réunissent de différens points, et s'accumulent au point de dérober quelquefois en grande partie la lumière du jour. C'est le plus terrible et le plus désastreux des météores. La Grêle n'est autre chose que la pluie condensée par le froid, et amenée par la congellation à l'état de solidité où nous la voyons. Les grains de Grêle sont de forme, ou sphérique, ou ovale, ou angulaire, cubique, parallélipipède et irregulière, les uns petits et légers (c'est le gresil), les autres de grosseur moyenne, mais n'excédant pas la grosseur d'un noyau de cérise ; les autres, au moins gros comme une noisette, et même comme des œufs de poule et d'oie. On leur trouve souvent l'odeur et le goût du nitre, leur noyau quelquefois n'est qu'une neige comprimée. Il grêle rarement en hiver, parce que l'atmosphère dans cette saison n'éprouve pas une grande et subite condensation. Il grêle plus souvent le jour que la nuit, plus souvent à la fin du printems et pendant l'été, que dans tout autre tems de l'année. Les nuages de Grêle parviennent rarement jusqu'au sommet des montagnes élevées. Au reste le méchanisme de la formation de la Grêle, offre des difficultés dignes de l'attention du physicien, et l'on ne connaît pas de moyens humains pour se préserver de ses ravages.

Grenadier, *Grenade*. On distingue plusieurs espèces de ces arbres. Les uns donnent des fruits acides ; d'autres, des fruits doux. Leur climat natal est l'Espagne, l'Italie, la Provence, le Languedoc. Nous ne pouvons les élever ici qu'en espalier, ou dans des caisses mises pendant l'hiver à l'abri des froids dans les oran-

geries. Il serait à desirer qu'on multipliât dans nos provinces méridionales un petit Grenadier nain d'Amérique. On grefferait dessus les autres espèces. Ces arbres restant petits, on ferait mûrir ses fruits dans les serres. Le Grenadier à fleurs doubles fait l'effet le plus agréable dans les jardins. L'arbre resserré en caisse, produit une plus grande quantité de fleurs. Les fleurs de Grenade sont un léger styptique utile dans les dyssenteries. On fait en Languedoc, avec des Grenades et du sucre, une limonade astringente très-agréable.

Grenadille, ou *Fleur de la Passion*. Cette plante, originaire de la nouvelle Espagne, peut s'élever en espalier à l'exposition du midi. La fleur en est belle, singulière. On a prétendu y voir les instrumens de la Passion, d'où lui est venu son nom. Le suc du fruit est visqueux : les Indiens et les Espagnols le boivent avec plaisir.

Grenadille *de Marqueterie*. C'est une espèce d'Ebène rouge. Voyez *Bois d'Ebène*.

Grenadin, joli oiseau des côtes d'Afrique.

Grenat. Cette pierre, dont la forme cristalline est un dodécaèdre à plans rhombes, fait feu avec le briquet, ne résiste pas à la lime, perd de son poids au feu, s'y convertit en verre noirâtre ou verdâtre, en proportion du fer qu'il contient, ne fait pas effervescence avec les acides. Sa dureté est inférieure à celle des pierres précieuses, mais supérieure à celle du quartz et du cristal de roche. Ses variétés dépendent de l'opacité de la transparence et des couleurs. Il y en a de pourpre noir, de violets, d'un vert jaune. Le *Grenat de Bohême*, exposé

par M. d'Arcet, à un degré de feu violent, s'y est totalement décomposé, fondu et est devenu noir et terne. Les grenats se trouvent dans des terres micacées, dans du schiste, dans du quartz. Au chalumeau le Grenat fond sans bouillonnement.

Grenouille. On en distingue plusieurs espèces. Il y a quelques différences dans leurs formes, leur couleur. Elles sont amphibies. Leur cœur n'a qu'un ventricule, et reçoit le sang par le moyen de deux soupapes. Dans la cavité de leur oreille, on observe une corde ; c'est l'organe de l'ouïe, susceptible de tension et de recevoir les vibrations de l'air. Ces animaux se nourrissent d'insectes, de vers, de mouches, de petits limaçons. Ils sont utiles dans les jardins. On prétend qu'ils ne peuvent engendrer qu'à l'âge de quatre ans, et qu'ils vivent dix ou douze ans. Les mâles des Grenouilles vertes font entendre un croassement plus fort que les femelles. Cet effet est dû à deux vessies rondes et blanches, que l'on voit sortir de deux côtés de leur bouche. C'est principalement dans le tems des amours et à l'approche des pluies qu'ils se font entendre. Dès qu'une Grenouille commence sa musique, toutes les autres la suivent. Il y a diversité de sentiment sur la manière dont se fait la fécondation des Grenouilles. Spalanzani, qui a fait un grand nombre d'expériences sur la génération des Grenouilles, dit qu'il ne faut pas confondre la *Grenouille verte aquatique* avec la *petite Grenouille verte des arbres*. Dans la première espèce le mâle monte sur le dos de la femelle, passe ses jambes antérieures sous les aisselles de celle-ci, les dirige sous sa poi-

trine, de manière qu'il en croise les doigts, et qu'il la tient étroitement liée à lui jusqu'à ce qu'elle soit débarrassée de tous ses œufs. La durée de l'accouplement a un rapport direct avec la chaleur de l'atmosphère. Si elle est forte, l'accouplement finit au bout de quatre ou cinq jours; si l'air est froid, il dure huit, neuf et dix jours. Les œufs ne sont fécondés, par la liqueur séminale du mâle, qu'extérieurement et à mesure qu'ils sortent du corps de la femelle de telle manière, que les œufs non sortis et ceux qui n'ont point été atteints extérieurement par la liqueur séminale sont inféconds. Les femelles périssent souvent avant d'avoir achevé leur accouchement, portant sur leur poitrine les contusions et même les fractures occasionnées par la violente compression des mâles. Il n'en est pas de même de la Grenouille qui passe l'été sur les arbres, auxquels elle se cramponne, à l'aide d'une matière visqueuse sortant de la partie inférieure de ses pieds, et qui au printems descend dans les eaux croupissantes des marais et des fossés pour y multiplier. Le mâle se contente de passer ses bras sous les aisselles de la femelle ainsi unie au mâle, elle se plonge souvent dans l'eau, y reste même enfoncée pendant un tems assez long. Alors le mâle approche plusieurs fois l'extrémité de son corps de celui de la femelle, et ce mouvement se répète avec plus de vivacité, lorsque les œufs sortent. Il paraît que par cette compression, cette espèce de contact, il n'y a de fécondé que les œufs les plus prêts à sortir, et que la fécondation se fait dans cette espèce au bord intérieur de l'anus, et non extérieure-

ment comme dans l'espèce précédente. Spalanzani regarde ce qu'on appelle communément *Œufs de Grenouilles*, non comme des œufs, mais comme des fœtus préexistans, de vrais têtards concentrés en eux-mêmes, développés par la fécondation, et revêtus par elle des formes animales. C'est dans l'ouvrage de Spalanzani qu'il faut lire ses savantes recherches, et la manière dont il s'y est pris pour féconder de ces œufs sans accouplement. Quoi qu'il en soit, l'embrion que dépose la femelle est entouré d'une substance glaireuse ; il tombe au fond de l'eau. Au bout de quatre heures les œufs se renflent et reviennent à la surface. Le dix-septième jour ils prennent la figure d'un rognon. Le cinquantième on voit les têtards développés, ils se nourrissent alors de lentille d'eau. Pour passer à l'état de Grenouilles, leur peau se fend au-dessus de la tête. Une nouvelle tête commence à paraître, puis les pattes antérieures, puis le corps. Enfin, la Grenouille sort de sa dépouille comme d'un fourreau. On peut pêcher les Grenouilles à l'hameçon, en mettant pour appât quelque insecte. Un morceau de drap rouge les attire. Elles viennent le saisir comme de la viande. On les prend à la lumière avec des filets comme le poisson, ou avec des rateaux au milieu des herbages. Les Grenouilles sont propres à appaiser les âcretés de poitrine, bonnes dans la consomption. On ne mange que les cuisses. Le frai de Grenouilles (c'est l'assemblage gélatineux des œufs), appliqué extérieurement, est utile dans les inflammations.

Grenouille pêcheuse, Grenouille de mer,

Baudroie, *Galanga*. La bouche de ce poisson est garnie de dents jusque dans la fossette du col, et ses dents sont couchées obliquement. Ce poisson vit au fond des eaux, nage très-mal à cause de sa tête monstrueuse. Ses nageoires ne lui servent qu'à ramper sur le sable. La nature lui a donné le moyen d'attraper, par finesse, la proie dont il se nourrit. Ses yeux sont placés de manière qu'il voit ce qui passe au-dessus de lui. S'il apperçoit quelque poisson, il agite doucement ses deux barbillons à dessein de l'attirer. Puis il les incline insensiblement, jusqu'à ce qu'il ait mis le poisson à portée de sa gueule, pour le happer.

Gribouri. Cet insecte coléoptère fait, surtout dans son état de larve, un tort singulier aux plantes qu'il attaque. L'espèce la plus nuisible connue sous les noms de *Lisette* ou *Coupe bourgeons*, est celle de la vigne. Elle sort de terre à la fin de mars, dans les jours froids et nébuleux; le dessous de l'écorce de la vigne lui sert de retraite, ou bien elle rentre en terre jusqu'à ce que la chaleur l'invite à en sortir. Le Gribouri de la vigne s'accouple au mois de mai, reste accouplé plusieurs heures. On ignore le tems et le lieu de sa ponte. Il se nourrit au printems des premiers bourgeons de la vigne, les cerne, les ronge, les creuse à mesure qu'ils poussent; lorsqu'ils sont plusieurs après, le bourgeon est bientôt séparé du sarment. Quand la vigne est avancée, il dévore les feuilles les plus tendres; on le nomme en quelques endroits *Piquebrots*; il s'enterre à la fin de l'automne, ainsi que le *Velours vert*, autre espèce de Gribouri. La durée de la vie de ces insectes

n'est que d'une année. On peut faire des tas de fumier dans les vignes. Ces insectes, ainsi que plusieurs autres, s'y rendent. On brûle les tas de fumier. Les cendres sont un bon engrais.

GRIFFON. Voyez *Vautour*.

GRILLON, *Cricri*. De ces insectes, les uns sont domestiques, habitent les maisons, se plaisent derrière les plaques de cheminées, auprès des fours. Les autres habitent de petits trous souterrains dans les campagnes. Le soir on les entend chanter de toutes parts, lorsqu'il fait beau. Ce sont les mâles. Ce chant est l'accent de leurs amours. Au moindre bruit ils sont saisis d'effroi, se taisent. On n'est point d'accord sur l'organe du chant des Grillons. Les uns disent qu'il dépend du mouvement rapide de ses aîles, d'autres, qu'il est dû à une membrane qui, à l'aide d'un muscle, peut se ployer et se déployer comme un éventail. Ces insectes ont trois estomacs comme les animaux ruminans. La femelle porte à l'extrémité de son corps, un étui qui contient deux lames; elles lui servent à déposer ses œufs dans la terre au pied des racines. Les Grillons domestiques sont construits sur le même modèle. Ils chantent toute la nuit, ne sortent de leurs retraites que dans l'obscurité. Il y a des paysans pour lesquels ce chant a de l'agrément. Ils respectent les Grillons, les regardent comme des hôtes qui portent le bonheur à la maison, inspirent le même préjugé à leurs enfans. En Afrique, il y a des peuples chez lesquels on en vend au marché. On les achete pour les mettre dans les maisons. Le chant de ces ani-

maux les endort et leur procure un sommeil agréable. Lorsqu'on veut attraper les Grillons, il faut attacher une Fourmi ou petit insecte au bout d'un crin, laisser marcher l'animal dans le trou qu'habite le Grillon. Il vient fondre sur cette proie, ne la quitte point. On le tire ainsi hors de son trou. Le Grillon sauvage est l'ennemi du Grillon domestique; il le poursuit et le tue. Parmi les insectes de ce genre est le *Taupe-Grillon*; voyez ce mot.

Grillon criquet. Voyez *Criquet*.

GRIMM. Espèce de Chèvre de Guinée, ainsi appelée du nom d'un auteur, qui en a apporté le premier. Ce petit animal d'une extrême agilité, a les jambes fines, et très-bien assorties à son corps, la tête belle et assez semblable à celle d'un Chevreuil, l'œil vif et plein de feu. Quand il est en repos, il tend souvent un de ses pieds de devant, élevé et recourbé comme nos Levrettes. En 1766 on en élevait un dans la ménagerie du prince d'Orange; d'abord sauvage, il était avec le tems devenu assez privé; on le nourrissait avec du pain de seigle et des carottes; il mangeait aussi volontiers des pommes de terre. Il rumine et rend ses excrémens en petites pelottes, dont le volume est fort considérable, relativement à sa taille. Les femelles ne portent pas de cornes. On assure que dans des cavités ou enfoncemens au-dessous des yeux de cet animal, il suinte une humeur jaunâtre, grasse et visqueuse, dont l'odeur participe à celle du Castoreum et du musc. C'est l'animal le plus propre; il ne souffre jamais aucune ordure sur son corps, et se gratte souvent avec un de ses pieds de derrière, et

il se laisse volontiers gratter la tête et le col. Il est d'un naturel fort timide ; le bruit et sur-tout le tonnerre l'effraie beaucoup. Lorsqu'il est surpris, il marque son épouvante en soufflant du nez subitement et avec force. Sa gentillesse et l'élégance de la figure, lui a fait aussi donner le nom de *Bouc damoiseau de Guinée*.

Grimpereau. Ce petit oiseau très-alerte et très-vif, un peu sauvage ; fait sa demeure dans les bois ; vit de Chenilles, de Fourmis, de Scarabés, et de toute sorte d'insectes ; reste toute l'année dans le pays qui l'a vu naître ; grimpe aux arbres avec agilité, à la suite des Pies, des Sittelles, et des Mesanges, dont les coups de becs redoublés, font sortir les insectes de dessous l'écorce. Les trous d'arbres lui servent d'asile et de retraite ; c'est-là que la femelle pond cinq et jusqu'à sept œufs cendrés, marqués de points et de traits d'une couleur plus foncée. Les plumes un peu hérissées du Grimpereau, le font paraître un peu plus gros qu'il n'est réellement. Le *Grimpereau de murailles* fort connu particulièrement en Auvergne, fait sur les rochers à pic et sur les murailles, ce que le Grimpereau ordinaire fait sur les arbres, il y loge, il y grimpe, il y chasse, il y pond, et couve ses œufs. Les Mouches, les Fourmis, et sur-tout les Araignées sont sa nourriture. Remuant, agile, solitaire sans être triste, il s'approche en hiver des lieux habités. Son vol est bruyant.

Grisard. C'est le Goëland varié, auquel on a donné le nom hollandais de *Mallemucke*, c'est-à-dire, sotte bête, parce qu'il se laisse

assommer à coup de gaules ou d'aviron sur le cadavre d'une Baleine, plutôt que de lâcher prise. Cet oiseau a sous la peau une membrane à air, semblable à celle du *Pélican*.

Grisart. Voyez *Blaireau*.

GRISETTE. Ce petit oiseau de passage, se plait dans les endroits aquatiques, se nourrit de vers, d'insectes. Fin et rusé, il ne se laisse pas approcher aisément. Si on en blesse un et qu'on le laisse crier, tous les autres accourent, voltigent autour de lui. En se tenant caché, on peut en tuer un très-grand nombre. La chair de cet oiseau est assez délicate.

GRISON. Belette grise de Surinam.

GRIVE. On distingue dans cette famille, la *Grive* proprement dite, la *Draine*, la *Litorne*, le *Mauvis*; voyez ces mots. La Grive d'un naturel moins social, triste, mélancolique, jalouse de sa liberté, voyage ordinairement seule, part vers le commencement de l'automne, des climats septentrionaux dans les pays méridionaux de l'Europe, dans l'isle de Malthe en Afrique. Elle vit de Baies de Sorbiers, de Vers, d'insectes; elle est sur-tout friande de raisins. Les femelles pondent deux, et quelquefois trois fois par an, jusqu'à six œufs la première ponte. Leur nid fait avec art sur les arbres, même dans les buissons, est extérieurement revêtu de mousse, de paille, de feuilles sèches: le dedans est fait d'une espèce de carton assez ferme, composé avec de la boue gachée et battue, fortifié de brins de paille et de petites racines. C'est sur ce carton que la plupart des Grives déposent leurs œufs, à crud et sans duvet. Il y a des provinces de France, où l'on

prend la précaution d'attacher au haut des arbres fréquentés par les grives, des pots qu'elles adoptent volontiers pour nicher, pondre, et élever leur couvée. Cet oiseau chante agréablement, et apprendrait facilement à parler. Son vol oblique et tortueux, le dérobe à l'avidité du chasseur, et aux poursuites de l'oiseau de proie. Lorsqu'il peut gagner un arbre touffu, il s'y tient immobile de peur, et il n'est pas aisé de le faire partir. Il y a des Grives qui restent en Europe toute l'année. L'été elles se tiennent dans les bois en montagnes. L'hiver elles s'établissent sur les lisières des forêts. Au commencement de novembre, on en prend une très-grande quantité dans la forêt de Compiègne. La Grive se laisse prendre facilement dans des collets de crins, en lui présentant pour appât des baies de Sorbier sauvage. Lorsqu'elle est grasse, sa chair est bonne à manger. Les Romains en faisaient si grand cas, qu'on les élevait aux environs de Rome, sur-tout au pays des Sabins, par milliers dans de grandes volières, où l'on prenait le soin de les engraisser avec du millet et des baies de lentisque, de mirthe, de guy, de lierre, et une espèce de pâtée faite avec des figues broyées et de la farine. On a remarqué qu'elles s'accoutumaient à cette servitude, qu'on leur rendait la plus douce possible, sans cependant leur laisser la vue de la campagne, des bois, et des oiseaux en liberté, dans la crainte que leurs regrets ne les empêchassent d'engraisser. Cet oiseau a fourni à notre langue, le mot *Grivelé*, qui indique des mouchetures semées régulièrement, comme sur le plumage de sa poitrine. En Bour-

gogne, la Grive connue sous le nom *Grive de vigne*, *Grive chanteuse*, *Grivette*, *Mauviette*, arrive chaque année à-peu-près au tems des vendanges, disparaît aux gelées, se remontre aux mois de mars ou d'avril, et disparaît au mois de mai, s'accouple à la fin de l'hiver. Peu rusée, elle se prend facilement à la pipée, au lacet; et lorsqu'elle est énivrée de raisins tous les piéges sont bons. Les fortes gelées qui arrivent quelquefois au printems la maigrissent, et même la font périr. En Amérique la *Grive de la Guyane*, la *Grivette d'Amérique*, se rapprochent de nos Grives européennes. La *Rousserolle* est aussi une espèce de Grive; voyez ce mot. La *Grive d'eau* est un oiseau de la Pensilvanie; peu connu en Europe, il doit son nom à son plumage grivelé.

Grondeur. Espèce de Chabot ainsi nommé parce qu'il gronde lorsqu'on le saisit. Ce poisson habite les Indes orientales et occidentales. Sa bouche armée annonce sa voracité. On le prend facilement à la ligne appâtée avec un petit poisson ou de la viande. Sa chair est blanche, grasse et de bon goût. Son foie, dit-on, est si vénimeux, qu'on meurt après en avoir mangé.

Gros-*Bec*. Ces oiseaux solitaires, sauvages, sédentaires, silencieux, durs d'oreille, ont le bec si fort, qu'ils cassent les noix, les noyaux de cerises, d'olives. Ils habitent les forêts de France, d'Italie, d'Allemagne, de la Louisiane, de l'isle de Bourbon; volent en troupes, passent l'été dans les bois et sur les montagnes, descendent en hiver dans la plaine, font leurs nids sur le sommet des arbres dont ils mangent les

boutons. Leur bec est si fort qu'aux Indes ils entament l'enveloppe du fruit du Bananier, avant sa maturité. Aussi les voit-on suivis de petits oiseaux, qui partagent avec eux le butin. Dans les volières, ils attaquent et tuent les petits oiseaux, non en les frappant de la pointe du bec, mais en pinçant la peau et emportant la pièce. On leur donne aussi le nom de *Pinson royal*. Le Gros-Bec des Indes a un chant très-agréable. Il est friand des œufs de Colibri. Mais il lui en coûte quelquefois la vie. Voyez *Colibri*. Le *Cardinal huppé de Virginie*, hardi, fort et vigoureux, s'apprivoise aisément, plaît par son joli ramage, apprend à siffler comme les Serins de Canarie. On le nourrit de graines, et sur-tout de millet. Le *Gros-Bec d'Abyssinie* mérite une attention particulière pour la construction de son nid. Ce nid, de forme à-peu-près pyramidale, est suspendu toujours au-dessus de l'eau, à l'extrémité d'une petite branche. L'ouverture est sur l'une des faces de la pyramide, ordinairement tournée à l'Est; la cavité de cette pyramide est séparée en deux par une cloison; ce qui forme deux chambres. La première, où est l'entrée du nid, est une espèce de vestibule où l'oiseau s'introduit d'abord; puis il grimpe le long de la cloison intermédiaire, et redescend ensuite jusqu'au fond de la deuxième chambre où sont les œufs. C'est ainsi que cet oiseau met sa postérité à l'abri des vents, de la pluie qui dure 6 mois en Abyssinie, des Singes, des Ecureuils, des Serpens, etc.

Groseiller. Il y a plusieurs espèces de ces arbrisseaux. Les uns donnent les groseilles blanches, d'autres les rouges, d'autres les groseilles

à maquereau. Les groseillers quittent leur écorce extérieure. Elle se roule, se pèle. On les multiplie de bouture. Les Groseilles blanches et rouges sont saines, rafraîchissantes, tempérantes. On en fait de l'eau de Groseille, des confitures, conserves, etc. Les Anglais font du vin avec les Groseilles à maquereau. Ils les mettent dans un tonneau en infusion dans de l'eau tiède, qui se charge du suc de ces fruits. Ils y mêlent du sucre, et obtiennent, par la fermentation, une boisson vineuse, agréable.

Grottes. Les Cavernes et les Grottes (ce qui est à-peu-près la même chose) sont les réservoirs des vents souterrains, le séjour et l'habitation des Chauve-Souris, des Serpens et reptiles, et de quelques animaux féroces dans certains déserts. C'est aussi le laboratoire des cristallisations et des pierres figurées. Les Grottes et Cavernes se trouvent principalement dans l'intérieur des montagnes. Quelques-unes ont été formées par des tremblemens de terre, par des éboulemens. Les stalactites et les stalagmites qu'on y remarque sont le produit lent et successif des eaux qui filtrent à travers la voûte et le long des parois. Ces eaux chargées de sucs lapidifiques, parviennent avec le tems à boucher et à combler ces Grottes. La variété et la bizarrerie des figures qu'affectent ces stalactites, ont, avec quelque supercherie et le secours de l'imagination, fait débiter des récits qui semblent tenir du merveilleux. L'œil du physicien n'y voit que l'ouvrage de la nature. Dans la *Grotte d'Antiparos*, décrite par Tournefort, les stalactites sont d'albâtre oriental. Dans la *Grotte des Fées*, située dans le Cha-

blais, on remarque la figure d'une poule qui couve ses poussins, d'un morceau de lard avec sa couenne, des pralines, et d'un rouet à filer avec sa quenouille. La *Grotte d'Arcy* en Bourgogne offre aussi différentes formes de stalactites singulières. La petite *Grotte du Chien*, aux environs de Naples, est une des plus remarquables. Il s'élève et il y règne habituellement, jusqu'à la hauteur de 10 pouces de terre, un air ou vapeur méphitique, qui en deux ou trois minutes fait périr les animaux qu'on soumet à son épreuve. On l'appelle *Grotte du Chien*, parce que le gardien qui en a la clef fait cette épreuve sur un Chien. A peine couché à terre, l'animal perd le mouvement, et il ne revient de son asphyxie qu'en le plongeant dans le lac d'Agnano qui est à 20 pas de là, et même simplement en l'étendant sur l'herbe voisine.

Gruau. Voyez *Avoine*.

Grue. Cet oiseau de passage à la voix très-forte. Son cri s'entend de très-loin. On voit les Grues voler dans les airs, traverser les mers, en formant toujours un triangle. La première en tête fend l'air. Lorsqu'elle est fatiguée, elle se remet derrière, une autre prend sa place et est successivement remplacée par une troisième, et ainsi de suite, chacune à son tour. En 1735, on en vit passer à Orléans des milliers. Elles volaient par troupes de 50, 60 ou 100, du Nord au midi. Elles firent beaucoup de dégât dans les plaines de sarrazin, où elles s'abatirent. Elles vivent aussi de poissons, de Grenouilles, de Scarabés et autres insectes. Ces animaux, quoiqu'en grand nombre, sont difficiles à tuer. Un d'entre eux est toujours au guet, avertit

les autres à la moindre apparence de danger ; la troupe prend la fuite, d'abord difficilement, mais l'essor une fois pris, elle s'élève presque à perte de vue. La chasse au vol de la Grue, avec de petits oiseaux de proie, est très-agréable. La femelle pond deux œufs ; il en sort un mâle et une femelle. Lorsqu'ils sont élevés, la mère les abandonne. On dit que les jeunes Grues, avant même qu'elles aient des plumes, courent si vite, qu'un homme ne saurait presque les atteindre. Cependant cet oiseau aime la compagnie, et s'apprivoise aisément. Il est facile de le tromper. Il se joue et saute à la voix de l'homme qui contrefait son cri. On croit qu'il vit plus de 40 ans. On trouve dans son estomac, de petites pierres ; elles lui servent de meules pour broyer ses alimens : les muscles de l'estomac en sont les moteurs. Les anciens faisaient cas de la chair de la Grue. Elle est cependant coriace, et demande à être faisandée. En Pologne, dit-on, on élève des Grues ; on leur arrache les plumes de la queue, on y met une goutte d'huile, il revient des plumes blanches, dont les gentilshommes polonais ornent leurs bonnets. Le nouveau continent a aussi ses Grues blanches et brunes.

Grue de Numidie. C'est la *Demoiselle de Numidie.* Voyez ce mot.

Gryphite. Cette coquille bivalve et fossile du genre des huîtres, dont l'analogue vivant n'est pas connu, est très-commune. Il y en a de grandes, de petites, d'unies, de feuilletées, de cannelées, de sillonnées.

Guajaraba. Cet arbre croît à la Nouvelle-Espagne. On écrit sur ses feuilles avec un stylet ;

ce qui le fait nommer l'*Arbre du papier.* Les feuilles de plusieurs espèces de palmier servent aussi au même usage.

Guanabanus. Voyez *Ata.*

Guao. Cet arbre croît au Mexique. Son suc âcre et caustique corrode la peau des personnes sur lesquelles il tombe, et des animaux qui se frottent contre son tronc. Son bois verd n'est jamais attaqué par les punaises. On l'emploie à faire des bois de lit.

Guara. Oiseau commun au Brésil et dans l'isle Ste.-Catherine. Son plumage devient successivement noir, blanc, couleur de rose et pourpre, suivant ses différens âges. Les Guaras sont voraces, carnivores, volent en troupes, nichent et pondent sur les toîts, dans les murailles. Les Sauvages emploient leurs plumes pour leurs ornemens de têtes.

Guara. Poisson du genre des Hérissons de mer. Il ne diffère de l'Atingue que par sa forme un peu plus ronde. Du reste, mêmes mœurs, mêmes habitudes, même manière de vivre. Avant de mordre à l'hameçon, il tourne, retourne et semble se défier de la ligne. Dès qu'il est pris, il entre en fureur, se gonfle, se hérisse, cherche à blesser avec ses piquans. On est obligé de le tirer loin du rivage et le laisser mourir à terre.

Guayavier, ou *Poirier des Indes.* Cet arbre croît en Amérique et aux Indes orientales. Il s'élève jusqu'à la hauteur de 20 pieds. Les uns donnent des fruits blancs, d'autres rouges. Ils sont sujets à être attaqués des vers, en murissant. On est obligé de les manger un peu verds. Ils sont moins sains. On en fait des marmelades

et des compotes qui sont délicieuses. La graine de ce fruit passe dans l'estomac des animaux sans souffrir la moindre altération. Les oiseaux la sément de toutes parts dans les prairies. Elle y lève en si grande quantité, qu'on est obligé d'arracher les jeunes plants. Les feuilles et les racines de cet arbre sont astringentes, vulnéraires. L'écorce de l'arbre est un excellent tan. On fait avec son bois de bon charbon pour les forges.

GUÈDE. Voyez *Pastel*.

GUENON. Quelques-uns ont donné ce nom à la femelle du Singe, d'autres aux Singes de petite taille. M. de Buffon a donné particulièrement ce nom à des animaux qui ressemblent aux Singes ou aux Babouins, mais qui ont des queues aussi longues et quelquefois plus longues que leurs corps. Les Guenons sont d'un naturel plus gai que les Singes, d'un caractère plus doux que les Babouins; leur vivacité pétulante n'est cependant pas incompatible avec la douceur et la docilité. Assez agiles pour échapper à la voracité du Tigre, elles deviennent quelquefois la proie des Serpens, qui se mettent à l'affût sur les arbres, les surprennent et les dévorent. Il y a neuf espèces de Guenons, savoir, les *Macaques*, les *Patas*, les *Malbrouks*, les *Mangabeys*, les *Mones*, les *Callitriches*, les *Moustacs*, les *Talapoins* et les *Doucs*; voyez ces mots. Les oiseaux ne sont pas tranquilles où il y a des Guenons. Celles-ci détruisent leurs nids et jettent leurs œufs par terre.

GUÉPARD. Cet animal, du genre des Léopards ou Panthères, est connu au Cap de Bonne-Espérance sous le nom de *Loup-Tigre*. Caché le

jour dans le creux des rochers, il cherche la nuit sa proie avec des hurlemens affreux. Son cri fait fuir les animaux, et avertit le chasseur qui se tient en embuscade à quelque passage. Tous les Guépards ont une crinière sur le cou, et de longs poils sous le ventre. Leur belle fourrure est recherchée dans le commerce des pelleteries.

Guêpes. De ces insectes, les uns vivent en société, les autres sont solitaires. Un caractère distinctif de ce genre de mouches, est d'avoir le corps lisse et sans poils apparens. Leurs aîles supérieures, lorsqu'elles ne volent point, sont pliées en deux dans leur longueur. A l'origine de chacune de ces aîles, est placée une partie écailleuse ; elle fait l'office d'un ressort qui empêche l'aîle supérieure de s'élever trop dans les battemens d'aîles. Cette précaution était bien importante pour ces insectes carnaciers, qui poursuivent leur proie à tire d'aîle.

Guêpes aériennes. C'est la plus petite espèce de Guêpes. Leur société n'est pas nombreuse. Leur histoire, leurs mœurs sont les mêmes que celles des Guêpes communes. Elles bâtissent différemment. Leur guêpier est attaché à une branche d'arbre avec une espèce de lien. Il est depuis la grosseur d'une orange jusqu'à celle d'un œuf. Le bois réduit en papier, en est la matière ; s'il était d'une couleur vermeille, on le prendrait pour une grosse rose qui commence à s'épanouir. Il est recouvert d'un vernis impénétrable à l'eau. Un de ces nids n'a été ni ramolli, ni altéré dans l'eau.

Guêpes cartonnières de Cayenne. Voyez *Guêpier de Cayenne*.

Guêpes communes domestiques, ou *souterraines*. Ces Guêpes construisent des édifices, vivent en société, se nourrissent de pillage, et font de grands ravages sur nos espaliers. Cette république nombreuse est fondée par une seule femelle fécondée pendant l'automne et échappée aux rigueurs de l'hiver. Elle creuse un trou dans un terrain sec, se pratique une entrée tortueuse, ou profite de celui d'une Taupe, y bâtit à la hâte quelques cellules, y dépose des œufs. Au bout de vingt jours ils ont passé par l'état de vers, de nymphes et sont devenus Guêpes. La sage nature prévoit à tout. Les Guêpes mulets ou sans sexe sont les seules qui travaillent à la fondation de la république. Les premiers œufs éclos sont des *Guêpes mulets*. Aussi-tôt nés, ils se mettent à l'ouvrage, agrandissent le trou, vont sur le bois, les treillages, les chassis, chercher les matériaux de construction avec leurs dents : ils coupent, hachent, déchirent de petites fibres de bois, les humectent d'une liqueur qu'ils dégorgent, les portent à l'attelier. D'autres ouvrières les attendent. Elles en construisent le Guêpier. Cet édifice est composé en dehors de feuilles de papier. Elles ne sont point appliquées les unes contre les autres. De cette manière l'humidité ne peut pénétrer en dedans. Il y a dans l'intérieur douze ou quinze étages. Entre chacun règne une colonnade formée par les liens qui attachent les gâteaux l'un à l'autre. Chaque étage est comme une espèce de place publique où les citoyens peuvent se promener. Les cellules sont hexagones. C'est le berceau où la mère continue de pondre des œufs de Guêpes

mulets au nombre de quinze ou seize mille, et ensuite les œufs de trois cens femelles et d'autant de mâles. Les frères aînés, éclos les premiers, prennent des soins singuliers des cadets qui naissent. Ils proportionnent leur aliment à la délicatesse de leur estomac. C'est d'abord des jus de fruits, de viandes, ensuite des cadavres d'insectes. Ceux qui vont à la provision apportent à manger aux travailleurs. Chacun prend sa portion. Point de dispute, point de combat. La république devient plus nombreuse, s'accroît de jour en jour. On y vit en paix. Dès que chacun est pourvu de forces nécessaires, il vole aux champs. C'est alors une troupe de brigands. Ils viennent ravager nos espaliers, entamer nos fruits avant leur maturité, fondre avec la rapidité d'un Epervier sur nos Abeilles, leur couper la gorge pour s'emparer de leur miel, piller, ravager leur république, se nourrir du fruit de leurs travaux, et les obliger de déguerpir. Dans ces momens d'abondance les Guêpes apportent le butin au Guêpier, le partagent entre elles. Ce n'est que fête, que plaisirs, amitié. La concorde ne peut subsister parmi les brigands. Vers le mois d'octobre, les provisions commencent à manquer. Cette jeunesse si vive, si amie, si brillante s'anime d'une espèce de fureur. Le Guêpier n'est plus qu'un théâtre d'horreur. Les mulets et les mâles arrachent de leurs berceaux œufs, vers, nymphes, insectes naissans. Rien n'est épargné. On se bat les uns contre les autres. Ces duels vont rarement à la mort, comme ceux des Abeilles. Les mâles sont les seuls qui n'aient point d'aiguillon. L'espérance de l'état, les

soins de la postérité, l'amour de la patrie, ces grands ressorts du gouvernement ne subsistent plus. Toute la république se détruit de fond en comble. Les froids, les pluies font languir les citoyens. Ils périssent presque tous, heureusement pour nous et nos Abeilles. Quelques femelles échappées aux malheurs de la guerre intestine et à la rigueur de l'hiver, fondent au printems suivant de nouvelles républiques. Un brigand est quelquefois utile pour en punir d'autres. Quelques bouchers suspendent au-devant de leur boutique un foie de Veau ou autre viande tendre. Les Guêpes viennent rechercher ce mets friand. Voulant jouir seules du butin, elles poursuivent ces grosses mouches bleues, des œufs desquelles naissent des vers qui gâtent la viande. C'est le seul avantage que nous puissions tirer des Guêpes.

Guêpes ichneumones, ou *Guêpes maçonnes*. On distingue plusieurs espèces de ces Mouches. Elles vivent solitaires. Leur caractère distinctif est de ne point avoir les aîles supérieures pliées en deux comme celles des Guêpes communes. Leurs antennes sont toujours en mouvement. A leur partie postérieure on observe dans les unes une tarière, dans d'autres un aiguillon qui n'est point caché comme dans les Guêpes ordinaires. Dans quelques espèces, l'aiguillon glisse dans une coulisse. Ces Mouches fortes et vigoureuses construisent dans le mortier des murs, ou dans des pièces de bois à une exposition favorable, des alvéoles en moins d'une heure. L'alvéole est creusé à mesure que la Guêpe en ôte les décombres. Elle les lie avec une matière gluante; ce qui forme à

l'entrée du trou un tuyau saillant. La Mouche dépose un œuf dans le fond, d'où naîtra un jeune ver. Elle pourvoit à sa nourriture. Chaque espèce de Mouche a des alimens qui lui sont propres. Les unes se nourrissent de Chenilles d'une espèce; les autres, d'Araignées de telle ou telle espèce. Cet aliment est le même qu'elle destine à sa famille. Ici une Guêpe apporte des Chenilles prêtes à se métamorphoser, les empile les unes sur les autres, et referme ensuite l'alvéole avec le mortier qui était dehors. Le ver éclos trouve sa nourriture proportionnée à son appétit, et en quantité suffisante jusqu'au moment de sa métamorphose. C'est une Chenille pour chaque jour. Là, une autre Guêpe pourvoit le sien de petites Araignées. Chaque femelle construit ainsi autant d'alvéoles qu'elle pond d'œufs. Les jeunes vers bien nourris se changent en nymphes, deviennent des Guêpes qui percent leur prison, volent en plaine, font la chasse aux insectes, aux Araignées, fondent dessus comme des Eperviers, et sont, à leur tour, des mères de famille, qui ont les mêmes attentions pour leur postérité.

Guêpes de l'isle de France. Ces insectes, vigoureux, armés d'un terrible poignard et pleins de courage, sont très-utiles aux habitans. Quoiqu'inférieures en force aux Kakerlaques, ces Guêpes leur font la guerre, les tuent, et défont les habitans de ces fourmis redoutables, qui rongent et détruisent tout dans les maisons, dans les vaisseaux.

GUÊPIER *de Cayenne.* Ce logement des Guêpes de Cayenne est fait avec un art singulier. Ces Mouches le suspendent à une branche d'arbre.

Chaque gâteau est percé d'un trou. Il sert de communication à toutes les parties du bâtiment. La matière est bien plus belle que celle de nos Guêpiers. C'est un carton qui peut le disputer au plus beau, au plus blanc et au plus fin que nous puissions faire. Ces fabricantes ont connu bien avant nous l'art de faire le papier. Leurs matériaux sont des fibres de bois hachés, coupés, humectés d'une liqueur qu'elles dégorgent. Elles nous indiquent que l'on peut suppléer d'autres matières au linge. Les bois blancs seraient vraisemblablement ceux qu'on pourrait employer avec succès dans la fabrique du papier. Voyez *Papier*. L'histoire, les mœurs de ces Guêpes sont à-peu-près les mêmes que celles de nos *Guêpes communes*. Voyez ce mot.

Guêpier de mer. Nom donné à une espèce d'*Alcyon*. Voyez ce mot.

Guêpier Mérops. Cet oiseau se nourrit de graines de persil, de navets, d'hépatique, de Scarabés, d'Abeilles et autres insectes. Un caractère singulier et remarquable, c'est que le doigt extérieur tient à celui du milieu par trois phalanges, et le doigt inférieur par une seule. Le Guêpier se trouve dans l'un ou l'autre continent, on en voit même dans les provinces méridionales de la France; il va en troupe le long des montagnes couvertes de plantes odorantes, fait son nid dans les cavernes à six ou sept pieds de haut, quelquefois aux environs des ruches. La femelle pond six ou sept œufs. Le moyen de l'attraper est d'attacher pour appât une Cigale à un hameçon, ainsi que font les enfans dans l'isle de Candie. Cette famille des Guêpiers nous offre bien des variétés dont

quelques-unes sont remarquables par leurs belles couleurs.

Guhr. On désigne sous ce nom diverses matières minérales en poudre fine, qui sont dans un état ou de mollesse, ou de siccité et qui ont été chariées par les eaux. Il y en a de crétacées, d'ochracées et d'autant de natures différentes qu'il peut se faire de combinaisons. Est-ce la matière primitive des mines, ou sont-ce des mines décomposées ? Leur nature et leur couleur, donnent des indices sur la qualité de la mine.

Gui. Cette plante ne vegète point sur terre ; mais parasite, elle ne croît que sur les branches des arbres. Elle s'attache sur un très-grand nombre d'espèces, jamais sur le figuier. On en voit quelquefois sur du bois pourri, des pierres, des tessons de pots. Elle est toujours verte. On y distingue des fleurs mâles et des fleurs femelles. La graine s'attache à l'écorce d'un arbre. La radicule s'y enfonce. La sève de l'arbre s'extravase, forme à l'endroit de l'insertion une grosseur. Les racines parasites s'étendent dans l'écorce, mais sans jamais pénétrer le bois, boivent le suc nourricier. Les branches supérieures de l'arbre qui nourrit le parasite, périssent quelquefois. Le Gui n'affecte point, comme les autres plantes, de monter toujours vers le ciel. Il pousse en tout sens, en toutes directions. Ce sont sur-tout les Grives qui sèment le gui, d'un arbre sur l'autre : ces oiseaux en mangent les baies et les rendent avec leurs excrémens. Ces baies trop gluantes pour être digerées, s'attachent aux branches des arbres et y prennent racines. Les anciens attri-

buaient de grandes propriétés au Gui. C'était sous des chênes chargés de Gui que les ministres des païens faisaient les prières. Les baies de Gui trop âcres ne servent pas intérieurement. Appliqués eextérieurement, elles font murir les abcès. L'écorce de Gui macérée et pourrie dans l'eau ; à la chaleur du fumier, broyée, réduite en pâte, forme d'excellente glu.

Guib. Ces animaux font la nuance entre la Chèvre et la Gazelle. Ils se plaisent ensemble ; en en voit des troupeaux au Sénégal, dans les plaines et les bois du Podor.

Guifette. Voyez *Hirondelle de mer.*

Guignard. Ce petit Pluvier plus répandu dans le Nord que dans nos contrées, se nourrit de Scarabées, de vers, de coquillages terrestres ; il est fort connu en Angleterre, sous le nom de *Dotterel.* Les mâles plus petits que les femelles ont le même port, les mêmes couleurs, la même pesanteur, la même stupidité. Leur paresse les rend très-faciles à prendre au filet. Pour les y conduire, on choque deux pierres l'une contre l'autre ; à ce bruit ils étendent une aîle, lèvent une patte, et l'on continue jusqu'a ce qu'ils se déplacent, pour aller se prendre au piége. Les chasseurs ne manquent pas d'imiter par leurs gestes, l'action paresseuse de l'oiseau, afin, disent-ils d'aider à la capture ; mais la pantomime doit-être superflue, les Guignards s'approchent du filet lentement, le filet tombe et couvre la troupe stupide. La chair de ces oiseaux est plus délicate que celle des Pluviers.

Guignette. Cet oiseau vit solitairement le long des eaux, comme les Bécasseaux, part de

loin, jette quelques cris d'une voix gémissante. On en voit beaucoup vers les sources de la Moselle, dans les Vosges; où on les appelle *Lambiches.* Ils quittent cette contrée dès le mois de juillet, après avoir élevé leurs petits. A la Louisiane il est un peu plus grand.

Guillemot. Les aîles courtes et étroites de cet oiseau, ne lui permettent guères de voler au-dessus de la surface de la mer. On en distingue deux espèces, l'une plus grande appelée improprement *Poule de mer*; l'autre plus petite, nommée plus improprement encore *Colombe de Groënland.* C'est dans les contrées glacées du Spitzberg et du Groënland, que ces oiseaux vivent et se multiplient. Quelques-uns dans le tems des fortes glaces, descendent le long des côtes d'Angleterre, s'établissent dans une petite isle inhabitée en face de celle d'Anglesey, y nichent sur les rebords saillans des rochers, qu'ils ne peuvent atteindre qu'en voletant, ou plutôt sautant de pointe en pointe. Leurs œufs au nombre de deux sont bleuâtres plus ou moins tâchetés de noir. Le Guillemot est bon nageur, bon plongeur. Lorsqu'il est blessé ou poursuivi, sa retraite est sous l'eau même sous la glace. Il est si peu défiant, qu'il se laisse approcher et prendre avec facilité. C'est ce qui lui a fait donner en Angleterre, le nom de *Guillemot*, *oiseau niais.*

Guimauve. Cette plante est très-adoucissante, propre dans les inflammations. On fait, avec son mucilage et du sucre, les pâtes de Guimauve. Ses racines coupées, bouillies dans de l'eau où l'on a mis du Santal ou du bois d'Inde,

et émoussées par le bout, forment des espèces de brosses pour nettoyer les dents.

Guimauve veloutée des Indes. Voyez *Ambrette.*

Guitguit. C'est le nom donné par M. de Montbeillard, aux Grimpereaux du nouveau continent, et qu'on confond quelquefois avec les Colibris. Ils se nourrissent d'insectes, de fruits, et de bourgeons, vivent en troupes, et ne grimpent pas sur les arbres. La beauté de leur plumage, est ce qu'ils ont de plus remarquable.

Gurneau. Voyez *Gourneau.*

Gymnotes. Nom donné à un genre de poissons, remarquables par leur dos uni, dépourvus de nageoires; de ce genre sont l'*Anguille tremblante*, le *Carapo*, etc. Voyez ces mots.

Guttus. Nom donné à certains vases, parce qu'ils distillaient la liqueur goutte à goutte. On les employait à différens usages. Les uns servaient dans les sacrifices, et les autres pour les bains. Ceux-ci étaient pleins d'huile et de baume, qu'on versait sur la peau pour fortifier les nerfs. On en a vu d'Onyx de la plus grande beauté, et ornées de figures différentes.

Gyps. Cette matière pierreuse est tendre, friable. Elle paraît, ou en forme de coin, belle, transparente, brillante. (On la nomme alors *Pierre spéculaire*; c'est son état de cristallisation) ou striée et en filets. (On la nomme *Gyps striée*) ou en masse, (c'est la *Pierre à plâtre.*) Si ces masses sont bien pures, bien transparentes, c'est l'*Albâtre gypseux.* L'examen chymique démontre que le Gyps ou *Sulfate de Chaux*, est un sel formé par la combinaison de l'acide sulfurique avec la chaux.

On lui donne encore le nom de *Sélénite*, de *Chaux vitriolée*, de *Vitriol calcaire*. Le sulfate de chaux a une saveur qui se communique à l'eau, lui donne une qualité connue sous le nom de crudité, et qui la rend pesante à l'estomac. L'air sec ne l'altère point, l'air humide le décompose à la longue; il faut cinq cents parties d'eau froide ou chaude, pour en dissoudre une seule de sulfate de chaux. Poussé à un feu très-violent, il se fond et se vritrifie. Mis sur un fer très-chaud, il devient phosphorique. Les acides, ni l'ammoniaque n'ont prise sur lui. Les alkalis le décomposent. Il est soluble avec effervescence, dans le borate et le sel microcosmique. En présentant à la flamme bleue du chalumeau, le tranchant de ses lames, il se fond en un instant. Dans l'autre sens il décrepite, devient opaque, et perd son eau sans bouillonnement. Ses cristaux blancs, quelquefois rouges ou jaunâtres, etc. sont de forme décaèdre rhomboidale, c'est-à-dire, octaèdre rhomboidale, dont les deux pointes des pyramides seraient tronquées parallèlement à la base. Les carrières de Montmartre sont composées de ce Gyps. Il y est disposé par lits. Les environs sont glaiseux, pyriteux. On y voit des lits de pierre calcaire. La combinaison se sera faite dans l'intérieur de la terre, avec cette différence, que les bancs de Gyps ne contiennent pas de coquilles, mais des os, au lieu que les lits de pierres calcaires renferment des coquilles, et non des os. On a observé dans ces carrières, des colonnes Basaltiques opérées sans doute par l'effet de la retraite et du dessèchement. Le Gyps ou pierre à plâtre mis au feu,

feu, se calcine en perdant l'eau de sa cristallisation. On le bat, on le réduit en poudre. C'est le plâtre, substance de la plus grande utilité. Mêlé avec de l'eau, il s'y délaie, s'y pétrit, s'échauffe un peu, prend toutes les formes que l'on desire, recouvre sa première dureté sous la nouvelle forme qu'on lui a donnée, et la conserve un grand nombre d'années d'une manière solide et durable. Avec le beau plâtre de Paris tamisé, l'on fait les jolies petites statues et les médaillons qu'on jette en moule.

Gyrin. C'est ce petit animal qui décrit des cercles sur la surface de l'eau, en courant avec une très-grande vîtesse. Il est difficile à attraper, et se plonge au fond de l'eau lorsqu'on veut le prendre.

HAM

HACHES *de pierre.* Voyez *Armes des Sauvages.*

HALIOTITES. Ce sont les oreilles de mer fossiles.

HAMAC. Sorte de lit portatif, fort en usage en Afrique et en Amérique. On le suspend entre deux arbres, pour se garantir pendant la nuit des bêtes farouches et des insectes. Ce mot désigne aussi les lits des matelots sur les vaisseaux, et les litières plates sur lesquelles on se fait porter en quelques pays de l'Afrique. Les Hamacs sont de différentes matières, les uns sont d'écorces d'arbres entrelacées en forme de filets, les autres de coton. Aux isles françaises, les femmes de distinction reçoivent leurs visites couchées nonchalamment dans un Hamac, suspendu au milieu de la chambre. Une jeune négresse est occupée d'une main à balancer le Hamac, et de l'autre à chasser les Mouches, qui pourraient incommoder sa maîtresse. La mollesse est de tous les pays.

HAMSTER. Ce Rat des champs fort commun en Allemagne, (et mal à propos nommé *Marmotte de Strasbourg*,) est un animal vorace et très-gras. Il se retire, comme le Lapin, dans des trous où il fait grand amas de grains à la fin du mois d'août. Pour apporter ses provisions, il se sert de ses abajoues, qui peuvent contenir à-la-fois plus d'un quart de chopine de grains nettoyés. Il est mordant et colère.

S'il est poursuivi par un Cheval ou par un Chien, il saute à ses babines et le mord cruellement. Il peuple beaucoup, sur-tout dans les tems humides, fait de grands ravages qui souvent occasionnent la disette de grains dans quelques cantons. Il y a cependant des années, où l'on n'en voit presque pas. Les Fouines, les Putois en détruisent beaucoup, et d'ailleurs ils se font la guerre entre eux. Des deux Hamsters enfermés dans une même cage, la femelle pendant la nuit étrangla le mâle, et dévora ses viscères. Le Hamster à l'approche de l'hiver se retire dans son habitation souterraine, dont il bouche l'entrée avec soin, vit tranquillement de ses provisions, jusqu'à ce que le froid étant plus sensible, il tombe dans un état d'engourdissement, semblable au sommeil le plus profond, les yeux fermés, la tête sous le ventre entre les deux jambes de devant, celles de derrière appuyées contre le museau. Le défaut d'air contribue, dit-on, ainsi que le froid à cette léthargie, puisque l'air même froid lui rend le mouvement. L'entrée de son terrier profond conduit à plusieurs caveaux ou souterrains, dont les uns servent à son logement; les autres sont des magasins plus ou moins vastes: il y en a qui ont jusqu'à cinq pieds de profondeur. Le mâle a son terrier séparé; celui de la femelle a plusieurs ouvertures perpendiculaires, pour donner une entrée et une sortie libre à ses petits, qu'elle porte quatre semaines; elle met bas deux fois par an, au nombre de cinq ou six chaque portée, et quelquefois jusqu'à seize. A l'âge de trois semaines, ces petits sont abandonnés et chassés par leur

mère. Pour profiter de leur récolte et de leur fourrure, on creuse et l'on détruit ces terriers, qui ont quelquefois huit à neuf pieds de diamètre. La chasse en peut être très-utile, surtout dans l'automne. On trouve dans chaque terrier jusqu'à deux boisseaux de grains. Ces animaux se multiplient au point qu'en une seule année, où les dégâts qu'ils avaient faits dans les champs, firent mettre leurs têtes à prix, il en fut présenté 80139 à l'hotel de ville de Gotha, tués dans les seuls environs de cette ville.

HANNÉBANNE. Voyez *Jusquiame*.

HANNETON. C'est le nom d'une espèce de Scarabé fort commun en Europe, vers le mois de mai. Il fait, pendant deux mois, beaucoup de ravages sur les arbres fruitiers et autres qu'il dépouille de leurs feuilles, bourdonne en volant, reste caché pendant la chaleur du jour à l'ombre du feuillage, vole sur le soir par essaims, folâtre dans les airs, et donne brusquement contre ce qu'il rencontre, ce qui fait dire quelquefois, *étourdi comme un Hanneton*. Les dames ont emprunté des jolies antennes de cet animal, le nom d'un des agrémens de leur parure, appelé *soucis de Hanneton*. Le mâle et la femelle restent long-tems accouplés. Celle-ci fécondée, va faire un creux dans la terre avec sa queue, s'y enfonce à reculons à la profondeur d'un demi-pied, y dépose ses œufs oblongs d'un jaune clair, l'un auprès de l'autre, sort de terre, s'envole et cesse bientôt de vivre après avoir rempli ce dernier vœu de la nature. On a eu occasion d'observer que les femelles déposaient dans les bois, sous l'écorce et dans le tronc des vieux Chênes, leurs œufs rangés à côté les uns des au-

tres, comme on les trouve dans la terre. Vers la fin de l'été les œufs éclosent, donnent naissance à de petits vers blancs qui se nourrissent de la racine des plantes, ne sortent jamais de terre qu'accidentellement, causent le plus grand dégât dans les prairies et les potagers, détruisent le blé, le seigle, les graines, etc. Les Cochons et les Corbeaux sont très-friands de ces vers. Ceux-ci, à l'approche des hivers, se creusent un logement plus profond où ils demeurent comme engourdis. Le printems les invite à chercher leur nourriture vers la surface. Après avoir ainsi passé trois ans à piller, ravager, détruire, ils s'enfoncent plus avant dans la terre, s'y font un logement commode, changent de peau, paraissent sous l'état de nymphe, d'abord jaunâtres, puis jaunes, enfin rouges, donnent, dans cet état, des marques de sensibilité, passent ainsi leur dernier hiver, prennent au commencement de février dans l'espace de dix ou douze jours, la forme de Hanneton, sa dureté, sa couleur naturelle, restent encore trois mois dans la terre, en sortent dans le mois de mai, déploient leurs aîles, et vont prendre leurs ébats dans les airs. Ces insectes paraissent avoir bien de la peine, ainsi que les autres Coléoptères, à prendre leur essor. On en trouve quelquefois de pétrifiés dans des pierres fossiles et dans les ardoisières de Glaris.

Hareng. Poisson de passage connu sur nos tables. Il fait sa résidence dans les mers du Nord, et peut-être sous les glaces pour se dérober à la poursuite des Baleines. C'est delà que descendent ces peuplades, qui, tous les ans, parcourent l'Océan, et viennent fournir une

abondante nourriture aux différens royaumes voisins de la mer. Ces poissons réunis, et, pour ainsi dire, entassés les uns sur les autres, forment par troupes des espèces de bancs flottans dans les eaux. Leur grand nombre fait quelquefois obstacle au passage des vaisseaux. Ils se mettent en voyage au commencement de l'année, se partagent en plusieurs colonnes précédées chacune par un roi ou conducteur plus gros que les autres, à qui les pêcheurs font grace, par reconnaissance, en le rendant à la mer. Les unes parcourent, par détachemens, le banc de Terre-neuve; les autres, la mer Baltique; les autres font le tour des côtes d'Angleterre, de Zélande, etc. Ils arrivent vers nos côtes au mois de mai, continuent leur route avec beaucoup d'ordre. Si le passage est étroit, comme le long de la Manche, la colonne s'allonge aux dépens de la largeur. Leur marche n'est pas rallentie par cette évolution. Ils ne séjournent vers les côtes qu'autant qu'ils y trouvent des petits vers, crabes et poissons. Ils sont principalement attirés dans la mer d'Ecosse, par certains vers appellés *Surfs*, qui fourmillent sur la surface de l'eau, et qui leur servent de nourriture. On trouve quelquefois de ces vers tout vivans dans des Harengs frais; aux uns, entre les deux parties de la laite; aux autres, entre celles des œufs. On ne croit pas qu'ils leur commniquent aucune mauvaise qualité. Le docteur Block a compté dans une seule femelle 68,656 œufs blancs très-petits. Les différentes colonnes se réunissent à un tems et dans un lieu déterminés. Enfin, elles disparaissent et vont regagner leur ancienne habita-

tion. Les Harengs ne fraient qu'une fois l'année vers l'équinoxe d'automne. Ils ont pour ennemis le Norcaper, le Chien marin, le Marsouin, le Cabéliau, la Morue, la Mouette et quelques oiseaux de proie; mais il n'est point d'écueil pour eux plus fatal que les filets des Hollandais. Ceux qui échappent à l'avidité de cette nation commerçante, deviennent la proie des autres pêcheurs Européens. Ce n'est qu'à raison de leur nombre, que quelques-uns se sauvent de la conjuration formée contre eux par les habitans de la terre, de la mer et de l'air. La pêche du Hareng est plus facile la nuit que le jour : on ne les distingue dans le jour, que par l'agitation et la noirceur de la mer. La nuit ils sont lumineux : une lanterne allumée les attire, et c'est ainsi qu'on les conduit à l'embuscade qu'on leur a tendue. Quand une fois la tête de ces colonnes s'est introduite dans des filets, on en prend des quantités prodigieuses. La pêche ne commence pas avant le 25 juin, jour de la Saint-Jean après minuit. Jusqu'à ce tems le Hareng n'est pas de garde. Les réglemens de Hollande sont formels, et exigent le serment des pêcheurs. Leurs filets tricotés d'une grosse soie de Perse, sont teints avec le noir de fumée. Les pêcheurs Hollandais savent mieux que ceux des autres nations, préparer le poisson pour le conserver et le vendre dans toute l'Europe. Ils lui coupent les ouies à mesure qu'ils le prennent, l'encaquent dans un tonneau de bois de Chêne, sur un lit de gros sel d'Espagne. Ils ne manquent pas d'arranger le jour ce qu'ils ont pris la nuit. La pêche en est permise les dimanches et fêtes. Quand le prix des Harengs baisse, on en tire, en les mettant sur

le feu dans des chaudières, une huile grasse, pesante, bonne pour les lampes, mais non pour les cuirs. On appelle *Hareng frais* ou *Hareng blanc*, celui qui se mange frais : *Harengpec*, celui qui se mange cru après avoir été dessalé : *Hareng sauret*, ou *Souer*, celui qu'on a fait sécher à la fumée. Ce dernier vendu par les marchands de marée, sous le nom d'*Appétit nouveau*, est indigeste et de mauvais goût. En 1764 on vendait à Paris, sous le nom de *Frigard*, des Harengs venant de Flandre, cuits dans un court bouillon aromatisé par le Thin, la Sauge et le Laurier. Ce poisson était un mets assez délicat. On a trouvé, dans le sein de la terre, des Harengs pétrifiés, ou leur squélette, ou, enfin, leur empreinte sur des pierres fossiles, des schistes ou des ardoises.

Haricot. Plante dont on distingue plusieurs espèces, telles que le Haricot nain, gris, blanc, etc. Les Haricots de Soissons, de Hollande et de Prague sont les plus estimés. Les jeunes siliques de cette plante se mangent fraîchement cueillis : on en fait aussi provision pour l'hiver et le carême, en les faisant sécher après les avoir trempés à diverses reprises dans l'eau bouillante. On peut aussi les confire à l'huile, au vinaigre, au beurre fondu ; mais ils perdent de leur goût. Le Haricot en arbrisseau fait, par ses fleurs, l'ornement des terrasses. Les siliques des Haricots venus à mâturité, contiennent la graine appelée *Fève* ; voyez ce mot.

Harle, ou *Herle*. Cet oiseau, destructeur des poissons dans les étangs, en avale quelquefois de si gros que la tête en est déjà digérée, tandis que le reste du corps est encore hors de

son bec. Il nage, la tête seule hors de l'eau, plonge profondément, reste long-tems sous l'eau, parcourt un grand espace avant de reparaître. Quoiqu'il ait les aîles courtes, son vol est rapide, le plus souvent il file au-dessus de l'eau, ne paraît que de loin en loin dans nos provinces. Sa présence en Suisse annonce un rude hiver. La femelle, plus petite que le mâle, niche au rivage et ne quitte pas les eaux. On rencontre de ces oiseaux sur la rive de la Loire; leur chair est sèche et mauvaise à manger. Le *Harle huppé* paraît en Silésie au commencement de l'hiver, sur les étangs, dans les montagnes. Le *petit Harle huppé*, qu'on appelle *Piette* en Picardie, porte aussi le nom de *Religieuse*, sans doute à cause de son habillement. M. de Buffon soupçonne que le *Harle étoilé* n'est que la femelle de la Piette.

Harpaye. Cet oiseau, du genre des Buzards, que l'on trouve en France, en Allemagne, se plaît sur le bord des eaux; il a l'œil vif, le mouvement prompt, sûr, saisit le poisson nageant à la surface de l'eau.

Harpe, ou *Lyre de David*. On donne ce nom à un très-beau coquillage de mer de la famille des Tonnes. La variété de ses couleurs et l'ordre de ses cannelures, le font rechercher des curieux. Il s'en trouve de fossiles.

Harpie. Voyez *Chauve-souris*.

Hautin, ou *Outin*. Ce poisson de Hollande et de Flandre est plus grand dans la mer Caspienne. Il est révéré sur le bord du Nil. Ses boyaux cuits donnent de la colle; sa chair desséchée et salée trouve du débit dans le commerce. Elle est nourrissante. Sa vessie aérienne,

est tellement argentée, qu'on s'en sert, comme des écailles de l'Ablette, pour faire de fausses perles.

HÉCATE. Cette Déesse, dont la naissance est incertaine, est regardée comme la même que Proserpine, Diane et la Lune. On la représente tantôt par trois figures adossées les unes aux autres, tantôt par trois têtes sur un même corps, ou par une seule tête à trois faces, parce qu'elle présidait à la naissance, à la santé et à la mort. Les quatre bras de ces figures portent un flambleau, un serpent, des cordes, des clefs; ce sont les attributs de la lune, de la santé et de de l'enfer, dont Hécate avait la garde.

HÉDERA. Espèce de gomme ou de résine: c'est la gomme du Lière qui a conservé en Français le nom Latin de cet arbrisseau. On lui attribue des qualités vulnéraires sur-tout à celle qui vient des Indes et des pays chauds. Elle a aussi la vertu de faire tomber le poil.

HÉLIOTROPE. C'est le nom d'une plante agréable par ses fleurs qui se tournent vers le soleil: dressée en éventail ou en espalier, elle fait un beau coup d'œil. On conserve, l'hiver, dans les serres chaudes, l'Héliotrope qui a l'odeur de Vanille. Les Héliotropes mis dans de beaux vases et placés dans les appartemens, les décorent et les parfument. Les apothicaires lui donnent le nom de *Verrucaire*, ou *Herbe aux verrues*, soit parce qu'elle a la vertu de dissiper les verrues, soit parce que sa graine en a la forme.

On donne aussi le nom d'Héliotrope à une pierre précieuse, espèce d'Agate verte, parsemée de points rougeâtres, comme le Jaspe sanguin dont elle diffère par la transparence, et à

laquelle les charlatans attribuent de grands effets lorsqu'il est porté en Amulette.

HELMINTHOLITHE, ou *vers pétrifiés*. On donne ce nom à tous les vers de mer et de terre, changés en pierre ou minéralisés. Peut-être ne sont-ce que des tuyaux vermiculaires marins.

HÉMATITE, *pierre Hématite*, *sanguine*. Ainsi nommée par la propriété qu'on lui attribue d'arrêter le sang. C'est une mine de chaux de fer, minéralisée sous la forme de cristaux ou de mammelons, ou par éguilles pointues, dont la piqûre est, dit-on, dangereuse. Elle porte les différens noms d'Hématite striée, pyramidale, ou en grappe, ou celluleuse, ou hérissée, ou sphérique ou demisphérique. On en distingue quatre variétés remarquables. L'*Hématite noirâtre*, d'une consistance assez dure, et faisant feu avec le briquet. L'*Hématite rouge*, très-pesante, souvent mêlée avec de la terre calcaire, et faisant alors effervescence avec les acides. L'*Hématite jaune* ne différant de la précédente que par la couleur; et l'*Hématite micacée*, ou mine de fer micacée ou grise, composée d'écailles, quelquefois dure et solide et quelquefois friable ou rougeâtre, douce, grasse au toucher, tachant les doigts et se laissant couper au couteau. Les principales mines sont en Espagne, en Allemagne, en Lombardie: les unes sont rouges, d'autres noirâtres, d'autres pourprées. Celle de Compostelle est recherchée dans le commerce. Les droguistes la vendent sous le nom de *Ferret d'Espagne*; elle est employée par préférence pour polir les glaces, l'acier, l'or en feuille et les autres métaux. La pierre Hématite, rouge par elle-même, ou de-

venue rouge au feu, communique sa couleur aux corps qu'on a frottés en l'écrasant dessus. Cette mine, dure et compacte, n'est point attirable par l'aimant. Elle contient beaucoup de fer, mais aigre, cassant, qu'il est difficile de rendre malléable sans mélange et sans préparation.

Hémerobe. Insecte ainsi nommé à cause de la briéveté de sa vie qui dure cependant plusieurs jours. Dans l'état de vers, c'est un grand mangeur de Pucerons; aussi lui a-t-on donné le nom de *Lion des Pucerons;* il se sert de sa queue comme d'une septième jambe. On le trouve souvent sur les feuilles peuplées de pucerons; il leur fait la chasse et les suce. Cet insecte n'est pas plus de quinze jours dans l'état de ver. Prêt à passer à celui de nymphe, il renonce à son caractère carnacier, va chercher un endroit commode, souvent le pli d'une feuille, et se fait une coque de soie très-blanche. C'est dans cette retraite, et sous le voile du mystère que se fait le grand travail de sa métamorphose. A la dépouille du ver succède une petite nymphe, retenue dans son berceau jusqu'à ce qu'elle ait acquis assez de consistance et de vigueur. Bientôt il en sort un joli insecte, dont les aîles délicates imitent, par leur tissu, la gaze la plus belle et la plus déliée. Les Hemerobes reprennent, après leur métamorphose, leur inclination carnacière: non contens de faire la guerre aux Pucerons qui se laissent dévorer tranquillement, ils ne s'épargnent pas entre eux. Les œufs de ces insectes sont portés sur de petits pédicules qui ne sont autre chose qu'une gomme que l'Hémerobe file en relevant la partie postérieure de son ventre.

C'est ainsi que l'œuf reste attaché au haut de ce fil. Ces œufs sont déposés sur des feuilles, et sont disposés en forme de bouquets; ils ont été pris pour des plantes parasites. Le vers, en naissant, y trouve sa nourriture au milieu des Pucerons. En quinze ou seize jours il a acquis sa grosseur. Avec sa filière placée à sa queue, il se forme une petite coque ronde, blanche, soyeuse et d'un tissu serré. Dans l'été, au bout de trois semaines, l'Hémerobe sort avec ses aîles; mais lorsque la coque n'a été faite qu'en automne, la nymphe y passe tout l'hiver, et ne subit qu'au printems sa dernière métamorphose. Le vol des Hémerobes est lourd. Quelques espèces ont une odeur d'excrément. Il y en a une qui porte le nom d'*Hémerobe aquatique*, parce qu'elle fréquente le bord des eaux.

HÉMEROCALLE. Plante dont la fleur est naturellement jaune. On en obtient des variétés par la culture; c'est ce qui la fait rechercher des Hollandais. On regrette que son éclat ne dure qu'un jour.

HÉMORROUS. Voyez *Aimorrhous*.

HÉPATIQUE *des jardins, des fleuristes*, ou *belle Hépatique*. La fleur de cette plante fait l'ornement des parterres au cœur de l'hiver. On faisait autrefois de son eau distillée un excellent cosmétique pour blanchir le visage des dames brûlé par l'ardeur du soleil.

HÉPATITE. Nom d'une pierre ollaire qui a la couleur et la figure du foie.

HERBE *de Bengale*. On file l'extrémité de sa tige, et l'on en fait un taffetas connu en Europe sous le nom de *Taffetas d'Herbes*.

Herbe au Cancer. Voyez *Dentelaire*.

Herbe au Charpentier, Millefeuille. Les paysans pilent cette plante qu'ils laissent macérer pendant un mois de l'été dans de l'huile d'olive ; c'est un excellent vulnéraire pour les blessures. On a encore éprouvé que l'infusion des sommités de la Mille feuille est un excellent anti-épileptique et anti-spasmodique.

Herbe coupante de Cayenne. Ses tiges et ses feuilles sont armées de dents comme une scie. Leur blessure est difficile à guérir.

Herbe aux cuilliers. Voyez *Cochlearia.*

Herbe à éternuer. Voyez *Ptarmica.*

Herbe aux flèches, ou *Toutola.* Cette plante est connue par les Caraïbes, comme un spécifique contre les blessures faites par les flèches trempées dans le suc empoisonné de quelques lianes. Il suffit d'appliquer à l'instant sur la plaie, la racine pilée de l'herbe aux flèches.

Herbe flottante. Voyez *Goemon.*

Herbe aux Gueux. Voyez *Clématite.*

Herbe molucane. Ses feuilles pilées ou ramollies au feu et appliquées sur la plaie, servent d'excellent vulnéraire aux Indiens. Les Français l'appellent le remède des pauvres et la ruine des chirurgiens.

Herbe aux Punaises. Voyez *Verge d'or.*

Herbe de S. Christophe. Plante des bois montagneux, qui passe pour un poison fort subtil, mais dont on se sert extérieurement pour la gale et la vermine.

Herbe aux Vipères. On a peut-être donné ce nom à cette plante, de la petite ressemblance qu'il y a entre sa graine et la tête d'une Vipère. Pour soutenir ensuite l'honneur de son nom, on lui a attribué les propriétés d'être

spécifique contre la morsure de la Vipère. Comme elle abonde en parties nitreuses, elle est rafraîchissante, et ses effets tiennent absolument de ceux du nitre.

Herbier. L'on donne communément ce nom à une collection de plantes desséchées et conservées avec soin pour en avoir l'image, et promener les yeux dans un jardin sec, sans parcourir les climats éloignés où elles ont pris naissance. Il y a des Herbiers de différentes espèces; les uns sont naturels, les autres factices. Les Herbiers naturels contiennent les plantes véritables, mais séchées, soit à l'air, soit au soleil, soit au four, à différens degrés de chaleur, suivant la nature des plantes : les Herbiers factices ne contiennent que l'image des plantes dessinées, ou gravées, ou enluminées, ou imprimées. Dans quelques-uns, ce n'est que l'empreinte de la plante elle-même mise à la presse sur du papier blanc. Pour faire un Herbier, on cueille la plante : de retour chez soi, on la met dans un vase pour lui rendre toute sa fraîcheur; on la conserve dans un vieux livre. On dispose les feuilles de la plante, de manière à bien développer leur forme, leur position, leurs différens aspects, la nature de la fleur. On supprime les endroits trop chargés, on donne à l'ensemble une forme élégante. Lorsque la première humidité de la plante a été absorbée, on la met dans de nouveaux feuillets jusqu'à parfaite dessication. Les plantes ainsi conservées, collées sur papier blanc avec une gomme saturée de Coloquinte, et ornées de vases ou cartouches, forment des Herbiers propres et curieux.

HERCULE. (Astron.) Constellation de l'hémisphère septentrional, composée de 29 étoiles selon Ptolomée, de 28 selon Tycho-Brahé et de 95 suivant le Catalogue Anglais. Une ligne tirée depuis Antarès jusqu'à la Lyre, passe entre les deux têtes (*n m*) d'Hercule et du Serpentaire. Le pied gauche (*y*) d'Hercule avoisine la tête du Bouvier, et le pied droit (*x*) la tête du Dragon. Il tient de sa main droite (*q*) les quatre étoiles (*p*) de Cerbère, que d'autres astronomes regardent comme un *rameau.* Cette constellation est aussi difficile à connaître, sans cartes ou globes célestes, que le Serpentaire.

Les deux étoiles ci-dessus (*n* et *m*) d'Hercule et du Serpentaire, passent au méridien vers les dix heures du soir, au commencement de juillet. Les étoiles de moindre grandeur, qui sont autour de celles-là, appartiennent à Hercule vers le Nord. *Voyez les planches* 5 *et* 6.

HÉRECHERCHE. Voyez *Mouche luisante.*

HÉRISSON *blanc.* Nom donné par M. de Réaumur à un ver mangeur de pucerons, à cause de sa figure singulière et remarquable par ses touffes de poils. Il parcourt les feuilles des arbres pour y chercher sa nourriture. Au bout de quinze jours il se fixe dans un endroit, et sans quitter sa fourrure, se change en nymphe, puis trois semaines après en petite coccinelle. Sa dépouille ne paraît nullement altérée par cette métamorphose. M. de Réaumur l'a observé sur un Prunier. On le trouve aussi sur le Rosier.

Hérisson, *fruit.* Il nous vient des Indes orientales, croît par grappes à de grands arbres, se conserve

conserve bien. On en fait provision dans les voyages. Il est de bon goût.

Hérisson de mer. On donne ce nom à un genre de poissons couverts de piquans mobiles. Les uns ont le corps rond, tels que l'*Orbe-Hérisson*, le *Guara*; les autres, alongé, tel que l'*Atingue*. Voyez ces mots. Leurs piquans sont creux en dedans, et forment une arme défensive qui les rend imprenables. Leurs machoires tranchantes font l'office de dents incisives. On trouve encore d'autres Hérissons de mer qui ont quatre dents, deux à chaque machoire, tels que *la tête de Tortue*, *l'Orbe-Etoile*, *le Globe rayé*, *le Flascopsaro*, *le Hérisson tigré* et *le Penton de mer*. Voyez ces mots. Ces poissons ont la faculté de gonfler leur ventre, de manière qu'ils ne forment plus qu'une boule hérissée de piquans. Ils ne peuvent alors être avalés que par les gros poissons. Le *Hérisson tigré* habite la mer du Japon. Le *Hérisson-Croissant*, originaire de la Chine et du Japon, a la chair si vénimeuse, qu'en deux heures de tems elle donne la mort à ceux qui en mangent, sur-tout lorsqu'elle est cuite avec une branche de palmier. Aussi y a-t-il une loi qui défend de le vendre avec d'autres poissons. On a découvert en 1786, près de l'isle de Jean, dans la mer du Sud, entre des rochers couverts de madrepores, un Hérisson de mer aussi électrique que la Torpille. On appelle aussi les *Oursins*, Hérissons de mer. Voyez *Oursin*.

Hérisson de terre. Ce petit animal, lent, paresseux, timide, se trouve quelquefois dans les prés, mais préfère les lieux secs et élevés; se loge à la campagne, dans les bois, les fentes

de rochers, le tronc des vieux arbres et les monceaux de pierres ramassées dans les champs et les vignes. Il ne sort que la nuit, passe l'hiver à dormir, ne monte pas aux arbres, vit de fruits tombés d'œufs de Fourmis, d'herbes et de racines; ne fait nul dégât dans les jardins, et détruit au contraire les Hannetons, Grillons, Scarabés, Vers, etc. C'est avec sa gueule et non avec ses piquans, qu'il prend ce qu'il veut saisir. Il peut se passer long-tems de nourriture, n'a nulle agilité pour fuir et trop peu de force pour se défendre; il se contente de se ramasser en boule, et de présenter de tous côtés une surface hérissée d'épines, qu'il lève et baisse à son gré. Si on l'arrose d'eau, ses pointes se rabaissent. Le Renard ne peut le saisir qu'en se mettant la gueule en sang et se piquant les pieds. Il urine de peur. L'odeur de son urine dégoûte les ennemis qui le poursuivent. Ces animaux, d'un tempérament froid, et en état d'engendrer à un an, sont amoureux au printems, s'accouplent ventre à ventre, et produisent vers l'été trois, quatre, et quelquefois cinq petits, que la femelle dépose sur un lit de mousse, au milieu de quelque touffe de grandes herbes sous un buisson. On les prend à la main, mais ils ne s'accouplent pas dans l'esclavage. La mère prise avec ses petits, et enfermés dans un tonneau, les a tous dévoré. M. de Buffon a remarqué que dans l'état de domesticité, cet animal avait la malice du Singe. Il découvrit la marmite, prit la viande et y fit ses ordures. Le cœur d'un Hérisson tiré et séparé de son corps, conserve deux heures après sa mort, le mouvement de sistole et diastole;

et la piqûre faite sur les viscères pendant la dernière demi-heure, leur occasionne encore, suivant M. Temple, des convulsions. La chair du Hérisson est pesante et indigeste. Cet animal abonde en excrémens. C'est une viande de carême pour les Espagnols. Sa peau servait autrefois de vergette et de frotoir pour sérancer le chanvre. Les Indiens se nourrissent de la chair de leur Hérisson blanc; celui d'Amérique et celui de Sibérie diffèrent peu du nôtre. Ceux d'Afrique et de Malaga sont des Porcs-épics.

Héritinandel. Couleuvre d'Angleterre, de Malabar, dont la morsure corrompt les chairs, les fait tomber en pourriture; et le malade meurt dans les plus cruelles douleurs.

Hermaphrodite. Ce nom désigne un individu dans lequel les deux sexes se trouvent réunis. Ce phénomène, très-commun dans le règne végétal, est bien rare dans le règne animal. A Rome et à Athènes on faisait jeter à la mer ou dans la rivière, les enfans qui passaient pour Hermaphrodites, ou on les reléguait dans des isles désertes, comme des êtres de mauvais présage. En 1763 ou 1764, les magistrats de Lyon condamnèrent au carcan, au fouet et au bannissement, le nommé Grandjean, baptisé comme fille et marié comme garçon. Le parlement de Paris, moins sévère, éclairci sur les erreurs de la nature et sur la bonne foi de l'individu, lui rendit la liberté, cassa le mariage et le déclara femme. On a, jusqu'à présent, reconnu que ceux qui se font passer pour Hermaphrodites, sont des êtres mal conformés, et qui ne peuvent ni produire ni concevoir; tel

était l'Hermaphrodite Drouard, qu'on voyait à Paris en 1751, et dont on trouve la figure dans les planches de l'Encyclopédie, volume de supplément, art. de l'Histoire Naturelle. Il est à croire que ceux de ces prétendus Hermaphrodites qui ont les facultés propres à un des deux sexes, n'ont pas les facultés du sexe opposé. La nature dans sa marche est uniforme, mais irrégulière et imparfaite dans ses écarts. Il paraît presqu'assuré que les Hermaphrodites ne sont que des femmes, dans lesquelles certaines parties s'éloignent plus ou moins de la forme ordinaire. On ne doit pas regarder comme Hermaphrodites, de jeunes gens dont les parties de la génération ne se développent que dans l'âge de puberté par la force du tempérament ou par un effort violent.

Hermine. Ce petit animal, de la Russie et des pays du Nord, est aussi fort commun au Cap de Bonne-Espérance. Il se retire dans les cavernes, et fait la guerre aux taupes et aux rats. En Norvege, il fait sa demeure dans des monceaux de pierre, prend des souris comme un chat, aime les œufs, passe à la nage dans les isles voisines où il y a beaucoup d'oiseaux de mer. On dit que la femelle ramène au continent ses petits sur un morceau de bois, qu'elle dirige avec son museau. Ce petit animal fait périr l'ours, l'élan, l'aigle, le coq de bruyère, sur lesquels il s'élance pendant leur sommeil, et ne quitte pas prise que la perte de leur sang ne les fasse tomber. C'est par les oreilles qu'il attaque l'ours et l'élan. Madame la comtesse de Noyans a élevé en Bretagne une Hermine, devenue très-familière et très-amusante. On

peut apprivoiser ces animaux. On les nourrit d'œufs, de viande, qu'ils laissent corrompre avant d'y toucher ; ils refusent le miel. La femelle, en état d'engendrer dès la première année et de produire toute sa vie, met bas au bout de cinquante-six jours, trois, quatre et cinq petits. Sa peau fine et blanche, pendant l'hiver, devient rouge sur le dos en été. On donne alors à l'Hermine le nom de *Roselet*. Mais l'Hermine ne reprend sa couleur blanche que dans l'état de liberté. Le bout de la queue est toujours noir; ces bouts de queue sont fort chers. La fourrure de l'Hermine est estimée des pelletiers; ils en font les aumuces de chanoines, les pélisses des dames, etc.

Hermodacte. Racine d'une plante, espèce de colchique qui nous vient de l'Orient. On assure que les Egyptiennes se servent des racines desséchées de l'Hermodacte pour se nourrir et s'engraisser. Ces racines, d'un goût âcre et visqueux, sont sujettes à être vermoulues.

Héron. Cet oiseau solitaire, triste, mélancolique, le plus disgracié peut-être de la nature, mène une vie pénible et souffrante, passe des jours entiers immobile à la même place pour guêter sa proie. Il subit souvent de longs jeûnes, et périt quelquefois d'inanition et de froid. Patient par instinct, lourd dans ses mouvemens, farouche, apathique, défiant par caractère, il fuit l'homme de très-loin, et s'il est pris, se laisse consumer et périr sans se plaindre. Sa voix, ou plutôt son cri, est un son aigre, sec, bref et un peu plaintif, qu'il répète de moment en moment. Ce cri se prolonge sur un ton plus perçant et très-désagréable, lorsque l'oiseau ressent de la

douleur. Souvent assailli par l'aigle et le faucon, il n'élude leur attaque qu'en s'élevant au-dessus des airs, en se perdant avec eux dans la région des nuages, et en défendant courageusement sa vie. Il vole fort haut, fréquente les marais voisins de la mer, dort perché sur les arbres, passe le jour dans l'eau, monté sur ses hautes jambes, se nourrit de poissons et de grenouilles. C'est au plus haut des grands arbres que les Hérons posent leurs nids, qui sont vastes, composés de bûchettes, de beaucoup d'herbes sèches, de joncs et de plumes. La ponte est de quatre ou cinq œufs, d'un bleu verdâtre, pâle et uniforme, à-peu-près de même grosseur que ceux de la cigogne. La chasse au vol du Héron est amusante. Celui-ci poursuivi par les oiseaux dressés à cette chasse, tâche de prendre le dessus en volant et tient sa tête cachée sous son aîle, de manière que le gerfaut, le sacre ou le faucon, en l'attaquant, vient donner contre le bec du Héron, et se fait une profonde blessure. Les Héronaux sont délicats. Ce mets est estimé en France. Pour en avoir plus facilement, on dresse le long des ruisseaux des héronnières; ce sont des loges élevées en l'air, seulement couvertes à claire-voie; le Héron y fait assez volontiers son nid. On déniche les petits, et l'on en fait d'excellens pâtés. Les Hérons pris jeunes, s'accoutument dans les basses-cours. On les nourrit d'entrailles de poissons et de viande crue. On en a vu qui avaient appris à tordre le cou de différentes manières, à l'entortiller autour du bras de leur maître. Mais dès qu'on cessait de les agacer, ils retombaient dans leur tristesse naturelle, et demeuraient

immobiles. M. de Buffon divise en quatre familles le genre des Hérons ; savoir, les *Hérons*, proprement dits, les *Butors*, les *Bihoreaux* et les *Crabiers* ; voyez ces mots. Dans la famille des Hérons, répandus dans l'un et l'autre continent, on distingue plusieurs variétés par les couleurs, tels que les Hérons blanc, noir, pourpre, violet, brun, etc. Mais celle qu'on nomme l'Aigrette, est une des plus remarquables. Voyez *Aigrette.*

Héron de Mer. Poisson du genre des Bandoulières, connu aux Indes orientales.

Herschel, est une planète découverte de nos jours par le célèbre astronome de ce nom, et par lui apperçue en mars 1781, en examinant les petites étoiles aux pieds des gémeaux, avec un instrument qui grossissait deux cents vingt-sept fois. Cette planète, suivant les calculs d'Herschel lui-même, a quatre fois et demie le diamètre de la terre. Son diamètre est environ de 9 mille lieues ; et sa distance réelle de la terre est d'un milliard de mille. On l'avait regardée comme une comète sans queue, sans barbe, sans chevelure. En 1787, Herschel a découvert deux petits points lumineux, qu'il regarde comme satellites de cette planète. La révolution du premier est d'environ huit jours, celle du second de quatorze. La révolution d'Herschel, dans le systême planétaire, est de 83 ans, 29 jours, 8 heures. Sa distance du soleil est de 655602600 lieues. Que de profondes méditations à faire sur l'espace immense de l'Univers.

Hêtre. C'est un des plus beaux arbres de nos forêts. Ses semences portent le nom de *Faînes* ;

voyez ce mot. Ses feuilles, d'une belle verdure et fermes, ne sont point attaquées par les insectes. Sur la fin de l'automne elles prennent une couleur rouge pittoresque, et restent sur l'arbre jusqu'aux gelées. Ses branches sont souples, et cet arbre dans nos jardins, fait des palissades, des avenues, des massifs, des salles d'automne. Le Hêtre, quoique d'un bois très-dur et très-compacte, croît beaucoup plus vite que le chêne. Dans les vingt premières années, son accroissement n'est pas aussi rapide que dans les années suivantes : à soixante ans il grossit encore, mais il pourrit entièrement. Cet arbre réussit assez bien dans toutes sortes de terrains, mais mieux dans une terre légère et humide. Pour le faire venir de graines, il faut tremper les Faines dans des eaux de fumiers qui leur communiquent un goût désagréable aux mulots. Rien n'empêche de planter en même-tems de l'orge ou de l'avoine, qui procure au cultivateur une bonne récolte, et à ce jeune plant une ombre favorable ; c'est même pour garantir ces jeunes arbres de l'ardeur du soleil, que lorsqu'on en forme des allées, les pieux qui servent à les étayer, sont placés du côté du midi, dont l'exposition leur serait plus fatale que celle du Nord. On fait grand usage de ce bois dans la construction des vaisseaux. On en fait des roues, des affûts de canon, des pelles, des sabots, etc. Les charpentiers, les menuisiers, les layetiers, les tourneurs, les gaîniers, les fourbisseurs, les boisseliers, les ébénistes, l'emploient à différens ouvrages ; les marchands de vin se servent de ses copeaux pour éclaircir leurs vins ; il est moins sujet à la piqûre des vers

lorsqu'il a été exposé à la fumée. Un autre procédé, pratiqué par les Anglais, pour les en garantir sûrement, c'est de laisser tremper le bois de Hêtre dans l'eau ; la sève se dissout, le bois devient inattaquable aux vers et s'emploie avec succès pour la charpente, et dans l'air, et dans l'eau. On fait encore de ce bois, les manches de couteaux qu'on appelle *Jambette*. Ces manches dégrossis, on les met, dit M. Duhamel, dans des moules de fer polis frottés d'huile et bien chauffés. Le bois, mis sous presse, s'amollit, entre, pour ainsi dire, en fusion, prend la forme du moule, en sort bien poli, dur, et d'une couleur agréable. On n'y reconnaît plus le grain du bois de Hêtre.

Heuch, ou *Huch des Allemands*. C'est une espèce de truite de rivière. Elle vit de poissons. On la prend au grand filet et à l'hameçon. Elle fraie en juin, et dépose ses œufs dans le fonds de l'eau, sur des pierres inégales. Sa chair molle est moins estimée que celle de la truite.

Hibou. Cet oiseau nocturne est rangé dans la classe des ducs, dont il a tous les caractères. Voyez *Duc*. Il est maigre, se retire dans les masures et les creux d'arbres, vole de travers et sans bruit, vomit les os et les poils des souris dont il fait sa pâture, se renverse sur le dos lorsqu'il est attaqué, se défend avec ses ongles crochus. Il ne fait point de nid, s'empare de ceux des pies, des buses, pond quatre ou cinq œufs. Ses petits sont blancs les premiers jours. Son cri plaintif et allongé (clow cloud), attire les grands oiseaux. Il a plus qu'aucun des oiseaux de proie le talent pantomime, qui consiste dans de fréquens tournemens de cou, des mouvemens

de tête, en haut, en bas, à gauche, à droite, des trépidations de jambes, des craquemens de bec. Il fait devant les hommes et les animaux, en plein jour, des figures grotesques, des gestes bouffons, des mouvemens satyriques. On trouve ces oiseaux en toutes saisons, et plus facilement en hiver, dans l'Auvergne, la Sologne, la Champagne, la Bourgogne, l'Italie, l'Angleterre, la Suède, l'Asie, le Canada. Le Hibou était chez les Romains un oiseau de mauvais augure. Chez les Athéniens il était en grande vénération. Minerve, leur protectrice, était représentée avec cet animal à la main comme symbole de la prudence, parce qu'il marche sûrement dans les ténèbres.

Hièble. On attribue aux feuilles fraîches de cette espèce de Sureau, de faire périr dans un grenier les Charensons, par son odeur; il faut en mettre une certaine quantité. On trouve cette plante dans les mâsures, près les fossés et dans les terres nouvellement labourées.

Hipnale. Beau serpent du royaume de Siam, du genre des Boas. Il vit de Chenilles, d'Araignées et autres insectes dont il purge les habitations qu'il fréquente; il n'est point dangereux.

Hippobosque. Parmi les insectes de cette classe on distingue la *Mouche à Chien* et la *Mouche Araignée*. Voyez ces mots.

Hippocampe. Voyez *Cheval marin*.

Hippociste. Plante parasite qui croît sur le Ciste.

Hippolithe. C'est le nom donné à une espèce de bézoart qui se trouve dans les intes-

tins des Chevaux, et leur cause des obstructions qui les font périr.

Hippomane. Ce mot désigne, ou la semence de la *Pomme épineuse*, (voyez ce mot) ou la liqueur qui sort des parties naturelles de la Jument lorsqu'elle est en chaleur, ou enfin une espèce de suc épaissi placé, non sur le front du Poulain, mais entre l'amnios et l'allantoïde. Il y a des Hippomanes de diverses formes, de différentes grandeurs. L'expérience a appris que la Jument ne nourrit pas moins le Poulain, quoiqu'on ait enlevé l'Hippomane et qu'on ne le lui ait pas laissé dévorer. On est revenu du préjugé des anciens sur la puissance des philtres composés avec l'Hippomane*, et qui fut, dit Juvénal, la cause des désordres de Caligula. Voyez dans Bayle une dissertation sur l'Hippomane.

Hippopotame. *Cheval de rivière.* Cet animal amphibie, fort commun autrefois dans le Nil, le Sénégal ou Niger, le Gambra, le Zaire et autres grands fleuves d'Afrique, ne paraît plus habiter aujourd'hui que le climat qui s'étend du Sénégal à l'Ethiopie et de-là au Cap de Bonne-Espérance. Naturellement doux, pesant, lent à la course, tantôt il habite le fond des eaux, nage habilement et se nourrit de poissons, tantôt il sort de l'eau, vient paître l'herbe des campagnes et mange les légumes que les Nègres cultivent. Il préfère l'eau douce des prairies à celle de la mer. La femelle ne porte qu'un petit à-la-fois, fait ses petits à terre, les y élève et leur apprend à se lancer à l'eau au moindre bruit. L'Hippopotame vient dormir dans les roseaux sur le bord des rivières. Il ronfle, et l'on

parvient à le surprendre et à le tuer en allant très-doucement. Le moindre bruit l'éveille. Son cri est moyen, entre le mugissement du Buffle et le hennissement du Cheval. Son regard est perçant et terrible. Les Nègres lui font la chasse lorsqu'il est à terre, après lui avoir fermé le chemin qui conduit aux rivières. Leurs flèches ne mordent pas sur la peau de son dos, de ses cuisses et de sa croupe, mais sous le ventre. Il a la vie dure et ne se rend pas aisément. Les Européens qui vont à cette chasse, tâchent de lui casser les jambes avec des balles ramées, et s'en rendent ainsi maîtres : s'il est blessé dans l'eau, plus agile et plus vigoureux, il s'élance en furieux sur le bâtiment où il voit ses ennemis, en enlève quelquefois des morceaux de bois considérables, fait virer les chaloupes les plus fortes d'un coup de pied, et se défend jusqu'à extinction de chaleur naturelle. Cet animal est sanguin. On assure qu'il se frotte contre un rocher tranchant, qu'il s'agite pour faire sortir le sang avec plus d'abondance, et qu'ensuite il se couche sur la vase pour laisser fermer sa plaie. Les Nègres, pour garantir leur champ cultivé de l'invasion des Hippopotames, font jour et nuit grands feux et beaucoup de bruit. Lorsqu'ils vont à la pêche dans leurs canots, et qu'ils rencontrent un Hippopotame, ils lui jettent du poisson; l'animal passe son chemin sans troubler la pêche. La chair de l'Hippopotame, tendre, grasse, d'une odeur et d'un goût un peu sauvage, est fort goutée des Nègres et sur-tout des Portugais, qui la mangent en Carême. Sa peau desséchée et bien étendue sur les rondaches et les boucliers, est à l'épreuve

des balles, des sagayes et des flèches. On s'en sert aussi comme de la peau du Bœuf. Les Indiens font usage du sang dans la peinture. Les dentistes et les charlatans sont fort curieux des grosses dents de l'Hippopotame; ceux-là pour en faire des dents artificielles qui ne jaunissent pas comme l'ivoire; ceux-ci pour les faire porter en Amulette, à ceux qui mettent leur confiance dans les fables qu'ils débitent. Les dents incisives et canines sont très-longues, dures, et font feu avec l'acier. Il y a de ces dents incisives qui pèsent jusqu'à douze ou treize livres; une dent mâchelière pèse trois livres.

Hippurite. Ce sont des pétrifications d'une espèce de Corail de mer, composées de plusieurs cônes ou cylindres qui rentrent les uns dans les autres. Ces articulations sont turbinées. Les Hippurites entiers sont rares. Les fragmens d'Hippurite présentent la forme d'une racine de Bryone, ou d'une colonne spirale, ou d'une corne de Bélier, ou d'un cône rayé et étoilé à l'extrémité. Quelques Naturalistes les rangent dans la classe des Fongites.

Hirondelle. On en distingue plusieurs espèces. L'*Hirondelle de cheminée* est la plus commune. Sa langue est fendue. Ses yeux en clignotant se couvrent d'une petite membrane. Elle ne s'apprivoise point. Son gazouillement d'abord agréable devient ennuyeux par la monotonie. Son vol est rapide et tortueux; s'il est bas, et qu'il rase la terre et l'eau, c'est un signe de pluie. L'Hirondelle est attirée par les insectes qui, pour lors, ne s'élèvent guère au-dessus de la surface de la terre. Elle marche peu et mal, se nourrit en volant des mouches,

rons et insectes qu'elle trouve sur son passage, fait, dans les cheminées, son nid, de Foin, de Chaume et de paille qu'elle maçonne avec de la boue, l'arrondit et l'unit intérieurement, le garnit de plumes et de duvet, y dépose ses œufs, les couve, élève ses petits, et fait deux couvées par an. Les cris du père et de la mère sont l'expression de leur inquiétude lorsqu'on touche à leur nid. Ils appellent à leur secours les autres Hirondelles. *L'Hirondelle de fenêtre* n'est pas tout-à-fait la même que la précédente. Ce n'est qu'à défaut de rochers voisins qu'elle s'approche de nos maisons pour faire son nid. Ces oiseaux ne paraissent dans nos climats qu'au printems et en été. On dit qu'un moineau s'étant emparé du nid d'une Hirondelle, ses compagnes se joignirent à elles pour la venger; le moineau se tint sur la défensive en présentant son bec par l'ouverture du nid; pendant qu'il faisait bonne résistance, chaque Hirondelle appliquait de la terre détrempée, et en peu de tems ce nid qu'il avait usurpé devint un tombeau où il fut enterré tout vivant. Ce fait, d'après d'autres observations, est regardé comme douteux. On convient cependant que quelquefois les moineaux s'en emparent; ce qui occasionne une rixe avec ces Hirondelles. Il paraît que cette espèce prise au nid est facile à apprivoiser, et quelle est même susceptible d'attachement. *L'Hirondelle de rivière ou de rivage*, peu différente du Martinet, fait, sur le bord des eaux et dans les montagnes argilleuses, un creux qu'elle remplit de plumes; c'est-là qu'elle pond ses œufs et les fait éclorre. *L'Hirondelle grise des rochers* ne descend dans la

plaine que pour suivre sa proie; ce qui annonce la pluie un jour ou deux d'avance, sans doute parce que l'état de l'air qui précède la pluie détermine les insectes dont elle se nourrit à quitter la montagne. Cette espèce niche constamment dans les rochers. L'*Engoulevent* pourrait être appelé une Hirondelle de nuit. Voyez *Engoulevent*. La *Salangane* est cette petite Hirondelle de rivage qui fournit ces nids si vantés sous le nom de *Nids d'Alcyons*. Voyez ce mot. Le *Martinet* est une vraie Hirondelle. Voyez *Martinet*. Il paraît certain que les Hirondelles sont des oiseaux de passage. Quelques auteurs disent qu'elles se cachent dans des trous pendant l'hiver; d'autres assurent que se mettant en tas et formant une espèce de môle, elles se laissent tomber au fond des étangs, où elles demeurent jusqu'au retour de la belle saison. M. Guéneau de Montbeillard, digne associé de M. de Buffon, combat cette dernière opinion de la manière la plus sage et la plus sensée. Ce qu'il y a de certain, c'est que vers l'approche du froid, dans le tems où l'on voit arriver les Canards sauvages, les Hirondelles s'assemblent, paraissent concerter entre elles le moment de leur départ, et dans le silence de la nuit toute la légion disparaît. Leur retour annonce le printems. Elles ne prévoient pas toujours la température du climat. En 1740 elles arrivèrent trop tôt, les insectes n'étaient pas éclos, point de vivres. On les voyait tomber et mourir de faiblesse. Les Hirondelles du Cap de Bonne-Espérance, du détroit de Gibraltar, de la Caroline et du Brésil sont des variétés de cette espèce d'oiseau. Celle de l'Amérique,

assez singulière, établit son nid dans des trous qu'on fait pour elle autour des maisons, ou dans des calebasses attachées à de grandes perches.

Hirondelle. On donne encore ce nom à une coquille bivalve du genre des Huîtres. Ouverte, elle présente la figure d'un oiseau qui vole. Nacrée en dedans, si l'on enlève l'épiderme de sa partie extérieure, elle offre aux yeux les plus belles couleurs.

Hirondelle de mer. Il n'y a de différence entre cet oiseau et notre Hirondelle, que la conformation du bec et celle des pieds. Il vole constamment à la surface des eaux; frequente la mer, les rivières, les étangs; arrive par troupes sur nos côtes de l'Océan, au commencement de mai, prend en volant les petits poissons, dont il fait sa nourriture, n'aime point à nager, est presque toujours en l'air. Le bruit des armes à feu ne l'effraie point. Soit courage, soit curiosité, soit défaut d'expérience, son instinct naturel, le porte à revenir sur le coup de fusil, et même à accompagner jusqu'à fleur d'eau, ses camarades qui tombent morts ou blessés. Il y a plusieurs espèces d'Hirondelles de mer, presque toutes criardes jour et nuit, sur-tout dans le tems de nichées. On a donné sur les côtes de Picardie, le nom de *Pierre Garin* à une grande Hirondelle de mer, qui fréquente nos rivages. Agile, vif, léger, très-adroit, elle se précipite sur le poisson, plonge, se relève, mange et digère presqu'en un clin-d'œil. A peine ces oiseaux sont-ils arrivés, qu'ils s'apparient. La femelle pond sur le sable nud qu'elle creuse à l'abri du Nord et au-dessous de quelque dune, deux,

deux ou trois œufs assez gros, de différentes couleurs, ne couve que la nuit et les jours de pluie, laisse au soleil le soin de faire éclore sa petite famille, qui n'est en état de voler que six semaines après qu'elle est éclose. Ces oiseaux nous quittent vers la mi-août ; ils nichent en grande quantité dans l'isle des Salvages, près celles des Canaries. Les Hirondelles de mer qu'on voit voler le long de la Seine et de la Loire, sont les mêmes que celles connues en Picardie sous le nom de *Guifettes*. Elles sont moins criardes, moins importunes, vivent moins de poissons que d'insectes qu'elles saisissent au vol ; sont gaies, vives, légères, nichent dans les marais, y préparent un nid avec des herbes sèches, y pondent trois ou quatre œufs qu'elles couvent constamment pendant 17 jours. On trouve dans l'isle de l'Ascension, en très-grande quantité, une *Hirondelle de mer à très-grande envergeure*. Elle jette continuellement un cri aigu, aigre, exactement semblable à celui de la Fresaye, ne fuit point lorsqu'on l'approche, fait son nid à terre, auprès de quelques tas de pierre ; on en voit un grand nombre, les unes auprès des autres. On n'y trouve ordinairement qu'un œuf, rarement deux, de couleur jaunâtre, avec des taches brunes et violettes. l'*Hirondelle de mer de Cayenne* est la plus grande de toutes les espèces.

Hirondelle de mer. Nom donné à un poisson dont les nagéoires larges et longues lui servent à s'élancer hors de l'eau, pour se dérober à la poursuite des plus gros poissons. Sa chair est indigeste et nourrissante. Ses œufs sont rouges.

HOAZIN, ou *Faisan hupé de Cayenne*. Cet

oiseau a la voix forte et une espèce de hurlement ; ce qui le fait regarder par les sauvages comme oiseau de mauvaise augure. Il se perche sur les arbres le long des eaux, pour guêter et surprendre les reptiles dont il se nourrit ; les habitans l'emploient comme remède dans les maladies les plus graves.

Hobereau. Les plumes de ce petit oiseau de fauconnerie sont d'un plus beau noir dans sa première année. Il se contente pour sa chasse d'Alouetes et de Cailles. Devenu la terreur de ces oiseaux, il est souvent obligé de recourir à l'industrie pour en faire sa proie. Un chien ou un chasseur marchent-ils dans la plaine, les Cailles et les Alouetes s'élèvent : si elles échappent au plomb meurtrier du chasseur, le Hobereau, plus adroit, fond dessus et les enlève à ses yeux ; mais il devient quelquefois la victime de son imprudence, et le chasseur irrité, précipite du même coup le ravisseur et sa proie. Dans les écoles de fauconnerie, on peut les dresser au vol de la perdrix ; l'on en faisait autrefois grand usage. On donne ingénieusement dans quelques-unes de nos provinces le nom d'Hobereau aux petits seigneurs, tyrans de leurs paysans, et aux gentilshommes à Lièvre, qui, sans en être priés, chassent sur les terres d'autrui.

Hochequeue. Voyez *Bergeronnette*.

Hocco. Cet oiseau du nouveau Monde a les aîles courtes, le vol pesant ; il se tient volontiers sur les montagnes, a la démarche fière, se nourrit de fruits ; sans crainte, sans soupçon, il se laisse appocher du chasseur, qui peut en tuer plusieurs sans effrayer les autres. Il lève et baisse

sa huppe à volonté. Son naturel est doux, paisible et susceptible d'éducation. On peut le nourrir avec du pain, de la pâte. Il devient familier, sociable, suit son maître par-tout; si on l'en empêche, il l'attend avec inquiétude, lui donne à son retour des marques de la joie la plus vive; pendant le jour, il va se promener assez loin dans les champs, revient le soir, heurte à la porte avec son bec pour se faire ouvrir, tire par l'habit le domestique qui l'oublie. La chair du Hocco blanche et un peu sèche, est cependant bonne à manger lorsqu'elle est gardée.

HOLOTHURIES, ou *Verges marines*. Nom donné à des corps marins informes du genre des Mollusques. On en distingue plusieurs sortes, celles adhérentes à la vase ont la figure d'une rose et sentent mauvais; celles qui sont jetées sur le rivage par les eaux de la mer, ont plus la figure animale. On distingue un corps ovale qui nage avec plusieurs bras ou tentacules. L'*Holothurie des Indes* cause, dans la main de celui qui le touche, une ardeur qui donne la fièvre. Un cataplasme d'ail pilé en est le remède. Quelques Indiens ne laissent pas de faire mettre l'Holoturie dans leurs liqueurs pour les rendre plus piquantes, et delà vient une partie de leurs maladies.

HOMARD. C'est l'Ecrevisse de mer. Voy. *Ecrevisse*.

HOMME. La faculté d'exprimer ses desirs, sa pensée par la parole, voilà le caractère principal qui distingue l'Homme des autres animaux. Ce qu'il a de commun avec eux, c'est l'organisation de ses membres, le jeu de ses muscles, l'usage des sens, l'identité de ses be-

soins corporels, de ses appétits, de ses fonctions vitales, et quelques affections morales, telles que la joie, la colère, la douleur et l'amour de la liberté. Ce qui lui est propre, c'est l'attitude perpendiculaire du corps, la position et direction de la tête, une plus grande quantité de cervelle, la sensibilité de l'âme, la conception de l'esprit, la disposition aux études les plus abstraites, la combinaison des idées, le jugement, le pouvoir absolu sur sa volonté, l'inconstance et la mobilité de ses desirs; enfin, quelques passions déréglées, telles que l'orgueil, l'égoïsme, l'ambition, l'avarice, la jalousie et l'envie de dominer : voilà, quant au genre. Les espèces chez les Hommes, ne sont pas moins variées que chez les animaux, il y en a de petits, il y en a de grands. Il y a des géans, il y a aussi des nains et des Hommes de toutes les grandeurs entre ces deux extrêmes. Il y en a de blancs, de noirs, de mulâtres, de nègres blancs, ou albinos. Il y a des Hommes imberbes, des Hommes à queue, enfin, il y a des monstres, soit par excès soit par défaut. L'Homme est frugivore et carnivore, tout ensemble. L'âge de puberté, le plus généralement, est seize ans pour les garçons, et quatorze ans pour les filles, et la faculté d'engendrer, cesse entre soixante et soixante-dix ans. La femme ne met au monde qu'un enfant à la fois, quelquefois deux, rarement davantage. L'Homme ne le cède point aux animaux en tendresse, pour sa progéniture. Il est sujet à bien plus de maladies que les animaux, ce qui vient probablement de son genre de vie et de la diversité des alimens; quelques-unes de ces maladies sont le fruit de ses excès

et de son intempérance. La durée de la vie de l'Homme dépend de sa constitution, de son tempérament : il y a des hommes qui vivent plus de cent ans ; mais communément le terme le plus éloigné est depuis quatre-vingt cinq jusqu'à cent ans ; la vieillesse commence à soixante-dix ans ; mais que de nuances dans la vie humaine depuis le moment de la conception jusqu'au dernier terme où nous cessons de vivre. Voici le tableau qu'en a tracé le célèbre Vicq d'Azir. «Elles sont très-nombreuses, dit-il, les nuances de la vie : les germes non fécondés forment la première ; les germes fécondés et parfaits, mais dont le développement est suspendu, forment la seconde : bientôt un mouvement intestin gonfle les viscères ; le cerveau paraît sous la forme de vésicules qui se boursouflent ; le cœur est un anneau noueux dont les renflemens s'agiteront ; des organes particuliers et qui ne dureront qu'un moment, naissent, se perfectionnent et meurent. C'est l'embryon ; cependant les fibres se serrent, les masses se rapprochent, les extrêmités se façonnent et le corps est entier ; c'est le fœtus. Voit-il le jour ? Autre aliment, autre travail, les poumons se développent, la circulation est changée, c'est le nouveau-né. Dans la sixième époque, l'organe de la digestion s'affermit et les germes des premières dents se montrent. Dans la septième, ces germes se détruisent, et d'autres les remplacent. Mais une nouvelle existence se prépare ; les organes de la reproduction se développent, et c'est la puberté. Pendant que la grossesse, l'accouchement et la lactation remplissent la plus belle portion de la vie, pendant que ces importantes fonctions pro-

duisent dans une classe très-étendue d'organes, de grandes alternatives d'accroissement et de décroissement, de travail et de repos, le système nerveux acquiert toute sa consistance et les muscles, toute leur force, c'est la mâturité. Les organes de la réproduction s'affaiblissent et meurent à leur tour ; ceux de la digestion languissent, et c'est la décadence. Enfin les fibres deviennent dures et pesantes, et le mouvement cesse avec la vie pendant laquelle il s'est fait une suite non-interrompue d'évolutions et de destructions partielles, dont le cours entier de l'existence organique est formé ». A ce tableau de l'existence physique de l'Homme, il serait intéressant d'y joindre celui de l'existence morale, mais quel est le peintre éloquent et fidele qui puisse avec autant d'exactitude présenter une esquisse générale, applicable à tous les caractères, à toutes les habitudes. *Nosce te ipsum.*

Homme des bois. Voyez *Orang-Outang.*

Horus, *Harpocrates.* Ce Dieu était le fils d'Isis. On adorait sous ces deux noms le Dieu du silence. On le représentait avec une grande oreille et le doigt sur la bouche. Les Egyptiens exprimaient leurs pensées par des symboles, ils donnaient à leur *Horus* une grande oreille pour entendre. Le doigt sur la bouche était le signe de sa discrétion. Un certain Auteur dit plaisamment, que les Egyptiens et les Grecs avaient plus de bon sens que les Romains, qui avaient pris la figure d'une femme pour emblême du silence sous le nom d'*Ageronia.*

Houblon. Plante dont les feuilles ressemblent à celles de la vigne, mais sont beaucoup plus rudes; dans de bons terrains, elle monte presque

aussi haut que les Lianes d'Amérique : on pourrait, en la soutenant avec de longues perches, en former d'élégans portiques, des obélisques de plus de cinquante pieds de haut dans le centre d'une étoile de petits arbrisseaux, des berceaux de verdure, des tonnelles, etc. Ses fruits entrent dans la composition de la bierre; leur sel volatil et leur huile aromatique empêchent qu'elle ne s'aigrisse. La culture de cette plante demande des soins et des frais. On prétend que le jeune Houblon purifie le sang; on en mange les jeunes tiges comme les Asperges : on pense que les tiges du Houblon macérées ou rouies, fourniraient de bonne filasse. Le Houblon, dans le tems de ses fleurs, est sujet à une maladie causée par une rosée mielleuse qui tombe en été au lever du soleil; la transpiration de la plante en est arrêtée : elle périrait; le seul remède est d'arracher les feuilles, il en pousse de nouvelles.

HOUILLE. Voyez *Charbon minéral*.

HOUTOU, ou *Momot*. Oiseau de la Guyane, farouche et très-solitaire, qu'on ne trouve que dans la profondeur des forêts. Il vit d'insectes, se tient à terre, quelquefois perché sur des branches peu élevées. Lorsqu'il peut trouver quelque trou de Tatou, d'Acouchi ou de quelqu'autre quadrupède, il y apporte quelques brins d'herbes sèches et y dépose ses deux œufs. Toutes les fois qu'il saute, et le matin lorsqu'il s'éveille, il articule brusquement et nettement le mot *Houtou*; c'est tout son chant.

HOUX. Les feuilles de cet arbrisseau hérissées d'épines, sont toujours vertes; on en fait d'excellentes haies et de belles palissades. Son bois

dur et pesant va au fond de l'eau ; il est très-bon pour les ouvrages de charpenterie. Ses branches sont flexibles ; d'où vient le mot de *Houssine :* on s'en sert pour battre les habits et faire des manches de fouet. Ses fleurs, dans quelques-uns, réunissent les deux sexes, et dans d'autres les portent séparément. Le *Houx panaché* est une variété qui fait ornement dans les parterres. Les Anglais préparent, avec la seconde écorce du Houx, par l'ébullition, la macération et la trituration, une glu propre à prendre les oiseaux à la pipée. Le petit Houx, appelé *Houx frélon*, croît dans les haies. Les paysans se servent de ses feuilles pour couvrir leurs viandes et autres provisions, et les garantir des Rats et des Souris.

Huart. C'est le *Lumme*. Voyez ce mot.

Huile *de Baleine.* Les Baleines fournissent des barriques de graisse que les Hollandais, crainte de feu, transportent chez eux pour la faire fondre. Les Français, plus hardis, fondent la graisse sur leurs vaisseaux en dépeçant la Baleine. Leur huile en est meilleure, et porte le nom d'*Huile de grande baie*, ou *de pêche française*. Elle sert à brûler, à délayer certaines couleurs, à adoucir les cuirs, à faire le savon, à préparer les laines des drapiers. Les architectes et les sculpteurs en font, avec la céruse et la chaux, un mastic qui garantit les pierres des impressions de l'air. On en fait une préparation pour enduire et spalmer les vaisseaux.

Huile de Gabian. C'est le pétrole rougeâtre, ou d'un jaune rouge. Il se recueille à Gabian, dans le Languedoc près de Béziers, et en Alsace. Il est quelquefois contrefait avec l'essence

de térébenthine, la poix noire et le goudron. L'épreuve de l'esprit-de-vin fait connaître la supercherie; la fausse Huile de Gabian colore l'esprit-de-vin et s'y dissout en partie.

HUITRE. Ce coquillage occupe dans l'échelle de la nature un des degrés les plus éloignés de la perfection. Sans armes, sans défenses, sans mouvement progressif, sans industrie, il est réduit à végéter dans une prison perpétuelle, qu'il entr'ouvre tous les jours et régulièrement, pour jouir d'un élément nécessaire à sa conservation. A peine peut-on distinguer, dans sa masse informe et grossière, la figure animale et les ressorts de son organisation; un ligament placé au sommet de la coquille lui sert de bras pour cette manœuvre. Pour en connaître les ressorts, il faut plonger le coquillage dans l'acide nitreux affaibli, la matière cretacée s'y dissout, les mollécules infiniment petits de l'acide sont autant de scalpels qui découvrent à l'œil la matière animale fibreuse, vasculeuse et réticulaire. L'on présume que les Huîtres sont hermaphrodites. Réaumur a donné le nom de *vers accoucheurs des Huîtres* à de petits vers rougeâtres, toujours présens lorsque l'Huître se débarrassse de ses œufs. On ne les apperçoit de jour qu'avec la loupe. La nuit ce sont autant de petits points lumineux. Le frai qu'elles jettent au mois de mai s'attache aux roches et autres matières dispersées dans le fond de la mer, et au bout de vingt-quatre heures est pourvu d'écailles où sont renfermées d'autres Huîtres, qui ne quittent pas le lieu où elles ont été fixées, jusqu'à ce qu'un pêcheur avide les arrache du sein de l'élément, pour les faire servir plus à notre gour-

mandise qu'à notre nourriture. Les Huîtres vertes que l'on mange à Paris viennent ordinairement de Dieppe. Elles doivent leur couleur au soin que l'on a pris de les faire parquer dans des anses bordées de verdure; elles sont très-délicates. Les Huîtres ordinaires, pour être bonnes, doivent être fraîches, tendres, humides. Celles qui ont été prises à l'embouchure des rivières et dans une eau claire sont plus estimées. L'on fait grand cas de celles qui viennent de la Bretagne, mais plus encore de celles de Marennes en Saintonge. On préfére, parmi les Huîtres, celles qui sont bordées d'une petite frange brune. Les friands les appellent *Huîtres fécondes;* il n'est pas vrai que se soit les mâles. Le défaut d'eau douce rend les Huîtres dures, amères et désagréables au goût; la vase et l'algue les font périr dans leur naissance. Le Galanga, les Moules, les Pétoncles, les Étoiles marines, les Crabes sont pour l'Huîtredes ennemis redoutables. On trouve en Espagne des Huîtres de couleur rouge et rousse, en Illyrie de couleur brune et la chair noire; et dans la mer Rouge de couleur d'Iris. Les Huîtres de Mangliers sont de deux espèces. Celles de S. Domingue sont délicates, adhérentes aux tronçons de l'arbre qui trempent dans l'eau : un nègre plongeur les en retire avec une serpe; on les sert sur la table avec les racines. Leur coquille feuilletée, jaune, rouge ou cramoisie est curieuse; celles qui tiennent à l'extrémité des branches du Manglier, et qui sont rafraîchies deux fois par jour par le flux et le reflux de la mer, ne sont pas bonnes à manger; leur coquille est transparente et nacrée; les Espagnols s'en servent en guise de

verre. Voyez au mot *Perle* ce qu'on a dit de l'Huître qui donne des perles. Les écailles d'Huîtres sont un bon engrais pour les terres et donnent une excellente chaux pour le ciment. Elles font aussi l'ornement des cabinets. Leur caractère est d'avoir leurs deux valves inégales. Les plus curieuses sont celles auxquelles on a donné les noms de *Vitre Chinoise*, *Pied d'Ane*, *Selle Polonaise*, *Hirondelle*, *Marteau*, *Pelure d'Oignon*, *Feuille*, *Oreille de Cochon*, ou *Crête de Coq*, *Anomie*, ou *Térébratule*, et enfin toutes les Huîtres épineuses et feuilletées.

On donne le nom d'*Ostracite* aux Huîtres fossiles. Il y en a de tellement endurcies et pétrifiées qu'elles font feu avec l'acier; mais la plupart font effervescence avec les acides; on les rencontre par-tout dans des lits de pierres calcaires et sableuses. Ce qu'il y a de singulier, c'est que parmi ces fossiles, il s'en trouve dontnous ne connaissons point l'animal marin, soit que l'espèce n'existe plus dans la nature, soit que l'animal se tienne à des profondeurs inaccessibles.

Huitrier, *Bécasse de mer*, *Pie de mer.* Cet oiseau qui vient quelquefois des côtes occidentales de l'Angleterre sur nos côtes de Saintonge et de Picardie, se nourrit de Patelles, d'Huîtres, de vers marins, de coquillages, jette comme la pie, sur-tout lorsqu'il est en troupes, un cri aigre, court et répété sans cesse, soit en repos, soit en volant. Quelquefois il flotte sur l'eau, mais sans nager, et se laisse aller au mouvement des vagues. La femelle dépose quatre ou cinq œufs grisâtres, tachetés de noir, sur le sable nud au haut des Dunes et dans les endroits

parsemés de coquillages. Le tems de l'incubation est de vingt à vingt-un jours. Souvent la femelle laisse au soleil le soin de faire éclore ses petits, et ne couve que quand la chaleur de cet astre n'est plus suffisante. Les petits commencent bientôt à courir, et se cachent si bien dans les touffes d'herbages qu'il est difficile de les trouver. Un de ces Huîtriers a vécu plusieurs mois dans un jardin où il vivait de vers de terre. On le nourrissait avec de la chair crue et du pain, dont il paraissait s'accommoder. Il buvait indifféremment de l'eau douce et de l'eau de mer. La chair de ces oiseaux est dure, noire, et d'un goût sauvage; celle des jeunes est cependant assez bonne à manger. Ils sont gras en hiver.

Hulotte. Cet oiseau de nuit est assez commun; c'est de toutes les Chouettes, la plus noire, la plus grosse, la plus semblable au Corbeau. Son vol est léger, sans bruit et de côté. La Hulotte se retire dans les bois pendant le jour dans des creux d'arbres, n'en sort que la nuit pour butiner, chasse les Mulots, les Campagnols, les petits oiseaux, fréquente les granges dans les mortes saisons, s'y nourrit de Rats, de Souris, regagne les bois dès le matin, s'y cache dans les taillis les plus épais, guette le gibier, pond quatre œufs d'un gris sale, dans des nids étrangers, tels que ceux des Buses, Corneilles, Pies, Cresserelles. Son cri ressemble au heurlement du Loup. (*hou ou ou ou.*)

Huppe, *Putput*, *Bécasse d'arbre*, *Coq merdeux* ou *puant*. Cet oiseau, commun en Alsace et en quelques endroits de l'Europe, lève et baisse sa crête à volonté; se retire au fond des

bois, se nourrit de Chenilles, de vers, de Scarabées, fait son nid dans le creux des arbres, y pond quatre œufs, et cherche, à l'approche de l'hiver, un climat plus chaud. La Huppe marche de mauvaise grace, et pose souvent à terre. Son vol est bas et léger. Son cri est *bou bou bou*, et s'entend de loin. Elle est peu farouche, facile à apprivoiser. Devenue plus familière, elle fait, dans l'intérieur des maisons, la chasse aux Mouches et aux Souris. Elle aime le feu, se couche à terre devant le foyer, étend ses aîles et fait jouer sa crête. Sa chair n'est pas de fort bon goût. Il y en a plusieurs variétés.

Huppe noire. Oiseau d'Amérique qui a beaucoup de rapport avec le *Bouvreuil*. Voyez ce mot.

Hyacinthe. Il paraît qu'aujourd'hui l'on ne connaît sous ce nom d'autre pierre précieuse que celle dont la cristallisation est un dodécaèdre à plans rhombes, inégaux et variés. On trouve l'Hyacinthe à Ceylan, au Pérou, au Hartz, en France, etc. Poussé au degré du feu le plus violent, elle ne fond pas. On donne à l'*Hyacinthe blanche cruciforme du Hartz*, le nom d'*Andreasbergolite*. Elle est moins dure que l'Hyacinthe. On la trouve à Andreasberg en Saxe. L'*Hyacinthe des volcans*, qu'on nomme aussi *Hyacinthine*, est une pierre très-fusible, beaucoup moins dure que l'Hyacinthe. Sa couleur est en général plus foncée. Il y en a de blanches.

Hyacinthe fleur. Voyez *Jacinthe*.

Hyboucouhu. Fruit de l'Amérique, dont les habitans retirent une huile propre à guérir la maladie causée par les *Draconcules*; voyez ce

mot. Cette huile est conservée dans un vaisseau fait d'un fruit creusé nommé *Carameno*.

HYDRE. Serpent à sept têtes, engendré, sans doute, dans le cerveau des poëtes. Cependant, s'il faut en croire Gesner et Séba, ceux qu'on voyait à Venise, en 1530, et à Hambourg, en 1720, ressembloient à l'Hydre de Lerne, vaincu par Hercule. M. Linnæus a nommé *Hydre* le Polype de Suède, qui, coupé en morceaux, forme autant d'Hydres séparés. L'*Hydre d'eau* des voyageurs Hollandais est un poisson de la Zone torride, vers la ligne. Ses dents aiguës sont si fortes, que lorsqu'il a saisi un homme par une partie du corps, il l'entraîne au fond de l'eau. Il ne faut pas se baigner dans ces lieux. Ce poisson ne se laisse pas prendre aisément au hameçon garni de chair; les petits poissons qui le précèdent vont goûter à l'amorce; s'il ne leur arrive pas malheur, l'Hydre s'avance et s'accroche en voulant avaler l'appât. Quelques matelots en trouvent la chair fort bonne. Pallas donne aussi le nom d'*Hydre* à une espèce de Couleuvre aquatique qui habite les eaux de la mer Caspienne et des rivières y affluentes, ne va à terre que très-rarement et pendant la nuit pour s'accoupler, pondre ses œufs ou mettre bas ses petits, et chercher la nourriture qu'elle ne trouve pas dans les fleuves.

Hydre femelle. (Astron.) Cette constellation de l'hémisphère méridionale est composée de soixante-dix-neuf étoiles. Le catalogue Anglais en compte cent, en y comprenant la Coupe et le Corbeau, qui ne font qu'un seul grouppe, et vont communément ensemble; elle s'étend au-dessous du Lion, de la Vierge et de la balance, depuis le petit Chien jusqu'au dessous de l'épi

de la Vierge. Sa tête (*a*) est au midi du Cancer, entre Procyon et Régulus. La plus remarquable de ses étoiles, de deuxième grandeur (*b*), est celle appelée *Cœur de l'Hydre*. Une ligne tirée des étoiles (*g* et *h*) de la grande Ourse, par le cœur du Lion (*Régulus*), va rencontrer cette étoile (le cœur de l'Hydre), à 22 degrés plus au midi. On la trouve aussi en faisant passer une ligne droite par les deux plus brillantes étoiles du petit Chien. Cette étoile passe au méridien vers le 20 mars, à dix heures du soir, une demi-heure avant Régulus. *Voyez planche 3 et 5*, la figure et la position de l'Hydre. L'Hydre mâle n'est point visible pour notre hémisphère.

HYDROPHANE. Cette pierre demi-transparente, est la même que l'*Oculus mundi*. Voyez *œil du monde*.

HYDROPHILE, ou *grand Scarabé aquatique*. C'est un habile nageur. Ses deux pattes postérieures velues lui servent de rames, les deux pattes antérieures du mâle sont garnies de deux plaques écailleuses. C'est avec ces pattes qu'il retient amoureusement sa femelle dans l'instant de l'accouplement. On doit prendre cet insecte avec précaution; car ses mâchoires pincent vivement, et sous le corcelet, il est armé d'une pointe longue et piquante qui entre dans le doigt par les efforts qu'il fait pour marcher en reculant. L'Hydrophile est vorace et vit d'insectes aquatiques. Ses étuis écailleux le rendent presque invulnérable. L'industrie des animaux a pour principal objet la conservation et la multiplication de l'espèce. Notre Scarabé file, avec une adresse singulière, une coque de soie de la forme d'un bonnet de houssard; c'est le berceau dans

lequel la femelle dépose ses œufs : Il y en a cependant une espèce de couleur fauve qui porte ses œufs en paquet de forme ovale à l'extrémité de son corps ; la petite famille éclose sous la forme de vers, pratique des issues, s'élance à l'eau, chacun de son côté cherche sa nourriture ; dans cet état, ce sont les insectes connus sous le nom de *ver assassin* ; voyez ce mot.

Hyène. Quadrupède des pays chauds de l'Afrique et de l'Asie. Animal solitaire, silencieux, très-sauvage, plus fort, plus puissant, mais moins incommode que le Chacal. Il habite les fentes des rochers, les cavernes et les souterrains qu'il se creuse. Il n'a point, comme on le dit, les deux sexes ; la fente qu'il a sous la queue n'est point profonde. L'on a donné beaucoup de merveilleux à l'histoire de cet animal ; on a supposé, par exemple, qu'il se laissait prendre au son des instrumens, qu'il imitait la voix humaine, appelait les bergers par leurs noms, rendait les bergères amoureuses, et mille autres sortilèges de cette espèce. Les naturalistes, plus amis de la vérité que du merveilleux, nous apprennent que l'Hyène est d'un naturel féroce et carnacier qui ne s'apprivoise jamais. Son cri imite le mugissement du Veau ; ses yeux, brillans dans l'obscurité, voient mieux la nuit que le jour. Courageuse, elle se défend contre le Lion, attaque la Panthère, terrasse l'Once, se jette sur l'Homme, suit de près les troupeaux, rompt souvent la nuit les clôtures des bergeries et les portes des étables pour dévorer les bestiaux. A défaut de proie, elle déterre avec ses ongles les cadavres dont elle fait sa nourriture. L'Hyène qui fit tant de ravage dans

dans le Gévaudan en 1764, 1765 et 1766, n'était qu'un Loup de la plus grande espèce. En 1773, on voyait à la Foire St. Germain une Hyene apprivoisée de jeunesse. Quoique son maître l'irritât souvent avec un bâton pour lui faire hérisser sa crinière, l'instant d'après elle ne paraissait pas s'en souvenir; elle jouait avec son maître, qui lui mettait le point dans la gueule sans en rien craindre. Dans l'isle de Meroë, il y a une espèce d'Hyene très-grande, très-grosse, assez forte pour enlever un homme et l'emporter à une ou deux lieues, dit-on, sans le poser à terre. L'Hyene, au moment où elle se met en mouvement, paraît boiteuse de la jambe gauche. L'Hyene tachetée d'Afrique porte le nom de *Crocuta*. Voyez ce mot.

HYSOPE. Cette plante est admise dans les parterres à cause de son odeur aromatique. Les Juifs la faisaient servir de goupillon pour les purifications. On compose, avec les fleurs et les feuilles, une huile qui appaise les démangeaisons de la tête et fait mourir la vermine.

HYSTÉROLITES. Pierres figurées qui représentent les parties naturelles de la femme; elles sont plus ou moins ailées ou ventrues, fort communes en Catalogne et à Coblentz. On en voit de ferrugineuses. Il paraît que les Hystérolites sont le noyau d'une sorte d'*Anomie*. Voyez ce mot. La coquille se sera trouvée entr'ouverte du côté du bec ou de la charnière, une matière molle aura pris l'empreinte de la coquille, elle se sera ensuite durcie, et la coquille aura péri. Le P. Torrubia dit que sur une autre montagne de Catalogne on trouve des Priapolites; » mais avec une telle provi-

» dence, dit le chaste Franciscain, que sur la
» montagne où l'on trouve des pierres représen-
» tant un des deux sexes, on n'en trouve aucune
» de celles qui représentent l'autre. »

JAC

Jabiru. Voyez *Cigogne.*

Jacamar. Cet oiseau est particulier aux climats chauds de l'Amérique, et se nourrit d'insectes. On en distingue deux espèces. L'une solitaire, habite les forêts sombres et humides de la Guyane et du Brésil. Son vol est rapide et court, son ramage agréable; elle perche sur les branches à une moyenne hauteur, et y demeure toute la nuit et la plus grande partie de la journée sans changer de place. L'autre, à longue queue, moins solitaire, moins sédentaire, vole par paire au loin, et fréquente quelquefois les lieux découverts. Elle n'a pour tout ramage qu'un cri, un sifflement doux qu'on n'entend que de près, et qu'elle nc repète pas souvent. La chair de ces oiseaux, quoiqu'assez dure, n'est pas mauvaise à manger.

Jacana. Cet oiseau fréquente les marais du Brésil. On en trouve aussi au Mexique, à St.-Domingue et en Afrique. Ils ont pour arme défensive un petit éperon jaune pointu, de nature de corne, placé à la partie antérieure de l'aîle. Au Brésil on le nomme *Chirurgien*, à cause de ses ongles incisifs et poignans comme des stilets ou des aiguilles. Il a la forme, les mœurs, le naturel et les habitudes de la Poule d'eau. On en compte plusieurs variétés.

JACARA. Crocodile du Brésil. Voyez ce mot.

JACARANDA. On distingue deux espèces de ces arbres aux Indes ; l'un a le bois noir et l'autre blanc. Ils sont très-durs, marbrés ; on les emploie en marqueterie. La substance verte de leur fruit est d'usage comme savon.

JACARINI. Espèce de *Tangara*. Voyez ce mot.

JACINTHE. Cette fleur originaire des Indes, a plusieurs belles qualités qui lui ont mérité une espèce de prédilection parmi les curieux. Une seule tige forme un bouquet charmant ; elle est des premières à paraître après le triste hiver. Ses couleurs sont variées, nuancées ; son odeur est suave ; la même espèce, avec toute sa beauté, se multiplie par caïeux. Cette fleur s'est embellie singulièrement par la culture : en semant des graines, on a obtenu des espèces nouvelles : les fleurs simples qui ont quelques pétales de plus, donnent une graine qui fournit assez volontiers des fleurs doubles. On a commencé à découvrir sa couleur jaune ; mais les fleurs de cette espèce sont encore rares : la terre la meilleure est celle qui est composée de deux parties de terreau, d'une partie de sable et de trois parties de terre de taupière. On plante les oignons en octobre, les tardifs à un peu moins de profondeur que les actifs ; de cette façon, ils éclosent tous en même tems. Ces fleurs distribuées avec goût dans un parterre, forment un tableau bien nuancé et riche par l'opposition des couleurs ; on les abrite pendant l'ardeur du soleil sous des bannes. Le soir, c'est un spectacle enchanteur, et l'air est embaumé de cet assemblage de fleurs. Lorsque les oignons sont défleuris, on

coupe les tiges ; on lève les oignons : si quelqu'un commence à se gâter, il faut le faire tremper dans de l'eau distillée de tabac, ou dans une infusion de tanaisie ; les insectes qui le plus souvent sont la cause du mal, périssent. On les fait ensuite sécher, et on les enferme dans des boîtes, pour planter en octobre. Si l'on veut jouir du spectacle de ces fleurs en juillet et août, il faut, en levant les oignons, les mettre dans des boîtes avec des couches alternatives de sable, ne les planter qu'en avril ou mai : si on voulait leur faire passer ainsi l'année, comme aux griffes de Renoncule, ils pourriraient dans le sable et périraient. Avant de mettre les oignons en terre, on détache les caïeux. Ce sont de jeunes enfans tout-à-fait semblables à leurs parens, doués des mêmes qualités. Le même oignon peut fleurir pendant plusieurs années ; il se développe chaque année un nouveau germe de fleur. Chaque partie de la peau des oignons paraît avoir en soi la vertu de se reproduire : sur les espèces indolentes, on fait sur l'oignon plusieurs incisions en croix, qui pénètrent jusqu'au tiers de son volume ; on le remet en terre ; il se divise ensuite tout-à-fait, et donne autant d'oignons qu'il y a eu d'incisions. La Jacinthe fleurit dans l'eau sur les cheminées ; une pincée de nitre, lorsqu'on renouvelle l'eau, hâte la végétation. Ces oignons remis en terre y fleurissent l'année suivante : on en a vu de doubles donner de cette manière de la graine, qu'ils refusaient étant toujours en pleine terre. La Hollande et sur-tout Harlem, est la vraie patrie des Jacinthes. Elles y réussissent singulièrement. Autrefois l'usage en Hollande, lors-

qu'on obtenait une fleur nouvelle, était d'assembler les voisins, les amateurs : c'était une fête ; on ne respirait que gaieté. Chacun opinait, et à la pluralité des voix, on lui donnait un nom. Il est un art de faire paraître une Jacinthe toute bleue, comme si elle était composée de fleurs alternativement bleues et blanches. On enveloppe quelques boutons de fleurs. On allume du souffre au pied de la plante, les boutons qui ne sont point enveloppés se décolorent par la vapeur, et paraissent blancs.

JACULATEUR. Ce poisson de la mer des Indes, fréquente les rives pour chercher sa nourriture. Lorsqu'il a envie d'attraper une Mouche ou quelqu'autre insecte, qu'il voit à quelque distance, il s'en approche doucement et avec précaution, jusqu'à ce qu'il soit porté perpendiculairement sous l'objet, son corps étant dans une situation oblique, et sa bouche et ses yeux près de la surface de l'eau. Ensuite il reste un moment immobile, les yeux directement fixés sur l'insecte, et alors il commence à lancer, sans montrer son museau, au-dessus de la surface de l'eau, une goutte de liqueur sur l'objet qu'il desire et qu'il ne manque jamais d'attraper, et de faire tomber par ce moyen dans l'eau pour en faire sa proie. On parvient aisément à apprivoiser ces poissons.

JADE. Cette pierre demi-transparente, et d'un verd d'olive, n'est soluble ni dans l'esprit de sel, ni dans l'eau régale, ni à chaud, ni à froid ; elle y conserve sa dureté, son poli, et sa demie transparence. Exposée au grand feu, elle prend une couleur jaune de ventre de Biche, s'y durcit et s'y cuit, au point de faire

encore plus de feu avec le briquet, que dans son état naturel. D'après ces épreuves M. d'Arcet serait tenté de la mettre dans la classe des stéatites, et de la regarder même comme le chef d'ordre, et la plus belle espèce de cette classe. Elle est si dure, qu'on est obligé de la travailler avec l'Egrisée ou la poudre de diamants. Elle prend un poli gras. Les Indiens de la nouvelle Espagne, ont cependant l'art de la travailler, de la percer. Ils en font grand cas, la portent suspendue à leur col, taillé en bec d'oiseau. En Turquie, en Pologne on estime beaucoup cette pierre; on en fait des manches de coutelas, de sabre, etc. On lui a attribué des vertus imaginaires. On l'avait nommée la *Pierre néphrétique*, comme propre à cette maladie. La *Pierre des Amazones*, est le Jade verd plus ou moins foncé.

JAGRA. Espèce de sucre tiré du Palmier à Coco. Voyez *Coco*.

JAGUAR. Cet animal de la Guyane, n'est ni indolent, ni timide. Il fait la guerre avec le plus grand avantage, à toutes les espèces de quadrupèdes du nouveau continent, qui tous le fuient et le redoutent; il se jette sur tous les Chiens qu'il rencontre, fait beaucoup de dégât dans les troupeaux, attaque même un homme lorsqu'il en est blessé, rode le long des bords de la mer, mange les œufs de Tortue, les Caïmans, les Lézards, le poisson, les bourgeons et les feuilles tendres des paletuviers, contrefait le cri de l'Agouty et du Caïman, pour les saisir, se couche ventre à terre au bord d'une rivière, bat l'eau pour faire du bruit, afin d'attirer le Caïman, qu'il saisit par

la tête et entraîne, après l'avoir tué pour le manger à loisir. Son cri *hou hou*, grave et fort comme celui du Bœuf, a quelque chose de plaintif. Ces animaux en chaleur font entendre un rugissement effrayant. La femelle ne fait ordinairement qu'un petit, qu'elle dépose toujours dans de gros troncs d'arbres pourris. Les Jaguars n'ont point de plus cruel ennemi que le Tamanoir, qui se couche sur le dos, le saisit avec ses très-longues griffes, l'étouffe et le déchire. On mange à Cayenne la chair de ces animaux, qui est blanche comme celle du Lapin. Le petit *Jaguar à poil noir* ou *Jaguarette*, connu sous le nom de *Tigre noir* à Cayenne, où il est assez rare, est petit, affilé, très-méchant et très-carnacier.

Jalap. Voyez *Belle de nuit*.

Japu. Cet oiseau du genre des Piverds, se trouve au Brésil. Pour mettre sa petite famille à l'abri de tout danger, il entrelace avec un art singulier des gramens, du crin de Cheval, et du poil de Cochon, dont il construit un nid qu'il suspend à l'extrémité des branches.

Jararaca. La morsure de ce Serpent tigré du Brésil, donne la mort, s'il ne survient un vomissement dans les vingt-quatre heures. La forte odeur de musc qu'il répand, avertit les voyageurs de fuir sa présence.

Jargon. On désigne sous ce nom les diamans un peu jaunes; ils sont moins durs que les diamans transparens. Le *Jargon de Ceylan*, est une pierre octaèdre équilatérale, dont les deux pyramides sont séparées par un prisme court intermédiaire. Il y en a de blancs, jaunes,

bruns, violets. M. Darcet l'a vitrifié à un feu violent.

JARS. C'est le mâle de l'Oie. Voyez *Oie*.

JASEUR. Cet oiseau de passage, assez commun dans l'Allemagne et la Bohême, vit de fruits, de raisins, de figues, de pignons, peut redresser les plumes de sa tête en forme de hupe, ne s'apprivoise pas aisément, voyage par troupes en Italie. Son chant semble prononcer *ziziri*. On en prend des quantités prodigieuses autour de Plaisance et de Modène. Sa chair est aussi délicate que celle de la Grive. On trouve des Jaseurs à la Caroline.

JASMIN. De ces arbrisseaux charmans, les uns réussissent en pleine terre, forment des berceaux odorans; les autres ne vivent que dans les serres; on les multiplie de marcotte, de bouture. On greffe les espèces rares sur les plus communes. L'odeur du Jasmin est très-volatile. On ne peut, par la distillation, en retirer l'huile essentielle. On obtient cet esprit recteur odorant, en mettant alternativement des lits de fleurs et du coton imbibé d'huile de Ben, qui ne se rancit jamais; on exprime ensuite l'huile odorante: si on la mêle avec de l'esprit-de-vin, l'odeur quitte l'huile grasse, pour passer dans l'esprit-de-vin.

JASPE. Cette pierre de nature siliceé, doit ses riches variétés de couleurs à des substances métalliques. Elle est dure, fait feu avec l'acier; elle est, suivant sa qualité, plus ou moins susceptible de poli. M. d'Arcet par ses expériences, a reconnu que les Jaspes différemment colorés résistent au feu, et n'y perdent que leur couleur, en devenant friables. La couleur rouge

cependant y devient plus intense, la couleur verte passe au gris. A l'air les couleurs s'altèrent à la longue. Ce n'est qu'au bout de plusieurs mois, que les acides minéraux agissent sur le Jaspe. On le trouve, ou par couche, ou en morceaux arrondis de diverses grosseurs (ils ont reçu cette forme du roulis des eaux), en Sibérie, en Angleterre, en Bohême, en Allemagne, en France, dans les Pyrénées. La plus belle vient des Indes. On en fait des statues, des vases, des tables, des cachets, des bijoux. Les Anciens portaient toujours un cachet de Jaspe. Parmi les différentes variétés établies sur la différence de ses couleurs, on distingue le *Jaspe fleuri*, le *Jaspe sanguin*. On donne le nom de *Jaspe grammatique* au *Jaspe veiné*, dont les figures ressemblent à des lettres. Le *Jaspe jaune* renferme quelquefois des filamens soyeux; on le nomme *Jaspe soyeux*. Le *Diasprorasso* des Italiens, est un *Jaspe rouge*. Leur *Parangone nigro* est un *Jaspe noir*. Le *Sinople* est encore une variété du Jaspe. Voyez ce mot. Voyez aussi *Agathes*.

Javelot. Voyez *Acontias*.

Jaune *de Naples*, *Gialollino*. On a long-tems regardé cette substance, comme un ochre; mais c'est un produit de l'art, dont le secret a été découvert par M. Fougeroux. On l'emploie pour la peinture des émaux, de la fayence et de la porcelaine.

Jaune *d'œuf*. Ce fruit d'un prunier de Guyane paraît être le *Ruema des Indiens*, le *Lucuma* du jardin des Plantes. Il corrode la peau de la bouche; il est cependant très-nourrissant. On dit que deux coupables, convaincus de haute

trahison et, jetés sur le grand Islet pour y périr de faim, y vécurent pendant trois mois en très-bonne santé, ne mangeant que de ce fruit pour toute nourriture.

Jays, ou *Jayet*, *Ambre noir*, *Agate noire*. C'est une espèce de bitume inflammable; il exhale une odeur de Pissaphalte. On en trouve en France dans la Provence, dans le comté de Foix. On en exploite une carrière dans les Pyrenées. Il se trouve aussi en Suède, en Allemagne et en Irlande. Frotté, il devient électrique, attire le papier. Quoique compacte, il surnage l'eau. On le trouve par couches. Sa formation est la même que celles des *Bitumes*; voyez ce mot. Le Jayet est susceptible de prendre un très-beau poli; on en fait des tabatières, boutons et divers bijoux de deuil. Wurtemberg est le lieu où on le travaille le plus.

Jbiare. Voyez *Serpent aveugle*.

Ibiboca. Il y a deux espèces de ces Serpens au Brésil. La petite est respectée; elle ne fait point de mal, détruit les Fourmis qui font de grands dégâts dans ce pays, et on la mange comme un excellent mets. La grande espèce est plus redoutable. Si elle saisit ce qu'elle poursuit, elle l'étouffe; si on se sauve sur un arbre, le Serpent y monte, serre, dit-on, l'arbre avec tant de force, qu'il se rompt lui-même le corps. On prétend que dans des lieux sauvages, ils construisent des bâtimens à plusieurs étage, chaque étage de la forme d'un four; ils habitent plusieurs ensemble. Le roi, qui est un Ibiboca de la grande espèce, habite l'étage du milieu. Le grand Ibiboca pour-

raît bien n'être autre chose que le *Devin*. Voyez ce mot.

Ibis. Cet oiseau, en Egypte, avait ses autels; on le respectait, on l'adorait comme un dieu tutélaire, parce qu'il dévorait les Serpens et délivrait le pays des Sauterelles, et autres insectes. Quiconque en tuait même involontairement, était puni de mort. On représente quelquefois la déesse Isis avec une tête d'Ibis. Cet oiseau, suivant quelques-uns, est le premier apothicaire à qui soit due l'invention des lavemens; son bec est sa séringue. C'est avec ce bec dur et tranchant, qu'il coupe les Serpens, Lézards et Grenouilles. L'Ibis mis au nombre des oiseaux aquatiques, ne sait pas nager. Jamais il ne touche à de l'eau trouble. Il construit son nid sur les palmiers, dans l'épaisseur des feuilles piquantes, afin de les mettre à l'abri des Chats ses ennemis. La ponte est de quatre œufs. On distingue deux espèces d'Ibis, le blanc et le noir.

Ichneumon. Voyez *Mangouste*.

Ichneumons (mouches), ou *Mouches à antennes vibrantes*. Un caractère distinctif et frappant de ces espèces de mouches, est l'agitation presque continuelle de leurs antennes. On leur a appliqué le nom d'Ichneumon, parce qu'ils nous rendent service en faisant périr les Chenilles, Pucerons et autres insectes, comme l'Ichneumon ou Mangouste fait périr les Crocodiles. Il y a une multitude prodigieuse de diverses espèces de Mouches Ichneumons : parmi la petite espèce, on y voit des mâles qui, dans les préludes amoureux, ont l'air le plus galant et le plus passionné. Les femelles

ont le derrière armé d'une tarière visible dans quelques espèces, nullement apparente dans d'autres. Ces instrumens si fins, sont capables de percer le ciment, le mastic. Sa structure se voit plus facilement dans la Mouche à longue tarière. L'aliment dont doit se nourrir la famille que celle-ci met au monde, est un ver de Guêpe ou d'Abeille maçonne; dès qu'elle apperçoit un de ces nids, elle s'attache dessus avec sa tarière, et perce le ciment dont il est construit. Cette tarière, d'une structure admirable, est composée de trois pièces : deux collatérales creusées en gouttière, servent d'étuis et contiennent une tige ferme, solide, dentelée par le bout, le long de laquelle règne une cannelure qui est le canal par lequel l'insecte fait descendre l'œuf. Elle soutient cette tarière avec ses pattes de derrière, de peur qu'elle ne rompe; et par divers mouvemens qu'elle fait avec adresse, elle perce ce bâtiment, y dépose un ou plusieurs œufs. D'autres Ichneumons perçant le dos des Chenilles, y déposent vingt ou trente œufs, suivant la grosseur de la Mouche; les plus grosses n'en mettent qu'un ou deux. Celles-ci collent leurs œufs sur les Chenilles, celles-là percent les œufs de Chenilles, quoique très-durs, déposent leurs œufs dans l'intérieur. Le ver éclos, sa tête est située de manière qu'il perce la Chenille, entre jusques dans ses entrailles. Ces vers pompent les sucs nourriciers de la Chenille, n'attaquent point les organes de la vie : elle paraît se porter assez bien; quelques-unes même se changent en chrysalides. On voit de ces Chenilles vivantes arrêtées sur des arbres, comme si elles couvaient

des œufs. On reconnaît que ce sont des fils et des coques que les vers qui étaient dans son corps se sont filés ; ce sont autant de liens qui la fixent, et elle périt enfin misérablement. Ces Mouches, en 1731 et 1732, nous ont rendu des services importans ; elles ont multiplié dans la même proportion que les Chenilles, et leurs vers en ont exterminé plus que ne peuvent faire tous les soins humains. Ces vers, à la veille de se changer en chrysalide, se filent une coque soyeuse. Rien n'est plus singulier et plus surprenant, que de voir quelquefois sauter ces coques, lorsqu'on les met sur la table ou sur la main. Les Pucerons, les larves de Charansons, les œufs d'Araignées sont aussi quelquefois le berceau de la Mouche Ichneumon. On trouve très-souvent sur les feuilles de rosier des cadavres de Pucerons sans mouvement ; c'est l'habitation d'un petit ver, qui, après avoir mangé les entrailles, détruit les ressorts et l'économie intérieure du Puceron, se métamorphose à l'ombre de la pellicule qui l'enveloppe, s'y pratique une petite porte circulaire, et va s'élancer dans les airs. Il y a dans les bois des Ichneumons qui osent attaquer les Araignées, les larder avec leurs aiguillons, les déchirer à belles dents, et venger ainsi toute la nation des Mouches, d'un ennemi si redoutable. D'autres, sans aîles (ce sont des femelles), déposent leurs œufs dans des nids d'Araignées. Peut-être l'Ichneumon du Bédéguar du Rosier ne s'y établit-il que parce qu'il y trouve d'autres insectes qui lui servent de pâture. Voyez *Bédéguar*. On pourrait appeler la famille des

Mouches Ichneumons, un petit peuple de Caraïbes.

Iconiques, *statues*. Dans la Grèce on élevait des statues à ceux qui avaient été vainqueurs trois fois aux jeux sacrés. Ces statues représentaient ce vainqueur dans sa grandeur naturelle. Ses traits, son caractère, son ensemble, tout était saisi autant qu'il était possible avec la plus grande ressemblance; c'est pourquoi on nommait ces statues Iconiques.

Icthiocole. Voyez *Esturgeon*.

Icthyodontes. Voyez *Glossopètres*.

Icthyolite. Nom donné aux pétrifications ou empreintes de poissons, soit qu'elles représentent le poisson dans son entier, soit qu'elles n'offrent que ses parties osseuses, les parties charnues ayant été détruites. Voyez *Pétrifications*.

Idè. Poisson du genre des Carpes. On le trouve en Westphalie, en Poméranie, en Suède, en Norvège, en Danemarck et en Russie, dans les grands lacs dont l'eau est claire et le fond garni de grosses pierres. Il croît lentement, a la vie dure, commence à frayer à trois ans, passe au mois d'avril et mai dans les fleuves, cherche les endroits les plus rapides, et y dépose dans le fond sur des pierres nues, son frai composé de 67,000 œufs jaunes, gros comme la graine de pavot. On le prend avec le filet, le manche et le hameçon, sur-tout quand on y attache pour appât des queues d'Ecrevisses et des Grillots. Sa chair est tendre, blanche et de bon goût.

Jean-*le-blanc*. Cet oiseau, que M. de Buffon

regarde comme la nuance intermédiaire entre l'Aigle et la Buze, a cinq pieds d'envergeure. Ennemi redoutable de la volaille et du gibier, ce brigand hardi rode autour des fermes, enlève Poulets, Canards, Dindons, parcourt d'un vol bas et lourd, la plaine et le long des haies, saisit presque à rase terre, Cailles, Perdrix, Lapreaux. Le butin manque-t-il, il se jette sur les Mulots, les Souris, les Lézards. La femelle fait son nid dans les bruyères, les fougères, ou même sur les sapins, pond trois œufs d'un gris d'ardoise : le mâle, mari complaisant, pourvoit aux besoins de sa femelle, pendant l'incubation des œufs et l'éducation des petits. Cet oiseau, qui ne redoute pas le froid, est très-commun en France. Il résulte des observations faites sur la vie et les mœurs du Jean-le-Blanc, par M. de Buffon, qu'il n'est pas méchant, qu'il est assez stupide, qu'il a l'expression du contentement, qu'il ne s'attache à personne, que la viande crue est pour lui le mets le plus agréable. Après une diète rigoureuse de plusieurs jours, il refusa constamment la viande cuite, les fruits, le pain, le fromage, les vers, le poisson; mais en revanche il mangeait avec goût les Grenouilles, qu'il avait soin de dépecer. Les Mulots, les Souris qu'on lui présentait, étaient avalés tout vivans; l'instant d'après il restait tranquille, immobile, inquiet, et paraissait sérieusement occupé de sa digestion : au bout d'un tems il rendait le poil et la peau en petites boulettes. Quoiqu'assez privé, et sans méfiance, il n'osait boire lorsqu'il appercevait quelqu'un autour de lui. Comme ces oiseaux en buvant, plongent leur tête jusqu'aux

yeux, il y a lieu de penser que cette inquiétude naturelle est occasionnée par la crainte du danger.

JEK, ou *Jerepemonga.* Ce Serpent est peut-être l'espèce de Cœcile que MM. Daubenton et de la Cépède ont nommé *le Visqueux.*

JET-*d'eau marin,* Cette espèce de zoophite se voit au Cap de Bonne-Espérance; on le prendrait pour une éponge. Dès qu'on le touche, il lance deux ou trois jets d'eau claire, transparente, et recommence ainsi chaque fois qu'on le touche. Ne serait-ce pas le *Priape de mer.* Voyez ce mot.

JEVRASKKA. C'est la Marmote de Sibérie. Voyez *Marmotte.*

JEUX *de la Nature.* Ces pierres figurées ont autant de formes diverses qu'en peuvent donner les différentes combinaisons fortuites, à des substances dans un état de mollesse. L'imagination préoccupée y voit quelquefois des objets et des formes plus décidées qu'elles ne le sont réellement; telles sont les villes, les châteaux que quelques personnes voient distinctement sur les pierres de Florence, les pièces de mariage où l'on voit deux mains qui se joignent. L'art vient au secours pour abuser les curieux. Il est parlé d'une pierre où l'on voyait, ou du moins on croyait voir une religieuse ayant une mitre sur sa tête, vêtue des ornemens pontificaux, et portant un enfant dans ses bras. Il y a des pierres figurées qui doivent leur forme à des substances connues, minérales, végétales ou animales, qui leur ont servi de moules. On ne doit point les confondre avec les Jeux de la nature, non plus que les corps que la nature produit

produit toujours sous une forme constante, telles que les cristallisations, les marcassites.

If, ou *Yf*. Cet arbre vit très-long-tems. On en a vu qui avaient jusqu'à trente pieds et plus de circonférence; il est susceptible de prendre, en le taillant, toutes les formes que l'on desire; il était autrefois beaucoup plus de mode; on ne l'emploie plus guère que dans les vastes jardins. Les qualités des plantes varient suivant les climats. On en a des exemples sensibles dans le Napel, la Ciguë; l'If peut être dans le même cas. Ici il n'est point nuisible; les enfans en mangent tous les jours les fruits; mais sous les climats chauds, il paraît qu'il est un poison, que ses feuilles font périr avec convulsion les Chevaux où animaux qui en mangent, qu'on ne peut le tondre sans en ressentir des douleurs de tête. Son bois dur, rougeâtre, veiné, est incorruptible, propre à faire de beaux meubles. Il croît en Angleterre, en Suisse, en Languedoc, en Provence, en Italie.

Igname, ou *Inhame*. Le fruit de cette espèce de Liane se mange cuit sous la cendre. En Guyane, à Cayenne, on en fait aussi de la bouillie et du pain.

Ignarucu. Lézard du Brésil, assez semblable au Crocodile, et que quelques naturalistes, et en particulier M. de la Cépède, regardent comme une variété de la Dragonne. Il grimpe facilement aux arbres.

Iguane. Espèce de Lézard d'Amérique et des Indes orientales. On le nomme aussi *Léguana*, ou *Sénembi*. Cet animal ne fait ni bruit, ni mal. Il peut vivre trois semaines sans boire, ni manger. Le mâle, plus gros que la femelle, a le

regard terrible et la posture hardie. Il roidit et étend sa goître à volonté. Le mois de mars est la saison de leurs amours ; c'est alors que le mâle jaloux se jette sur les personnes qui s'approchent de sa femelle. Sa morsure n'est point venimeuse; mais il ne quitte pas prise qu'on ne l'égorge ou qu'on ne lui cogne le nez rudement. La femelle, au mois de mai, vient déposer, comme les Tortues, sur le bord de la mer, ses œufs de la grosseur de ceux du Pigeon, au nombre impair de treize à vingt-cinq. Les premiers coups de fusil ne font que glisser sur la peau de ces lézards. On leur fait la chasse au printems, lorsqu'après avoir mangé quantité de fleurs de Mahot et de feuilles de Mapou, ils reposent sur les branches qui avancent sur l'eau et attendent stupidement la mort. Comme le nez est chez eux la partie la plus sensible, il suffit d'introduire un bâton ou poinçon pour les faire périr. On trouve dans le corps des Iguanes des Bézoards, que les Indiens nomment *Béguans*, et auxquels ils attachent un grand prix. Leur chair, et sur-tout celle des femelles, est tendre, grasse, et de très-bon goût. Leurs œufs sans glaire ni blanc, sont très-délicats et ne durcissent point en cuisant. Un Iguane peut rassasier quatre hommes ; mais on prétend que cette nourriture est contraire sur-tout en Amérique aux personnes attaquées de maladies vénériennes. On croit que le Lézard cornu de S. Domingue est une variété de l'Iguane.

ILLANKEN. C'est un saumon du lac de Constance, qui, pour frayer remonte le Rhin au mois d'avril, et parcourt en trois ou quatre mois environ vingt à vingt-quatre lieues ; il nage

fort lentement, vit de poissons, de vers, d'insectes, de charogne, fait sur-tout la guerre aux ombres. Son ennemi le plus redoutable est le brochet. C'est dans les endroits où il y a le plus de pierres et de cailloux qu'il dépose son frai tout d'une fois, en long; les petits ne sortent de l'œuf que quatre semaines après; un seul de ces poissons, fournit plusieurs millions d'œufs; mais le Brochet, la Lote, l'Anguille, les Canards sauvages, en détruisent un si grand nombre, qu'à peine en reste-t-il quelques milliers. Après le frai, les Illankens retournent au lac en se laissant aller à reculons au courant du Rhin. Leur chair n'est bonne qu'au printems et en été avant le frai; celle du mâle est meilleure que celle de la femelle. On évalue à un mille ce qui se prend de ces poissons dans le Rhin, sans compter ceux qu'on pêche dans le lac.

IMBRICATA. Voyez *Faitière*.

IMBRIM. Ce plongeon habite les mers aux environs de Féroé. L'eau est son élément, il n'en sort jamais. Ses aîles ne paraissent point construites pour voler; ses jambes trop grêles, situées trop en arrière, ne pourraient soutenir son corps sur terre. On remarque un creux sous chaque aîle; on croit que cet oiseau y place ses œufs pour les faire éclore.

IMMA. Dans tous les pays les femmes ne se contentent pas des attraits que leur a donnés la nature pour plaire. En Perse, elles rehaussent la couleur de leur teint avec cette espèce d'ocre rouge ferrugineuse.

IMMORTELLE. Ces fleurs méritent ce nom, par la propriété qu'elles ont de se conserver dans

leur état de fraîcheur pendant plusieurs années : cet avantage leur vient de ce que les pétales de ces fleurs sont dans un état de siccité semblable à celui qu'on tâche de donner aux fleurs dans des bains de sable chaud, afin de les conserver. Cette plante croît naturellement en Languedoc, en Provence. On l'élève dans nos jardins.

IMPÉRATOIRE, ou *Benjoin Français*. Cette plante qui croît naturellement dans les Pyrénées, les Alpes, sur le Mont-d'or, abonde en parties volatiles aromatiques. C'est un spécifique admirable contre les poisons coagulans.

IMPÉRIALE. Voyez *Couronne Impériale*.

INCRUSTATIONS. Ce sont des concrétions pierreuses, salines, minérales, métalliques ou d'autre nature, faites sur différens corps par des eaux qui tiennent en dissolution ces diverses substances.

INDE. C'est une fécule colorante employée, ainsi que l'Indigo, en peinture et en teinture. On la retire des feuilles de la plante connue sous les noms d'*Anil* et d'*Indigo*. L'Inde, pour être beau, doit être un peu dur, sec, inflammable, nageant sur l'eau, d'une belle couleur bleue ou violette, chargée de purpurin. Voyez au mot *Indigo*, la manière dont on retire cette fécule. La fécule du pastel et le bois d'Inde, portent aussi les noms d'Inde. Voyez *Pastel*, *bois d'Inde*.

INDIGO, ou *Anil*. Cette plante croît naturellement au Brésil ; on la cultive avec succès à Cayenne et dans nos Colonies Françaises. Au bout de deux ans de semence, elle est bonne à recueillir. Cette plante est attaquée par une

foule d'insectes qui la rongent, entr'autres par une espèce de Chenilles qu'on nomme le *Rouleur*. Les habitans qui ont des troupeaux de cochons ou de coqs d'inde les lâchent dans leurs jardins pour en diminuer au moins le nombre; mais la chair des coqs d'inde en contracte un goût si désagréable qu'on ne peut en manger. Il y a encore des espèces de punaises très-puantes, qui font beaucoup de dégât. Mais le goût des Pintades pour ces punaises, et leur adresse à les attraper en détruisent beaucoup. Si on coupe cette plante un peu avant sa maturité, elle donne un plus beau bleu, mais en moindre quantité; cueillie trop tard, elle n'en donne presque plus; le moment est lorsque les feuilles commencent à se casser, et qu'elles ont une couleur vive. On met la plante macérer dans une cuve avec de l'eau, elle y fermente; les particules colorantes se détachent; on fait couler l'eau qui est chargée dans une cuve placée dessous. Les Nègres battent cette eau avec des manivelles : on saisit le moment où la fécule commence à se précipiter; on fait couler l'eau et la fécule dans une troisième cuve placée dessous : elle se dépose petit à petit au fond de ce vase; on la met dans des chausses coniques dans un lieu aéré et à l'ombre; le soleil ardent détruirait la couleur, l'humidité la gâterait. Cette fécule desséchée est la *pâte d'Indigo*. Si on n'a employé que les feuilles de la plante, c'est l'*Inde*. Dans le Mogol, les marchands qui veulent éviter de payer les droits d'un poids inutile, avant de le transporter d'Asie en Europe, ont soin de le faire cribler pour ôter la poussière qui s'y attache; c'est un autre

V 3

profit pour eux; car ils la vendent aux habitans du pays, qui en font usage dans leur teinture. Ceux qui sont employés à cribler l'Indigo y doivent apporter des précautions; pendant cet exercice, ils ont un linge devant leur visage, avec le soin continuel de tenir les conduits de la respiration bien bouchés, et de ne laisser au linge que deux petits trous vis-à-vis des yeux; ils doivent boire du lait à chaque demi-heure, et tous ces préservatifs n'empêchent pas qu'après avoir exercé leur office durant huit ou dix jours, leur salive ne soit quelque tems bleuâtre. On a même observé que si l'on met un œuf le matin près des criblures, le dedans se trouve tout bleu le soir lorsqu'on le casse. Le bleu d'Indigo donne une teinture d'excellent teint sur la laine, le fil, le coton, la soie; mêlée avec la graine jaune d'Avignon, elle donne le verd. Les Blanchisseuses l'emploient pour passer leur linge au bleu. On l'emploie dans la peinture en détrempe : on le mêle avec du blanc, sans cela il paraîtrait noir. C'est avec cette couleur qu'on imite les couleurs du ciel, de la mer, et qu'on fait toutes les parties fuyantes des tableaux; broyée à l'huile, elle perdrait sa couleur.

Insectes. C'est des animaux la classe la plus nombreuse en espèces et en variétés. L'air, la terre et les eaux en sont remplis. Point d'arbre, point de plante qui n'en nourrisse une grande quantité. Les quadrupèdes, les oiseaux, les poissons, l'homme lui-même en est dévoré intérieurement et extérieurement; les charognes, les cadavres n'en sont pas exempts. Le bois, la pierre, nos meubles, nos livres, nos comes-

tibles en fourmillent. Il s'en trouve jusques dans les égoûts infects, dans les matières excrémentielles, jusques derrière les plaques brûlantes de nos cheminées et dans le four des boulangers. Nous n'avons point de terme assez général pour embrasser cette classe d'êtres vivans. Le mot *Insecte*, pris dans son vrai sens, a une acception déterminée, qui ne peut s'appliquer strictement qu'à quelques espèces de ces petites créatures. Mais il faut s'y tenir, jusqu'à ce que quelque naturaliste célèbre, nous donnant une méthode plus complette que celles qui ont paru jusqu'ici, embrasse sous un seul mot générique tous les individus de cette classe, quelque forme qu'ils aient. En attendant il faut se servir de l'expression qu'ont adopté les Swammerdam, les Bonnet, les Réaumur, les Linnée, et tous les Zoologistes anciens et modernes. Les caractères qui distinguent les insectes des autres animaux, sont de n'avoir ni os, ni sang, ni chair, ni ouïes, ni narines. Des stigmates sont les organes par lesquels ils respirent. Aucun Insecte aîlé n'est bipède. Aucun Insecte non aîlé n'est quadrupède. Il faut bien distinguer ceux qui naissent avec la forme qu'ils auront toute leur vie, et ceux qui viennent au monde en état de ver, passent par celui de nymphe ou chrysalide, et deviennent ensuite Insectes aîlés. Cette métamorphose, ce miracle perpétuel, est un des grands caractères qui devrait servir de base à la division méthodique des Insectes. C'est dans l'histoire particulière de chaque espèce d'Insectes, qu'il faut chercher leurs mœurs, leur industrie, et ce qui est

relatif à leurs habitudes, à leur nourriture, à leur réproduction.

INTESTINS. Ces grands canaux membraneux s'étendent depuis l'estomac jusqu'à l'anus. Leur longueur égale six fois celle de l'individu. Ils sont repliés dans le corps avec l'art le plus merveilleux. Comme ils varient de grosseur et de situation, ils portent dans leurs différentes longueurs, divers noms, quoique ce ne soit toujours que le même canal. Les Intestins sont, ainsi que le ventricule, composés de plusieurs tuniques rangées dans cet ordre.: la membraneuse, la cellulaire, la charnue, la nerveuse et la veloutée. Cette dernière, qui est intérieure, est parsemée d'une multitude de petits mamellons spongieux. Les alimens, après avoir été digérés dans l'estomac, passent dans les Intestins. On découvre principalement sur les Intestins grêles, un grand nombre de petits vaisseaux blancs ou veines lactées ; ce sont autant de tuyaux qui pompent et absorbent le chyle, cette matière précieuse nutritive, extraite des parties grossières et non nutritives des alimens. Ces vaisseaux lactés absorbans, se voient aussi dans la surface intérieure des gros Intestins, ce qui rend raison de ce qu'il est possible de nourrir pendant plusieurs jours un malade avec des lavemens nourrissans. Avec quel art merveilleux le chyle ainsi pompé par une multitude de vaisseaux est porté dans un réservoir; de-là dans le canal thorachique, et ensuite dans la veine souclavière gauche, pour être conduit avec le sang, se changer en cette substance, porter une vie toujours renaissante à toutes les parties du corps animé. On reconnaît

la main divine dans la disposition de ces valvules, de ces soupapes, qui se referment, obligent les liqueurs à suivre le cours qui leur est destiné, sans qu'elles puissent refluer en arrière, ni interrompre le cours constant et continuel des fluides.

JOCKO. Petite espèce d'*Orang-Outang*; voyez ce mot.

IOLITE, ou *Pierre de Violette.* On nomme ainsi des pierres de diverses natures, les unes de grais noir et blanc, telles que dans la principauté de Blankenbourg; d'autres sont des silex tels qu'on en voit en Silésie. En les frottant, elles ont une odeur de violette. Ces pierres ont cette odeur plus sensible après les pluies et dans des tems d'orage; quelques-unes sont recouvertes d'une mousse qui leur communique cette odeur. L'observation tournée sous ce point-de-vue, pourrait faire reconnaître plusieurs pierres odorantes. La pierre de violette, proprement dite, paraît être le noyau de l'Étite argilleux. Voyez *Etite.*

JONC. Il y a plusieurs espèces de ces plantes qui croissent dans les lieux humides. La moëlle des unes sert à faire des mêches de lampes; les fleurs des autres, à faire de petits ballets; les tiges de celle-ci, à couvrir les maisons; celles des autres, à faire de petites nattes pour égoûter les fromages et plusieurs autres ouvrages d'industrie. Le *Jonc marin* est un très-bon pâturage pour les bestiaux. Voy. *Genet.* L'espèce de Jonc dont on fait les cannes, se nomme *Rotin.* Voyez *Canne.*

JONQUILLE. Cette fleur, d'une odeur délicieuse, se multiplie de graine, de caïeux. Les

soins, la culture nous ont procuré l'espèce à fleurs doubles.

JOUBARBE. On distingue plusieurs espèces de cette plante. Les unes douces, connues sous le nom de *Trique-madame*, sont bonnes à manger en salade ; d'autres, telles que la *Vermiculaire brûlante*, ou *Pain d'oiseau*, qui croît sur les toîts, est âcre, brûlante ; on la nomme *Poivre de muraille*. Appliquée extérieurement, c'est un puissant résolutif contre les loupes naissantes, les tumeurs scrophuleuses.

Joubarbe de vigne. Voyez *Orpin*.

JOUEUR *de lyre*. Voyez *Boiga*.

IPÉCACUANHA. Cette plante croît au Brésil, au Pérou : on la nomme *Béconquille*, ou *Mine d'or végétal*. C'est un puissant spécifique dans les dyssenteries et flux de ventre invétérés. L'Ipécacuanha du Pérou est le plus estimé ; il purge avec moins de violence. Celui du Brésil excite des vomissemens avec effort et douleur. L'usage de cette plante demande toujours à être administré par un médecin prudent.

IPPO. Ce suc gommo-résineux, poison très-dangereux, est extrait d'un arbre qui croît dans l'isle des Célèbes : les Sauvages le recueillent avec de grandes précautions ; ils en évitent les vapeurs qui sont dangereuses, le reçoivent dans des cannes creuses, en font commerce, le vendent aux Mahométans de Macaçar. Ceux-ci lorsqu'ils voyagent, portent toujours une sarbacanne creuse, dans laquelle est une flèche en fer de lance enduite du suc d'Ippo. On ne connaît point d'antidote contre l'activité de ce poison récent ; exposé à l'air, il s'évente et n'a plus d'effet nuisible.

Iris. Cette plante, d'une belle forme, présente beaucoup de variétés, et peut faire l'ornement des jardins. On en voit de belles espèces, en Angleterre, en Perse, en Italie. On retire de ses fleurs une fécule sous le nom de verd d'Iris; on l'emploie pour peindre en miniature. Le suc de sa racine est un violent purgatif. Une jeune fille en ayant respiré par le nez, pour se guérir du mal de dents, fut tourmentée de douleurs cruelles et de crises violentes, que l'on fit cesser en peu de tems, par huit ou dix injections d'eau chaude et de lait. La racine d'Iris de Florence donne une odeur de violette des plus agréables; on s'en sert pour parfumer la poudre. Celles de Languedoc, de Provence, sont employées aux mêmes usages.

Isatis. Ce quadrupède habite les pays les plus froids, la Sibérie, la Norvège, l'Islande. On lui donne en Russie le nom de *Cossac*. Il fréquente de préférence les bords de la mer glaciale, tient de la conformation extérieure du chien, de la finesse du renard, semble tout à-la-fois aboyer et glapir, mue dans les mois de mai, juin et juillet, se creuse en terre des terriers profonds avec plusieurs issues, va à la chasse des oiseaux, du gibier, traverse les eaux pour chercher des nids d'oiseaux plongeurs. Il a pour ennemi le glouton, qui lui tend des embûches et l'attend au passage; et il est souvent obligé de lui abandonner sa proie pour n'être pas mangé lui-même. La femelle porte neuf semaines, et vers la fin de mai ou au commencement de juin met bas sept ou huit petits, qu'elle alaite et garde cinq ou six semaines dans le terrier. La couleur de la fourrure, dans

leur première jeunesse, est différente de celle qu'elle aura lorsqu'ils seront formés. Ceux qui naissent noirâtres deviennent d'un bleu cendré : la couleur jaunâtre annonce qu'ils deviendront blancs. On observe sur ces derniers, à l'âge de quatre mois, une bande brune longitudinale ; on les appelle alors *Renards croisés*. La fourrure des *Isatis bleus* est la plus chère et la plus estimée. Dans l'hiver leur poil est beau, long ; c'est le tems où on leur fait la guerre.

Isis était estimée par les Egyptiens, la mère de toutes les choses sublunaires, qui contenait en soi les principes de toutes les générations, et fournissait les alimens aux êtres créés : elle était souvent, par cette raison, dépeinte avec plusieurs mamelles, un sistre à la main, et sur sa tête une touffe de l'herbe appelée *Lotus*, qui croît dans le Nil, et quelquefois tenant son fils Horus. On lui rendait un culte fastueux ; on lui dressa des temples en Egypte, en Grèce, chez les Romains. Ses prêtres appelés *Isiaques*, étaient vêtus de longues robes de lin, portant une besace, une clochette, une branche d'Absynthe marine à la main, et quelquefois la déesse Isis sur leurs épaules. Leur chaussure n'était qu'une fine écorce de Papyrus. Ils allaient aussi par les rues, et s'introduisaient dans les maisons sous prétexte de mendier. Lorsque la licence des mœurs devint générale à Rome, ces mêmes prêtres respectés à cause des dehors trompeurs de leur austérité, furent plus dangereux. Ils étaient les messagers secrets de la galanterie : les temples d'Isis étaient des lieux de rendez-vous, où les femmes galantes faisaient volontiers leurs stations. On y célébrait des

mystères : les initiés faisaient vœu de discrétion et de silence. Ces mystères ont quelquefois excité la censure du sénat romain. On adorait encore Isis comme déesse de l'agriculture. On célébrait aussi des fêtes en son honneur comme déesse de la navigation : on lui consacrait tous les ans un vaisseau. Son culte parvint jusques dans les Gaules : et dans les premiers tems de notre monarchie, le lieu où est à présent l'Abbaye de S.-Germain-des-Prés, était un temple dédié à Isis; elle en avait un autre au village d'Issy. On voyait encore en 1514, dans un coin de l'église de S.-Germain-des-Prés, la statue d'Isis trouvée aux environs de Paris. Le cardinal Briçonnet, abbé de Saint-Germain, la fit retirer et mettre en pièces, lorqu'il apprit que quelque femme, soit par simplicité, soit par superstition, lui avait présenté des chandelles.

JUGOLINE, ou *Sesame*. Cette plante croît en Egypte, en Candie, aux Indes, à la Guyane. En Egypte on en obtient par expression une huile très-bonne à manger. Les Nègres de Guyane retirent de sa graine une farine; ils en font une bouillie très-bonne et très-nourrissante.

JUJUBIER. Cet arbre croît naturellement en Arabie; il s'est très-bien naturalisé en Languedoc, en Provence. Ses fruits doux, humectans, sont très-sains; c'est une manne pour le peuple. Les Jujubes qu'on nous envoie, ont été séchées au soleil sur des claies. On en fait des boissons salutaires dans les âcretés de poitrine et les ardeurs d'urine.

IULE. Cette espèce d'insecte ressemble beau-

coup au Scolopendre; il habite comme lui dans la terre, sous les pierres, change de peau; sensible, il se replie en boule dès qu'on le touche. On en voit deux espèces aux environs de Paris.

JULIANE, ou *Julienne*. Cette fleur, d'une odeur si suave, se multiplie très-facilement : on coupe la tige, il pousse au pied de nouveaux rejetons que l'on sépare; c'est autant d'enfans semblables à leur mère; on les pique dans une terre humide, ils reprennent des racines.

JUMARS, ou *Gemars*. On en distingue de plusieurs espèces : les uns, dit-on, naissent de l'accouplement du Taureau avec une Anesse ou une Jument; les autres, de celui d'un Ane et d'une Vache. L'existence de ces animaux paraît très-douteuse, et mérite d'être éclaircie.

JUPITER. Cette planète, la plus grande de toutes, tient sa route dans le ciel entre Saturne et Mars, tourne sur son axe en 9 heures 56 minutes, et achève sa révolution périodique autour du Soleil en 4,332 jours, 12 heures, 20 minutes, 9 secondes, c'est-à-dire, dix ans environ. On lui suppose 33,333 lieues de diamètre, 99,999 lieues de circonférence, et de surface. Son axe, plus court que le diamètre de son équateur, fait présumer que sa figure est un sphéroïde applati. Sa distance moyenne du Soleil, est de 155,940,000 lieues environ; et sa distance moyenne de la Terre est de 180,794,791 lieues. On a calculé qu'il faudrait 290 jours à Jupiter pour tomber par une ligne droite dans le Soleil. Cette planète n'est pas aussi brillante que Vénus. Il est aisé de ne pas

la confondre avec elle, parce que Vénus ne s'éloigne jamais plus de 28 degrés du Soleil, au lieu que Jupiter en est quelquefois éloigné de la moitié du ciel. Jupiter a quatre satellites qui circulent autour de lui, à plus ou moins de distance, l'un en un jour, un autre en trois jours, un autre en sept jours, et le quatrième en seize jours. Ces quatre lunes, dit Fontenelle, doivent faire un agréable spectacle pour les habitans, s'il y en a, sur-tout lorsqu'elles l'éclairent toutes à la fois. Toujours est-il vrai qu'il doit y avoir de fréquentes éclipses, dont les observations sont fort utiles pour connaître les longitudes. On apperçoit dans cet astre deux bandes plus brillantes que le reste du disque, sujettes à déplacement. On y apperçoit aussi de tems à autre une tache qui, au bout de deux ou trois ans, disparaît pour reparaître au bout de quelques années. De 1665 à 1708, on a compté jusqu'à huit apparitions. Cette planète serait-elle donc sujette à des révolutions, à des inondations, à des éruptions de volcans et autres désastres? Wolf prétend que les habitans de Jupiter, s'il y en a, doivent être d'une taille au-dessus de la nôtre. Il leur donne 14 pieds $\frac{1}{7}$. Fontenelle, avec plus de vraisemblance, dit qu'ils ne doivent nous ressembler en rien.

Juruca. Cette Tortue d'Amérique a été nommée par M. de la Cépède, *Kaouane*. Voyez ce mot.

Jusquiame, *Hannebane*, ou *Potelée*. Cette plante narcotique prise intérieurement, est un poison dangereux. En 1649, on servit aux Bénédictins de Rhédon une salade où étaient entrées des feuilles de Jusquiame. Vomissemens, tremblemens, le sommeil et la mort, furent les

effets de ce poison. On doit avoir recours aux vomitifs, ensuite au lait, à l'huile et aux adoucissans. M. Storck, qui a su tirer des poisons tels que de la ciguë, de l'aconit, de la pomme épineuse, de puissans remèdes pour soulager l'humanité, a fait sur lui des essais avec la Jusquiame; il en a pris des extraits à petite dose; il l'a ensuite employée avec succès sur des personnes sujettes à des frissons, des syncopes, des terreurs subites, des tremblemens convulsifs, des subresauts involontaires. Des remèdes si voisins du poison, ne doivent être maniés que par une main aussi habile que la sienne: on doit se méfier de l'usage de cette plante, même extérieurement; la poudre mise dans les dents, ou la vapeur reçue pour appaiser la douleur de dent, peut devenir funeste. On l'a vu occasionner à ceux qui y ont eu recours, des vertiges et la stupidité.

Izari, ou *Azala*. C'est la Garance du Levant. Voyez *Garance*.

Kabassou.

KAK

Kabassou. C'est le Tatou à douze bandes. Voyez *Tatou*.

Kakatoès. Cet oiseau, de la famille des Perroquets, est naturel aux climats de l'Asie méridionale. Il n'en est pas de plus doux, de plus familier, de plus caressant. Aux Indes, les Kakatoès viennent faire leur nid jusques sur les toits des maisons. Ils n'ont pas la démarche lourde et désagréable du perroquet. Fort agiles au contraire, ils marchent et trottent par petits sauts vifs, légers et de bonne grace. Leur intelligence égale la beauté de leur plumage. On les apprivoise avec la plus grande facilité. Ils apprennent difficilement à parler; mais leurs mouvemens sont pleins de grace, de délicatesse et de mignardise. Ils mangent des fruits, des légumes, toutes les graines farineuses, de la pâtisserie, des œufs, du lait et de tout ce qui est doux sans être trop sucré. Il y en a de différentes couleurs et grandeurs.

Kakerlaque. L'insecte volant à qui l'on a donné ce nom dans les Indes orientales et en Amérique, est le même que celui connu en Europe sous le nom de *Blatte*; voyez ce mot. Les Kakerlaques d'Amérique sont grands; les mâles ont des aîles, les femelles en sont dépourvues. Linges, habits, souliers, provisions de bouche, ils gâtent et dévorent tout ce qu'ils rencontrent, jusqu'à la mie de pain. L'Ananas

est pour eux un fruit délicieux. Les femelles enveloppent leurs œufs d'une petite coque légère, comme quelques araignées ; les petits qui en sortent, de la grosseur d'une Fourmi, s'insinuent par les serrures et les fentes dans les armoires, et causent beaucoup de dégât. Dans les Indes orientales, ces insectes ont beaucoup à souffrir des Fourmis noires qui se jettent sur ceux qu'elles rencontrent : le trou de la fourmillière est si petit, que pour les y faire entrer, elles sont obligées de les dépecer. La Guêpe Ichneumone est pour les Kakerlaques un ennemi redoutable en Amérique : à la vue d'un de ces insectes, l'Ichneumon s'arrête, mesure des yeux sa proie, s'élance, la saisit par la tête avec les dents, se replie pour la percer de son aiguillon, et semble l'abandonner ; mais elle revient bientôt à la charge, s'empare de son ennemi épuisé, hors de combat, succombant sous sa blessure empoisonnée, et enfin la traîne par la tête à reculons jusqu'à son trou.

KAKOPIT-*Tsiœi.* C'est suivant M. de Buffon, un espèce de Grimpereau.

KALI. Cette plante commune en Arabie, croît aussi sur les côtes d'Espagne, de Valence, de Murcie, de Grenade, d'Almerie, aux environs d'Alicante. On la cultivait autrefois dans le Languedoc. Sa fleur sans odeur, dure longtems sans se faner. On retire du Kali par incinération, la substance connue dans le commerce sous le nom de Soude. Voyez ce mot.

Kali de Malabar. Ce petit arbrisseau tient de l'euphorbier par la causticité de son suc. Un hasard singulier fit reconnaître en lui des pro-

priétés qu'on ne lui aurait jamais soupçonnées. Un homme tourmenté cruellement par la vérole, et dont le corps tombait en sphacelle, mangea des branches de cet arbre pour s'empoisonner. Il trouva sa guérison dans ce qu'il avait pris pour sa destruction ; et son désespoir fut utile à l'humanité par la découverte d'un nouveau remède. Le malade en fut quitte pour être violemment purgé par haut et par bas.

KAMICHY, *Anhima*. Cet oiseau aquatique du Brésil et de la Guyane, est remarquable par ses aîles éperonnées, et par une corne fine et déliée, placée sur son front. Le mâle, mari constant et fidèle, chérit avec tendresse sa femelle ; il ne lui survit guère si elle vient à mourir. Celle-ci avec de la boue fait son nid à terre, et dans les trous ou au pied des arbres ; il a la forme d'un four. Cet oiseau fait entendre par intervalles un grand cri, *Vyhou, Vyhou*, qui, suivant Maregrave, a quelque chose de terrible. Willughby regarde le Kamichy comme seul de son genre.

KANA. Voyez *Canna*.

KANGIAR. Voyez *Crit*.

KANNA. Racine du cap de Bonne-Espérance, fort recherchée des Hottentots, qui la mâchent pour se donner des forces, et s'exciter à la gaieté.

KAOLIN. On donne ce nom à la terre que les Chinois emploient dans la fabrique de la porcelaine. Suivant les expériences de M. de Réaumur, le Kaolin des Chinois est une matière talqueuse ; mais il y a plutôt lieu de penser qu'elle est mêlée de quelque terre grasse argilleuse, propre à donner le liant nécessaire pour travailler la pâte sur le tour. Des minéralogistes mo-

dernes la définissent comme une argille blanche assez pure, qui contient des parties lamelleuses, brillantes, regardées par eux, non comme du talc et du mica, mais comme des portions de Feld-Spath, décomposé par l'action du tems. Voyez *Porcelaine*.

KAOUANE. Cette espèce de Tortue, se pêche aux isles de Cayenne, même sur les côtes de la Jamaïque; on la trouve aussi très-fréquemment dans la Méditerranée, auprès de Cagliari. Plus hardie, plus vorace que la Tortue franche, elle vit de poissons, de crustacés qu'elle brise avec ses fortes mâchoires; se tient quelquefois en embuscade dans le fond des creux situés le long du rivage, et y attend les Crocodiles qui y entrent à reculons, parce que la longueur de leur corps, ne leur permettraient pas de s'y retourner. C'est alors qu'elle les saisit fortement par la queue, les mutile sans avoir rien à craindre de leurs dents. Elle n'a d'autres armes défensives que ses pieds armés de deux ongles, ses deux mâchoires et sa queue; sa tête est plus grosse que dans les autres Tortues. Sa chair a une forte odeur, et un goût désagréable de musc; son huile n'est bonne qu'à brûler, et à préparer les cuirs et enduire les vaisseaux. Son écaille est toujours gâtée par une espèce de gale.

KARABÉ. Les Arabes ont donné à l'ambre jaune ce nom qui signifie *tire-paille*; c'est en effet, une des propriétés de l'ambre; voyez *Ambre jaune*. On appelle aussi l'asphalte, *Karabé de Sodome*; et l'on prétend que les Trochisques de Karabé qui viennent du levant, ne sont que de la gomme de peuplier.

KARAMBOLE. Aux Isles Manilles et sur la côte de Coromandel, on fait confire ce fruit au vinaigre, et l'on en fait aussi de la conserve.

KARATAS. On distingue trois espèces de cet Aloès d'Amérique : l'une, par ses feuilles bouillies, donne un fil bon à faire de la toile et des filets de pêcheurs; c'est celle dont les feuilles sont terminées par une pointe triangulaire : la seconde, par ses feuilles creuses, forme autant de vases qui retiennent l'eau de la pluie, très-utile dans les lieux secs : la troisième porte un fruit agréable au goût dont on fait d'excellentes confitures. Le *Karatas de Cayenne* porte le nom de *bois de mèche*, parce que la moëlle sert d'amadou aux Nègres. Son fruit qui pousse dans la terre, est appelé, à cause de son goût, *Citron de terre.*

KÉRATOPHYTES. Cette production marine, est du nombre des Polypiers : elle est d'une substance molle, flexible et totalement cornée. On en voit de ramifiés; d'autres en forme de réseau, d'autres en forme de buissons, de bruyères, toujours adhérens à des coquilles, rochers et autres corps durs. Les Polypes habitent les trous de l'écorce celluleuse et friable. Les Kératophytes, dans les pays chauds, s'y durcissent au point de devenir susceptibles de recevoir un beau poli : on leur donne alors, improprement, le nom de *Corail noir.* De ce genre est l'*Antipathe* de Knorr, qui se trouve dans la mer des Indes; quelquefois assez droit pour servir de canne, il est extérieurement d'un noir luisant, et d'un noir mat en-dedans. On voit sur les côtes de Norvège des Kérato-

phytes qui ont jusqu'à 16 pieds de haut. Ceux qu'on rencontre parmi les fossiles dans le sein de la terre, sont remplis dans les intervalles des branches et tissus cellulaires par la matière même de la pierre, où on la découvre. Pour les en dégager, il faut se servir de l'eau seconde.

KERMÈS. Cet insecte bien intéressant pour son histoire et son utilité, s'attache aux racines, aux tiges et aux feuilles des plantes et des arbres. On en trouve sur la vigne, l'orme, le chêne, le sapin, l'érable, le coudrier, la clématite, le charme, le nefflier, le tilleul. Il y en a de longs et étroits à-peu-près comme une écaille de moule; mais le plus souvent ils ont une forme sphérique. Les Kermès sont fort communs en Provence, en Espagne et dans les pays chauds. C'est principalement sur le chêne verd qu'on en fait la récolte au commencement de l'été. La femelle, dans sa jeunesse, parcourt les branches de l'arbre, suce les feuilles avec sa trompe placée sous le corcelet entre la première et la seconde paire de pattes. Bientôt elle acquiert de l'embonpoint, devient ronde comme une boule, vers la fin de l'été se fixe à un endroit, ne se déplace plus, reçoit dans cet état les approches du mâle beaucoup plus agile, à raison de sa petitesse et de ses aîles; la femelle fécondée, toujours immobile, passe ainsi l'hiver, pond des milliers d'œufs. Son corps se gonfle; sa peau s'étend; l'insecte périt dans le printems après avoir satisfait au vœu de la nature. Ce cadavre informe ne conserve point comme la Cochenille l'extérieur animal. Ses traits s'effacent, dispa-

raissent ; on ne voit plus qu'une espèce de gale, triste berceau des œufs qui doivent éclore, les uns blanchâtres, les autres rouges. Alors les petits Kermès quittent leur retraite cadavereuse, se dispersent sur l'ilex. Au bout d'un tems, le mâle, après avoir passé sous l'état de nymphe, quittant sa coque sphérique à reculons, déploie et fait usage de ses aîles. C'est avec les ongles et avant le lever du soleil que les femmes détachent le Kermès plus gros, et d'une couleur plus vive sur les arbrisseaux voisins de la mer. On les arrose de vinaigre, pour les faire périr. On les fait sécher. Les Pigeons en sont très-friands. Le Kermès donne à la laine et à la soie une très-belle teinture. La graine d'écarlate est la coque du Kermès. Le sirop de Kermès passe en médecine pour un très-bon cordial.

KETMIE. Cette plante s'élève dans nos serres chaudes. Hasselquist dit qu'on la mange en Egypte contre la coutume des autres pays.

KEVEL. Gazelle du Sénégal plus petite que la Gazelle commune ; au reste, même caractère, mêmes mœurs, mêmes habitudes. V. *Gazelle.*

KILDIR. C'est le Pluvier criard. Voyez *Pluvier.*

KINKAJOU. Cet animal de la nouvelle Espagne et des côtes d'Afrique, est vif, remuant, léger, d'un naturel assez doux, sans être docile, assez caressant, mange du pain, de la viande, des légumes, des racines, des fruits, aime passionnément les odeurs, est très-friand de sucre et de confitures, boit de l'eau, du café, du lait, du vin, même de l'eau-de-vie, s'il y a du sucre ; grimpe aux arbres avec agilité, se couche sur

les branches, attend l'Orignal au passage, se jette sur son dos, l'entoure de sa queue prenante, lui ronge le col jusqu'à ce qu'il tombe, et ne lâche prise que lorsque l'Orignal peut gagner l'eau, pour se sauver. Il se jette aussi sur les volailles qu'il saisit sous l'aîle, et dont il suce le sang sans les déchirer. Il préfère le Canard à la Poule. Son cri ordinaire commence par un éternuement, et imite l'aboiement d'un Chien. Ses plaintes, quand on lui fait mal en jouant, ressemblent au cri d'un jeune Pigeon; ses menaces, quand il est irrité, tiennent du sifflement de l'Oie. En baillant, il montre une langue démesurée. Il se couche et dort le jour, et s'éveille à l'approche de la nuit. Son poil n'a point d'odeur, sa queue est une main dont il se sert pour s'attacher à tout ce qu'il rencontre et accrocher les choses qu'il veut attirer à lui. Souvent il se tient sur son derrière, et gratte avec ses pieds de devant, joue comme l'Écureuil et le Singe. Celui qu'on voyait en 1773, à la foire S. Germain, sous le nom *d'animal inconnu à tous les naturalistes*, était devenu méchant par les agaceries du public, et mordait quelquefois après avoir léché. On ne lui donnait jamais de viande et de poisson. A la Jamaïque et dans le Bengale, cet animal s'appelle *Potot*. Voy. ce mot. Ce n'est pas le même que le Carcajou.

KINKI. C'est la Poule dorée de la Chine. On admire la beauté de son plumage et la variété de ses couleurs. Sa chair passe pour être délicate.

KNORCOCK. C'est un oiseau du cap de Bonne-Espérance, qui préfère les lieux solitaires. La

petitesse de ses aîles l'empêche de voler loin; mais sa voix qui semble prononcer le mot *crae*, avertit le gibier de la présence du chasseur. Aussi ce donneur d'avis est-il souvent puni mortellement de ses cris officieux. La femelle fait son nid dans les buissons, où elle pond deux œufs. La chair de ces oiseaux n'est pas estimée.

Kob, ou *petite Vache brune du Sénégal.* Cet animal est une espèce de *Gazelle.* Voyez ce mot.

Koba, ou *grande Vache brune du Sénégal.* C'est, comme le précédent, une espèce de *Gazelle.* Voyez ce mot.

Kobbera-Guion. Grand Lézard de l'isle de Ceylan, qui plonge souvent dans l'eau, reste ordinairement à terre, où il se nourrit des oiseaux et autres animaux qu'il peut saisir; il est plus effrayant que dangereux. On prendrait sa langue pour un aiguillon : il la tire en sifflant et en bâillant. Il ne pique ni ne mord. A l'approche des hommes, il siffle. C'est à grands coups de de queue qu'il éloigne les Chiens qui s'avancent pour le mordre. Le Chien, ainsi fouetté, aboie d'un ton plaintif, et n'a garde de revenir à la charge. La chair de ce quadrupède ovipare est d'un assez mauvais goût.

Kokob. Ce serpent est assez commun en Amérique, dans le Jucatan. Sa morsure venimeuse fait perdre tout le sang dans l'espace d'une heure. Une potion composée de tabac et de suc de Prime-vere, est un remède souverain dans cet accident. Le Kokob est une espèce d'*Aimorrhoüs.*

Koupara. Cet animal, fort commun à Cayenne, habite les paletuviers et endroits marécageux;

grimpe sur les arbres, s'y tient plus souvent qu'à terre, sur-tout pendant le jour, et vit de Crabes, d'où lui est venu le nom *Chien-Crabier*. Quand il ne peut tirer les crabes de leurs trous avec sa patte, il y introduit sa queue, que le Crabe saisit et serre; le Koupara jette un cri semblable à celui d'un homme. En retirant sa queue, il enlève le Crabe et le mange. Ses fortes dents sont des armes avec lesquelles il se défend contre les Chiens. Sa voix ordinaire est le grognement du petit Cochon. La femelle produit cinq à six petits qu'elle dépose dans de vieux arbres creux. Ceux qui se familiarisent dans les maisons, se nourrissent comme les Chiens et les Chats. La chair de ces animaux a le goût de lièvre. Voyez *Crabier*.

Kupfer-Nickel. C'est le nom d'une mine de Nickel avec Fer, Cobalt et Arsenic minéralisés par le souffre. Elle exhale, en la torréfiant, une fumée épaisse accompagnée d'odeur d'ail et de soufre. Poussée au feu, elle donne de jolies végétations vertes, qui, à la longue, deviennent brunes. Sa dissolution verte par les acides minéraux, la fait distinguer des autres espèces de mines. On en retire très-facilement le régule de Nickel. Elle est ou compacte, ou grenue, ou écailleuse, ou lamelleuse.

Kurbatos, ou *Pêcheur du Sénégal*. Cet oiseau habite, par millions, les bords de la Gambra. Le mouvement rapide avec lequel il se balance au-dessus de la surface de l'eau, éblouit les yeux. La femelle fait son nid avec une terre dure mêlée de paille, de plumes et de mousse. C'est à l'extrêmité des branches des arbres qui bordent la rivière, qu'il est suspendu. L'ouver-

ture en est tournée du côté de l'Est, crainte de la pluie. Ces nids solides, agités par les vents, s'entre-choquent sans se briser. Ils sont en si grand nombre sur le même arbre, qu'on croit de loin que ce sont autant de fruits. Malgré tant de précautions, ils ne sont pas à l'abri de la malice du Singe et de la voracité des Serpens. Les premiers guettent le moment où la nichée commence à croître. Alors trop poltrons pour se fier à la faiblesse des branches, et redoutant d'ailleurs les feuilles épineuses, ils secouent la branche jusqu'à ce qu'ils aient fait tomber le nid à terre. Les Serpens, au contraire, se glissent le long de la branche, et se suspendant à son extrémité par la queue, ils introduisent leur tête dans le nid, et font ainsi très-bonne chère.

L A B

Labbe. On donne à cet oiseau le nom très-impropre de *Stercoraire*, parce qu'on a prétendu, mal-à-propos, qu'il ne poursuivait la petite Mouette cendrée que pour se nourrir de sa fiente, tandis que son acharnement n'a pour objet que de la forcer à dégorger le poisson qu'elle vient de prendre. Il fond sur elle, l'atteint, se pose sur son dos, lui donne deux ou trois coups de bec, et court après le poisson qu'elle rejette et qu'il avale à l'instant. Son vol est très-vif et balancé comme celui de l'Autour. Les pêcheurs le ménagent parce qu'il est l'annonce et le signe presque certain de la présence du Hareng. Lorsque le Labbe ne paraît pas, la pêche est peu abondante. Lorsqu'ils l'appellent *Lab*, *Lab*, il vient aussitôt et se dirige, malgré le vent, assez juste pour saisir en l'air les petits poissons qu'ils lui jettent. La femelle pond ses œufs sur les rochers. L'espèce n'est pas nombreuse.

Labdanum. Ce suc gommo-résineux se tire d'une espèce de Ciste qui croît dans les isles de l'Archipel. Des moines vont, pendant la grande ardeur du soleil, sur des montagnes où il y a beaucoup de Ciste. Ils portent au bout d'une perche de grandes lanières en forme de fouet. Ils les passent et repassent sur les arbustes. Le suc résineux qui transpire de la plante s'y attache. On l'enlève avec un couteau, c'est le *Labdanum*. Cette résine est d'un goût bal-

samique, un peu âcre, d'une odeur agréable. Les dames Grecques et Circassiennes en portent de petites boules à la main. Mêlée avec du Mastic et de l'Ambre, c'est un parfum agréable. Son odeur garantit de la peste. On fait entrer le Labdanum dans les Talismans soporifiques, moins pour se rendre propice le dieu Morphée, que pour éviter aux Vestales le chagrin du refus du mouchoir. On falsifie quelquefois le Labdanum. On le mêle avec un peu de sable et d'autres résines odorantes à bon marché. Il est en pains entortillés. C'est le Labdanum *in tortis*; il a peu d'odeur.

LACERT. Ce poisson, du genre des Lyres se trouve dans les mers du Nord et du Midi. On lui donne les noms de *Vandière*, *Moulette*, *Souris de mer*. Il vit de Sangsues et d'Etoiles de mer. On le prend aux filets, sur-tout dans le tems de la canicule. Dans l'Amérique septentrionale, on le pêche en même tems que le Hareng. Sa chair est blanche et de bon goût.

LACQUE. Voyez *Laque*.

LACRYMALOIRE. Voyez URNULA *servandis lacrymis*.

LAEMMER-GEYER, ou *Vautour des Agneaux*. C'est le plus fort et le plus terrible des oiseaux de rapine. Ses aîles ont quatorze pieds d'envergeure. Il habite les Alpes de la Suisse, attaque les animaux et même les enfans. Aussi le gouvernement met-il sa tête à prix. Lorsque ces oiseaux apperçoivent quelque Daim, Chèvre ou Brebis sur le bord d'un précipice, ils s'élancent sur lui, l'y font tomber, et jouissent commodément de leur proie; pour les petits animaux, ils les saisissent même sans s'abattre, les tuent,

en les laissant tomber sur la pointe des rochers, les portent ensuite pour servir de nourriture à leurs petits. Un de ces Vautours vint un jour saisir un enfant de trois ans à la porte d'une maison, et allait l'enlever, lorsque le père accourut aux cris de l'enfant; armé d'un bâton, il s'élance sur le ravisseur, qui lâche sa proie, soutient le combat avec opiniâtreté jusqu'à ce qu'il fût laissé mort sur la place. Il y a lieu de penser que le *Laemmer Geyer* est de même espèce que le *Condor*.

LAGETTE. Espèce de Laurier de la Jamaïque. On dit que sous la première écorce sont plusieurs couches d'un tissu très-utile pour la parure et le vêtement. D'abord on trouve une espèce de drap pour faire des habits; la couche qui suit fournit de la toile bonne à faire des draps et des chemises; enfin on trouve de la gaze et de la dentelle; mais peut-on ajouter foi à cette merveille? Si cette relation n'est pas fabuleuse, le Lagette est un bois plus précieux que le bois de Dentelle. Voyez ce mot.

LAGOPÈDE. Cet oiseau doit son nom au caractère qui lui est propre, d'avoir le dessous des pieds velus. On l'a nommé improprement *Perdrix blanche*. En Savoie, il porte le nom d'*Arbenne*. Les Lagopèdes habitent les montagnes, le sommet des Alpes; leur plumage est blanc l'hiver et tacheté de brun l'été. C'est un oiseau pesant qui vole bas et par troupes. Son naturel est sauvage et farouche, peu susceptible d'être apprivoisé. Il semble redouter les rayons du soleil, se plaît dans la neige, s'y creuse des trous, s'y forme des clapiers, vit de chatons de Pin, de Myrtille, de Bruyère et des semences de Bou-

leau nain. Cette nourriture est peut-être la cause de la petite amertume que contracte sa chair, dont le goût toutefois approche de celle du lièvre. La femelle pond à terre ou plutôt sur les rochers, huit ou dix œufs d'un gris roussâtre, tacheté de noir, qu'elle couve trois semaines, pendant lesquelles le mâle ne la quitte que pour lui chercher à manger. Le Lagopède, à l'approche d'un homme, reste immobile; si on lui présente du pain ou qu'on fasse tourner un chapeau devant lui, il en est si occupé qu'on peut le prendre ou le tuer par derrière. On dit qu'en alignant une rangée de pierres, cet animal au lieu de franchir cette humble barrière, la parcourt jusqu'au bout, et va donner dans le piége. Le Lagopède de la baie d'Hudson ne paraît pas redouter les rayons du soleil comme celui des Alpes.

LAIT *de lune fossile*, ou *Pierre de lait*. Cette terre farineuse et calcaire se trouve dans les fentes des montagnes ou au fond de certaines sources. Elle est, dit-on, si légère et si aride, qu'on ne peut en former aucun ustensile. Peut-être est-ce un guhr de craie, un agaric minéral, une stalactite calcaire décomposée. Peut-être aussi, comme le pense M. de Justi, ne s'agit-il que de fixer l'alkali volatil de cette substance, pour en tirer une grande quantité de métal.

LAITE *de poisson*. Nom que l'on donne à la liqueur séminale contenue dans les vaisseaux spermatiques du mâle. Celui-ci laisse échapper cette liqueur à l'instant où la femelle dépose ses œufs, et c'est ainsi que se fait la fécondation dans les poissons. Il y en a de véritablement hermaphrodites; c'est-à-dire, œuvés et laités tout à la fois. Il ne paraît pas impossible que ces pois-

sons produisent sans le secours de leurs semblables.

LAITERON. On distingue trois espèces de cette plante : le *Laiteron épineux*, le *Laiteron doux*, ou *Palais de Lièvre*, et le *petit Laiteron*, ou *Terre-crépe*. On peut en manger en salade. La décoction de leurs feuilles procure un lait abondant aux nourrices. Les racines fraîches assaisonnées font la nourriture des pauvres gens l'hiver. Les bestiaux et le gibier aiment à se nourrir de cette plante. Son suc rougit le papier bleu.

LAITUE. La culture a corrigé les qualités agrestes de cette plante, sans lui faire rien perdre de ses qualités apéritives rafraîchissantes. C'est un mets très-agréable et très-sain. Son usage est très-utile aux célibataires, sans cependant nuire aux maris. On estime beaucoup la *Laitue romaine*. La *Laitue pommée*, lorsqu'elle est desséchée, fuse à feu ouvert comme le nitre sur le charbon. La *Laitue panachée de Silène* ou *de Batavia*, les *Blondes crépées*, la *Laitue rouge*, *noire*, *lisse*, *découpée*, *crépée*, *blanche*, *etc.* sont autant de variétés qu'on doit à la culture : le raffinement sur cette espèce d'aliment a été jusqu'à forcer la nature à satisfaire notre goût dans la saison la plus rigoureuse. On a trouvé le secret de faire venir de la Laitue dans les serres chaudes en deux fois vingt-quatre heures, en faisant tremper la graine dans de l'eau-de-vie, et la semant dans des couches de terreau, où il entre de la poudre de chaux et de la fiente de Pigeon.

LAMA. Cet animal, nommé aussi *Glama*, *Mouton* ou *Chameau du Pérou*, est propre à l'ancien

l'ancien continent. Ses pieds sont fourchus, surmontés d'un éperon qui l'aide à se retenir et à s'accrocher dans les pas difficiles. Sa peau ferme servait pour la chaussure des Indiens. Les Espagnols en font des harnois. Sa laine est courte sur le dos, la croupe et la queue, longue sur les flancs et sous le ventre. Les Lamas ont environ quatre pieds de haut, produisent à trois ans, sont fort lascifs, et cependant organisés de manière qu'ils ne peuvent se livrer qu'avec beaucoup de peine à l'invitation de la nature; il leur faut quelquefois un jour entier avant de pouvoir remplir l'acte de fécondation. La femelle ne met bas qu'un petit, très-rarement deux. Le petit suit la mère dès qu'il est né. Ces animaux ne vivent que quinze ou vingt ans, et cessent de produire à douze ans. Le Lama sauvage est de couleur fauve; sa laine est moins longue; on les rencontre rassemblés en troupe de deux ou trois cens. A la vue du voyageur ils soufflent des narines, hennissent, se sauvent sur les montagnes, grimpent sur les rochers les plus escarpés. Ils sont forts, nombreux et vigoureux dans les parties élevées des Cordillières d'où ils ont peine à descendre. Le froid est nécessaire à leur tempérament. On n'a pu réussir à les transporter en Espagne; peut-être s'accommoderaient-ils mieux de la température des Alpes et des Pyrénées; on les chasse avec des chiens, qui souvent se découragent et sont contraints de les abandonner lorsqu'ils ont gagné les sommets des montagnes. Les Lamas sont d'un naturel doux, faciles à apprivoiser, les habitans en ont fait des animaux domestiques de la plus grande utilité. Il ne faut pour les

nourrir, qu'un peu d'herbe verte, qu'ils mangent pendant le jour; ils emploient la nuit à ruminer. Leur salive, très-abondante, leur sert de boisson. Leur démarche est grave, lente; mais leur pas assuré. Un Lama peut porter jusqu'à 250 livres, fait quatre ou cinq lieues par jour, descend des ravines précipitées, surmonte les rochers escarpés, va quatre ou cinq jours de suite, et se repose vingt-quatre ou trente heures avant de se remettre en marche. On les emploie beaucoup aux mines du Potosi. Lorsqu'ils veulent s'arrêter dans le voyage, ils plient le genou avec précaution, baissent le corps sans faire tomber ou déranger leur charge, et se relèvent de même au coup de sifflet de leur conducteur. Il ne faut pas les excéder de fatigue; autrement ils se désespèrent, se jettent à terre, ne se relèvent plus, même en leur pinçant les testicules, et se tuent en se frappant la tête contre terre, à droite et à gauche. Le Lama n'a, pour se défendre, qu'un unique moyen, c'est de rejeter au visage de celui qui le tourmente tout ce qu'il a mangé, avec une salive âcre, fétide et mordicante, qui fait élever des ampoules sur la peau. La chair des jeunes Lamas est très-bonne à manger; celle des vieux est sèche et dure; en général la chair et la laine sont préférables à celle des Lamas sauvages.

LAMANDA, ou *Roi des Serpens*. Voyez *Devin*.

LAMBIS. Ce Limaçon est fort commun dans les mers de l'Amérique. Sa coquille sert de cor de chasse à plusieurs nations sauvages. L'on en trouve qui pèsent jusqu'à six et douze livres. On en compose, en les mêlant avec du sable de rivière, un ciment qui durcit comme le

marbre. La chair du Lambis est si dure, qu'elle ne peut se manger. Quelques naturalistes donnent ce nom à une espèce de *Murex*.

Lambourde. On donne ce nom à une pierre fort tendre qui se trouve aux environs de Paris, sur-tout près d'Arcueil.

Lamentin. Sous ce nom générique sont compris les Manati, les Bœufs marins de Saint-Domingue, de Cayenne et autres parties de l'Amérique, ainsi que le Lamentin du Sénégal et autres côtes de l'Afrique. Ce poisson n'est pas le même que le Phocas, l'Hippopotame et la Vache marine. On a dit de lui, que si Diogène l'avait connu, il n'aurait pas plumé un Coq pour avoir un bipède sans plumes. C'est à cause des deux pattes en forme de main qu'il a sous le ventre, que les Espagnols lui ont donné le nom de *Manati.* Il semble, selon M. de Buffon, faire la nuance entre les quadrupèdes et les cétacés. On en a vu de dix-huit pieds de long, de sept pieds de diamètre au milieu du corps, et du poids de 1,000 à 1,200 livres. Le Lamentin est sans armes, sans défense, nullement dangereux, d'un naturel timide, ne voit pas bien à cause de la petitesse de ses yeux; mais il a l'oreille très-fine. Le moindre bruit le fait fuir. Il paît l'herbe qu'il trouve sur les rochers. Quelquefois il est attiré vers le rivage, par les herbes qui y croissent et par les feuilles de Paletuviers; mais il ne fait que sortir la tête hors de l'eau. Le goût qu'il a pour l'eau douce, l'amène jusqu'à l'embouchure des rivières, où il vient boire après avoir pris sa nourriture. On en voit beaucoup à l'entrée des grandes rivières. Il a les entrailles du Taureau, les parties génitales du Cheval, s'ac-

couple à la manière de l'homme. Son cri est semblable à un petit mugissement. La femelle est vivipare, et met bas un petit qu'elle allaite pendant un an, et qui la suit jusqu'à ce qu'il puisse se passer d'elle. Ce poisson se prend comme la Baleine. C'est avec le harpon que les nègres vont à sa pêche. S'ils apperçoivent son museau hors de l'eau et sans mouvement, (c'est alors qu'il est endormi,) ils s'avancent, lancent le harpon, laissent filer la corde garnie à l'extrêmité d'un bois flotant, et le suivent jusqu'à ce que le Lamentin, épuisé par la perte de son sang et mort, vienne sur l'eau; alors ils le mettent dans leur canot. Quelquefois on parvient encore a avoir le petit, qui suit toujours sa mère. Les Flibustiers et les Indiens vivent de la chair de ce poisson, qu'ils trouvent bonne. Sa graisse fort épaisse et en grande quantité, est une espèce de lard d'un grand usage. On la fait fondre, et c'est un beurre assez bon. Sa peau, assez épaisse pour être tannée, donne un fort bon cuir. On en fait aussi, sans aucune préparation, des courroies et des semelles de souliers très-solides. On trouve dans sa tête quatre pierres blanches, auxquelles les Chinois et les Américains donnent de grandes vertus.

Lamie. Ce poisson, connu dans la mer Méditerranée et dans presque toutes les contrées de l'Océan, est du genre des Requins auxquels il ressemble par la grosseur et la voracité. Les Suédois l'appellent *poisson de Jonas*. Il se tient ordinairement au fond de la mer, et ne vient à la surface et près des rivages que par besoin de manger. Il a l'odorat et l'ouie très-fins. La Lamie est presque toujours accompagnée d'un

petit poisson qui lui sert de conducteur. Le Remora est son plus cruel ennemi. Il s'attache à lui, et l'on ne pêche guères de Lamies qui n'en ait plusieurs sur le corps. Du reste, toutes les particularités de son histoire, lui sont communes avec le Requin. Voyez *Requin.*

Lampes. *sépulcrales.* Voyez *Lucernæ sepulcrales.*

Lamproie. C'est un poisson de mer qui vient frayer dans les rivières au printems. Il vit de bourbe et d'eau. Sa peau est très-gluante. Il nage au-dessus de l'eau. Le trou qu'il a sur la tête lui sert à attirer et rejeter l'eau. Il étoufferait sous l'eau, s'il y était retenu de force. Comme la Sangsue, il s'attache aux rochers et aux navires avec une telle vigueur, qu'on ne peut l'en arracher. La femelle est ovipare. On en prend peu dans la mer. La Lamproie n'est bonne à manger qu'au printems, lorsqu'elle n'est pas cordée, c'est-à-dire, avant que le principal cartilage qui lui sert de vertebre, soit endurci. Le mâle est préférable à la femelle. Sa chair est nourrissante, prolifique ; mais son fréquent usage attaque le genre nerveux. Sa graisse empêche les gravures de la petite vérole. La Lamproie, qui a pour ennemis le Silure, le Brochet, et la Loutre est encore exposée à être tourmentée par un insecte rond, épais, plat et à deux pieds, qui s'attache à ses yeux, les sucent et l'aveuglent. Les Lamproies peuvent devenir d'une grosseur considérable. On en a vu de trois pieds de long, d'autres qui pesaient 446 liv. L'espèce qu'on pêche dans les rivières d'Europe, sous le nom de *petite Lamproie*, n'excède guères douze à quinze pouces de longueur, passe

au printems de la mer dans les fleuves qu'elle quitte en automne, vit d'insectes, de vers, de petits poissons, de chair, de poissons morts, a la vie si dure, qu'on peut la conserver quelques jours vivante hors de l'eau, multiplie beaucoup, fraie en mars et en avril, dépose ses œufs sur le bord des fleuves entre des pierres. Le Silure est son plus terrible ennemi. On la prend avec des louves et des filets; elle ne mord pas aisément à l'hameçon; la principale pêche se fait en décembre. Sa chair en hiver est douce, ferme, de bon goût; mais difficile à digérer. On trouve dans les ruisseaux de la Thuringe, une petite Lamproie, dont la vie est si dure, qu'elle reste vivante dans l'eau-de-vie pendant un quart-d'heure, quoiqu'elle s'y meuve avec violence. Le *Lamprillon* qui est une autre espèce de petite Lamproie aime l'eau pure, se tient dans le fond des ruisseaux et des petites rivières, a la vie dure, se nourrit de vers et d'insectes aquatiques, se fourre dans les bottes de lin qu'on fait rouir. On l'appelle en Suède, *Anguille de lin.* M. Hortsing parle d'une Lamproie qui a la propriété de l'*Anguille tremblante.* Voyez ce mot.

Lancéron, ou *Lançon.* C'est le Brocheton.

Lancette. Nom donné à un poisson du genre des Boulerots qui se trouve dans les rivières et les ruisseaux de la Martinique, et dont la chair est d'un très-bon goût. Sa queue, en forme de lance, lui a fait donner aussi le nom de *Poisson Chirurgien.* A Marseille, on donne aussi le nom de Lancette à l'*Aigle* poisson. Voyez ce mot.

Lançon. Ce poisson appelé par quelques naturalistes *Ammodyte*, *Anguille de sable*, ap-

partient aux contrées Septentrionales, se tient toujours au fond de l'eau, vient rarement à la surface, s'enfonce ordinairement dans le sable près des côtes, à un ou deux pieds de profondeur, vit de vers aquatiques, qu'il cherche avec son bec pointu, dévore les petits de sa propre espèce, fraie en mai, dépose ses œufs dans le sable, non-loin des bords. Par le beau tems, on le trouve couché en forme circulaire, comme un Serpent, la pointe de la tête enfoncée dans le sable. Pendant le flux on le prend en fouillant avec des pointes ou crochets faits exprès. Il a pour ennemis les poissons voraces, et sur-tout le maquereau. Les Groënlandais le mangent frais et sec; sa chair est maigre; il n'y a que le peuple qui en mange. Elle sert d'appât pour prendre d'autres poissons. On donne aussi le nom de Lançon au Brocheton.

Laneret, oiseau de proie. C'est le mâle du Lanier. Il est moins grand que le Faucon.

Langahá. Ce Serpent de Madagascar réunit les trois caractères distinctifs des couleuvres, des Anguis et des Amphisbènes. Il à les dents de la vipère et sans doute la morsure venimeuse. Les habitans le craignent et le fuient.

Langouste, ou *Sauterelle de mer*. Ce crustacé est fort commun dans la mer Méditerranée, fréquente les lieux pierreux, vient habiter pendant l'hiver l'embouchure des rivières. A défaut de pinces, les Langoustes se battent entre elles avec leurs cornes.

Langue *de Serpent*. Voyez *Glossopètre*.

Lanier. Cet oiseau de fauconnerie, devenu très-rare en France, est d'un naturel docile, supporte la nourriture des grosses viandes,

déchire les poules et autres animaux qu'il peut attraper, fait son nid sur les arbres et dans les rochers les plus élevés. On donne au mâle le nom de Laneret. On peut le dresser au vol de la Grue, du Lièvre et des oiseaux de rivière; en hiver il n'a pas d'ardeur pour la chasse.

Lapin. Ce petit quadrupède a la timidité du Lièvre et presque sa forme; mais plus industrieux et plus actif, il se creuse un terrier pour se mettre, lui et sa famille, à l'abri des dangers. Il fait sa nourriture d'herbes, de racines, de grains, de Luzerne, de feuilles et de bourgeons de vignes. L'hiver, s'il survient un débordement, il grimpe aux arbres et vit d'écorce. Il fuit l'odeur du soufre. C'est un moyen dont on se sert pour l'éloigner des vignes qui sont en bourgeons et des blés. On dit qu'il rumine. Sa course est légère, son ouïe subtil. Sa vie, qui dure huit à neuf ans, est moins agitée que celle du Lièvre. Tranquille au fond de son terrier, il ne craint, ni Renards, ni Loups, ni Buses et autres oiseaux de proie. Le mâle est en état d'engendrer à six mois. La femelle porte un mois. Elle porte six à huit fois par an, et met bas chaque fois quatre, cinq et jusqu'à huit petits. Elle a deux matrices comme la Hase du Lièvre. Aussi est-elle très-ardente pour l'accouplement. Lorsqu'elle est pleine, elle creuse la terre en zigzag, se pratique un appartement souterrain, en garnit le fond des poils qu'elle s'arrache du ventre, y dépose ses petits, les allaite pendant vingt-un jours, sans cesser d'être pleine. Lorsqu'elle est obligée de les quitter pour aller chercher sa nour-

riture, elle ferme son caveau avec de la terre détrempée de son urine, pour en interdire l'entrée au mâle qui, par jalousie, les tuerait ou leur arracherait les testicules. Ce n'est qu'après le tems du sevrage que le mâle a ses entrées. Il en témoigne sa joie par l'accueil qu'il fait aux Lapereaux, en leur léchant les yeux, et les prenant tous l'un après l'autre entre ses pattes. La fête se termine par de nouvelles caresses entre le père et la mère. De leurs nouvelles amours naîtra bientôt une nouvelle postérité. Cette espèce d'animaux, déjà très-commune, serait encore en plus grand nombre répandue dans les campagnes, si la chasse aux Chiens et aux Furets n'en détruisait tous les ans une très-grande quantité. Le Lapin s'apprivoise. On en élève. C'est ce que l'on appelle *Clapiers*. Ils sont blancs, gris ou noirs. Un terrier leur serait inutile. Ils n'en font point. Ils perdent même cet instinct au point que remis en liberté dans les garennes, ils ne creusent pas la terre, et gissent à la surface comme le Lièvre. Ce n'est qu'après bien du tems et après plusieurs générations, que le besoin ramène l'industrie. Le Lièvre et le Lapin sont deux espèces antipathiques. Aussi ne voit-on guère de Lapins où il y a des Lièvres. On les a réduits à s'accoupler; mais jusqu'à présent il n'a rien résulté de l'expérience. Le Lapin engraisse par la castration, et peut vivre huit à neuf ans. Celui qui vit en liberté est d'un goût préférable au Lapin domestique. Sa chair, sur-tout lorsqu'elle est jeune, est blanche et délicate. Les vieux Lapins sont secs et indigestes. Le poil des Lapins entre dans la fabrique

des étoffes, des chapeaux. Les fourrures odorantes des *Lapins d'Amérique* et de *Tabago* sont mises au nombre des marchandises de pelleterie, ainsi que le poil ondoyant et frisé du *Lapin d'Angora*. Un fait bien extraordinaire, consigné dans le Journal de Paris, du 25 septembre 1777, c'est l'accouplement d'un Lapin d'Angora avec une chatte commune, et qui ont produit ensemble un animal tenant du père et de la mère. Le fait s'est passé au village de Villeron près Louvres.

Lapis *Lazuli*. C'est une pierre bleue, tachetée de points ou de vénules blanches mêlée de petites marcassites qu'on prenait autrefois pour de l'or; elle est dure, opaque, cassante, vitreuse, pesante, presque réfractaire au feu qui poussé à un degré violent, la convertit en une masse vitreuse d'un verd jaunâtre. Les plus belles viennent de l'Asie. L'on en fait des bijoux précieux. On y emploie celles dont la couleur est la plus vive et la moins mêlangée ou veinée. C'est de cette pierre réduite en poudre, qu'on tire le beau bleu d'Outremer, employé en peinture. Quelques Naturalistes attribuent cette belle couleur au cuivre; mais les expériences de M. d'Arcet et celles de M. Margraff, prouvent qu'elle est due au fer. Les pierres qui viennent d'Espagne, de Suède, de Bohême et de Prusse sont si tendres, qu'on ne peut les employer. M. Cronsted met le Lapis Lazuli dans la classe des *Zéolithes*. Voyez ce mot. Il ne crystallise point.

Laques. Voyez à l'article des Fourmis, tome II, p. 140 et suiv., ce qui est dit de la résine laque des Indiens. On prépare, à Paris et à Venise, avec la

Cochenille dont on a tiré deux teintures, une pâte qu'on appelle *Laque de Venise*, bonne pour la peinture à l'huile et en miniature. Celle dont se servent les Apothicaires et les Tabletiers provient des tontures d'écarlate bouillies dans une lessive d'alun et de craie; c'est la *Laque plate* ou *Colombine*. On donne quelquefois le nom de *Laque* aux tables, vases et autres meubles enduits d'un vernis de la Chine. Ces ouvrages sont singulièrement estimés par leur beau noir, leur beau poli qui réfléchit les objets, et imite en quelque sorte l'effet des glaces. Les anciennes Laques sont les plus recherchées, à cause de leur dureté. Lorsque les cabarets ou autres ouvrages de Laque ont perdu leur éclat et sont devenus jaunes pour avoir versé dessus des liqueurs chaudes, on leur rend une belle couleur noire, en les exposant pendant la nuit à la gelée blanche, ou en les mettant dans la neige.

Lares. Les Égyptiens avaient une telle vénération pour les morts, qu'ils les embaumaient et les conservaient religieusement dans leurs maisons. Chaque famille regardait ces momies comme des dieux tutélaires auxquels on adressait des prières. Cependant il en résultait à la longue une incommodité, qui obligea de transporter ailleurs les cadavres. Les peuples qui avaient imité la coutume des Égyptiens, substituèrent aux momies des figures de pierre, de bois, de métal. On les nommait indifféremment *Dieux Lares*, ou *Dieux Pénates*. Ils avaient la figure de petits marmousets. On les plaçait dans les vestibules, derrière la porte, au coin des cheminées. Les plus riches leur dressaient

de petits autels, leur faisaient des offrandes, leur envoyaient la desserte de leur table et les traitaient suivant leurs facultés. On leur attribuait tout le bien et le mal qui arrivait dans la maison. Caligula, qui n'était pas trop dévot, fit jetter les siens par la fenêtre, parce que, disait-il, il était très-mécontent de leurs services. On rapporte que Cicéron partant pour son exil, crainte de fatiguer sa Minerve dans le voyage, la déposa par respect au Capitole. Non-seulement les familles et les particuliers, mais encore les provinces, les villes, avaient leurs Dieux Pénates. Il y avait des *Lares publics*, des *Lares Urbains*, (c'est-à-dire pour une ville entière); des *Lares permarins*, (c'est-à-dire qu'on embarquait sur les vaisseaux, et qui en étaient les protecteurs); des *Lares rustiques*, (protecteurs des biens de la campagne); des *Lares itinéraires*, (qu'on portait en voyage); des *Lares compitales*, (pour les chemins et les carrefours). Souvent on plaçait dans les Laraires, et l'on mettait au rang des Dieux Pénates des images ou statues de personnes chéries; et ces espèces d'apothéoses familières devenaient par la suite un objet de culte. On voit encore parmi les femmes Ostiakes, des traits de l'amour conjugal poussés jusqu'à une superstition religieuse. Une femme Ostiake a-t-elle perdu son mari, elle fait aussi-tôt fabriquer une idole qu'elle habille des vêtemens du defunt, la place tous les jours devant ses yeux pour s'exciter à pleurer; et pendant une année entière elle la fait coucher avec elle; mais ce terme expiré, l'idole est dépouillée, jetée dans quelque coin et oubliée ainsi que le mari.

Larme *de Job.* Espèce de Roseau de l'isle de Crête. On mange à la Chine la graine farineuse de cette plante. La coque dure et ligneuse dont elle est enveloppée, est quelquefois employée à faire des chapelets.

Latanier, *Bache, Palmier en éventail.* Cet arbre des isles Antilles a beaucoup de hauteur et peu de grosseur. Ses feuilles, aux sommités des branches, ont la forme d'un éventail. Les habitans en couvrent leurs maisons, s'en servent de parasols et les font entrer dans divers ouvrages. Ils en retirent même du fil pour faire des hamacs. Le fruit, qu'on appelle *Pomme de Bache*, est fort estimé parmi eux. Le tronc de cet arbre a très-peu de bois, mais une grande quantité de moëlle, semblable à de la filasse. A Cayenne, on fend l'arbre en deux pour faire des gouttières. Le bois qui reste est si dur, que les Indiens en font des lances et en garnissent les pointes de leurs flèches au lieu de fer.

Lavagne. Pierre fissile, ainsi nommée du lieu de son origine. On en couvre les maisons. On en fait du pavé. L'on en trouve qui reçoivent très-bien la peinture.

Lavande. Toutes les parties de cette plante contiennent beaucoup de principes aromatiques, dont on retire un esprit et une eau d'une odeur très-agréable. L'huile essentielle de Lavande, autrement *Huile d'Aspic*, détruit les vers, les poux, les mites et autres insectes. Pour s'assurer si cette huile n'est pas falsifiée, on y jette de l'eau, qui se combine avec l'esprit-de-vin; l'huile surnage; ensuite on fait brûler un peu de cette huile dans une cuiller de métal. Si elle est pure, le peu de fumée qui s'évapore n'est

pas désagréable ; mais peu de flamme et beaucoup de fumée décèlent qu'il y a de l'huile de térébenthine ou autres.

Lavandière. Il ne faut pas confondre cet oiseau avec les bergeronnettes ; il en diffère en ce qu'il se tient ordinairement au bord des eaux, court légèrement à petits pas très-prestes sur la grève des rivages, voltige sur les écluses des moulins, se pose sur les pierres, et y vient, pour ainsi dire, battre la lessive avec les laveuses, tourne tout le jour à l'entour de ces femmes, s'en approchant familièrement ; recueillant les miettes que par fois elles lui jettent, et semblant imiter du battement de sa queue le mouvement qu'elles font pour battre leur linge. Cette même queue s'épanouit en volant ; c'est une rame sur laquelle elle s'appuie pour se balancer, pirouetter, s'élancer, rebrousser et se jouer dans le vague de l'air. Ces oiseaux voyageurs sont de retour dans nos provinces à la fin de mars, et nous quittent en octobre pour passer l'hiver dans des climats plus chauds. Leur cri de ralliement est un petit cri vif et redoublé, d'un timbre net et clair, *guï guït, guï guï guït.* L'automne, qui les rassemble, paraît leur inspirer plus de gaîeté ; ils multiplient leurs jeux, se balancent en l'air, s'abattent dans les champs, se poursuivent, s'entr'appellent, se promènent en nombre sur les toits des moulins et des villages voisins des eaux où ils semblent dialoguer entre-eux par petits cris coupés et réitérés. On croirait à les entendre, que tous et chacun s'interrogent, se répondent tour-à-tour, jusqu'à ce qu'une acclamation générale de toute l'assemblée donne le signal ou le consentement de se transporter

ailleurs. Les œufs de fourmis, les insectes, les vermisseaux, sont leur nourriture ordinaire. Ils mangent avec vîtesse et goulument. La Lavandière fait son nid à terre sous quelques racines, sous le gazon, au bord des eaux, sous une rive creuse, sous des piles de bois élevées le long des rivières. C'est dans ce nid, composé d'herbes sèches, de petites racines, quelquefois entremêlées de mousse, le tout lié assez négligemment et garni en dedans de plumes et de crin, que la femelle pond quatre ou cinq œufs blancs, semés de taches brunes. Quand on enlève la couvée, le père et la mère suivent le ravisseur, volent au-dessus de sa tête, tournent sans cesse en appellant leurs petits avec des accens douloureux. Ces oiseaux sont si propres qu'ils jettent hors du nid les ordures de leurs petits. On les voit même emporter au loin les morceaux de papier ou brins de paille, qu'on a semés pour reconnaître l'endroit où le nid est caché. Les petits en état de voler, restent encore trois semaines ou un mois sous la tutelle de leurs père et mère.

Lavaret. Ce poisson de mer vit d'herbes, d'insectes, de coquillages, suit les harengs pour en manger le frai, ne peut être transporté dans des étangs qu'avec des précautions : il est rusé, trouve aisément un trou pour se cacher, voyage par troupes, et remonte les fleuves depuis août jusqu'en octobre pour y venir frayer. Les Lavarets observent dans leur marche le même ordre que les saumons. Lorsque le tems ne leur est pas favorable, ils frayent entre les anses, les hâvres et aux embouchures des fleuves, dans les endroits où l'eau tombe avec le plus de

rapidité dans la mer. Le docteur Bloch a compté dans une seule femelle trente-sept mille œufs jaunes, gros comme la graine de navette. Lorsque ces poissons se retirent en foule dans les endroits du frai, les pêcheurs sont assurés qu'il doit y avoir une tempête dans quelques jours. Le retour des Lavarets à la mer, indique que l'hiver est prochain. On les pêche avec le tramail, le grand filet et la louve ; les pêcheurs Suédois se servent de tridens. La chair de ce poisson est tendre, blanche et de bon goût. Dans les endroits où la pêche est abondante, on le fume ou on le sale. Le *Lavaret large* paraît n'être qu'une variété.

Lavert. C'est un insecte fort goulu de la Louisiane : il est si petit, qu'il s'introduit par les fentes dans les bâtimens de bois, attaque les garde-mangers et se glisse dans les plats couverts. On a remarqué que dans les lieux défrichés cet insecte disparaissait.

Laves. La Lave est un torrent de matières fondues et toutes en feu, qui après l'évasion des cendres, sortent pour l'ordinaire des flancs des volcans dans leurs éruptions, entraînent les arbres, les rochers, les sables et tout ce qui se trouve à leur passage, couvrent des plaines fertiles, descendent quelquefois jusques dans la mer, où elles forment de petits promontoires. On a vu de ces ruisseaux de feu conserver leur chaleur pendant un mois entier, et au bout de ce tems encore, rougir et amollir les outils des ouvriers, qui voulaient y travailler. Lorsque ces matières ont perdu leur chaleur, elles forment une pierre très-dure et susceptible de prendre un beau poli ; on en fait des bijoux, des tabatières

tières. Des Laves, les unes ont la forme de table, les autres celle de gros cordages, d'autres sont en filets, en stalactites ou sphériques. Les premières contiennent du fer, du cuivre, et beaucoup de scories. Les secondes, que l'on trouve près de l'ouverture des volcans, contiennent du fer et les dernières du cuivre. La *Lave vitreuse* est celle qui a éprouvé une vitrification complette, et qui est réduite en un verre martial. Elle fait feu avec l'acier. L'*Agathe noire d'Islande*, la *Pierre obsidienne*, la *Pierre de Gallinace*, sont des Laves vitreuses.

Lavezze, ou *Lavege*. Espèce de *Pierre ollaire*; voyez ce mot.

Lavignon. Nom donné à une espèce de came des côtes d'Aunis et du Poitou. La coquille est toujours béante. Le poisson se retire dans la boue à six pouces de profondeur, et tire sa nourriture de l'eau par le moyen de tuyaux qu'il allonge et raccourcit à volonté; ce que l'on reconnaît par de petits trous ronds. On prend ce coquillage avec un instrument long et pointu. Sa chair est de bon goût.

Lauréole, ou *Garoute*. Cette plante croît à l'ombre des forêts et des montagnes du Languedoc et de la Provence. Les parties de cette plante, mises dans la bouche, enflamment la langue et le gosier. Prises intérieurement, elles corrodent les viscères et excitent le vomissement. La plante, appelée *Chamæ-Daphné*, passe pour être le mâle de la Lauréole.

Laurier. On distingue plusieurs variétés de cet arbrisseau, qui toutes sont âcres, aromatiques et d'une odeur agréable. Le Laurier est toujours verd. Il craint le froid, réussit dans les

terrains secs, décore les bosquets d'hiver à l'exposition du midi. Ses feuilles relèvent le goût piquant de nos sauces, par leur saveur âcre jointe à un peu d'amertume. On en retire, ainsi que du fruit, par la distillation, une huile essentielle très-odorante. Les généraux romains étaient couronnés de Laurier dans leurs triomphes. Dans quelques écoles de médecine, il est encore d'usage de couronner les nouveaux docteurs de Laurier chargé de ses baies; d'où est, sans doute, venu le nom de *Baccalauréat*. On attribuait au Laurier la vertu d'être inaccessible à la foudre, de garantir le blé de la nielle, et de produire du feu par le seul frottement de ses branches sèches sur du soufre en poudre. L'on a reconnu l'inutilité de l'employer en teinture. On distingue dans le Laurier ordinaire le mâle et la femelle.

Laurier Alexandrin. Espèce de houx-frélon. Ses feuilles, quoiqu'un peu amères, lorsqu'on les mâche, donnent au lait un goût d'amande.

Laurier aromatique. Voyez *Bois d'Inde*.

Laurier-Cerise. C'est un de ceux qui supportent plus aisément l'hiver. Il tire son nom de la forme de son fruit. Il y en a dont les feuilles sont panachées. Le Laurier-Cerise, enté par la greffe sur le Cerisier, ne dure pas. L'on n'a pu parvenir encore à greffer le Cerisier sur le Laurier-Cerise. Les fleurs et les feuilles de cet arbre ont une odeur d'amande amère, qu'ils communiquent aux crêmes et au lait; mais il n'en faut pas faire un usage trop fréquent. On a remarqué qu'une dose, même légère, prise habituellement, occasionnait des pesanteurs de tête, des vertiges. L'eau distillée

plusieurs fois sur les feuilles du Laurier-Cerise, est un poison mortel. L'épreuve qu'on en a faite sur un chien, a découvert, par l'anatomie de son estomac, que la vapeur d'amande amère très-exaltée et suffocante, avait agi sur les nerfs de l'animal. Malgré des effets aussi dangereux, on fait, par la distillation des feuilles de l'arbre, dans l'eau-de-vie, une liqueur assez gracieuse et stomachique. Mais cette liqueur demande à être faite avec beaucoup de ménagement et de précaution. Ici le poison est à côté du plaisir; si la dose des feuilles de Laurier est trop forte, cette liqueur donne au bout d'un quart-d'heure des maux d'estomac, le vomissement et la mort. Peut-être l'infusion de notre polygale serait-il un vrai contre-poison dans ces accidens. La gomme du Laurier-Cerise ne produit point de mauvais effet.

Laurier des Iroquois. Voyez *Sassafras*.

Laurier nain de Sibérie. Ce petit arbrisseau se plaît dans les fondrières et les marais d'eau douce. Son fruit est agréable au goût; mais l'excès en est nuisible. L'arbre n'est jamais sans feuilles. Celles qui tombent sont remplacées par des bourgeons de fleurs.

Laurier-Rose. Cet arbrisseau fait l'ornement de nos jardins. On le met en caisse pour le conserver l'hiver. Ceux à fleurs doubles sont très-délicats. On les tient l'hiver dans les serres chaudes. A Ceylan on empoisonnait les flèches avec la matière vénéneuse de ce Laurier, qui, en Europe même, a une qualité très-malfaisante. La décoction de ses feuilles est un poison qui cause les plus cruelles douleurs, enflamme les viscères et enfle le ventre. L'huile d'olive et

les adoucissans sont les antidotes connus de ces effets dangereux.

Laurier sauvage d'Arcadie. Voyez *Arbre de cire.*

Laurier - Thym. Cet arbrisseau est fleuri presque toute l'année. Il est admis dans les bosquets d'hiver. Ses baies sont purgatives. On n'en fait pas d'usage.

Leguana. Voyez *Iguane.*

Lemma. On doit à M. de Jussieu l'histoire de cette plante, rapportée dans les mémoires de l'Académie en 1740. Ce qu'elle a de singulier, c'est que ses feuilles, qui paraissent plus entières dans l'eau, sont crenelées dès qu'elles en sortent. En quoi elles diffèrent des autres plantes aquatiques, dont les signes apparens sont opposés.

Lemming, ou *Lemmar.* Espèce de Rat ou de Souris appelé *Lapin de Norvège.* Il multiplie si prodigieusement, que dans quelques cantons, sur-tout après la pluie, la surface de la terre en est couverte. Il habite le long des côteaux et des broussailles, dans le creux des montagnes. Jamais il n'entre dans les cabanes. Les habitans poussent la superstition jusqu'à croire qu'ils tombent des nues, et à faire des prières publiques pour être délivrés de ce fléau. La présence d'un homme n'effraie point le Lemming, qui se met à japper comme un petit Chien, mord le bâton qu'on lui présente, et même se jette sur le passant pour le mordre; mais heureusement sa morsure n'est pas venimeuse. Les Chiens, les Rhennes, les Hermines et les Renards détruisent des milliers de Lemmings. Outre ces ennemis, ils se font encore la guerre entre

eux, se rangent en bataille le long des prés et des lacs, et combattent avec beaucoup d'ordre et de courage; ce qui, pour les Lappons, est un présage de guerre, soit du côté de la Russie, soit du côté du Danemarck. Croirait-on que ces petits animaux font une fois en dix ou vingt ans un grand voyage? D'abord assemblés par troupes et rangés sur plusieurs lignes parallèles éloignées à une certaine distance les unes des autres, ils se creusent un sentier de deux doigts de profondeur, sur un pied et demi de largeur, continuent ce sentier en droite ligne sans se détourner, toujours mangeant herbes et racines, et faisant des petits qu'ils portent, un dans la gueule, l'autre sur le dos; les autres sont abandonnés. C'est vers le golfe de Bothnie qu'est la direction du voyage. Rien ne les arrête dans leur marche réglée. Ils se pratiquent un chemin au travers de la meule de Foin qui se rencontre sur leur passage, mordent les jambes et la cuisse d'un homme, plutôt que de lui céder le pas. Arrêtés par la pierre ou par le roc, ils font un demi cercle, et reprennent ensuite la ligne droite qu'ils ont été obligés de quitter : c'est toujours dans la même direction qu'ils traversent un lac, une rivière, sans être effrayés par le courant rapide de l'eau; ils grimpent sur les vaisseaux et autres bâtimens, et se rejettent à l'eau, toujours en suivant la ligne droite. Aussi en périt-il beaucoup dans ces voyages, par la force de l'eau qui les noie. Si les Lemmings font quelque dégât dans les champs et les prairies; les Lappons en sont bien dédommagés par la chasse des Ours, Martres, Renards, Goulus,

Hermines, acharnés à la poursuite de ces Rats, dont ils font leur proie. On assure que les pauvres gens du pays mangent, sans danger, ce petit quadrupède. Sa fourrure soyeuse serait plus estimée, si la peau avait plus de consistance.

Lentes, ou *Lende*. Ce sont les œufs des Poux qui s'attachent aux cheveux des enfans et des gens mal propres. La poudre de Staphisagre, la Cévadille, et plus que tout cela la grande propreté, les détruisent.

Lentillac. Espèce de Chien de mer du Languedoc.

Lentillade. Raie à long bec du Languedoc.

Lentille. Ce légume connu était plus estimé des Anciens. C'était, chez les philosophes, un mérite d'assaisonner parfaitement les Lentilles. On attribue à l'usage et à l'excès de cet aliment la cause de la mélancolie, du dérangement de la tête, de l'obstruction des viscères, etc.

Lentille d'eau ou de marais. Les eaux dormantes en sont couvertes; les Canards en sont friands. Toutes ces petites Lentilles noires en dessous, tiennent les unes aux autres par des filamens blancs et menus. C'est par une espèce de racine qu'elles tirent leur nourriture.

Lentisque. C'est de cet arbre qu'on tire le *Mastic*; voyez ce mot. Cet arbre se plaît singulièrement dans l'Archipel. Il est toujours verd. Ceux qui croissent dans les provinces méridionales de France, en Espagne et en Italie donnent peu de mastic. L'huile qu'on retire du Lentisque en Italie est astringente. Les Turcs du Levant font aussi de l'huile de Lentisque, qu'ils préfèrent à l'huile d'Olive pour s'éclai-

rer et se médicamenter. Les Allemands donnent, à la décoction du bois de Lentisque, le nom d'*Or potable végétal*, à cause des vertus souveraines qu'ils lui attribuent. Les cure-dents faits du bois de cet arbre affermissent les gencives.

Léopard. Cet animal, commun au Sénégal et en Guinée, a les mœurs et le naturel de la Panthère. Avide du sang et de la chair des animaux, il fuit la présence de l'homme, grimpe aux arbres avec beaucoup d'adresse et d'agilité, fait la guerre aux Chats sauvages, guette au passage les animaux, se laisse tomber dessus, les déchire cruellement et les dévore. Le mâle et la femelle sont en état d'engendrer à deux ans; la femelle porte une seule fois par an quatre ou cinq petits. Les Nègres regardent le Léopard comme le roi des forêts. Lorsqu'ils en ont pris un, il est d'usage de le présenter au Roi des Nègres; mais comme dans leur coutume il serait honteux qu'un autre Roi fût introduit dans le village Royal sans résistance, les habitans vont au-devant de ceux qui conduisent le Léopard. On en vient aux mains. Le combat cesse à l'arrivée d'un député du Roi Nègre. Le roi Léopard et les athlètes arrivent en triomphe jusqu'au marché. Là, en présence de tout le peuple assemblé, on dépouille de sa fourrure le roi des animaux et on lui arrache les dents. C'est le lot du Roi des Nègres. Le reste est abandonné au peuple, qui fait cuire sa chair, se régale bien et fait grande fête. Comme, suivant eux, nul animal ne mange son semblable, leur Roi n'en mange point, et crainte de s'asseoir ou de marcher sur la fourrure, il la fait vendre aussi-tôt, et

donne les dents à ses femmes, qui les portent sur leurs habits ou en colliers mêlées avec du Corail. La peau du Léopard est plus précieuse que celle de l'Ours ou de la Panthère. Une seule coûte jusqu'à dix louis. Les Fourreurs l'ont improprement appelé *peau de Tigre.*

Lépas, *Patelle.* Ce coquillage univalve rampe à l'aide d'un muscle vigoureux sur les rochers, auxquels il s'attache avec tant de force, qu'il supporte un poids énorme sans se détacher. C'est en insinuant la lame d'un couteau entre le rocher et le coquillage qu'on parvient à le séparer. Il parcourt en une minute l'espace de sept à huit pouces, s'attache très-fortement aux corps par un gros pied très-musculeux, qui joint à la viscosité la force de la succion; cependant il se détache à son gré pour changer de place. Pour prendre l'air et l'eau il n'a besoin d'aucun mouvement progressif. Il élève sa coquille de deux ou trois lignes, et passe même sa tête en dehors sans déplacer son pied. Il est plus frugivore que carnassier. L'Algue marine paraît être l'habitation favorite de la *Patelle transparente* et sa plante alimentaire. Elle s'attache à ses racines, se cache quelquefois dans les tiges. Il faut déraciner la plante pour la trouver. On voit peu de Lépas fluviatiles. Parmi ceux de la mer, les plus estimés sont le *Bonnet Chinois*, le *Cabochon*, le *Bouclier*, le *Concholepas* et le *Lépas en étoile.* Parmi les fossiles on trouve des Lépas très-bien conservés. On les nomme *Lépadites*, ou *Patellites.*

Lepture. Cet insecte ne diffère du Capricorne que par le corcelet. Du reste, même habitude, même métamorphose, même manière de vivre.

Lerne. Espèce de Zoophyte, dont Bohadsch a donné une bonne description anatomique, et des figures détaillées et très-intéressantes, en 1761. Il le regarde comme le Lièvre marin des anciens, ainsi nommé à cause de deux espèces de cornes en forme d'oreilles de Lièvres qui ornent sa tête. Cet animal paraît se nourrir de coquillages, de Fucus. Sa bouche n'est point pourvue de dents; mais il s'en trouve dans un second ventricule où les alimens vont se précipiter et s'engloutir pour y être broyés et triturés. Ces dents se détachent facilement de leur alvéole; on en compte soixante-sept tant grandes que moyennes et petites. Ces animaux hermaphrodites réunissent les deux sexes comme les limaçons, et s'accouplent à-peu-près à leur manière. La partie génitale du mâle est tellement irritable, qu'arrachée du corps de l'animal mort depuis plus d'un jour, elle donne pendant plus d'un quart-d'heure des signes de mouvement convulsif pour peu et de quelque manière qu'on y touche ; ce qui ne se remarque ni dans le cœur ni dans aucune autre partie du corps. La Lerne a comme la Sèche ou le Calmar pour toute charpente osseuse, un os qui a toute la forme et presque la couleur d'une Oreille de mer, on y trouve même de petits corps adhérens comme des perles. La concavité de cet os met les poumons de l'animal à l'abri. Il paraît que cet os se régénère tous les ans. La Lerne se traîne et rampe comme la limace. On en trouve beaucoup sur les côtes de la mer méditerranée, en Italie, où elles sont jetées par les flots de la mer. Lorsqu'on retire ce Zoophyte de la mer et qu'il se trouve à sec, il rend au

bout de quelque tems, par tous les pores de sa peau, une grande quantité d'eau limpide; ce qu'il recommence plusieurs fois quand on jette cette eau. Lorsqu'on le tourmente, l'eau qu'il rend est plus épaisse, mucilagineuse, filante dans les doigts, et s'en va difficilement en se lavant. La matière de ce mucilage est d'une odeur nauséabonde, insupportable, au point que Bohadsch était obligé de sortir de sa chambre pour aller respirer. Il en eut même les mains et les joues enflées; et pour avoir porté le doigt mouillé au menton il en éprouva un effet dépilatoire. On ne peut guère d'après cela douter de l'action vénéneuse de cette eau prise intérieurement et dont les auteurs anciens fournissent plusieurs exemples, tels que la mort de Titus, les cruautés de Néron, de Domitien, etc. Rondelet dit que le Surmulet (*mullus qui trigla capite glabro cirris geminis in maxilla inferiore artedii. Rondel.*) est le seul poisson qui sans danger mange du Lièvre marin.

Lerot. C'est un quadrupède, suivant quelques naturalistes, du genre des Loirs, et suivant d'autres, du genre des Ecureuils. Il habite les climats tempérés, a la mauvaise odeur du Rat domestique, est fort commun dans les jardins, grimpe sur les espaliers, attaque les fruits doux, vit de noisettes, d'amandes, de graines, de noix dont il fait provision dans sa retraite, qu'il pratique dans des trous de muraille, des creux d'arbres ou dans la terre. En été, cinq ou six petits sont le fruit des amours du printems; l'année suivante la petite famille dispersée donne une nombreuse postérité, si l'on n'a soin de les détruire; ce qui est plus aisé en hiver. Ces

petits animaux, ennemis des grands froids, se rassemblent huit ou dix dans la même tanière, garnie au fond d'herbe et de mousse. Ramassés en boule au milieu de leurs provisions, ils restent engourdis et sans activité jusqu'à ce que la chaleur les ranime. Leur chair est de mauvais goût.

Lersolite. Voyez *Olivin*.

Letchi, ou *Lichi*. Ce fruit excellent de la Chine est très-chaud. Pris par excès, il occasionne des pustules sur toutes les parties du corps. Desséché comme les pruneaux, c'est une nourriture agréable pour les Chinois. Ils en mettent dans leur thé, pour lui donner plus de goût.

Levraut. C'est un jeune Lièvre. Il vient au monde les yeux ouverts, tette vingt jours, et s'en va chercher un gîte solitaire, mais non éloigné de sa famille. Sa chair tendre et délicate est fort recherchée sur nos tables. Voyez ci-après l'histoire du *Lièvre*.

Levretie. Femelle du Lévrier.

Lévrier. Cette espèce de Chien tire son nom de l'usage où l'on est de s'en servir particulièrement à la chasse du Lièvre. On en distingue plusieurs sortes. Ceux du Nord, qu'on appelle *Lévriers d'attache*, sont si forts et si hardis, qu'ils courent le Sanglier, le Buffle et les animaux les plus sauvages. Ceux d'Espagne et de Portugal se nomment *Charnaigres*. Ils sont d'une extrême vivacité, ne vont qu'en bondissant après le gibier, l'investissent, se jettent dessus et le rapportent. Les Anglais en ont une petite espèce qui court après les Lapins, et les prennent pour peu qu'ils soient éloignés de leur

terrier. Les beaux *Lévriers de plaine* viennent de la Champagne et de la Picardie, ce sont les plus agiles pour courir le Lièvre sur les côteaux et les montagnes.

Lézard. Nom donné par les naturalistes à une classe nombreuse de quadrupèdes ovipares, dans laquelle ils comprennent les Crocodiles, les Iguanes, les Caméléons, les Scinques, les Salamandres et toutes les espèces de Lézards répandus sur la surface de l'un et l'autre continent. On entend plus communément sous le nom de *Lézard*, cet animal doux, timide, sans venin, que les anciens regardaient comme l'ami de l'homme. En France, on peut le prendre et le toucher sans aucun risque. On en voit de deux couleurs, le gris et le verd. Le Lézard gris, qui est le plus commun, est assez familier, n'est point effrayé de la présence de l'homme, suce avidement la salive des enfans, court avec beaucoup de rapidité, fait sa retraite dans le creux des murs, aime et supporte volontiers la plus grande ardeur du soleil, change de peau dans le printems et dans l'automne, reste comme engourdi dans l'hiver, se réveille au retour du printems, mange peu, passerait huit mois sans nourriture, fait la guerre aux escargots, vers de terre, Grillons, Mouches, Fourmis, Sauterelles. Leur accouplement se fait au mois d'avril. Le mâle a, dit-on, doubles parties génitales, quelquefois même fourchues. Dans l'accouplement, le mâle et la femelle sont tellement entortillés, qu'on dirait d'un corps à deux têtes. La femelle dépose ses œufs ronds et de cinq lignes de diamètre, sur le sable, au pied d'un mur, à l'exposition du midi, et laisse

aux rayons du soleil le soin de les faire éclore. Quelquefois les petits sortent tout vivans du ventre de leur mère. Le Lézard lance sa langue avec rapidité. On a remarqué au microscope qu'elle était dentelée comme une scie. On trouve encore en France un Lézard verd dans les bruyères, les broussailles et les buissons. Cette espèce est plus grande ; le bruit qu'elle fait en remuant les feuilles sèches, arrête le passant étonné qu'il semble regarder avec complaisance. Sa queue coupée, repousse. Ce Lézard est colère, sans être absolument nuisible. Il se bat contre les serpens, grimpe aux arbres, mange les œufs dans les nids des oiseaux. S'il saisit un Chien par le nez, il ne quitte jamais prise qu'il n'ait été tué. C'est sur-tout dans les pays chauds qu'on trouve quantité de Lézards très-beaux, mais aussi très-dangereux pour la plupart, sur-tout les espèces de Lézards aquatiques.

Lézard à tête plate. Voyez *Famocantraton.*

Lézard bipède. Il y a deux espèces de ces Lézards : l'une manque des pieds de devant, voyez *Sheltopusik*, et l'autre des pieds de derrière ; voyez *Lézard cannelé.*

Lézard cannelé. M. de la Cépède a fait connaître sous ce nom un Lézard qui n'a que les pieds de devant. Il a été apporté du Mexique au cabinet du roi, dans du taffia. Peut-être est-ce le même que celui connu au Brésil sous le nom de *Mud-Juguana*, qu'on trouve dans les endroits humides et bourbeux, sous les troncs des vieux arbres couchés sur la surface de l'eau.

Lézard d'Amboine. Les naturalistes mo-

dernes lui ont donné le nom de *Lézard porte-crête*. On le trouve aussi dans l'isle de Java. Il habite les environs des rivières, escalade les rochers escarpés, ne monte guère sur les arbres élevés, mais grimpe souvent aux arbrisseaux; se nourrit de fruits et de vers. La femelle choisit, pour déposer ses œufs, le rivage ou un banc de sable. Ce Lézard est timide. A l'approche d'un homme ou d'un Chien, il se jette dans l'eau, se cache sous les pierres, et se laisse prendre aisément, lorsqu'on y porte la main. Il n'y a rien à craindre, il ne mord pas.

Lézard d'eau. C'est un poisson de la mer des Indes qui s'élance par bonds et par sauts avec beaucoup de vivacité. Cet appendice charnu qu'on remarque au-dessous des ouies, lui sert de pivot sur lequel il se balance et se tourne dans l'attitude d'un Lézard qui guette sa proie. La nageoire garnie d'épines, qu'il a sur le dos, lui sert de défense; il la dresse et la baisse à volonté. Il vit d'une espèce de Crabe qui n'a qu'une forte pince. Pour se saisir de sa proie sans risque, il est obligé de recourir à la ruse. Tant que le Crabe présente sa pince, le poisson reste dans l'inaction; mais lorsqu'il retire sa pince pour entrer dans son trou, le Lézard se jette dessus, l'enlève et le mange.

Lézard doré. Cet animal, qu'on trouve dans l'isle de Chypre et aux Antilles, habite les bois et les endroits marécageux, se tient caché le jour dans les creux de rochers, ne se montre guère que le soir, se nourrit des petites espèces de Crabes, paraît préférer les viandes un peu corrompues. Sa démarche est rampante.

La nuit il fait entendre un croassement plus incommode et plus désagréable encore que celui de la Grenouille. Sa morsure passe pour vénimeuse.

Lézard écailleux. Il y a dans le nouveau continent, et sur-tout au Brésil, des Lézards écailleux. Ces animaux ovipares, vivent d'insectes, se roulent sur eux-mêmes et se mettent en peloton. On a donné, mais improprement, le même nom au *Pangolin* et au *Phatagin*, qui sont de vrais quadrupèdes vivipares. Voyez ces mots.

Lézard-Lion. Ce Lézard remarquable par l'attitude de sa queue tournée en rond et élevée, habite la Caroline et les isles de S. Domingue et de Cuba. Il est très-agile, très-doux, nullement dangereux, se tient souvent dans des creux de rochers sur le bord de la mer. Les grands oiseaux de mer lui font la chasse.

Lézard-marbré. Voyez *Temapara*.

Lézard volant. Cet animal de l'Amérique vole sur les arbres, se nourrit de mouches, de papillons et autres insectes, niche et pond comme les oiseaux dans des creux d'arbres.

Lézard. (Astronom.) Cette constellation de l'hémisphère boréal, désignée pour rassembler quelques étoiles qui avaient été négligées, est composée de dix petites étoiles suivant Helvelius, et de seize suivant le Catalogue Anglais. La plus brillante de ces étoiles est de la quatrième grandeur. Le Lézard est placé entre les deux constellations du Cygne et d'Andromède. *Voyez les septième et huitième planches.*

Liais. Nom d'une pierre dure, calcaire et

blanche, dont le poli approche du marbre blanc. Son épaisseur est de six à huit pouces; on la tire des carrières des environs de Paris. Le *Liais-rose* est le plus beau; c'est avec le *Liais-férant*, comme moins calcinable, qu'on fait les jambages de cheminée.

Liane. Ce sont des plantes fort communes en Amérique, qui croissent très-promptement, serpentent autour des arbres qu'elles étouffent quelquefois au point que l'arbre venant à se détruire, on n'y découvre plus qu'une colonne torse de Liane. Cette plante grimpe jusqu'aux branches les plus élevées. Ses filamens qui ne trouvent plus à se soutenir, ou tombent à terre et prennent racine, ou sont portés sur les arbres voisins qu'ils embrassent de la même manière; ce qui forme des forêts impénétrables et d'un aspect le plus singulier. L'usage des Lianes varie assez selon les espèces. Les unes sont employées à garnir les bouteilles appelées *dames-jeannes;* d'autres, à attacher les cercles de tonneaux; d'autres à faire des barrières et des instrumens de pêche, d'autres à faire des paniers, etc. Il y en a dont le suc est regardé comme très-vénimeux. Les flèches des Sauvages trempées dans ce poison, conservent leur effet au bout d'un an. L'activité de ce poison est telle, que des animaux qui avaient résisté aux poisons les plus redoutables, tels que l'arsenic, le sublimé corrosif, pris intérieurement, ont succombé presqu'en un clin d'œil sous une ou deux piqûres légères de ces flèches empoisonnées. Les Caraïbes tirent du suc d'une espèce de balisier appelé *Toulola*, un remède souverain

contre

contre les blessures de ces armes mortelles. L'*Ipécacuanha* est une espèce de Liane.

Liane à glacer l'eau, *Liane à Serpent*, ou *Caapéba*. Cette plante sarmenteuse croît au Brésil. Sa racine infusée dans de l'eau, la rend mucilagineuse comme de la gelée; d'où lui est venu le nom de *Liane à glacer*. C'est un excellent remède contre la morsure des Serpens.

Liane rouge, ou *à eau*. L'eau qu'elle rend après avoir été coupée, sert à désaltérer les chasseurs et les voyageurs; mais en la coupant par le bas, il faut aussi la couper par le haut, parce qu'autrement l'eau remonterait vers le haut de la tige, au lieu de couler. Cette Liane assez commune croît très-vîte; mais elle est annuelle.

Lichens. On donne ce nom aux plantes parasites qui croissent sur les arbres, et même les pierres, telles que les *mousses*, *l'hépatique*, *l'orseille*, *la perelle et la pulmonaire de chêne*. Tous les Lichens ne sont pas également bons pour la teinture. En Suède, on en a découvert une espèce qui s'attache à la pierre, et qui donne une belle couleur rouge ou violette. Dans un canton de la Tartarie, on substitue le *Lichen pulmonaire* au Houblon, pour faire de la bierre; ce qui la rend plus spiritueuse.

Lichenée *du chêne*. On trouve cette belle Chenille au mois de mai sur le lichen gris-blanc de l'arbre. Elle rampe sur le tronc, gagne les branches, fait artistement, avec trois feuilles, une boule qu'elle tapisse de soie intérieurement. C'est dans cette coque qu'elle se change en chrysalide. Il en sort un très-beau Papillon.

Ses aîles brodées en point d'hongrie, arrêtent les yeux de l'observateur, toujours surpris des variétés dans les jeux de la nature.

Licorne *de mer*, ou *Narhwal.* Espèce de Baleine des mers de Groënland. Sa dent ou corne est de la nature de l'ivoire, mais plus pesante et plus solide. Ce poisson s'en sert pour faire à la glace un trou par lequel il vient respirer l'air. Il n'a que cette dent; aussi ne vit-il que d'insectes de mer. Un navire frappé de la dent du Narhwal, éprouve une rude commotion, mais coûte à l'animal environ un demi-pied de sa dent qui reste dans le bois. Ces poissons nagent avec rapidité. On ne parvient à les attraper que lorsqu'ils sont en troupes. Pour éviter le danger, ils se précipitent les uns sur les autres et s'embarrassent de leurs dents. On trouve aussi des espèces de Licornes dans la mer des Indes; de l'Afrique et de l'Amérique. Celles qu'on rencontre vers les Antilles, ont la corne posée sur le front et sont plus voraces. Elles ont d'autres dents dans la mâchoire. Les plus belles cornes de Narhwal portent sept à huit pieds de long. On en a trouvé quelquefois de fossiles. M. le président Ogier, ancien ambassadeur à la cour de Danemarck, a fait faire des cannes avec des défenses de Narhwal. Ces cannes sont blanches, d'un beau poli : on observe jusqu'au centre une trace légère des spires qu'on remarque à l'extérieur de la défense de ce poisson. On a donné le nom de *Licorne de mer*, a des poissons du genre des Balistes, et qui se trouve dans les eaux de la Chine, du Japon, et du Brésil; ils n'ont rien de comparable au poisson

dont on vient de parler. Ils se tiennent ordinairement dans les endroits où il y a des coraux et des coquillages, dont ils se nourrissent; on les prendrait de loin pour des Flets. On les pêche à l'hameçon et à l'épervier. Leur chair est coriace. La *Licorne de Bahama*, autrement appelée *Baliste à lettres*, parce que les taches de son corps ressemblent à des caractères chinois, a dit-on la chair venimeuse. La petite Licorne qu'on trouve aux Indes orientales, et à la Jamaïque, vit d'insectes et de vers aquatiques. Sa chair sèche et de mauvais goût, n'est bonne qu'après avoir été salée.

Liège. C'est un arbre de l'Espagne et de l'Italie, toujours verd. Son écorce légère est un grand objet de commerce dans toutes les parties du monde. Un tems chaud et serein est celui qu'on prend pour en faire la récolte. Cette écorce chassée par l'accroissement circulaire de l'arbre, se fend d'elle-même et laisse appercevoir une écorce d'un beau rouge et très-facile à se gâter par les tems de pluie. On enlève donc l'écorce qui se détache : on la trempe dans l'eau ; on l'expose sur les charbons et on la charge de pierres. Lorsqu'elle a été bien redressée, on la transporte dans les différens royaumes. Elle sert à faire des bouchons de bouteilles, à soutenir sur l'eau les filets des pêcheurs, à rendre plus élastique la chaussure des danseurs, et à garantir les pieds de l'humidité pendant l'hiver, etc. Calcinée dans des pots couverts et réduite en cendre noire, c'est le noir d'Espagne.

Liège fossile, ou *de montagne*. Espèce d'amiante commun dans le Languedoc et les

Pyrénées. Il est poreux, léger, d'un tissu lâche, fibreux et mêlé de matières hétérogènes qui le rendent presque vitrifiable.

Lien. Couleuvre de la Caroline et de la Virginie, dont la morsure n'est point venimeuse, mais dont les muscles sont d'une telle force, qu'elle lutte avec avantage contre d'assez grands serpens, et notamment contre le *Boicininguа*, qu'elle étouffe dans ses replis. Elle est utile dans les habitations, qu'elle purge de Rats et de Souris. Si on l'irrite, elle se jette sur celui qui l'attaque, s'entortille autour de son corps ou de ses jambes, et le mord avec acharnement. Elle fait la chasse aux Grenouilles et aux Ecureuils. On lui a vu rejeter des Grenouilles vivantes qu'elle avait avalées.

Lierre. On en distingue deux espèces; le *Lierre terrestre*, et le *Lierre en arbre*. Indépendamment des propriétés qu'elles ont l'une et l'autre en médecine, le Lierre en arbre qui ne fait que ramper le long des arbres et des murailles dans nos jardins, croît en forme d'arbre dans les provinces méridionales de la France. Il y en a dont les feuilles sont panachées. Elles font un assez bel ornement par leur verdure luisante, qui dure toute l'année. La résine en larmes et appelée improprement *Gomme de Lierre*, nous vient de la Perse et des autres pays orientaux. On la retire par incision de l'arbre. Elle n'a d'odeur qu'en la mettant sur le feu. On a cru que c'était un dépilatoire. En Perse elle entre dans la composition du vernis. La décoction des feuilles de Lierre est utile contre la teigne et la gale. On assure qu'elle noircit les cheveux. Dans les campagnes

on en met dans les lessives pour en tirer les taches d'encre et de fruit. Le bois des gros troncs d'arbres de Lierre est quelquefois employé par les tourneurs : ils en font des vases à boire, auxquels on attribuait autrefois la vertu de laisser filtrer l'eau et de retenir le vin, lorsqu'on y mettait des deux liqueurs.

Lieu. C'est le nom d'un poisson, confondu souvent mal à propos avec le Colin. On en trouve dans la mer Baltique, et dans l'océan septentrional ; il s'y tient dans les fonds formés par des rochers, et dans les endroits où la mer est le plus agitée. Mais où ils sont beaucoup plus communs, c'est en Norvège et en Angleterre ; ils y arrivent en été par grandes troupes, se jouent sur les vagues en poursuivant ce qui surnage, vivent de petits poissons et sur-tout de Lançons. On les épie avec des hameçons, auxquels on attache des plumes d'Oie. En Norvège on les pêche aux filets. Leur chair est blanche, ferme, meilleure que celle du Colin, mais inférieure à celle du Dorse et du Merlan.

Lièvre. Ce petit animal dont la race est répandue avec tant de profusion sur la surface de la terre, paraît être destiné aux plaisirs de l'homme, plus encore qu'à ses besoins. Les Lièvres de la Laponie et des pays septentrionaux deviennent blancs l'hiver, et reprennent leur couleur fauve en été ; on les nomme *Lièvres changeans* : quelques naturalistes en font une espèce particulière. On en voit quelquefois aussi de blancs dans nos provinces, sur-tout en Sologne. Le Lièvre a peu d'industrie. Naturellement peureux, l'agitation de l'air, le bruit d'une feuille, en voilà assez pour le mettre en

alarmes; encore s'il avait l'instinct de se faire un terrier; mais se croyant caché dans un sillon entre quelques légères mottes de terre, il ne doit souvent son salut qu'à son caractère inquiet et défiant, à la finesse de l'organe de l'ouïe, et à la rapidité de sa course. L'hiver il se gîte à l'abri du nord, et l'été, à l'abri du midi dans les blés. Lorsqu'ils sont grands, il abat les épis pour se faire des sentiers et fuir librement à l'approche des Chiens. Ses yeux semblent ne voir que de côté. Sa bouche est garnie de poils intérieurement. Ses pattes sont en-dessous couvertes de poils. Sa voix est faible. On ne l'entend guères que lorsqu'il est pris ou blessé. Ses jambes de devant plus courtes lui donnent la facilité de monter lestement. Il descend avec moins d'agilité. Il mène, pendant sept ans, une vie solitaire, silencieuse, mais agitée et toujours poursuivie par la crainte ou par un danger réel. Le Levraut peut engendrer dès la première année; à cet âge on ne distingue pas bien encore les parties du mâle et de la femelle. Celle-ci plus ardente couvre quelquefois le mâle. Pourvue de deux matrices, elle est prête de mettre bas qu'elle peut encore devenir pleine. Les trois premiers mois de l'année sont le tems du rut. La femelle porte un mois entier, et donne naissance à trois ou quatre petits, qui, au bout de vingt jours, quittent le gîte natal et se dispersent pour vivre solitairement. Assez paisibles pendant le jour, la nuit est pour eux le tems des promenades, des festins, des amours et des danses. C'est un plaisir de les voir sauter, gambader au clair de la lune. Ils vivent de grains et de plantes

aromatiques, tels que la marjolaine, le serpolet, etc. dorment les yeux ouverts, blanchissent plus ou moins en vieillissant, s'asseient sur leurs pattes de derrière, sont assez caressans lorsqu'ils sont apprivoisés. On en a vu qui étaient dressés à battre le tambour. Cependant ils ne s'accoutument pas à l'esclavage, et ils tournent tous leurs efforts du côté de la liberté. La durée de leur vie est de sept à huit ans. On sait que les Lièvres ne se tiennent pas volontiers dans les endroits qu'habitent les Lapins, et que réciproquement les Lapins ne multiplient pas beaucoup, dans les pays où les Lièvres sont en grand nombre. Les Lièvres dans les montagnes des environs de Baigory, se creusent, dit-on, souvent des tanières entre des rochers. La chasse du Lièvre est une des plus agréables, soit à cause de la prodigieuse fécondité de ces animaux, soit par le plaisir de l'exercice en lui-même. Dans une seule battue, on tue quelquefois jusqu'à quatre ou cinq cens Lièvres, si le gibier se plaît dans le canton : car on remarque que cet animal poursuivi ne s'éloigne guère de son gîte ordinaire. Ceux qui ne reviennent point dans le canton où ils ont été chassés, sont des mâles errans qui courent après les Hases. On chasse le Lièvre avec des Chiens d'arrêt, ou on le force à la course avec des Levriers ou des Chiens courans. On le fait aussi prendre par des oiseaux de proie. Le Lièvre lancé part comme un éclair sans observer une course régulière. Il va, vient et revient sur ses pas toujours au-dessus du vent. On en a vu quelques-uns se jeter dans un étang et se cacher dans les roseaux, ou se

dérober à la poursuite des Chiens, en se logeant dans le tronc d'un arbre ; mais pour l'ordinaire, le Lièvre va toujours courant jusqu'à ce qu'il ait échappé à l'ardeur des Chiens et du chasseur. Alors tout hors d'haleine, il se couche ventre à terre sur l'herbe la plus fraîche. Son corps exhale une espèce de fumée qui le trahit, même à une distance très-éloignée. Le chasseur habile averti par cet indice, s'avance pour le tuer au gîte, en prenant la précaution d'éloigner ses Chiens, que le Lièvre pourrait peut-être sentir de loin. Il est moins en garde contre un homme qui semble ne pas le chercher, et qui parvient jusqu'à lui par un chemin un peu oblique. Les Loups, les Aigles, les Renards, les Ducs et les Buses sont, pour cet animal sans défense, des ennemis aussi redoutables que l'homme. Outre les plaisirs de la chasse, le Lièvre fournit encore à nos tables un excellent mets. La chair des femelles est plus délicate. On préfère les Lièvres des montagnes à ceux des plaines. Ceux que l'on chasse vers les marais et lieux fangeux, sont de mauvais goût. On les appelle *Lièvres ladres*. La loi des Juifs et celle de Mahomet interdisent la chair du Lièvre comme celle du Cochon. La fourrure des Lièvres d'Amérique est excellente. Leur poil ne tombe jamais. Les chapeliers font usage du poil de Lièvre comme de celui du Lapin, pour les chapeaux fins. L'on trouve, dit-on, dans la Norvège et quelques autres provinces du Nord, des Lièvres à tête cornue. Peut-être le Lichen qui semble contribuer à la formation, et à l'accroissement du bois du rhenne, produit-il du bois sur la tête du Lièvre.

Lièvres monstrueux. Les superfétations sont assez fréquentes parmi les Lièvres, à cause de la double conformation des parties de la femelle. On a vu plus d'une fois des Lièvres à deux têtes, à deux pattes, ou enfin à deux corps et une tête.

Lièvres marins. On donne ce nom à un poisson de la mer Baltique et de l'Océan septentrional. Il nage mal, se tient communément caché derrière les roches et les monticules, guette les poissons que les flots lui amènent, multiplie beaucoup, fraie en mars. Le docteur Bloch a compté, dans une seule femelle, plus de 208000 œufs. On le prend dans les filets avec le Dorse et le Saumon. En Islande, la pêche en est considérable ; sa chair est dure et de mauvais goût, et sert d'appât pour prendre d'autres poissons, et sur-tout le Flétan. Ce que ce poisson a de remarquable, c'est un cercle large au ventre par le moyen duquel il adhère aux corps unis, de manière qu'on ne saurait l'en détacher qu'avec violence et une force considérable. On appelle aussi Lièvre marin le *Lerne*. Voyez ce mot.

Lièvre. (Astron.) Voyez *Orion.*

Ligula. C'était un de ces instrumens dont les Aruspices se servaient pour l'inspection des entrailles. Voyez *Spatæ et Scopellæ Aruspicum.*

Lilas. Cet arbrisseau qui parfume nos bosquets du printems, est originaire des Indes orientales. Il s'est naturalisé dans nos climats, et conserve bien long-tems sa belle verdure. On en voit à feuilles panachées. Les fleurs sont, ou bleues, ou blanches, ou pourprées. C'est grand dommage que ces arbres soient souvent

attaqués par les mouches Cantharides. Le *Lilas de Perse* est un petit arbuste fort estimé pour les plate-bandes. Les Turcs font, avec les grosses branches de Lilas, en ôtant la moëlle, des tuyaux de pipe.

Lilium lapideum. Voyez *Pierre de Lis.*

Limas, ou *Limace.* Ce reptile est toujours sans coquille; mais outre que sa peau est plus visqueuse et d'une consistance plus ferme que celle du Limaçon, le Limas a un mantelet sillonné, presque de l'épaisseur et de la dureté d'un cuir, sous lequel il rentre sa tête comme dans une coquille. C'est dans sa tête et dans son dos qu'on trouve la *pierre de Limace*; voyez ce mot. Les Limas marchent lentement, laissent par-tout des traces visqueuses et luisantes de leur passage, se trouvent parmi les plantes potagères, fréquentent les forêts ombrageuses, les lieux frais et humides, vivent d'herbes, de Champignons, de papier mouillé : leur tête est distinguée de la poitrine par une raie noire. On a prétendu, contre toute vraisemblance, que cette tête coupée était remplacée par une autre. Leur accouplement se fait sur la fin du printems. Ils sont hermaphrodites et se fécondent mutuellement. Les organes de la génération sont placés, comme dans le Limaçon, au côté droit du col. La partie masculine se développe avec le même méchanisme que le doigt d'un gant qu'on retourne. On les rencontre quelquefois suspendus en l'air la tête en bas. Leurs queues réunies par une espèce de lien visqueux et épais, sont accrochées à une branche d'arbre. Ils passent trois heures en cet état, et c'est l'instant de la fécondation. Ils

déposent leurs œufs dans la terre. Un Limas saupoudré de sucre, de sel ou de tabac, tombe en convulsion, jette toute son écume et meurt.

Limace de mer, Lièvre marin. C'est un reptile qui se trouve dans la mer des Indes et qu'il est dangereux de toucher, parce qu'il est venimeux. On prétend que broyé dans de l'huile, c'est un bon dépilatoire.

Limaçon. La nature semble avoir favorisé ce reptile d'une manière particulière. Trop faible pour se défendre, il porte sur son dos un logement toujours prêt à le mettre à l'abri de l'insulte. S'il n'a pas d'yeux, ses cornes, au moins douées d'une sensation fine et délicate, l'avertissent de ce qui se trouve sur son passage. Enfin, en réunissant les deux sexes, il a le double avantage de féconder et d'être fécondé. Quel mécanisme étonnant dans cette masse gélatineuse! La formation de la coquille se fait par juxta-position de la matière visqueuse qui transpire de ce corps gluant. Une plaque musculeuse et rampante lui tient lieu de pieds; c'est sur cette base que porte tout le poids de l'architecture, d'ailleurs assez légère, quoique solide et impénétrable. Le mouvement progressif est exécuté par l'extension et la contraction des muscles de cette base. Le Limaçon fait de grands dégâts dans les jardins potagers et fruitiers, sur-tout la nuit et dans les tems pluvieux. Il cherche l'ombre et la fraîcheur, mange beaucoup l'été et dépense de même. L'hiver il se tient caché dans la terre, s'enfonce dans sa coquille, et souvent se fait une opercule assez épaisse avec la même matière dont est formé son logement. Au retour du printems, il pousse

en dehors cette opercule, et vient jouir des agrémens de la belle saison. Son accouplement a cela de singulier, qu'il est précédé par des agaceries. Les parties de la génération sont situées au côté droit du col. Là est un petit carquois dont l'amoureux Limaçon tire une espèce de dard qu'il lance à un autre Limaçon. Celui-ci répond de la même manière, et le prélude amoureux est terminé par l'œuvre de la double fécondation. Le même jeu recommence de quinze jours en quinze jours jusqu'à trois fois. L'accouplement dure dix à douze heures. Si dans cet état on les jette dans du vinaigre, il sera fort aisé, en les séparant, de reconnaître qu'ils sont hermaphrodites. C'est par le col que sortent, au bout de dix-huit jours, les œufs que le Limaçon a grand soin de déposer dans la terre. La Tortue est un grand destructeur de Limaçons dans les jardins. Il a aussi pour ennemi une espèce de Pou qui le tourmente beaucoup, sur-tout dans les tems de sécheresse; entré par son anus il vient se loger dans ses intestins. Le Limaçon le met souvent dehors en poussant ses excrémens; mais ce Pou ne tarde pas à y rentrer On en voit quelquefois plusieurs sur la peau de l'animal sur laquelle ils courent avec beaucoup de vîtesse. Les années 1768 et 1769 ont été fatales aux Limaçons. Quelqu'un s'avisa d'insérer dans les papiers publics, que la tête du Limaçon se reproduisait après avoir été coupée. Un fait si merveilleux excita la curiosité des naturalistes. Les couteaux furent aiguisés, les scapels mis en œuvre, les têtes tranchées. Des opérations mal faites jetèrent quelque tems dans l'incer-

titude. Mais bientôt l'erreur cessa, et il en résulta au moins un grand bien pour nos jardins et nos potagers. Il n'est cependant pas défendu de croire à la reproduction des têtes, quand le fait est attesté par *Spalanzani*, *Bonnet*, l'infortuné *Lavoisier*, *Muller*, *Sennebier*, *etc.* Il n'y a point d'espèces plus variées que celle des Limaçons. On a coutume de les distinguer en Limaçons de mer, terrestres et fluviatiles. Parmi les Limaçons de mer, on remarque sur-tout le *Burgau*, la *Bouche d'or*, la *Bouche d'argent*, l'*Émeraude*, le *Dauphin*, le *Ruban*, le *Maron rôti*, l'*Éperon* et l'*Œil de Bouc* ; ceux-là ont la bouche ronde. Les Nérites entrent dans la classe de ceux qui ont la bouche demi ronde : le *Mamelon blanc*, la *Quenote saignante*, etc. sont les plus curieuses de cette seconde classe. Les Limaçons de la troisième ont la bouche applatie. De ce nombre sont les *Trochites*, ou *Sabots*. On admire sur-tout la *Lampe antique*, l'*Escalier*, ou le *Cadran*, la *Pagode*, ou le *Toit Chinois*, la *Sorcière*, le *Bouton de la Chine*, le *Cul de lampe* et le *Cornet de S. Hubert*. Le Limaçon à bouche applatie a l'avantage de pouvoir monter aux endroits escarpés, sans courir risque d'être entraîné par le poids de sa coquille. La même division s'observe pour les Limaçons de terre et fluviatiles. Ceux-ci ont la coquille très-fragile. Pour s'élever de bas en haut, ils rendent leur coquille plus légère, en ménageant un vide dans les derniers spires de leur coquille : veulent-ils retourner au fond de l'eau, ils en remplissent exactement l'extrémité. On a remarqué un petit Limaçon fluviatile, que M. Géoffroi appelle Buccin, qui se trouve dans les environs de Paris et qui

ne peut féconder et être fécondé dans le même instant, à cause de l'éloignement de ses organes. Les *Lambis*, *Nautile*, *Nombril*, *Quille*, sont autant de coquillages étrangers du genre des Limaçons. Les Grecs et les Romains regardaient les Limaçons comme un mets friand. Ils avaient des garennes et des viviers destinés à les engraisser. A Brunswick et en Silésie, on en fait provision pour l'hiver. Du côté de la Rochelle, on en remplit des barriques traversées intérieurement de morceaux de bois pour leur donner la faculté de se disperser sur les surfaces multipliées. Comme ils ne sont point exposés à l'ardeur du soleil, et que d'ailleurs ils font peu de mouvement, ils ne perdent guère de leur viscosité, et soutiennent fort bien dans cet état le voyage de l'Amérique, où il s'en fait un grand commerce et une grande consommation. Ce Limaçon de la Rochelle est bigarré de jaune et de noir. Les Limaçons de mer fossiles portent le nom de *Cochlites*. On trouve aussi des Limaçons terrestres fossiles et même pétrifiés.

Limande. Ce poisson de mer est fort connu sur nos tables. Il est du genre des Soles ; vit d'insectes, de vers, et sur-tout de petits crabes ; nage de côté, fraie en mai, et quand il fait froid, en juin. Sa chair, meilleure que celle de la Plie, a plus de délicatesse dans les mois de février et d'avril.

Limier. Grand Chien qui sert à la chasse de la grosse bête ; comme le Cerf, le Sanglier, etc. sur-tout pour les lancer hors de leur fort, ou pour achever de les tuer, lorsqu'étant forcées, elles se défendent trop bien contre les Chiens de meute. Le Limier n'aboie pas.

Limon. C'est une terre brune ou noire, divisée, détrempée, chariée et déposée par les eaux dans les marais. Celle où l'on apperçoit des filamens et débris de plantes, est inflammable; c'est la *Tourbe*. On croit que sa couleur noirâtre est due aux substances ferrugineuses. Le Limon de la mer, formé plutôt par la destruction des animaux que des plantes, pétille au feu, et répand une odeur fétide, effets dus au sel marin, et à la substance animale. Le Limon sert à engraisser les arbres.

Limon de mer. C'est le nom que donne les pêcheurs à un Zoophyte, du genre des Téthies. Il est ordinairement long de trois pouces, large de sept lignes, de forme ovale. Deux excroissances assez voisines l'une de l'autre, en forme de mammelons à la partie supérieure du tronc. Se terminent chacune par une ouverture; l'une en croix, l'autre triangulaire, et paraissent être, l'une la bouche, l'autre l'anus. Toutes les deux sont bordées de poils ou soies, d'une ligne de long; tout le corps est un cuir rude, et comme chagriné de petits grains oblongs, couleur d'écarlate. L'extrêmité inférieure du tronc, c'est-à-dire, la base de ce Zoophyte, est garnie de pédoncules, de diverses formes, par le moyen desquels l'animal tient fermement aux rochers et autres corps, de telle sorte qu'on ne pourrait les en arracher sans les endommager, la peau est épaisse comme un cuir. On ne voit dans l'intérieur autre chose qu'une espèce d'intestin qui prenant son origine un peu au-dessous de l'orifice supérieur, c'est-à-dire, de la bouche, descend presque jusqu'à la base, et va se ratacher à l'orifice inférieur. Ce Zoophyte semble

respirer l'eau. Une seconde espèce un peu différente de la précédente, n'a qu'un pouce dix lignes de long sur seize lignes de large ; elle est lisse, d'une jolie couleur de pourpre, transparente comme une gelée. L'orifice de chacun de ces deux organes, est longitudinal. Ce Zoophyte se trouve sur les bords de la mer, attaché, soit à des rochers, soit à des morceaux de bois.

Limonnier, *arbre du Limon.* Son fruit diffère du Citron parce que son écorce est plus mince, qu'il n'a pas autant de couleur et d'odeur, et qu'il contient un suc plus acide qui le rend incomestible, ce qui le fait appeler *Limon aigre.* A Paris, les Limons portent le nom de *Citron.* Leurs semences, à cause de l'amertume, sont d'usage contre les vers. Ce fruit est très-rafraîchissant. Les teinturiers emploient son suc dans certaines couleurs. On peut en faire une encre sympathique qui ne prend couleur qu'en approchant le papier du feu.

Lin. On en distingue deux espèces, le Lin sauvage et le Lin cultivé. Le premier croît naturellement dans les forêts, les prés, les champs et parmi les avoines. Il est peu d'usage. Les Anglais s'en servent assez fréquemment comme d'un purgatif. Tout le monde sait l'avantage qu'on retire de la culture du Lin ordinaire. C'est avec sa tige préparée comme le Chanvre, qu'on fait le fil qui entre dans la fabrication des toiles, du linge, des petites étoffes, des batistes et des dentelles. Le Lin est un des végétaux sur lequel l'homme a exercé son industrie avec le plus grand succès et la plus grande utilité. En jettant les yeux dans la campagne sur un terrain

rain couvert de cette plante qui n'a rien absolument de remarquable, le naturaliste est frappé d'étonnement, lorsqu'il considère que cette plante va par l'adresse humaine et sous une forme toute nouvelle, contribuer, non seulement à la salubrité du corps, à la propreté, à la parure de l'homme qui jouit paisiblement des douceurs de sa découverte et de son travail, mais encore à la richesse des royaumes et des empires, parce que les choses de première nécessité sont les objets les plus intéressans du commerce. Bien plus, l'homme a su étendre les bornes de son industrie. Ce même linge usé par le service et par l'usage journalier, passe en lambeaux dans une autre manufacture, est de nouveau soumis aux travaux de l'art, change de forme et se convertit en papier, qui reçoit et communique à la société les productions de l'esprit et les sentimens de l'ame. La graine de Lin est mucilagineuse, et en médecine, elle est employée comme adoucissante ; mais elle n'est point d'usage pour la nourriture. On a même éprouvé que le pain fait de graine de Lin est nuisible à la santé et même mortel. Ceux qui en mangent deviennent enflés et bouffis ; mais on retire de cette graine une huile bonne à brûler; on en fait usage pour la peinture et pour l'imprimerie. Le *Lin de Sibérie* est vivace, et ne donne pas tant de soin dans la culture que notre Lin ordinaire. Il est vrai qu'il ne donne pas un fil aussi fin ; mais on l'emploie très-bien à faire des toiles moins fines. Peut-être en le cultivant, ce Lin arriverait-il par degrés à la finesse du nôtre.

Lin fossile, ou *incombustible*. Voy. *Amiante*.

Lin Oriental. Insecte de Siam, connu des Portugais sous le nom d'*Insecte honteux*. La peur le fait retirer en lui même. Il dresse ses écailles dont il paraît alors tout hérissé. Celles de la queue sont très-difficiles à couper. L'insecte vit dans les bois de graines très-dures, lance sa langue comme le Serpent, se retire dans des trous, et monte quelquefois aux arbres.

Linaire. Cette plante qui vient sur le bord des chemins, laisse aux doigts, par le froissement, une odeur de Sureau, et sur la langue, une saveur âcre mêlée d'amertume. Il n'y a, dans cette plante, que le suc des fleurs qui rougisse le papier bleu.

Lingue. Ce poisson de l'Océan septentrional et de la mer du Nord, se pêche à l'embouchure de l'Elbe. Il vit de Crabes, d'Ecrevisses, de Gourneaux, de Plies et autres poissons, fraie en juin, dépose ses œufs dans les fonds fangeux, au milieu des plantes marines. Les bulles d'air qui s'élèvent à la surface de l'eau, indiquent le lieu où il se tient. C'est après le Hareng et la Morue, le plus important pour le commerce. Sa chair est de très-bon goût, sur-tout depuis février jusqu'en mai. Préparée comme la Morue, elle est plus propre à se conserver dans les voyages de long cours. On tire de son foie à un feu léger, une huile excellente et en grande quantité. Avec sa vésicule aérienne on prépare une colle qui approche de celle de Russie.

Linot, *Linotte.* Cet oiseau est un de ceux dont le ramage agréable fait les délices des champs et de la solitude. Il s'apprivoise, est susceptible d'éducation, répète les airs qu'on lui apprend avec le flageolet, mue sur la fin du

printems et mange du Millet, de la Navette, du Mouron, de la graine de Lin. Les femelles ne chantent ni n'apprennent à chanter. Il n'y a que les jeunes mâles pris au nid que l'on puisse dresser à parler et à siffler un air. Pour les mettre en train, on leur présente un miroir, on les répète, ils croient voir leurs semblables, l'émulation s'en mêle, et les progrès sont plus rapides. Lorsqu'il sortent du nid, on les nourrit avec du gruau d'Avoine et de la Navette broyée dans du lait ou de l'eau sucrée. Quand ils sont grands, ils s'accommodent des graines de Lin, de Linaire, de Panis, de Navette, de Millet, de Raves, de Choux, de Pavots, etc. Le Chenevis les engraisse excessivement, et les fait périr ou au moins les empêche de chanter. On peut leur donner de tems en tems du massepain, de l'Epine-vinette, du Mouron, quelques épis de blé, de l'avoine concassée, de la graine de melon broyée, même un peu de sel, tout cela varié avec intelligence. En cage, cet oiseau vit cinq ou six ans. Il est sujet à une maladie qui lui ôte toute sa gaieté. Ses plumes se roidissent, son ventre devient dur, sa poitrine tuméfiée, ses veines grosses et rouges et ses pieds enflés et calleux. Les Linots varient beaucoup par la couleur du plumage. Le *Linot de vigne* ou le *Linot rouge* perd ses belles couleurs dans la cage. On a même éprouvé que les petits élevés en cage, ne deviennent jamais rouges. La femelle fait son nid sur les genevriers, les groseillers, les noisetiers, dans les bois taillis, quelquefois à terre; mais bien plus fréquemment sur les ceps de vigne ou entre deux perches. Ce nid est composé de racines, de feuilles, de

mousse en dehors, d'un peu de plumes, de crins et de beaucoup de laine en dedans. On trouve de ces nids au mois de mai, de juillet, et quelquefois encore au mois de septembre; ils contiennent depuis trois jusqu'à six œufs, d'un blanc sale, tachetés d'un rouge brun au gros bout. La femelle fait deux pontes par an, et quatre, si on lui enlève ses œufs. Pour nourrir ses petits, elle dégorge dans leur bec les alimens qu'elle leur a préparés en les avalant et les digérant à demi dans son jabot. Les couvées finies, la famille élevée, les Linottes se réunissent en troupes nombreuses dès la fin d'août, tems où le chenevis est en maturité. A cette époque, avec un ou deux mâles pour appeaux, on en a pris jusqu'à soixante d'un coup de filet d'Alouette, à mailles serrées : elles continuent de vivre en société tout l'hiver, volent très-serrées, s'abattent et se lèvent toutes ensemble, se posent sur les mêmes arbres, et chantent toutes à la fois vers le commencement du printems. Leur asile pour la nuit, ce sont des Chênes, des Charmes, dont les feuilles, quoique sèches, ne sont point encore tombées. On les a vues sur des Tilleuls, des Peupliers, dont elles piquaient les boutons, et dans les terres en friche, où elles vivent de petites graines, notamment de celles du Chardon, etc. M. de Buffon regarde la Linotte grise comme une dégradation de la Linotte de vigne, dont les belles couleurs s'effacent dans l'état de domesticité. La *Linotte de montagne* choisit, pour faire son nid, les lieux frais, les buissons d'Aube-épine, de Ronce ou de Genet, fait deux nichées par an et dépose quatre ou cinq œufs

qu'elle couve. Elle reconstruit son nid jusqu'à trois fois, lorsqu'on le détruit.

LION. La noblesse, la force, l'agilité sont les apanages de ce quadrupède, dont la taille est majestueuse, la démarche grave et fière, la voix effrayante, le mouvement souple. S'il est cruel, c'est par besoin ou par vengeance. La faim, la soif excitent sa fureur aveugle. Accoutumé à se désaltérer du sang des animaux qu'il déchire et qu'il dévore, sa férocité redouble à la présence du sang répandu. Il est dangereux d'attirer son ressentiment. Terrible dans sa colère, ses yeux étincèlent, la peau de sa face est mobile, sa crinière se hérisse et s'agite, les coups de sa queue, dont il se bat les flancs, terrasseraient un homme; sa langue avancée, ses dents menaçantes, son rugissement affreux, inspirent en ce moment le plus grand effroi. En vain, l'objet de sa colère voudrait lui échapper; il s'élance par sauts et par bonds, saisit sa proie, l'immole à sa vengeance, la met en pièces, et assouvit sa cruauté dans le sang qu'il fait ruisseler; mais s'il ne pardonne pas une offense, il est sensible au bienfait dont il ne perd pas le souvenir. L'histoire nous en fournit des exemples frappans. Le naturel du Lion n'est pas habituellement féroce. Ce roi des animaux, s'il n'est irrité par le besoin ou la douleur, est assez paisible. Content de se faire respecter par sa figure imposante et son regard assuré, il n'use point en tyran de la supériorité que lui donne sa force. C'est dans cet état paisible que se manifeste la douceur de son caractère. Nous en avons un grand exemple dans l'histoire du Lion, amené en 1788 à la Ménagerie de

Versailles, et transféré en 1794 à Paris, au Jardin des Plantes. Ce Lion avait été pris jeune au Sénégal, et élevé avec un chien braque du même âge. Le Lion d'abord doux, caressant même, reprit avec l'âge et dans la captivité, son naturel féroce ; mais il conserva pour le chien, son fidèle compagnon, cette douce habitude des jeux de leur enfance ; le Lion le traitait en ami, et souffrait jusqu'aux petites colères du chien. Le chien de son côté, répondait aux affections du Lion, et souvent calmait ses impatiences en donnant de la voix, en se jettant sur sa crinière, le mordant même quelquefois. Point de dispute entre eux pour la nourriture. On jettait au chien du pain et au Lion du cheval. Chacun sa part, et s'il y avait méprise dans la distribution, le chien ne souffrait pas que le Lion vînt réclamer ses droits, et le Lion restait spectateur tranquille du bon repas que son ami faisait à ses dépens. Vers la fin de la même année 1794, le chien vint à mourir de la gale que lui occasionna l'humidité d'un mur près lequel il couchait. Le Lion fut quelque tems inconsolable de cette perte. On chercha un chien de même race, de même âge, de même taille, de même couleur. On crut tromper la douleur du Lion. On le lui montra à travers les barreaux, on prit les signes de sa fureur et de son désespoir, pour des marques de desir et d'empressement de revoir son ami. A peine le malheureux chien fut-il entré dans la loge, que le Lion l'étrangla. Cependant on est parvenu à lui en faire adopter un autre. On a vu des Lions apprivoisés servir d'attelage aux chars de triomphe. Les Romains

en tiraient de la Lybie pour l'usage de leurs spectacles. Pris jeunes, ils sont susceptibles d'éducation, et servent fidellement leur maître à la chasse et à la guerre. Doux et même caressans, sur-tout dans leur jeune âge, ils sont moins vindicatifs, pardonnent volontiers des libertés offensantes. On a vu des malheureux, dévoués à leur voracité, éprouver les effets de leur clémence, jusqu'à vivre familièrement avec ces animaux, et se nourrir des viandes crues qu'on leur jettait. Ces Lions, fiers, courageux, semblaient oublier toute la force qu'ils tenaient de la nature pour protéger l'innocence, ou au moins la faiblesse. Quel beau trait de générosité dans ces bêtes sauvages, qui se privaient de leur nourriture pour prolonger les jours à des victimes sacrifiées, soit à la vindicte publique, soit au plaisir du peuple avide de sang et de carnage! L'ame sensible est émue, pénétrée, ravie par ces exemples de modération et d'humanité. Ces vertus sont si nobles, si grandes, si sublimes, qu'on croit devoir insister sur ces faits éclatans. Ils apprennent aux grands et aux souverains le bel usage qu'ils peuvent faire de leur pouvoir. Un cœur généreux est sur la terre la plus vive image de la divinité. Mais revenons à l'histoire du Lion, à ses habitudes et à sa manière de vivre. Cet animal habite les climats brûlans de l'Afrique et de l'Asie. Les grands Lions sont longs de huit ou neuf pieds, et hauts de quatre ou cinq. Les petits ont cinq pieds de longueur sur trois de hauteur. La Lionne n'a pas de crinière. On pense qu'un Lion peut vivre vingt-cinq ans, à en juger par le terme de son

accroissement. Le mâle et la femelle sont en état d'engendrer à deux ans. Dans le tems des amours, la femelle a quelquefois à sa suite huit ou dix mâles qui ne cessent de rugir. Leurs soupirs répétés par les échos d'alentour, imitent l'éclat de la foudre. Ce n'est qu'après les plus terribles combats que le vainqueur va jouir au loin et paisiblement de sa conquête. Leur accouplement se fait comme chez les autres animaux. La Lionne met bas au printems quatre ou six petits, qu'elle alaite avec ses deux mamelles. Ces petits, dit-on, en sortant du ventre de leur mère, n'ont que six ou sept pouces de longueur, ne marchent que deux mois après leur naissance, et sont trois ou quatre ans à prendre leur croissance. S'il est dans les principes de la nature de favoriser la multiplication des êtres, il est de sa sagesse de veiller à la conservation de ceux que la faiblesse et l'imbécillité de l'âge exposeraient à périr de besoin, ou à devenir la proie de quelque animal carnacier. Aussi la tendresse maternelle est un des prototypes de la prévoyance de la nature. La Lionne choisit, pour mettre bas, les endroits les plus solitaires, et de l'accès le plus difficile; et pour cacher jusqu'aux traces de ses pas, elle retourne plusieurs fois sur le même chemin, ou efface avec sa queue l'empreinte que ses pattes ont gravée sur la poussière. Le soin de ses petits lui fait oublier le danger. Les hommes, les animaux qu'elle rencontre sont les victimes de sa fureur et la proie de ses Lionceaux, que la crainte et l'inquiétude lui font quelquefois transporter ailleurs. Elle combat vigoureusement pour leur défense. Le ravisseur est presque toujours puni

de sa témérité. En général toute la force du Lion est dans la partie antérieure de son corps : sa langue hérissée de petites pointes, enlève, en léchant, l'épiderme de la peau. On doit s'en garantir même vis-à-vis du Lion le plus familier. La vue du sang réveillerait sa rapacité. Il lappe comme le chien, avec la différence qu'il replie sa langue dessous pour lapper. Son haleine et son urine sont d'une puanteur insupportable. Ses dents brisent les os les plus durs. Un Lion privé mange quinze livres de viande crue et fraîche par jour. Le Lion en liberté est obligé de chasser pour vivre. Rarement il marche le jour, dort peu, mais les yeux fermés. Son sommeil est léger. Le feu lui fait peur. C'est par ce moyen qu'on l'éloigne des troupeaux. Il rugit cinq ou six fois le jour, et plus souvent lorsqu'il doit pleuvoir. C'est pendant la nuit qu'il fait toutes ses courses. Ses yeux fatigués de la grande lumière, voient mieux dans les ténèbres. Les gazelles, les chameaux sont sa nourriture ordinaire, et quelquefois les singes, lorsqu'ils ne grimpent pas aux arbres. Il se cache, guette sa proie, s'élance avec force, la saisit au passage quelquefois du premier bond, la déchire avec ses ongles, la dévore avec ses dents, et se remplit pour deux ou trois jours. Tant qu'il est jeune, il se tient dans les forêts et les déserts. Dans sa vieillesse, il s'approche des lieux habités pour y trouver une proie plus facile. Alors il est plus dangereux pour les hommes et les bestiaux. L'hippopotame, le rhinocéros, le tigre et l'éléphant, sont les seuls animaux qui ne craignent point la présence du Lion. Les jeunes éléphans qui n'ont pas encore

de défense, en sont souvent dévorés, lorsqu'ils ne sont pas secourus par leur mère. Le Lion est moins redoutable dans les climats habités de l'Inde et de la Barbarie. Chassé par la voix menaçante des femmes ou des enfans, il jette, en fuyant, sa colère sur le menu bétail. Mais plus hardi, plus courageux dans les déserts de l'Afrique et de l'Asie, il combat seul contre des caravanes entières, et fait résistance jusqu'à perdre la vie. Les blessures qu'il reçoit, le rendent encore plus furieux. Cependant, malgré toute sa force, il succombe sous l'adresse d'un Hottentot, d'un Nègre, qui l'attaque avec des armes légères. La présence et le chant du coq n'a rien d'effrayant pour le Lion, comme on l'a dit ; mais les Maures, pour se sauver des griffes du Lion, qu'ils ne peuvent éviter, défont la bande de toile qui garnit leur turban, l'agitent de manière à imiter les sinnosités onduleuses du serpent, et le Lion se retire. C'est à cheval et avec des chiens forts, dressés à cette espèce de chasse, qu'on poursuit le Lion. Il est rare de le tuer du premier coup. On le prend par adresse dans une fosse comme le loup. Alors devenu plus doux, il se laisse museler et conduire. Sa chair est désagréable au goût. Sa peau sert de housse aux chevaux. Les Maures s'en font des manteaux et des lits. C'était autrefois l'habit des guerriers.

Lion du Pérou. Voyez *Puma.*

Lion marin. On a donné ce nom à des animaux amphibies beaucoup plus grands que les Phocas, et qui habitent les mêmes parages. Le mâle a quinze à vingt pieds de long et dix à quinze pieds de circonférence. La femelle est

plus petite. La tête du Lion marin a une faible ressemblance avec celle du Lion. Sa chair est couverte d'un pied de graisse, dont on retire 500 pintes d'huile, de l'odeur, saveur et couleur de celle des Ours marins. Sa langue pèse jusqu'à 50 livres. Les mâles ont, dit-on, une grosse crête ou trompe qui tombe de leurs mâchoires supérieures. Cet animal passe l'été dans la mer; l'hiver, il vit sur terre de l'herbe qui croît sur le bord des ruisseaux, dort dans la fange. Il a le sommeil dur. Mais comme ils sont assez ordinairement plusieurs ensemble, l'un d'eux fait sentinelle et avertit les dormeurs du danger par un cri effrayant. Leur voix imite tantôt le grognement du Cochon, tantôt le hennissement des Chevaux. L'hiver est pour eux la saison de l'accouplement; mais le droit de jouir est acheté par les combats les plus furieux. On a vu des mâles suivis d'un nombreux sérail, qui leur avait coûté bien des cicatrices. La femelle, en hiver, met bas deux petits à la fois. Ils sont, en naissant, de la grandeur d'un Veau marin. Les Lions marins sont forts et vigoureux, mais craignent les hommes. Leur masse énorme les rend très-lourds; leurs nageoires leur servent de pieds. Ils cherchent à gagner le bord de la mer. Ils n'ont d'autres défenses que leurs dents canines assez redoutables, qui sortent d'un demi-pied hors de leur gueule. Cependant, si l'on en croit Steller, ils s'accoutument à la présence de l'homme lorsqu'on ne leur fait aucun mal, vivent sous ses yeux, ne sont point effarouchés par ses mouvemens ni par la vue du feu, lui donnent le spectacle de leurs combats, et voient

assez tranquillement égorger leurs petits. La chair du Lion marin n'est pas excellente. Mais les matelots trouvent beaucoup de délicatesse dans le cœur, la langue et les ailerons des pieds de ces animaux. Cette nourriture est mortelle dans les lieux où il croît des Mancelliniers, dont les Lions marins aiment beaucoup le fruit. *L'écorce de Wenter* (voyez ce mot), est un remède contre les effets de cette viande empoisonnée, qui occasionne dans ceux qui en mangent un dépouillement de la peau, et de cruelles douleurs périodiques, même après la guérison.

Lion des Pucerons. Voyez *Hémerobe.*

Lion. (Astron.) Cinquième des douze signes du zodiaque, composé de 32 étoiles suivant Ptolomée, de 37 suivant Tycho, et de 94 suivant le Catalogue Anglais. Cette constellation peut se reconnaître par les deux premières étoiles (*b* et *c*) du corps de la grande Ourse (appelées vulgairement les deux roues de derrière du chariot de David); car ces deux étoiles qui servent à trouver l'étoile polaire du côté du Nord, indiquent par leur alignement, le Lion du côté du midi, à 45 degrés de la grande Ourse. Le Lion est un grand trapèze, où l'on remarque sur-tout une étoile (*a*) de la première grandeur, appelée *Cœur du Lion*, *Basilique* et *Régulus*. Les étoiles (*d e*) de la deuxième et de la troisième grandeur, sont dans la crinière; les étoiles (*m*) dans la tête; les étoiles (*g* et *f*), aussi de la troisième, sont dans la cuisse. Le cœur du Lion est sur la ligne menée de Rigel (étoile la plus occidentale et la plus méridionale du grand quadrilatère

d'Orion), par Procyon, mais à 37 degrés de celui-ci; c'est une seconde manière de la reconnaître. La queue du Lion (*b*) est une étoile de la seconde grandeur, située un peu au midi de la ligne qui va de Régulus à Arcturus. Elle est à quinze degrés de Régulus vers l'Orient. On la nomme *Denebeleced*. Le soleil entre dans ce signe vers le 20 juillet. Le Lion passe au méridien vers le 20 mars, à dix heures du soir, deux heures et demie après le petit Chien. Régulus y passe demi-heure après le cœur de l'Hydre. *Voyez dans les planches* 3 *et* 4, *la figure et la position du Lion.*

Liquidambar. C'est le nom d'une résine oléagineuse et d'une odeur pénétrante qui distille naturellement ou par incision, d'un grand et bel arbre de la Louisiane, qu'on nomme *Copalme*, ou *Ococol*, ou *Styrax d'Amérique*. Ce baume autrefois d'un grand usage, aujourd'hui n'est guère connu que dans les cabinets des curieux. L'huile de Liquidambar est la liqueur limpide qui surnage au-dessus du baume nouvellement récolté. On la contrefait dans le pays par l'ébullition des branches et de l'écorce de l'arbre. Cette écorce et le bois mis sur le feu, donnent un parfum doux et agréable. C'est l'encens des missionnaires du pays.

Litharge *fossile*. On présume que cette substance, si elle existe, est due au feu souterrain qui s'échappe en forme de mouffette enflammée par l'orifice des filons, agit en passant, et superficiellement, sur les parois des puits de la mine de plomb, et va se perdre dans l'air ambiant de la mine.

Lithi. L'ombre et le suc verd de cet arbre

du Chili sont, dit on, fort dangereux. Ceux qui reposent sous son feuillage enflent par tout le corps. Si, en coupant l'arbre ou les branches, le suc tombe sur quelques parties du corps, elles sont attaquées à l'instant de la même enflure. On se guérit en se frottant avec les feuilles de Maiten, ou le Lierre terrestre pilé avec du sel. Le bois du Lithi est bon pour la construction. Nouvellement coupé, il est blanc et tendre; mais il devient en séchant, rouge et difficile à travailler. Trempé dans l'eau, il est presque incorruptible.

Lithogliphites. Nom donné à des substances fossiles qui, par leur figure extérieure, représentent des matériaux, ou sculptés, ou jetés en moule. Dans ce genre est comprise la pierre qui ressemble si parfaitement à un morceau de lard, que les plus clairvoyans y seraient trompés.

Lithomorphites, ou *pierres peintes*. Sous ce genre sont compris les *Dendragates* orientales et occidentales, et les *Dentrites*. Ces sortes de pierres forment diverses espèces de tableaux très-curieux.

Lithophage, ou *Mangeur de pierre*. C'est le nom d'un petit ver noirâtre qui se trouve dans l'ardoise. Sa coquille est tendre, fragile et perforée des deux bouts. On dit que pour la construire, il fait usage d'un filet qui sort de sa bouche. Les chemins qu'il se creuse dans l'ardoise encore molle, sont aisés à reconnaître. Sa tête l'aide à s'avancer, tandis que ses six pieds supportent le poids de son corps. On n'a pas encore observé l'instant de sa métamorphose, on ignore la dernière forme sous laquelle il se change. La nymphe de ce

petit ver, trouvée par un observateur, n'a donné que des vers tout vivans, au nombre de quarante. On donne aussi le nom de *Lithophage* à un ver hexapode qui se file un fourreau grisâtre, dans lequel il se loge sur les murs exposés au midi. On l'accuse de manger les pierres, mais peut-être n'attaque-t-il que la mousse qui croît sur les pierres. On soupçonne que c'est une larve d'insecte aîlé.

Lithophytes. On comprend sous ce nom général toutes les productions marines et en forme d'arbres, rangées autrefois parmi les plantes, mais reconnues aujourd'hui pour être l'ouvrage des polypes et des zoophytes. On donne plus particulièrement le nom de *Litophyte* au *Kératophyte*. Voyez ce mot.

Lithuite. On donne ce nom aux Orthocératites contournés en spirale par une de leurs extrémités, ou roulés en forme de crosse, ce qui les rapproche du Nautile. Voyez *Orthocératites*.

Litorne. C'est la plus grosse espèce de Grive, après la Draine. Elle a les mœurs plus sociales, voyage en grandes troupes qui ne se séparent guère. Elle niche en Pologne et dans la basse Autriche, mais non en France; c'est vers le commencement de décembre qu'elle arrive dans notre pays; elle habite alors les friches où croît le genièvre, d'où lui vient aussi le nom de *Grive du Genièvre*. Lorsqu'elle reparaît au printems, elle fréquente les prairies humides, elle vit de vers, de limaces, de guys et de toutes sortes de baies, et sur-tout des alises lorsqu'elles sont mûres. Il n'est pas rare de voir les Litornes se rassembler au nombre de deux

ou trois mille, dans un endroit où il y a des alisiers, dans le moment de la maturité des fruits. Linné nous apprend qu'une Litorne apprivoisée par un marchand de vin, était devenue chauve à force de boire du vin, et qu'elle avait repris ses plumes en cessant d'en boire. La Litorne se laisse prendre plus facilement au lacet qu'a la pipee.

LIVRÉE *d'encre*. Ce Scarabé se trouve communément sur les fleurs. Le compartiment des bandes noires sur le fond jaune de ses étuis le rendent assez curieux. On en voit dont le fond est rouge.

LOBELLIA. Plante de l'Amérique, vulgairement appelée *Cardinale bleue*, très-utile contre le mal vénérien.

LOCHE. On en distingue trois espèces, la *Loche d'étang*, la *Loche de rivière* ou *à piquans*, et la *Loche franche* ou *petit Barbot*. La première, supérieure en grandeur, est reconnaissable par dix barbillons, se plaît dans les fonds bourbeux ou marécageux, se nourrit de terre grasse, de vers, d'insectes et de petits poissons, a la vie dure, ne meurt ni sous la glace ni dans les marais, pourvu qu'il y reste un peu d'eau; se tient l'hiver cachée dans la bourbe comme l'Anguille, en sort au printems pour déposer sur les herbages son frai, composé de cent trente-sept mille œufs jaunâtres, gros comme la graine de pavot. Indépendemment du Brochet et de la Perche, la Loche d'étang a encore pour ennemis l'Ecrevisse, qui la saisit avec ses pattes lorsqu'elle est jeune, et la tue; la Grenouille mange aussi les petits nouvellement éclos. Ce poisson mord rarement

rarement à l'hameçon ; on le prend au filet, à la truble et dans des nasses. Pour le débarrasser de la matière gluante qui le couvre, on le met dans un vase où l'on jette du sel. Il se remue, se démène et perd lui-même le limon ; sa chair molle et douce est peu estimée. On regarde la Loche d'étang comme un Baromètre vivant ; on a remarqué qu'en la mettant dans un verre avec un peu de terre grasse et de l'eau de pluie ou de rivière, elle s'agite vingt-quatre heures avant le commencement d'un orage ou d'une tempête, trouble l'eau, monte et descend, au lieu que dans un tems calme elle reste tranquillement sur la terre au fond du vase. La *Loche de rivière* n'a que six barbillons comme la Loche franche, mais elle est remarquable par les piquans fourchus de sa tête, qu'on ne peut toucher sans se blesser. Ce poisson se tient ordinairement dans les rivières, entre les pierres, se nourrit de frai, de vers, d'insectes aquatiques et de petits poissons, fraie en avril et en mai, dépose ses œufs au fond de l'eau. Il a la vie dure, et pousse, quand on le prend, une espèce de sifflement pareil à celui de la Loche d'étang. Ces deux poissons, observés comme Baromètres dans un verre d'eau, donnaient des indications absolument opposées ; il ne paraît pas qu'on fasse grand cas de la Loche de rivière. La *Loche franche* est celle dont la chair est plus recherchée. On la trouve en abondance dans les petits ruisseaux qui ont un fonds de cailloux ou de pierres ; elle vit de vers et d'insectes aquatiques, meurt promptement hors de l'eau ou dans une eau tranquille, multiplie beaucoup ; fraie en mars ;

quand on veut la transporter d'une eau dans une autre, il faut que ce soit par un tems frais, et tenir l'eau dans laquelle on la transporte dans une continuelle agitation. Sa chair, excellente dans les mois de novembre et de mai, est encore plus délicate si on a fait mourir le poisson dans du vin ou du lait. La *Loche de Surinam* est vivipare.

Lodder. C'est le nom qu'en Norvège on donne à l'Eperlan.

Loir. Ce petit quadrupède, fort semblable à l'Ecureuil, et reconnaissable par sa touffe de poil au bout de la queue, n'est guère connu que dans les climats tempérés et les pays couverts de bois. Il habite les forêts, grimpe sur les arbres, saute de branche en branche, vit de Noisettes, de fruits sauvages et quelquefois de petits oiseaux qu'il déniche, boit peu, choisit toujours les lieux les plus secs, fait son lit de mousse dans le creux d'un arbre, descend rarement à terre, se défend courageusement avec ses dents longues et aiguës, ne craint, ni la Belette, ni les petits oiseaux de proie, échappe facilement au Renard qui ne peut grimper, mais souvent est la proie des Chats sauvages et des Martes, ses plus grands ennemis. L'expérience du thermomètre a démontré que la chaleur de ces animaux naturellement froids, égale la température de l'air, qu'ils n'ont d'activité que lorsque le thermomètre est à 10 ou 11 degrés au-dessus de la congellation. Au-dessous, ils demeurent engourdis et sans mouvement. La circulation ne se fait que dans les plus gros vaisseaux. Aussi l'hiver les trouve-t-on dans les trous de muraille et dans les arbres

creux ramassés en boule sur des feuilles et de la mousse. C'est moins un sommeil qu'une torpeur occasionnée par le refroidissement du sang. Dans cet état, point de transpiration, point de sécrétion. L'action du cœur et des poumons est lente et faible. Ils sentent cependant la douleur d'une blessure ou d'une brûlure. Un cri sourd et répété, un mouvement de contraction annoncent qu'ils n'ont pas perdu la sensibilité intérieure. La durée du froid est celle de l'engourdissement, ensorte que si pendant quelques jours d'hiver le thermomètre monte à 10 ou 11 degrés, les Loirs reprennent leur activité naturelle. On leur rend même cette activité, en leur communiquant par degrés une chaleur modérée. L'approche trop subit du feu les ferait périr. La saison du printems déploie toute leur vigueur et leur agilité. C'est alors qu'ils s'accouplent. La femelle, en état d'engendrer dès la première année, met bas au bout de quarante jours environ en été quatre ou cinq petits. Les Loirs ne vivent guère que six ans. On dit que les jeunes nourrissent leurs père et mère qui, par vieillesse, ne peuvent sortir de leurs trous. Ils font l'été provision pour l'hiver. Le moyen de les prendre facilement est de faire, dans les bois, des trous assez profonds en lieu sec et à l'exposition du Midi, de les tapisser de mousse, d'y jeter de la Faîne et de les couvrir de paille. On est assuré d'en trouver beaucoup pendant l'hiver. On en mange dans plusieurs pays, après les avoir écorchés et salés dans des barils. Cette chair est grasse, assez mauvaise. Les Romains la regardaient

comme un mets délicieux. Mais elle était défendue par les censeurs comme indigeste.

Loir volant. Voyez *Polatouche*.

Loirot. Voyez *Lerot*.

Lombric. Nom donné à un petit serpent du genre des Anguis, plus gros du côté de la queue que du côté de la tête ; ce qui, si l'on ne faisait attention à la position de ses écailles, ferait prendre sa tête pour sa queue ; il n'est ni vénimeux ni méchant, et paraît avoir les habitudes de l'Orvet. On le trouve dans l'isle de Chypre et aux grandes Indes. On donne aussi le nom de *Lombric* aux vers de terre.

Loom. Voyez *Lumme*.

Loriot. Cet oiseau de passage ne paraît que l'été en France. Sa voix est haute et semble prononcer son nom. Les fruits rouges sont fort de son goût, ainsi que les vers et les insectes qu'il trouve dans les bois, sur le bord des rivières ou mares d'eau. La femelle, avec des brins de filasse ou de racines, suspend adroitement son nid à des branches d'arbres. C'est dans ce petit berceau flottant au gré des vents qu'elle pond quatre ou cinq œufs, les couve et élève ses petits jusqu'à ce qu'ils soient assez forts pour vivre en liberté. On les élève en cage. Ils font l'ornement des volières. Le *Loriot des Indes* est fort curieux, à cause de sa crête et de son plumage.

Loris. Cet oiseau, de la famille des Perroquets de l'ancien continent, est remarquable par son plumage, dont la couleur dominante est un rouge plus ou moins foncé. Originaire des Moluques et de la nouvelle Guinée, il est

difficile à transporter et à nourrir dans nos climats tempérés où il ne peut vivre long-tems. Il a le regard vif, la voix perçante, les mouvemens prompts. Ce sont les plus agiles de tous les Perroquets, les seuls qui sautent sur leurs bâtons jusqu'à un pied de hauteur. Ils apprennent très-facilement à siffler et à articuler des paroles, et ne perdent point leur gaîté dans la cage. On en compte plusieurs variétés. Quelques-unes tiennent de la Perruche par la queue. On leur donne le nom de *Loris Perruche*.

Loris. Ce quadrupède de Ceylan est d'une figure intéressante ; mais ce qu'il y a de particulier, c'est que son corps allongé n'est point terminé par une queue. Il est mélancolique, silencieux et carnacier, fait de nuit la guerre aux petits animaux dont il se nourrit, dort de jour accroupi la tête appuyée sur ses deux mains réunies entre ses cuisses, vit isolé, marche ordinairement à quatre pattes, mais lentement, à peine parcourt-il quatre toises par minute. Debout il a l'air plus aisé et plus leste. On a remarqué que la femelle urinait par une fente au clitoris, placée comme dans le pénis dont il a les dimensions.

LOTE. Ce poisson quitte au mois de décembre et janvier, le fond de la mer pour venir dans les fleuves chercher les endroits unis, et y déposer son frai composé quelquefois de cent trente mille petits œufs d'un blanc jaunâtre, qu'on dit venimeux ou du moins purgatifs. Il aime l'eau claire, se cache parmi les pierres d'où il épie les poissons qui passent, même les Epinocles, ce qui lui coûte la vie, parce que l'Epinocle, en se débattant, enfonce son aiguillon dans son go-

sier. Il vit aussi de vers et d'insectes aquatiques. Il a pour ennemis le Brochet, le Silure. La Lote a la vie dure ; on peut la conserver quelque tems en vie en la nourrissant avec des cœurs de bœuf et des petits poissons; sa chair est blanche, garnie d'arrêtes et d'un bon goût; le foie passe pour un morceau fort délicat. Ce même foie suspendu dans un verre, à la chaleur du soleil ou du feu, fournit une huile qu'on regarde comme un remède efficace contre les durillons. La *Lote vivipare* se trouve dans la mer Baltique, dans la mer du Nord, dans l'Océan septentrional, se tient au fond de la mer, vit de petites écrevisses, porte dans une seule matrice deux ou trois cents petits renfermés chacun dans un œuf particulier. Vers le mois de juin le ventre enfle si fort que pour peu qu'on le touche, les petits en sortent les uns après les autres tout formés, et s'agitent avec la plus grande vivacité. La chair de ce poisson, grasse et blanche, n'est nullement estimée; ses arrêtes sont lumineuses dans l'obscurité, et deviennent vertes quand la Lote est cuite, comme dans l'Eguille. On en tire une assez mauvaise colle. En Sibérie et en Russie on se sert de la peau de Lote au lieu de vîtres. Les Ostiaques et les Tartares s'en font des habits d'été et des sacs pour y garder les pelleteries.

LOTIER *odorant, faux baume du Pérou, Trèfle musqué.* On trouve cette plante dans les prés, sur les collines. On la cultive dans les jardins. Ses fleurs légumineuses ont une odeur aromatique, même lorsqu'elles sont sèches. On prétend que cette plante desséchée, mise dans les habits, les garantit des vers. Les Egyptiens



donnent le nom de *Lotier* à une plante qui, croissant sur les bords des rivières, plonge ses fleurs et ses têtes dans l'eau pendant la nuit, et se redresse peu à peu au lever du soleil. *Lotier* est aussi le nom d'un arbre du même pays, dont le fruit, suivant les anciens Grecs, est si agréable, qu'après en avoir mangé, les étrangers perdaient l'envie de retourner dans leur patrie.

Loup. C'est un des animaux sauvages dont le caractère soit le mieux connu. Le Loup est deux ou trois ans à croître, vit quinze ou vingt ans, blanchit dans sa vieillesse. On ne rencontre de jeunes Loups blancs que dans les climats glacés du Nord. Cet animal est commun dans l'un et l'autre continent, plus petit en Amérique qu'en Europe. Le *Loup-garou*, c'est-à-dire, dont il faut se garer, est le plus dangereux. Le *Loup-mâtin* ne vit que de charogne. Le *Loup-lévrier* est le plus léger à la course. En général, cet animal est d'un apétit vorace, d'un naturel carnacier, avide sur-tout de chair humaine, robuste, mais poltron, les yeux perçans, l'odorat exquis, l'oreille fine, prompt à la course, industrieux par besoin, féroce par famine, ennemi de toute société, cependant assez doux, caressant, facile à approvoiser et susceptible de quelque éducation dans sa grande jeunesse. C'est dans les forêts qu'il exerce son brigandage, qu'il fait sa nourriture des animaux plus faibles que lui, qu'il guette, suit à la piste, chasse, poursuit, éventre et dévore sa proie. Il ne quitte les bois que lorsqu'il est pressé par la faim, ou attiré par l'odeur, soit d'une charogne, soit des bestiaux dont il cherche à faire son

butin. Il y a entre le Chien et le Loup la plus grande ressemblance, mais aussi la plus grande antipathie. Le premier aspect du Loup intimide le jeune Chien qui se cache dans les jambes de son maître; mais devenu plus grand, plus fort et plus hardi, c'est pour le Loup un ennemi redoutable. Pour s'en défaire, les Loups font quelquefois entre eux une espèce de ligue offensive. L'un d'eux se détache, s'avance pour être apperçu du Chien, se fait lancer par lui, et quand celui-ci, engagé dans la poursuite de son adversaire, est éloigné de tout secours, les autres Loups tombent sur lui, le mettent en pièces et le mangent. La même confédération, les mêmes ruses sont mises en usage lorsqu'il s'agit d'attaquer un Cerf, un Bœuf, une Rhenne. Ces attroupemens de guerre sont toujours accompagnés d'hurlemens affreux; mais le butin partagé et consommé, chacun des brigands se retire en silence, et continue sa vie errante et vagabonde. Le Loup est infatigable, marche, court, rode des jours entiers et des nuits, dort peu et légérement, plus le jour que la nuit, boit fréquemment, peut passer trois ou quatre jours sans manger, mais forcé par la faim et la soif, il ne connaît plus aucun danger, parcourt toutes les campagnes, se jette en furieux sur les animaux abandonnés, rôde autour des bergeries, gratte la terre, se fait un passage sous la porte, met tout à mort avant de choisir et d'emporter sa proie. Après cette expédition meurtrière, il enlève un Mouton dans sa gueule, à l'aide des muscles vigoureux de son col et de sa mâchoire, et court à toutes jambes dans la forêt voisine pour le manger à son aise. Devenu plus furieux

par ses excès, il ne craint point d'approcher les lieux habités, attaque les hommes, les femmes, les enfans, et par ses blessures, communique par-tout où il passe la rage et la mort. Il est alors si avide de chair humaine, que les voiries les plus infectes sont pour lui une nourriture délicieuse. Aussi on les voit souvent à la suite de l'armée et dans les champs de bataille découvrir avec leurs ongles les corps enterrés négligemment. En France, les Loups nous viennent de la forêt des Ardennes, de la forêt noire, et autres vastes forêts. Ils y sont moins communs, parce que dans plusieurs provinces on leur fait continuellement la guerre. Leur tête est à prix. D'ailleurs, ils se détruisent encore les uns les autres, pour la conquête d'une femelle. En chaleur pendant douze ou quinze jours de l'hiver, c'est alors qu'il se livre entre les mâles des combats meurtriers. Celui qu'elle préfère est la première victime immolée à leur fureur; ensuite l'action recommence entre les soupirans. On gronde, on frémit, on se déchire, jusqu'à ce qu'abattu par la fatigue, on se livre au sommeil de part et d'autre. Alors la femelle se dérobe avec le plus alerte ou le plus chéri, et le rival ne trouve à son réveil sur le champ de bataille que les rivaux qu'il a terrassés. Les mâles et les femelles sont en état d'engendrer à deux ans environ. Leur accouplement est le même que celui des Chiens. Ils ont la même difficulté de se séparer après l'acte de la génération. La Louve ne porte qu'une fois par an. Au bout de soixante-trois jours elle met bas au moins trois et quelquefois jusqu'à neuf Louveteaux, plus de mâles que de femelles, les

allaite pendant plusieurs semaines, et les nourrit ensuite de Mulots, Perdrix, Levrauts et volailles vivantes qu'elle leur apporte et qu'elle partage entre eux. C'est au fond des forêts et dans les endroits les plus fourrés qu'elle élève sa progéniture. Au bout de six semaines ou deux mois, ils suivent leur mère, qui veille sur eux encore quelque tems, joue avec eux, les mène boire, les ramène au gîte ou ailleurs, s'il y a du danger. Jamais elle n'a plus de courage que lorsqu'il s'agit de leur défense. Il est dangereux d'en approcher. C'est s'exposer à toute sa fureur, et sa fureur lui donne des forces. A six mois, les Louveteaux perdent leurs premières dents. A dix, elles sont remplacées par d'autres. Ils sont en état de se passer de leur mère et de vivre de rapine. Un Loup apprivoisé dès sa plus grande jeunesse, conserve toujours son naturel carnacier, malgré tous les soins de son maître. Son ingratitude a souvent été funeste à son bienfaiteur. Cet animal nuisible, ingrat, vorace, indomptable, a de tout tems excité contre lui la haine et l'adresse de l'homme. Les piéges, les appâts, les boules empoisonnées, les fosses, les armes à feu, la chasse, les battues, tout a été mis en usage pour la destruction de cette espèce proscrite. On a remarqué qu'un Loup pris au piége est fort sot, que sa méchanceté l'abandonne, qu'il se laisse enchaîner, museler, conduire. Une femme, un Loup, un Renard tombés dans la même fosse, passèrent la nuit fort effrayés l'un de l'autre, sans se faire aucun mal. La femme en fut quitte pour la peur. Poursuivis par les chasseurs, s'agit-il de passer une rivière, les Loups se tiennent tous avec

les dents par la queue, et traversent à la file crainte d'être entraînés par le courant. Pour arrêter le sang de sa blessure, le Loup se vautre dans la boue. S'il fuit au bruit des instrumens, des cris perçans ou à la vue du feu tiré d'un caillou, c'est sans doute lorsqu'il n'est pas bien pressé par la faim. On dit que les Anglais ont entièrement détruit les Loups de leur isle. On croit cependant qu'il y en a en Écosse. Au cap de Bonne-Espérance, les Loups ont la peau plus dure et la dent plus meurtrière; leur lâcheté les fait moins redouter, quoiqu'ils viennent quelquefois la nuit comme les Onces dans la ville du Cap. Depuis 1718 on en voit dans la Norvège. En Orient, et sur-tout en Perse, on les exerce à la danse et à une espèce de lutte contre des hommes. Un Loup bien dressé est fort cher dans ce pays-là. C'est chez les Orientaux un spectacle amusant pour le peuple. Les dents et la peau du Loup sont les seuls profits qu'on ait jusqu'à présent tirés de sa dépouille. Avec les dents on fait des hochets. Les doreurs et les relieurs s'en servent pour polir leurs ouvrages. Sa fourrure est employée dans les vêtemens pour garantir du froid. On en fait des manchons. Les Puces ne s'y mettent point. Elle n'est jamais attaquée par les Dermestes.

Loup-cervier. Voyez *Lynx.*

Loup doré. Voyez *Chacal.*

Loup du Mexique. Ce Loup ne paraît être qu'une variété du Loup de notre continent. L'influence du climat seule y a apporté quelque différence; le naturel s'est conservé le même. Leur fourrure est une des plus belles dont on puisse faire usage. On voit quelquefois de ces Loups tout blancs.

Loup marin. Le poisson connu sous ce nom dans le Northumberland et dans le duché d'Yorck, est très-vorace ; ses dents sont redoutables. Les Loups marins de Chiloé sont assez curieux. La pêche en est facile, la chair assez bonne. Ils fournissent beaucoup d'huile aux vaisseaux français. Ceux du Nord sont les plus grands et ceux du Pérou les plus petits. Les Loups marins se tiennent ordinairement dans le fond de la mer, se remuent lentement, rampent à la manière des anguilles, se nourrissent de poissons, sur-tout de coquillages, d'écrevisses, d'escargots, de crabes, font la guerre aux habitans de la mer en vrais Loups voraces ; mais le lièvre de mer, plus leste, les saisit par la nuque et les tourmente jusqu'à ce qu'ils meurent. C'est au printems que les femelles viennent vers les côtes déposer, en mai et en juin, sur les plantes marines, leurs œufs qui sont de la grosseur des pois. On prend le Loup marin avec des filets ; rarement il mord à l'hameçon de la ligne. Les Norvégiens le prennent au trident. Sa chair est ferme et grasse ; il n'y a que le peuple qui en mange. On a donné quelquefois le même nom aux *Phocas*, aux *Lubins*, aux *Ours marins*. Voyez chacun de ces mots.

Loup-Tigre. Voyez *Guépard*.

Loutre. Ce quadrupède est naturellement bon nageur et habile pêcheur. Il habite le bord des rivières, des lacs, ne va point à la mer, fuit les rivières stériles et les fleuves fréquentés, ne se creuse point de domicile ; les fentes des rochers, les piles de bois flottés, les trous pratiqués sous les racines des saules et peupliers lui servent de retraite. Ses pattes mem-

braneuses et ses larges poumons lui donnent beaucoup de facilité pour nager et rester quelque tems sous l'eau. Rien d'intéressant dans la figure, l'air assez bête, le naturel sauvage, cruel, une odeur désagréable, les mouvemens gauches, difficile à apprivoiser, avide de poisson, le fléau des lacs et des étangs empoissonnés, tels sont les traits caractéristiques de la Loutre. Son industrie consiste à agiter l'eau. Les poissons, Ecrevisses, Rats d'eau qui fuient sur les bords entre les pierres et les cailloux, deviennent sa proie. Notre maraudeur, par pure méchanceté, en tue souvent plus qu'il ne peut en manger. A défaut de poissons, il se nourrit de plantes aquatiques et d'herbes nouvelles. On reconnaît aisément ses traces, par la fiente mêlée d'arrêtes et de restes de poissons mal digérés qu'il dépose, dit-on, sur les grandes pierres qu'il rencontre dans son passage. On le prend vivant au piége, avec l'appât d'un poisson. En Norvège, la Loutre se trouve également autour des eaux salées, comme autour des eaux douces. Elle établit sa demeure dans des monceaux de pierres, d'où les chasseurs la font sortir, en imitant sa voix au moyen d'un petit siflet. Elle ne mange que les parties grasses du poisson. Une Loutre apprivoisée, dit Pontoppidam, à laquelle on donnait tous les jours un peu de lait, rapportait continuellement du poisson à la maison. En Suède on les dresse à la pêche, comme le Chien à la chasse. On dit qu'autrefois les cuisiniers de ce royaume, avaient des Loutres assez familières pour les envoyer au vivier chercher le poisson et l'apporter. Il est cependant assez rare aujourd'hui

de mettre à profit l'industrie de cet animal peu docile et difficile, suivant l'expérience commune, à accoutumer à la vie domestique. Les femelles ont les parties de la génération semblables à celles des femmes. En chaleur dans l'hiver, elles mettent bas au printems trois ou quatre petits, sur un lit de buchettes et d'herbes, changent souvent de lieux, emmènent ou dispersent leurs petits, au bout de six semaines ou deux mois. Leur logement est mal-propre, et infecté de l'odeur des poissons qu'elles y laissent pourrir. On chasse la Loutre avec les Chiens. Ils l'attrapent facilement; mais elle se défend courageusement, et leur brise quelquefois avec les dents les os des jambes sans lâcher prise, si on ne la tue. Sa chair assez mauvaise se mange en maigre. A Cayenne, on distingue trois espèces de Loutres; la noire qui pèse communément quarante ou cinquante livres, et quelquefois jusqu'à quatre-vingt dix, ou cent livres; la jaunâtre qui pèse vingt à vingt-cinq livres; et la grisâtre qui ne pèse que trois ou quatre livres. Sa peau d'hiver, plus estimée que celle d'été, se vend comme une bonne fourrure.

Lowa *des Chinois*, ou *oiseau pêcheur*. Voyez *Cormoran*.

Lowando. C'est l'Ouanderous à poils blanchâtres et barbe noire. Voyez *Ouanderous*.

Lubin, *Loup de mer vulgaire*. Celui qui habite l'embouchure des rivières met bas des petits deux fois l'an. Il y en a une autre espèce qui nage toujours en pleine mer et dans les étangs salés. L'un et l'autre sont fort goulus. Ils vivent de poissons, de crustacés et d'algue.

Ils craignent de manger la Chevrette, dont la corne pourrait leur piquer le palais. On les prend aisément à la ligne. Comme le Lubin a la ruse d'enfoncer sa queue dans le gravier, les filets ne font que glisser sur son corps. Les vieux Lubins nagent dessus l'eau et y périssent de froid. La chair de ce poisson est peu nourrissante, et encore moins agréable dans le tems du frai. On trouve deux pierres dans sa tête. Les *Lubins de Cayenne* sont un très-bon manger.

Lucernæ *sepulcrales*, *Lampes sépulcrales*. La vanité de l'homme survit quelquefois à ses cendres éteintes. On a vu chez les anciens, des gens riches ordonner par testament qu'on gardât leurs corps, et qu'on entretînt une lampe allumée dans leurs tombeaux. C'était même un usage assez général de mettre des lampes dans le séjour des morts. Lorsqu'on a découvert des sépulcres anciens, on y a trouvé des lampes : quelques personnes ont cru que ces lampes y brûlaient et y donnaient une clarté continuelle, sur le rapport de ceux qui, creusant la terre, dirent que ces lampes ne s'étaient éteintes qu'au moment où elles avaient pris l'air. Une matière phosphorique inflammable, telle que celle qui s'observe dans les cimetières, a pu s'enflammer en sortant de ces tombes ; ils y ont trouvé des lampes sépulcrales ; il n'en a pas fallu davantage pour croire que l'éclat de la lumière qu'ils avaient vu était celui de la lampe, qui s'est éteinte à l'instant. Les plus simples connaissances de physique indiquent que la flamme ne peut subsister sans un aliment continuel : les mèches d'Amiante sont incom-

bustibles ; mais il faudrait que la matière inflammable ne s'épuisât jamais.

Ludus *Helmontii.* C'est une pierre calcaire ordinaire, mais grise, qui a éprouvé des retraits, et dont les fentes sont remplies par une matière calcaire spathique blanche.

Lumachelle. Voyez *Marbre.*

Lumière. Cette matière fluide, subtile, brillante, qui frappe nos yeux, éclaire les objets visibles, et paraît être le premier principe de leurs couleurs : elle n'est point le feu, et ne le contient pas. Elle a son foyer dans les corps lumineux, dont il est assez difficile d'expliquer la nature et l'origine. Elle se meut avec vitesse, se propage en ligne droite et en rayons divergens, est susceptible de réflexion et de réfraction, parcourt plus de trois millions de lieues par minutes, employe environ sept minutes à parvenir du soleil à la terre, qui en est distante de vingt-trois millions de lieues. La divisibilité de la lumière est telle, qu'une très-petite portion suffit pour remplir pendant des siècles, un espace égal à l'orbe de Saturne, et qu'un pouce cube de cette même matière, suffirait peut-être pour éclairer l'univers pendant l'éternité. La décomposition de la lumière par le prisme, a fait découvrir à Newton, que les couleurs résidaient non dans les corps colorés, mais dans la modification de la lumière, composée de sept rayons différens entre eux, et dont chacun en se refléchissant et passant par notre rétine, cause dans notre ame une sensation différente. Ainsi l'écarlate excite dans notre œil la sensation du rouge, parce que l'étoffe absorbe et retient les autres espèces de rayons,

rayons, à l'exception du rayon rouge qu'elle réfléchit, et ainsi des autres couleurs. Le lys nous paraît blanc parce que cette fleur réfléchit, et renvoie dans notre œil une égale quantité des sept espèces de rayons réunies. Un habit parait noir pendant le jour, parce que l'étoffe absorbe uniformément une très-grande quantité de toutes les espèces de rayons, et qu'elle ne réflechit qu'une forte petite, mais à peu près égale quantité de toutes les espèces de rayons, ensorte que la rétine ne reçoit qu'une très-faible impression, occasionnée par le mélange de toutes les espèces de rayons, et à laquelle est attachée la sensation du noir. Quels objets de méditations profondes !

Lumière zodiacale. Ce phénomène céleste a quelquefois l'apparence de la voie lactée. La lumière Zodiacale ne paraît qu'en certain tems de l'année, après le coucher du soleil ou après son lever, en forme de lame ou de pyramide le long du zodiaque. M. Cassini lui trouve beaucoup de ressemblance avec la queue d'une comète. Elle est assez transparente, assez déliée pour laisser appercevoir à travers les plus petites étoiles. Sa dimension est de cinquante à soixante degrés de longueur; depuis le soleil jusqu'à sa pointe, et de huit à neuf degrés de largeur à la partie la plus claire et la plus voisine de l'horison. M. de Mairan la regarde comme compagne ou atmosphère du soleil, s'avançant peu-à-peu d'Occident en Orient, et parcourant les signes du zodiaque, par un mouvement à-peu-près égal à celui du soleil. En la regardant attentivement par de grandes lunettes, et même à la vue simple, MM. de

Cassini et de Mairan y ont cru voir pétiller comme de petites étincelles. On range la Lumière Zodiacale, dans la classe des météores ignés Peut-être sont-ce les mêmes que ceux connus chez les anciens, sous les noms de *Poutre* (en latin *Trabes*) de *flèche*.

Lumme. Oiseau aquatique et de passage de la famille des Plongeons, commun dans l'Islande et le Groënland. La disposition éloignée de ses jambes l'empêche de marcher vîte. Plus il est gras, plus son vol est pesant. Pour couver ses œufs en sûreté, ce Plongeon bâtit son nid dans des lieux déserts et écartés sur l'eau douce, ou quelque éminence voisine du rivage, de sorte qu'il peut boire assis sur ses œufs. S'il sort, c'est pour ses besoins. Il rentre sans fatigue. C'est dans l'éducation de leurs petits, que ces oiseaux montrent toute leur industrie. Il s'agit de les conduire à l'eau, pour leur apprendre à y trouver leur nourriture et leur sûreté. Le petit s'élève dans l'air à l'aide de ses aîles, se met en voyage, le père et la mère l'accompagnent: l'un vole au-dessous pour recevoir le petit sur son dos, s'il vient à tomber; l'autre vole au dessus, pour le défendre contre les oiseaux de proie. Maître Renard, toujours aux aguets près le nid, se met aussi du voyage, bien résolu de happer le petit, s'il tombe jusqu'à terre. Quand, malgré leur attention, cela arrive, le père et la mère se précipitent aussitôt. Quelquefois moins alerte ou plus faible, le Renard est obligé de se retirer, et sa proie lui est enlevée. Quelquefois aussi il est assez hardi pour croquer toute la famille. Les Lummes, arrivés sans malencontre au lieu de leur destina-

tion, les petits se partagent entre le père et la mère. Chacun en prend un sous sa tutele, et donne ses soins à l'éducation. Ils vont passer l'hiver du côté de l'Amérique, et reviennent vers l'été en Groënland. Les Lummes qui n'ont pas de petits où qui sont hors d'état d'en avoir, vivent entre eux par troupes et en société. Jamais ils ne mettent pied à terre. Un petit Lumme jeté dans la mer, est reçu avec empressement par la troupe stérile. On l'entoure. On se dispute la tutele. Elle est déférée au plus fort, à moins que la mère ne vienne réclamer son enfant, qui lui est rendu. Les Lapons se font des bonnets avec la peau des Lummes couverte de leur duvet.

Lune. Ce satellite de la terre, dont il est éloigné d'environ quatre-vingt-quatre mille cinq cens quinze lieues, fait sa révolution, tant sur lui-même qu'autour de nous, en vingt-sept jours sept heures quarante-trois minutes. On lui suppose deux mille cent soixante-quinze lieues de circonférence, sept cens quatre-vingt-deux lieues de diamètre, et un million cinq cens cinquante-cinq mille cinq cens cinquante-cinq lieues carrées de surface. La lumière dont la Lune nous éclaire n'est qu'une lumière d'emprunt, qu'elle tient du soleil, et qu'elle nous transmet par réflexion. Dans la nouvelle Lune, La partie éclairée de cet astre est tournée toute entière vers le soleil, et nous ne la voyons pas. Lorsqu'elle est à quatre-vingt-dix degrés du soleil, c'est alors le premier quartier; nous voyons la moitié du disque de la Lune éclairée, c'est-à-dire, celle qui est tournée vers l'occident. Quand la Lune est à cent quatre-vingt

degrés du soleil, tout le disque de la Lune est éclairé ; et nous avons la pleine-Lune, si toutefois elle est hors de l'ombre de la terre, car alors il y aurait éclipse. Voyez *Eclipse*. Enfin, lorsqu'elle passe à quatre-vingt-dix degrés du soleil, nous ne voyons d'éclairé que la moitié du disque tournée vers l'orient. Cette planète secondaire a ses montagnes, ses vallées ; selon quelques-uns, ses mers, ses isles, ses rochers, ses promontoires, son atmosphère, ses jours, ses nuits, son été, son hiver. A travers le télescope, les bords de la Lune paraissent dentelés, inégaux, et composés d'arcs dissemblables, convexes et concaves. On voit à la surface des taches obscures, des parties plus lumineuses. Dom Ulloa, en observant à Cadix l'éclipse totale du soleil, apperçut sur le corps de la Lune, pendant la plus grande obscurité, un point lumineux, qu'il regarda comme un trou, à travers lequel se voyait la lumière du soleil. Il y a dans les Institutions astronomiques de Lemonnier trois bonnes figures de la Lune et de ses phases. Le cinquième volume des planches de l'Encyclopédie (*Planche* 2 *Astronomie*), donne bien une figure de la Lune, mais il y manque l'explication des lettres de renvoi. Celle qu'on voit dans le *Mundus subterraneus* du P. Kirker, un peu plus grande, n'est pas très-différente. Sans admettre aucuns des préjugés populaires, on peut dire avec quelque fondement, que la Lune a de l'influence sur la circulation de l'air, sur la direction des vents, sur les causes de nos maladies, sur l'économie animale. Personne n'ignore qu'elle

est une des principales causes du flux et du reflux de la mer. Voyez *Flux et Reflux*.

Lune de Mer. On trouve ce poisson sur les côtes de la Dalmatie, dans la mer Méditerranée, dans celle du Nord et vers le cap de Bonne-Espérance. On en a trouvé dans la mer du Nord qui pesaient jusqu'à cinq cens livres. Sa chair blanche comme de la neige, se résout au feu en une espèce de colle; elle est désagréable par son goût d'huile, et tellement attachée à la peau, qu'il est difficile de l'en séparer. L'huile qu'on en retire par la cuisson ne peut servir qu'à brûler. Le foie par l'assaisonnement devient un assez bon mets.

Lupère. Cet insecte coléoptère est ainsi nommé, à cause de la tristesse de sa marche lourde et pesante. On le trouve sur les feuilles de l'orme et autres arbres.

Lupin. Plante des pays méridionaux de la France, dont le fruit est une espèce de pois qui ne se mange qu'après l'avoir trempé dans l'eau, pour lui ôter son amertume. Elle est célèbre, pour avoir fait la nourriture ordinaire de plusieurs anciens philosophes Grecs. Protogène, fameux peintre, ne mangeait que des Lupins, pour donner plus de ressort à son imagination et de vivacité à ses ouvrages. Aujourd'hui nous avons cédé nos droits aux bestiaux sur ce végétal.

Luth. Tortue de mer, que Linnée appelle *Tortue couverte de cuir*. Elle habite la mer méditerranée, et va déposer ses œufs sur les côtes d'Afrique. On en prit une, en 1729, à l'embouchure de la Loire. Dans les Mémoires de l'Académie des Sciences, il est dit qu'elle

poussa des hurlemens horribles lorsqu'on lui cassa la tête à coups de crochet de f r, et que sa gueule écumante de rage exhalait une vapeur très-puante.

Luzerne. C'est une des plantes les plus utiles pour la nourriture des chevaux et du gros bétail. Sa verdure fraîche et riante décore nos prairies. Un terrain gras, léger et préparé par la culture, est très-propre à cette production utile. On peut y mêler de l'avoine, qu'on récolte dans sa maturité. Au bout de trois années de culture, la récolte de la Luzerne est très-abondante, et se renouvelle trois ou quatre fois par an dans nos provinces, et jusqu'à six fois dans les provinces méridionales du royaume. Un champ de Luzerne dure huit ou neuf ans. On peut la serrer dans le grenier, par couches alternatives avec la paille. C'est le moyen d'empêcher qu'elle ne s'échauffe, et de donner à la paille un goût agréable, que les chevaux aiment beaucoup. L'un et l'autre mêlés ensemble les engraisse. On a même réussi à leur donner cette nourriture au lieu d'avoine. La Luzerne fraîche donne aux vaches un lait abondant et savoureux ; mais l'excès de cette nourriture les fait enfler et périr ; voyez le remède au mot *Bœuf*. La racine de Luzerne est composée de fibres très-fines, qui se séparent lorsqu'on les fait bouillir dans l'eau. L'on peut en faire des brosses très-douces pour nettoyer les dents. L'eau chaude et le miel font perdre le mauvais goût de la racine. Il ne faut pas manquer de couper les Luzernes où l'on apperçoit des chenilles, si l'on veut que les récoltes

suivantes ne soient pas endommagées. La Luzerne est visqueuse et sèche lentement.

Lycoperdites. Nom donné à des fongites en forme de vesse-de-loup. Voyez *Fongites*.

Lycopodium. Cette espèce de mousse à massue croît dans le Nord, sur les pierres au milieu des rochers. On en voit aussi dans les bois aux environs de Paris. Leur tête ou massue est remplie d'une poussière jaune inflammable, nommée *Soufre végétal* ; c'est vraisemblablement une poussière semblable à celle des étamines dans les autres plantes. En Moscovie et en Perse, on fait entrer cette poudre dans la composition des feux d'artifices. On l'introduit aussi dans les torches enflammées, qui font un si bel effet au Spectacle de l'Opéra. On y substitue souvent la poussière fécondante du pin, dans les expériences physiques.

Lynx, ou *Loup-cervier*. Ce quadrupède vif, adroit, léger, plein de feu, pétillant, a le hurlement du loup, la finesse et la propreté du chat, le naturel carnassier de l'once et la peau bigarrée du jeune cerf, auquel il fait la guerre, d'où lui est venu le nom de *Loup-cervier*. Il se cache dans les bois, dans les cavernes, fait sa retraite tortueuse et profonde. On l'en fait sortir par le feu et la fumée. Il grimpe aux arbres, mange les oiseaux, fait main-basse sur leurs nids, creuse la terre sous les portes pour entrer dans les bergeries, poursuit les écureuils jusqu'à la cime, attaque les chats sauvages, les martes, les hermines, guette au passage les daims, les cerfs, les chevreuils, les lièvres, s'élance, les saisit à la gorge, suce le sang, ouvre la tête, mange

la cervelle, abandonne le reste, et court à une nouvelle proie. Lorsqu'il est attaqué par un chien, il se renverse sur le dos et se défend avec ses griffes au point de le rebuter bien vite. Les Lynx sont plus communs dans les pays froids que dans les climats tempérés. On en trouve dans l'un et l'autre continent. Ceux de Norvège sont blancs ou d'un gris clair, semé de taches foncées. En général la chair des Lynxs est de mauvais goût. Leur fourrure est estimée, celle d'hiver plus que celle d'été. Les plus belles viennent de Sibérie. Il ne faut pas croire au merveilleux que les anciens ont débité sur la vue perçante du Lynx, qui pénétrait les murs, et sur la pierre de Lynx qu'on disait être une congellation de son urine. En Tartarie cet animal porte le nom de *Chulon* ou *Chelason*.

Lynx. (Astronom.) Constellation de l'hémisphère boréal, introduite pour rassembler des étoiles informes, entre la grande ourse et le cocher au-dessus des gémeaux. Ces étoiles ne sont que de la cinquième ou sixième grandeur. Elles sont au nombre de 19 suivant Hévélius, et de 44 suivant le Catalogue Britannique. Sa tête (*x*) est entre celle du cocher et les pattes de devant de la Giraffe. La principale étoile du Lynx est à l'extrémité de sa queue (*y*). *Voyez les Planches* 1, 2, 3 *et* 4.

Lyre, ou *Harpa*. Poisson ainsi nommé de la disposition de ses cornes. Sa voix est un grognement, sa nourriture l'écume de la mer. On le pêche aux environs d'Antibes. Sa chair est coriace. Le Lacert et le Doucet sont du genre des Lyres. On a aussi donné le nom de *Lyre* à une Tortue de la mer Méditerranée, et des

côtes du Pérou et du Mexique, MM. d'Aubenton et de la Cépède lui ont donné le nom de *Luth*. Voyez ce mot.

Lyre de David. Coquillage du genre des Tonnes ; c'est une espèce de *Harpe*. Voyez ce mot.

Lyre. (Astronom.) Constellation de l'hémisphère septentrional, composée de 10 étoiles suivant Ptolomée et Tycho, et de 21 suivant le Catalogue Anglais. La plus remarquable est une étoile de la première grandeur (*c*), l'une des plus brillantes de tout le ciel. Les Astronomes lui donnent le nom de *Véga*. Elle est située non loin du genou (*v*) d'Hercule. Elle fait presque un triangle rectangle avec Arcturus et l'étoile polaire, l'angle droit étant vers l'orient à la Lyre. Quand on a une fois bien reconnu la constellation du cygne, il est très-aisé de reconnaître la Lyre qui est à l'ouest et plus au zenith. Cette dernière constellation passe au méridien, vers les dix heures du soir, à la fin de juillet. *Voyez-en la figure et la position*, *Planches* 5, 6 *et* 7.

Lys. Cette plante fait l'ornement de nos parterres. Son éclat et sa blancheur sont le symbole de l'innocence. Son odeur suave parfume l'air, et vient flatter delicieusement notre odorat. Cette fleur, qui s'élève avec grace et noblesse, paraît dans une saison où la rose, l'œillet, le chevrefeuille semblent lui disputer le prix de la beauté et la douceur du parfum. Il y a des Lys jaunes, rouges, orangés, à fleurs doubles. Les plus belles variétés sont les Lys blancs panachés ; ils fleurissent en hiver. Rien ne contraste mieux que l'éclat de sa blancheur avec

sa frange cramoisie. L'huile de Lys est d'un usage heureux dans les douleurs et les tumeurs. On retire des fleurs du Lys, à la chaleur du bain-marie, une eau odorante propre à enlever les taches du visage, et à embellir la peau tendre et délicate des jeunes personnes. L'huile de Lys est, dit-on, bonne pour les tintemens d'oreilles. Le Lys du Pérou, aussi nommé fleur des Incas, est de la plus grande beauté. Les prêtres du soleil mêlaient sa fleur dans les guirlandes dont ils ornaient les temples de leur divinité.

Fin du Tome second.

